



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

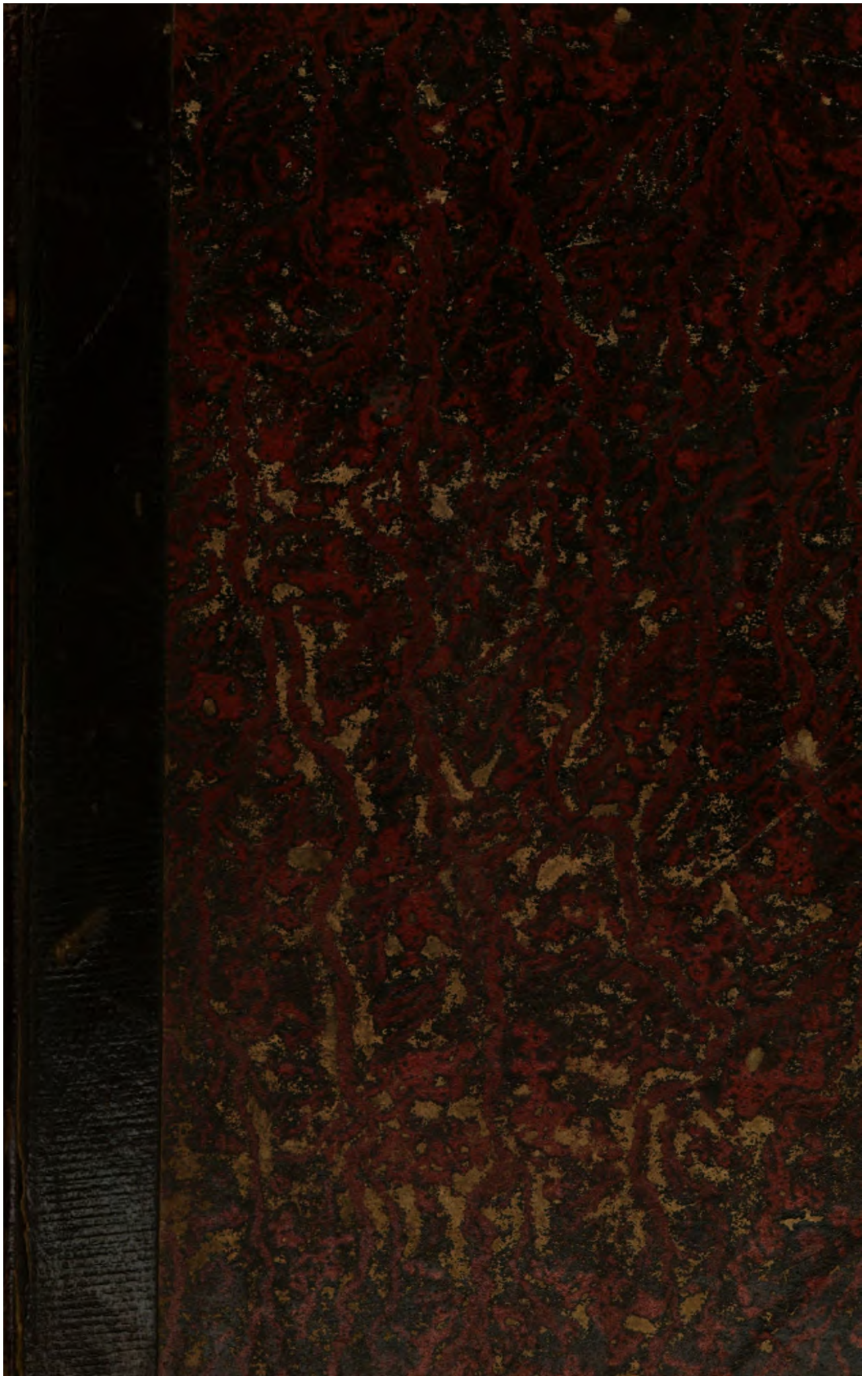
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

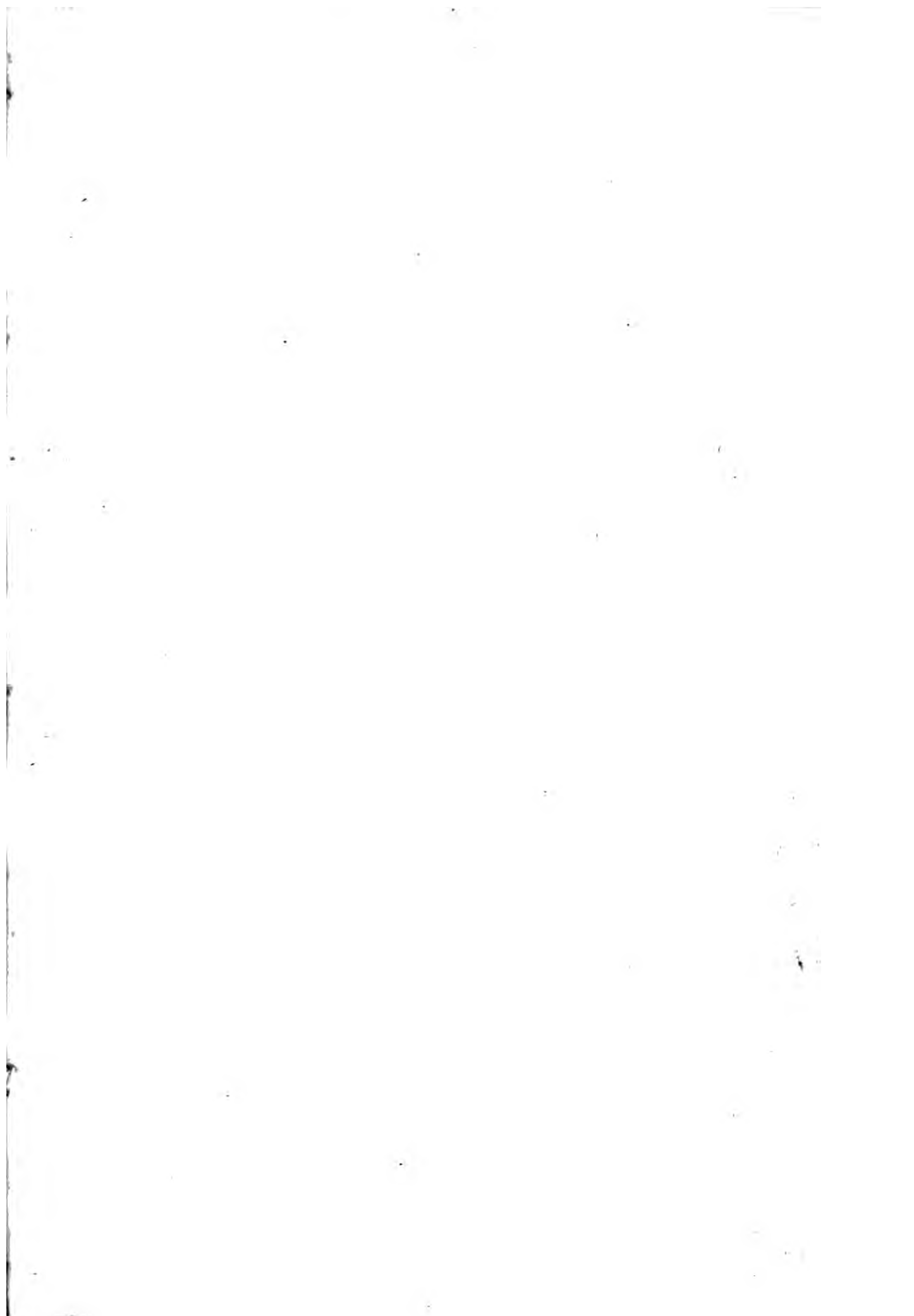


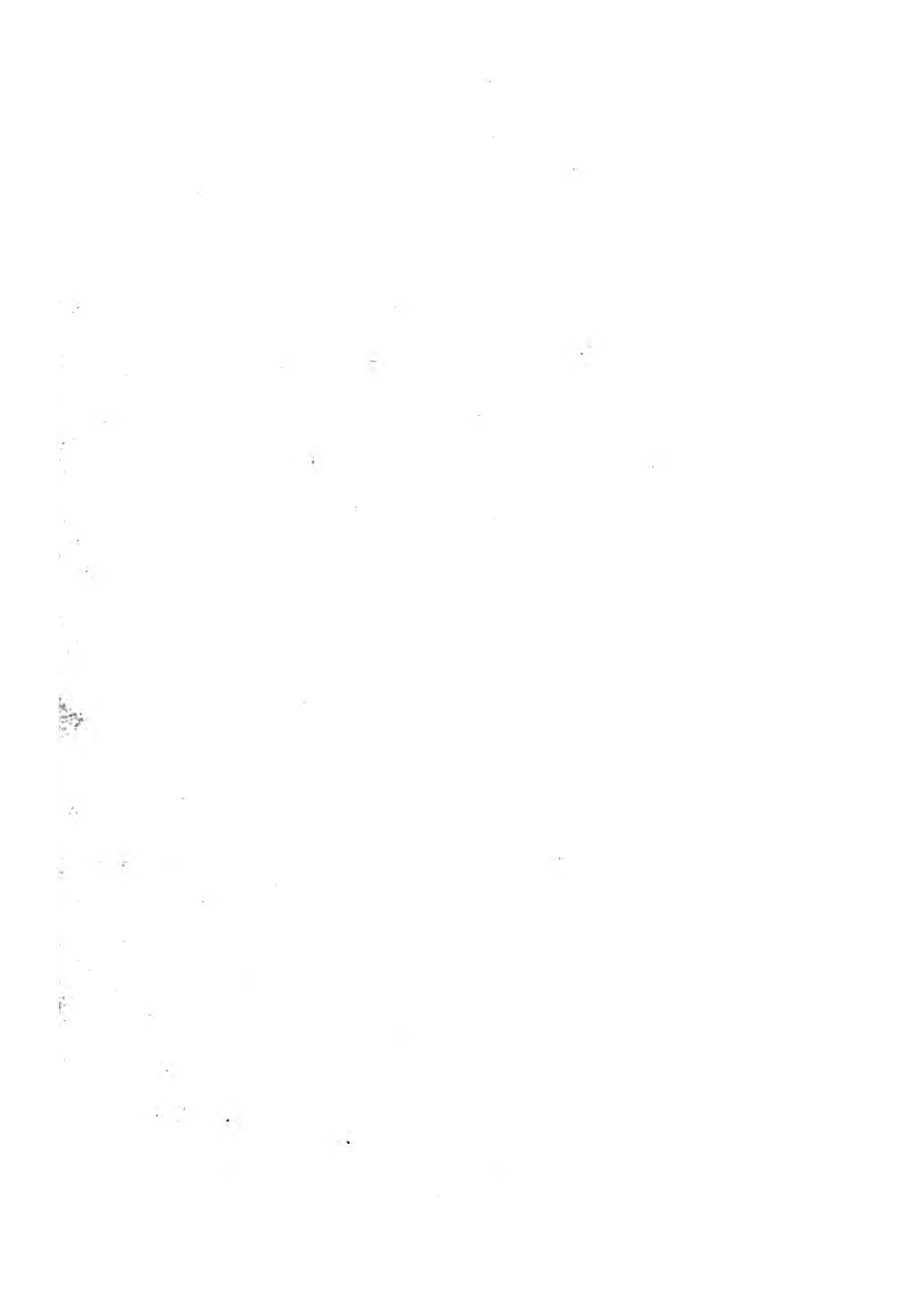
10-



Vet. H. III. B. 2361







MONSIEUR BOTTE.

M. BOTTE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

On ne crée pas des caractères. Il faut les
prendre dans la nature, parce que hors la
nature il n'y a rien.



PARIS.

GUSTAVE BARBA, ÉDITEUR,

54, RUE MAZARINE.

1845



MONSIEUR BOTTE.

I

DEMI-EXPOSITION.

« Je ne le veux pas. — Et la raison? — Je n'en
« veux pas donner. — C'est un peu fort. — Je suis
« comme cela. — Mais pensez donc... — J'ai pensé à
« tout. — Même aux dangers?... — Ils ne me regardent
« pas. — Auxquels vous exposez... — Un fou. — De la
« plus jolie figure. — Bel avantage, vraiment! — Plein
« d'esprit. — Il en abuse. — D'un cœur excellent. —
« Qu'il me le prouve. — Et comment voulez-vous, lors-
« que vous blâmez tout ce qu'il fait?... — C'est qu'il fait
« tout de travers. — Vous êtes trop rigoriste. — Et vous
« trop indulgent.

« — Ah! çà, mon cher Botte, raisonnons de sang-froid.
« — Monsieur Horeau, vous allez m'excéder. — J'espère au
« moins que vous n'avez point à vous plaindre de moi? —
« Non, pas trop. — Que vous me regardez comme votre
« meilleur ami? — On n'en peut trouver de plus parfait.
« — Je suis au moins ce que vous avez rencontré de
« mieux? — J'en conviens. — Et vous m'aimez? — Beau-
« coup. — Eh bien, monsieur, on a quelque condescen-
« dance pour ceux qu'on aime. Écoutez-moi. — Soit, mon-
« sieur, j'écoute. — A la bonne heure. Votre neveu a
« mangé mille écus. — Il s'est endetté de mille écus. —

« C'est la même chose. — Pas du tout. — Ah ! j'entends ;
 « vous n'êtes point obligé de payer, et... — Comment,
 « morbleu ! je ne suis point obligé de payer ? je déshono-
 « rerais mon neveu ! je l'exposerais aux reproches des
 « honnêtes gens dont il a surpris la confiance ! Je payerai,
 « monsieur, je payerai. — Qu'importe alors qu'il ait
 « mangé cet argent, ou qu'il l'ait emprunté ? Je ne vois
 « pas quelle différence... — Ah ! vous ne la voyez pas ?
 « la voici. Quand on a un bon parent, qu'on a cent fois
 « éprouvé son cœur, on lui ouvre le sien, on déclare ses
 « besoins, et même ses fantaisies : ne sais-je pas que tous
 « les jeunes gens en ont ? Se taire, et emprunter, c'est
 « douter de moi, c'est me faire injure, et me contraindre
 « à payer par honneur ce qu'on craignait de ne pas ob-
 « tenir de mon amitié. Je payerai, monsieur, mais je ne
 « le verrai plus.

« — Vous ne le verrez plus ! le fils de cette sœur ché-
 « rie... — Je ne le verrai plus. — Pour qui vous avez
 « renoncé aux douceurs du mariage... — Qui vous a dit
 « cela ? — Je le présume. — Et vous avez tort. Ce n'est
 « pas en faveur de mon neveu que j'ai renoncé au ma-
 « riage ; je ne me suis point marié, parce que je n'ai pas
 « trouvé de femme dont j'osasse être le mari. — Ah ! ah !
 « ah ! — Riez tant qu'il vous plaira. — Exagération, mon
 « cher ami, exagération marquée. Votre mère n'avait que
 « des vertus. — Et je chérirai toujours sa mémoire. —
 « Votre sœur élevée par elle... — Lui ressemblait à bien
 « des égards : mais, que diable ! je ne pouvais épouser
 « ni ma mère ni ma sœur. — Si je vous parlais de mon
 « épouse... C'est une femme unique. — Du moins en
 « voilà trois. — Mais vous l'aimiez, vous lui plaisiez, et
 « je ne désire jamais ce qu'on n'obtient qu'au prix du
 « repos des autres.

« — Et vous croyez que, dans toute une génération,

« il ne s'en trouverait pas une quatrième qui fût digne
« du cœur d'un galant homme? — J'en connais vingt qui
« sont charmantes; mais qu'ai-je vu à l'examen? De la
« futilité dans l'une, de la coquetterie dans l'autre, de la
« prodigalité dans celle-ci, de l'indifférence dans celle-
« là; un amour-propre démesuré dans toutes; et par-ci
« par-là la manie du bel esprit. Mariez-vous donc à une
« fille qui fait des vers, qui ne sort de son cabinet que
« pour aller se faire applaudir dans des lycées, et qui, en
« prenant un mari, ne serait fidèle qu'à sa muse! j'aimé-
« rais autant épouser mon écritoire.

« — Hé! mon ami, si vous aviez poussé plus loin les
« recherches, la vingt et unième, peut-être, n'aurait eu
« aucun de ces défauts. Mes yeux se sont ouverts aussi
« dans les bras de la plus tendre mère; elle a partagé son
« cœur entre mon fortuné père et moi. Tendres soins, in-
« dulgence, sages conseils, voilà ce qu'elle m'a prodigué
« jusqu'à l'âge où de nouveaux besoins m'ont fait cher-
« cher un bonheur nouveau, et ce bien suprême, je le
« dois encore à une femme. Ah! que de reconnaissance
« mérite un sexe qui élève notre enfance, qui développe
« notre cœur, qui nous crée des organes nouveaux, qui
« double nos sensations, notre existence; qui, dans l'âge
« de la maturité, partage nos peines ainsi que nos plai-
« sirs; qui nous plaint, qui nous soulage dans nos infir-
« mités, et dont la main, après avoir semé de fleurs le
« cours d'une longue vie, daigne encore nous aider à
« mourir! Soyez vrai, mon ami, et convenez que vous
« vous êtes sacrifié au bien-être de votre neveu. — Je
« n'en conviendrai point, parce que cela n'est pas. — Il
« est bon du moins qu'il le croie. — Et pourquoi, s'il
« vous plaît? Pour qu'il se persuade que j'ai tout fait
« pour lui, lorsque je n'ai cédé qu'à ma raison. Imposer
« de la reconnaissance à qui ne nous en doit point, en

« exiger des marques, et en jouir, c'est duplicité, c'est
 « bassesse. Je ne me suis point marié, parce que je ne
 « l'ai pas osé; j'ai pris soin de mon neveu, parce que je
 « le devais; je le bannis de ma présence, parce qu'il m'a
 « manqué; rien n'est plus simple que cela, je ne veux
 « pas qu'on croie autre chose : brisons là, je vous prie,
 « et ne me rompez pas la tête davantage.

« — Ah! vous ne voulez plus le voir! c'est-à-dire
 « qu'un jeune homme vif, aimable, sans expérience, qui
 « eût formé sous vos yeux sa raison et son cœur, va se
 « trouver livré à toutes les inconséquences de son âge;
 « qu'il s'abandonnera librement à tous ses goûts, à toutes
 « ses passions; qu'il commettra, sans contradiction, des
 « fautes légères, qui le conduiront insensiblement à des
 « égarements condamnables; qu'il en sera puni par le
 « mépris et l'abandon des honnêtes gens, et cela parce
 « qu'il a craint de demander à son oncle une somme que
 « sa faiblesse lui rendait nécessaire? Et vous, monsieur,
 « que répondrez-vous à ceux qui vous auront estimé jus-
 « qu'alors, et qui vous reprocheront d'avoir perdu ce
 « jeune homme sur un prétexte aussi léger? Ne seront-
 « ils pas fondés à croire que vous avez cherché l'occasion
 « de vous défaire d'un parent qui vous était à charge? —
 « A charge, à moi, mon neveu, mon Charles! on pourrait
 « le penser! — Tout l'annoncera. Mon cher Botte, vous
 « prouvez qu'un honnête homme peut vivre sans femme;
 « mais il ne peut se passer de l'estime publique. Vous la
 « possédez, et vous ne la sacrifierez point à une opiniâ-
 « treté aussi mal entendue. Charles, Charles! — Que pré-
 « tendez-vous? — Vous épargner l'embarras de revenir
 « de vous-même, et le désagrément d'une explication.
 « Charles, Charles! Voyez-vous son air triste, repentant?
 « — Hé! oui, je le vois bien; mais parlez bas.— Appro-
 « chez, Charles, approchez. Vous avez des torts envers

« votre oncle, et vous méritez des reproches dont il veut
« bien vous faire grâce. Il vous pardonne... — Je n'ai pas
« dit cela. — Ah ! mon cher oncle ! — Mon cher oncle !
« mon cher oncle ! Apprenez, monsieur l'étourdi, que
« votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent dont
« vous avez un légitime besoin ; qu'il ne vous appartient
« pas de douter de mon cœur ; de me donner un ridicule
« aux yeux des étrangers à qui vous vous êtes adressé de
« préférence, et de me faire courir de porte en porte,
« suivi d'un laquais chargé de sacs, pour payer vos extra-
« vagances.

« — Mais, mon ami, vous pouvez mander ici les créan-
« ciers.... — Non, monsieur, je ne les manderai pas ici.
« Je ne dérangerai pas ces gens pour les faire courir
« après ce que leur doit ce joli monsieur-là. — Ma foi,
« mon ami, des gens qui prêtent à un jeune homme....
« — Je n'ai que ce reproche à leur faire, et je ne suis
« pas trop sûr qu'il soit fondé. D'abord, ils ont prêté au
« taux de la loi. — C'est rare au, ourd'hui. — Ensuite ils
« n'ont prêté que des sommes modiques, cent écus au
« plus ; et à qui croira-t-on pouvoir prêter une bagatelle
« avec sûreté, si ce n'est à ce drôle-là ? Je ne dis pas cela
« pour vous excuser, au moins, monsieur : vous êtes inex-
« cusable. Emprunter mille écus à dix personnes différen-
« tes ; emprunter quand on a tout en abondance, quand on
« sait qu'on n'a qu'un mot à me dire... — Mais, mon cher
« oncle, je n'osais me flatter... — Comment, monsieur,
« vous n'osiez vous flatter !... En voici bien une autre ! Hé,
« qui visite tous les six mois votre garde-robe, si ce n'est
« moi ? qui la renouvelle sans que vous vous en mêliez ?
« qui vous envoie le bijou à la mode ? qui s'informe à
« votre laquais si vous avez encore de l'argent, et vous
« glisse un rouleau dans la poche ? qui remplace dans
« mes écuries les chevaux que vous me crevez à la classe ?

« qui s'empresse de fêter vos amis? qui va brûler vos
« romans, et leur substituer de bons livres? qui enfin
« vous apprend à penser et vous prouve, sans pédantisme,
« que la portion de bonheur à laquelle on peut prétendre
« sur ce misérable globe ne peut être que le fruit d'une
« bonne conduite? Ah! vous n'osiez vous flatter?... Jolie
« manière de me répondre!... — Mais, mon ami, vous in-
« timidez ce pauvre enfant. — Je l'intimide! je l'intimide!
« Il ne lui manque plus que de me craindre, pour être
« tout à fait joli garçon. Venez ici, monsieur; plus près,
« plus près encore, et répondez-moi : je vous ai donné deux
« cents louis cette année, et trois mille livres que je vais
« payer pour vous, font bien un total de sept mille huit
« cents livres. Que diable avez-vous fait de cet argent-là?
« — Ce que j'en ai fait, mon oncle? — Oui, monsieur,
« oui, je vous demande ce que vous en avez fait. Auriez-
« vous la vile passion du jeu? fréquenteriez-vous ces re-
« paires que la police laisse ouverts, comme elle tolère
« les tilles publiques? Il faut des abîmes aux forcenés; il
« est bon qu'ils s'y jettent tête baissée : ils cessent ainsi
« de troubler l'ordre moral. Mais vous, monsieur, mais
« vous, osez-vous vous mêler à cette écume que la société
« voudrait pouvoir vomir de son sein? Répondez, répon-
« dez donc, monsieur, jouez-vous? — Non, mon cher
« oncle. — Que diable avez-vous donc fait de tout cet
« argent-là? — Vous savez, mon cher oncle, que la
« chasse a été jusqu'à présent ma seule passion. — Hé
« bien, monsieur, vous n'avez pas dépensé sept mille
« huit cents livres à la chasse, puisque j'en fais tous les
« frais : que diable me contez-vous là! Vous vous rap-
« pelez, mon cher oncle, ce jour où le renard nous con-
« duisit à sept lieues de votre terre?... — Où vous ne
« revîntes que le lendemain soir; je m'en souviens, mon-
« sieur : j'ai eu assez d'inquiétude pour que ce jour ne

« soit pas effacé de ma mémoire. — Mais, mon cher
 « Botte, laissez-le donc parler. — Je crois que vous avez
 « raison. Asseyous-nous tous trois; car une histoire
 « qui commence à un an de date, et qui ne finit
 « qu'hier, ne doit pas être courte. Au fait, mon-
 « sieur, et point de détails superflus, s'il vous plaît.
 « — Mon oncle, je serai bref. — Tant mieux, commen-
 « cez. »

« La nuit nous surprit près du château d'Arancey :
 « vous le connaissez, mon oncle? — Beaucoup. J'ai
 « même connu le propriétaire, homme entiché de sa no-
 « blesse et chargé de dettes, selon l'usage. — Nos chevaux
 « étaient rendus, nous étions fatigués, il faisait froid, et
 « je crus que nous n'avions rien de mieux à faire que de
 « chercher un asile dans ce château. — Après? — Nous
 « passons, ou plutôt nous sautons un pont-levis ver-
 « moulu; nous traversons des cours encombrées de gros
 « meubles et de vieux bois de charpente : nous avançons
 « sous des portiques en ruines; nous parcourons les ap-
 « partements : des salles transformées en étables, en
 « bergeries; vingt tableaux de famille convertis en râ-
 « teliers; dans le haut, des vitres brisées; des chambres
 « dont on soupçonnait encore la première magnificence,
 « servant de retraite aux oiseaux nocturnes, aux corneil-
 « les, aux pigeons errants; enfin.... — Enfin, qu'a de
 « commun cette description romanesque avec les sept
 « mille huit cents livres que vous avez dissipées? — J'y
 « viens, mon oncle, j'y viens. — C'est fort heureux. »

« — Je m'informe si personne n'est resté pour veiller
 « aux intérêts du maître, et j'apprends qu'un fermier
 « aisé a un domicile agréable et commode à cinquante
 « toises du château. Je remonte sur mon cheval, qui pou-
 « vait à peine se soutenir: je le presse de l'éperon..... —
 « Pauvre animal, que tout ceci ne regardait pas! il en est

« mort, monsieur, et voilà l'équité de la plupart des
 « hommes. Que diable aviez-vous besoin de vous mêler
 « des affaires de ce marquis d'Arancey, qui croyait me
 « faire beaucoup d'honneur quand il me donnait à dîner,
 « à moi, dont les vaisseaux parcouraient les mers des
 « deux mondes, qui avais des facteurs dans l'Inde, sur
 « les côtes d'Afrique, et jusqu'au fond du golfe du Mexi-
 « que ; à moi, qui faisais vivre dix fois plus de monde
 « qu'il n'a ruiné de créanciers ! Enfin, vous crevez mon
 « meilleur cheval : mais vous arrivez à la ferme. Pour-
 « suivez. — Le cœur navré de l'état déplorable où j'avais
 « trouvé le château, je me proposais d'adresser au fer-
 « mier des reproches que je croyais mérités : une figure
 « à patriarcale m'intéresse ; les soins touchants de l'hospi-
 « talité me désarment ; point de mots recherchés, rien de
 « ces manières qu'on nomme politesse, un langage sim-
 « ple, organe d'un cœur pur, et toujours l'expression du
 « sentiment. — Oh ! vous verrez qu'il ne finira point. —
 « Malgré l'espèce de vénération que m'inspirait le digne
 « fermier, je hasardai quelques mots sur le délabrement
 « du château. — Au fait, monsieur mon neveu, au fait. »

« J'apprends que le marquis est émigré, comme beau-
 « coup d'autres. — C'est ce qu'il a fait de plus sage en
 « sa vie : s'il ne se fût réfugié là-bas, on lui eût probable-
 « ment coupé la tête ici. Couper des têtes pour des opi-
 « nions, exiger que les autres voient et pensent comme
 « nous, c'est prétendre qu'ils aient la même organisation,
 « le même caractère, et que le hasard les place dans les
 « mêmes circonstances. Il ne serait pas plus absurde que
 « les camards coupassent les nez aquilins, que les
 « hommes à grandes oreilles fissent la guerre aux pe-
 « tites, les bruns aux blonds, et les mélancoliques aux
 « gens gais. Enfin ! — Le fermier, pour qu'on ne brûlât
 « pas le château, y mit son bétail ; pour conserver au

« marquis les portraits de ses ancêtres, il en fit des râ-
« liers, et cette idée fut trouvée dans le temps très-patrio-
« tique et très-plaisante. Enfin, quand les biens de M. d'A-
« rancey furent mis en vente, son fermier se rendit
« acquéreur de ce domaine, et ne s'en considéra que
« comme le dépositaire. — C'est un brave homme, ce
« fermier-là. — Il paya la plus grande partie du prix en
« papier-monnaie, et au moment où je le vis, on l'inquié-
« tait pour ce qui restait dû, et qui devenait exigible en
« espèces. On le menaçait de revendre ce bien à sa folle
« enchère; il s'affligeait de son impuissance; il regret-
« tait sincèrement de ne pouvoir conserver au marquis
« cette unique et faible ressource, et le lendemain je lui
« portai ce que j'avais d'argent. — Tu as fait cela? —
« Oui, mon oncle. — Bien, mon ami, bien, très-bien.
« Faire un tel usage de sa fortune, c'est la mériter. — Je
« vis les receveurs des domaines, je leur demandai du
« temps pour le surplus; je fis valoir la belle action
« du fermier; je priaï, je conjurai, je persuadai. Ils me
« promirent d'attendre, et je leur portai exactement ce
« que je recevais de votre bienfaisance. Cependant ils me
« déclarèrent, il y a trois jours, qu'il ne dépendait plus
« d'eux d'accorder des délais. Vous m'aviez donné cin-
« quante louis huit jours auparavant, et je n'avais nul
« prétexte pour vous demander de l'argent. — Jamais
« de prétexte, monsieur; la vérité, toujours la vérité,
« surtout quand elle honore celui qui la dit. — J'avoue,
« mon oncle, que je mettais aussi quelque gloire à ter-
« miner seul une bonne action. Je portai à la régie les
« mille écus que j'avais empruntés, et j'obtins que pen-
« dant six jours encore on suspendrait toutes poursuites.
« — C'est-à-dire que la totalité n'est pas payée? — Le
« digne Edmond doit encore quatre mille francs. — Va
« trouver mon caissier, demande-les-lui de ma part, et

« donne-les en ton nom. — Ah ! mon oncle !... — Oui,
 « oui, je veux que tu aies la gloire de terminer seul ta
 « bonne action. D'ailleurs, je t'ai traité durement ; je
 « m'impose une amende, et je te demande pardon. —
 « Comment, mon oncle, vous daignez... — Oui, je te de-
 « mande pardon, et c'est tout naturel. Ma qualité d'oncle
 « n'autorise point la morgue, et ne me donne pas le droit
 « de te brusquer. Je crierai, quand j'en aurai de bonnes
 « raisons ; je me repentirai quand j'aurai tort. Allons, ta
 « main, et pas de rancune... Tu m'embrasses, cela vaut
 « mieux. Va porter ton argent à tes régisseurs, et demain
 « nous irons tous trois dîner chez ton vieux Edmond :
 « c'est un honnête homme ; ils ne sont pas communs, et
 « je veux connaître celui-ci. — Mais, mon oncle... —
 « Qu'est-ce ? — Il n'a rien de ce qu'il faut pour vous rece-
 « voir dignement. — Hé, croyez-vous, monsieur, que je
 « ne puisse pas, comme vous, me contenter d'un mauvais
 « dîner ? Des légumes, des œufs, du laitage, de la gaieté,
 « de la franchise, et je dine fort bien avec cela. — Mais,
 « mon oncle... — Mais je le veux ainsi, et je n'aime
 « pas qu'on me contredise. Allez à vos affaires ; Horeau
 « et moi, nous allons suivre les nôtres. »

II

SUITE DE L'EXPOSITION.

Je ne vous dirai rien du caractère de M. Botte : je me flatte que vous le connaissez. Je vous apprendrai seulement qu'il s'était retiré du commerce avec la réputation du plus probe négociant de l'Europe, comme il passait pour en être le plus riche. On se plaindrait moins de la

fortune, si elle favorisait toujours des hommes tels que celui-ci.

Il avait avantageusement placé d'immenses capitaux. Il tenait l'hiver une excellente maison à Paris ; l'été, il rappelait les plaisirs dans une superbe terre, où ses convives lui passaient, en faveur de ses belles qualités, des boutades assez orageuses parfois. Ceux qui ne savaient pas l'apprécier se fâchaient et partaient. M. Horeau, sans lequel il ne pouvait vivre, et qu'il contrariait sans cesse, était à peu près le seul qui eût résisté à ses brusqueries. A force de douceur et de patience, il avait insensiblement pris un empire que M. Botte était loin de soupçonner. Cet empire s'étendait même sur Charles. C'était Horeau qui modérait son impétuosité, qui lui faisait sentir ses fautes ; mais aussi c'était Horeau qui faisait valoir son mérite quand il fallait calmer le mécontentement, quelquefois fondé, du cher oncle. C'était encore Horeau qui faisait rentrer en grâce un domestique coupable d'une maladresse et d'une négligence ; c'était lui qui, sans rien demander directement, obtenait des grâces pour ceux qui lui en paraissaient dignes. Il parlait indifféremment de l'affaire, il animait, il stimulait le cœur de son ami, et le laissait persuadé qu'il avait prévenu des sollicitations qu'il eût peut-être rejetées. Horeau, enfin, était bon par caractère, d'un sens droit, d'un esprit peu brillant ; mais il était du très petit nombre de ceux dont on ne craint pas de faire des amis.

Charles coulait dans cette maison la vie la plus heureuse. Léger, vif, inconsideré, mais honnête au fond, toutes ses occupations s'étaient bornées jusqu'alors à aimer, à craindre son oncle, à jouir de son opulence, et à lire, lorsqu'il était las de la chasse, les livres dont M. Botte garnissait sa bibliothèque. Il en saisissait facilement l'esprit ; il en faisait de mémoire des extraits qu'il parait

de la chaleur de son imagination, et alors le cher oncle restait à table sans s'en apercevoir ; il écoutait avec émotion ; il s'at'tendrissait, se penchait sur l'épaule d'Horeau, et lui disait bien bas : « Ce garçon-là fera un grand sujet. »

Cependant notre faiseur d'extraits n'était pas sans inquiétude. Le dîner arrangé pour le lendemain l'embarassait furieusement. Il avait ses petites raisons pour éloigner M. Botte de chez son vieux fermier, et il s'était bien gardé de les déclarer. Il est des secrets qu'un jeune homme ne confie jamais qu'à ceux de qui l'âge et une certaine conformité de caractère lui font attendre de l'indulgence ; et M. Botte, avec sa morale austère, ne pouvait manquer de blâmer hautement ce qu'il devait considérer comme une pure étourderie.

Si on remontait à la source des belles actions, en trouverait-on beaucoup, en trouverait-on deux qui fussent dépouillées de tout motif humain ? Celle de Charles, je le dis à regret, mais je vous dois la vérité, celle de Charles était loin d'être désintéressée.

En descendant à la ferme d'Arancey, il fut frappé de l'aspect d'une jeune fille, au point d'oublier le château, les portraits de famille et même les usages les plus ordinaires. Il était debout devant la jeune personne, le chapeau sur la tête, une main, une jambe et le haut du corps en avant ; il la regardait, rougissait, balbutiait, et ne pouvait lier deux idées. Qui donc lui en imposait à ce point ? une simple robe de toile, un bas de coton blanc, un petit soulier noir, un chapeau de paille ? Hélas ! le pauvre enfant n'avait rien vu de tout cela. Mais sous ce chapeau brillait un front modeste. De grands yeux languissants, certain air de tristesse répandu sur une figure où une légère teinte de rose se mêlait à une blancheur éblouissante, voilà ce qui l'attachait, ce qui faisait battre

son cœur, ce qui le rendait muet, ce qui lui donnait l'air d'un sot.

La jeune personne lui demanda enfin ce qu'il désirait ; Charles lui répondit qu'il n'en savait rien. Elle lui demanda s'il voulait qu'elle appelât M. Edmond ; Charles lui répondit que ce serait comme il lui plairait. La jeune personne sortit, et Charles remarqua un faible sourire qui vint agiter des lèvres auxquelles ce mouvement paraissait étranger.

Guillaume, le plus adroit de ses piqueurs, l'avait suivi dans la maison, et avait laissé les chevaux aux soins de ses camarades. « Guillaume, » lui dit Charles, « je crois que
« je viens de me conduire comme un imbécile. — Cela
« ne se peut pas, monsieur. — Rester immobile et muet
« devant une fille charmante. — Joli défaut, monsieur,
« car il est rare. — Et répondre tout de travers aux
« questions les plus simples. — C'est de l'adresse cela,
« monsieur. — Oh ! par exemple, je ne m'en serais pas
« douté. — Comment donc, marquer de l'embarras, beau-
« coup d'embarras à la vue d'une jolie femme, c'est lui
« faire un aveu dans les formes, et lui sauver le désagré-
« ment de s'en fâcher. — Oh ! je t'assure que je n'ai rien
« joué. — C'est encore plus flatteur pour la petite pay-
« sanne. — Dis-moi, Guillaume, qui t'en a tant appris ?
« — Mais, monsieur, je n'ai pas toujours été piqueur. —
« Ah ! ah ! — Non, monsieur ; j'ai été aussi propriétaire.
« J'avais à vingt ans une jolie terre et mon petit train de
« chasse tout comme un autre ; voilà pourquoi je suis assez
« bon piqueur. — Diable ! et qu'est devenue la terre ? —
« La bouillotte m'en a enlevé la moitié, et une figurante
« m'a débarrassé du reste ; mais avec une ingénuité, une
« candeur, qui ne m'ont pas permis de lui en vouloir. —
« Manger son bien à la bouillotte ! le jeu le plus bête !....

« — Voilà pourquoi il est à la mode. — Et avec une figure
« rante ! — Elles sont aussi très en vogue. — Et tu ne t'es
« pas brûlé la cervelle ? — Fi donc, monsieur ! je n'ai
« que trente ans, et la bouillotte peut me rendre ce qu'elle
« m'a emprunté : j'ai de la figure, et la veuve de quelque
« nouvel enrichi peut me juger très-digne de remplacer
« son époux. — Et faire ainsi rentrer dans la circulation
« ce que le défunt en a ôté ? — C'est le sort des riches
« veuves qui font une sottise. — Malheureux ! tromper
« une femme ! — Hé, monsieur, tous les hommes passent
« leur vie à tromper. Les gens en place cachent leur nul-
« lité sous des dehors imposants ; les femmes caressent
« l'époux qu'elles trahissent ; un directeur de conscience
« prêche la vertu au père d'une adolescente qu'il va
« suborner au confessionnal ; la jeune fille ment à sa
« mère pour échapper à sa surveillance ; le père de fa-
« mille sort clandestinement de chez lui pour aller voir
« une grisette qu'il entretient ; des jeunes gens signent
« dix promesses de mariage à dix filles qu'ils trompent à
« la fois ; un rapporteur reçoit mille écus pour faire per-
« dre une bonne cause ; un procureur occupe pour le
« demandeur et le défendeur ; un marchand fait banque-
« route, et achète un palais ; le journaliste, qui flagornait
« Robespierre et Marat, et les comités et le directoire,
« adore aujourd'hui Bonaparte et Jésus-Christ... Je ne
« finirais pas, monsieur, si je voulais passer en revue
« tous les états de la société. — Monsieur Guillaume,
« vous ne me parlez là que de fripons. — Ma foi, monsieur,
« quand on connaît un peu le monde, il est difficile de
« parler d'autre chose. — Tais-toi, voici sans doute M. Ed-
« mond. — J'espère qu'il vous embarrassera moins que la
« petite paysanne. »

En effet, Charles raconta avec facilité au vieillard comment il s'était éloigné de chez son oncle ; il lui fit sentir

l'espèce d'impossibilité d'y retourner avant que ses chevaux fussent reposés ; il allait enfin lui demander l'hospitalité, quand Edmond la lui offrit avec cordialité, et vous jugez du plaisir avec lequel Charles se rendit à l'invitation. Edmond le fait passer dans une petite salle très-propre, et une servante allume un grand feu ; une autre apporte du pain assez blanc, la tranche de fromage, du vin passable, et Charles est invité à prendre quelque chose en attendant le souper. « Un chasseur, » dit Edmond, « a toujours une faim dévorante. » Mais Charles, préoccupé, ne mangeait que pour avoir l'air de faire quelque chose. Il regardait qui ouvrait la porte, qui la fermait ; il attendait, il appelait en secret la jolie villageoise : tous les gens de la maison lui rendaient des soins ; elle seule ne paraissait pas.

Il sentit enfin le ridicule de sa conduite envers le fermier, et il chercha à engager la conversation. Il est rare que des gens qui ne se connaissent pas aient quelque chose à se dire, s'ils ne sont pas naturellement bavards. Charles parla de la pluie et du beau temps, de la semaille, de la récolte ; enfin, il pensa aux hiboux et aux râteliers du château, et le premier mot qu'il en dit au fermier mit celui-ci à son aise. La vieillesse est verbeuse ; Edmond raconta dans le plus grand détail l'émigration de M. d'Arancey et ses suites funestes. Charles n'était pas toujours attentif ; mais à travers une foule de choses inutiles, il avait saisi ce que depuis il raconta à son oncle et ce que vous avez lu.

La jeunesse est compatissante. La générosité du fermier avait intéressé Charles ; la pénurie du digne vieillard le toucha. Soit que l'aimable jeune homme cédât uniquement à un mouvement de bienfaisance, soit qu'il saisît l'occasion de se montrer sous un jour favorable à celle qui déjà faisait une impression profonde sur son

cœur, il s'empressa d'offrir et le peu qu'il possédait, et ses bons offices auprès des régisseurs.

Edmond connaissait le plaisir d'être utile, et il ne crut pas devoir le faire acheter à Charles par une résistance simulée ; il accepta franchement ce qu'on lui offrait de même, et il ne parut pas mettre plus d'importance aux services de Charles qu'il n'en attachait à ceux qu'il avait rendus lui-même à M. d'Arancey.

On ouvre la porte ; le jeune homme se tourne précipitamment..... Ce n'est encore qu'une servante qui déploie du linge très-blanc sur une table de noyer. Charles est sur les épines ; il brûle de connaître celle qu'il a entrevue ; il brûle d'interroger Edmond, et il lui semble qu'un mot, un seul mot décèlera le trouble de son âme. Il prend un détour pour arriver à son but.

« Êtes-vous marié, monsieur ? — Je l'ai été, et tous les
 « jours je regrette ma bonne femme. — Sans doute des
 « enfants vous consolent de l'avoir perdue ? — J'ai un fils
 « que Dieu bénira ; car il me respecte et il m'aime. —
 « Vous n'avez qu'un fils ? — Non, monsieur. — Mais j'ai
 « cru..... il me semble.... oui, j'ai aperçu en entrant une
 « jeune personne .. — Elle n'est pas de ma famille. —
 « Ah ! elle n'est pas de votre famille ? »

Ici Charles se tait, et Edmond ranime le feu.

« Ah ! elle n'est pas de votre famille ? — Non, mon-
 « sieur. — Pardon, monsieur Edmond, son séjour ici
 « peut être un secret, et de nouvelles questions seraient
 « déplacées. — Nous n'avons pas de secrets, monsieur, et
 « nous tâchons de nous conduire de manière à n'en avoir
 « jamais. La jeune personne dont vous me parlez est
 « mademoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Arancey,
 « Dieu ! mademoiselle d'Arancey chez vous, chez son
 « fermier ! — Cet habit grossier cache un bon cœur ; c'est
 « le seul qui ait compati à sa misère. — Elle n'avait qu'à

« se faire connaître pour les voir tous voler au-devant
« d'elle. Mais, par grâce, monsieur Edmond, expliquez-
« moi, racontez-moi par quelle suite d'aventures... Parlez,
« parlez, je vous en supplie. »

Le ton, la vivacité de Charles, l'expression de sa figure, auraient suffi pour éclairer tout autre qu'Edmond. Le vieillard avait hérité de ses pères les vertus simples des premiers âges, et il ne vit dans les instances passionnées du jeune homme que l'intérêt que doit toujours inspirer le malheur. Il poursuivit :

« Mademoiselle d'Arancey avait six ans lorsque son
« père quitta la France. Il avait prévu les peines, les
« fatigues, les privations qu'il a souffertes, et il confia sa
« fille à une parente âgée, mais sans fortune, qui en prit
« soin pendant huit ans. Elle mourut. Tous les biens,
« excepté celui-ci, étaient passés en des mains étrangères.
« Plus de parents, plus d'amis ; oubliée, abandonnée de
« ceux qu'avait nourris son père, Sophie allait entrer
« dans un hôpital. — Dans un hôpital, mademoiselle d'A-
« rancey ! quelle infamie ! — Je ne l'ai pas souffert. —
« Oh ! digne et respectable homme ! — Mon fils avait
« alors dix-huit ans. Georges, lui dis-je, notre maître était
« fier ; mais jamais il ne nous a fait de mal. Sa fille est
« délaissée : crois-tu, Georges, qu'on s'appauvrisse jamais
« en faisant du bien ? prenons notre demoiselle avec
« nous. Nous avons racheté cette ferme, nous la payerons
« petit à petit ; quand mademoiselle sera en âge d'être
« mariée, ce domaine sera sa dot, elle nous en rendra le
« prix quand elle pourra ; en attendant, nous redevien-
« drons ses fermiers, et le bon Dieu bénira nos travaux.
« Georges me répondit en me pressant contre son sein.
« Je montai dans notre carriole d'osier, et je me rendis à
« la ville. Mademoiselle, dis-je à Sophie, nous ne sommes
« que de bonnes gens ; mais ne refusez pas de venir avec

« nous ; j'espère que vous nous porterez bonheur. Elle
 « pleura en montant dans notre carriole ; je pleurais avec
 « elle, et cela parut la soulager. Elle a trouvé ici le né-
 « cessaire, du respect et de l'amitié, et sa gaieté est re-
 « venue. Elle nous aide dans les travaux qui sont à sa
 « portée, elle nous récréé par son esprit, elle nous charme
 « par sa résignation ; et depuis deux ans qu'elle est chez
 « nous, elle n'a eu de chagrins que ceux que me font les
 « régisseurs. Mais ces chagrins-là, monsieur, elle les sent
 « vivement, non qu'elle soit intéressée, mais parce qu'elle
 « voit qu'ils prennent chaque jour sur ma santé. — Vous
 « n'en aurez plus, cher et vénérable vieillard. Je ramè-
 « nerai la sérénité dans cette âme pure et dans celle de
 « mademoiselle d'Arancey. Mais, dites-moi, monsieur Ed-
 « mond, n'aurai-je pas l'honneur de souper avec elle ? —
 « Voilà sa place, monsieur ; c'est celle qu'occupait ma
 « pauvre femme : je ne pouvais lui en offrir de plus hono-
 « rable. »

Edmond ne parlait plus, et Charles écoutait encore. Il était debout devant la cheminée ; ses yeux étaient fixés sur ceux du vieillard, et il semblait lui dire : Encore quelque chose de mademoiselle d'Arancey. Parlez-m'en encore, parlez-m'en toujours.

Le vieillard, recueilli, courbé sur le devant de son grand fauteuil, oubliait et Charles et les pinces dont il agitait machinalement le feu. Sophie seule occupait alors le bonhomme, quand la porte s'ouvrit pour la dixième ou douzième fois : c'était l'intéressante demoiselle.

Elle se présenta avec aisance ; elle salua Charles avec politesse, et fut embrasser le vieux Edmond. En la revoyant, Charles s'élança avec la prestesse de son âge, et le respect le cloua sur la planche où il était tombé. Il suivait les mouvements de Sophie ; il n'avait la force ni de l'aborder ni de détourner ses yeux de dessus elle.

Sophie ne lui marquait aucune attention particulière ; mais elle s'occupait de lui en prévoyant les besoins de tous. Elle donna des ordres pour que les gens de Charles ne manquassent de rien, et elle fit les honneurs du souper avec grâce, mais sans affectation. Une place n'était pas occupée, et notre jeune homme se douta bien que c'était celle de Georges.

« Il ne vient pas, mon père, dit Sophie. — Il ne tardera
« pas, mon enfant. — Il est tard, et il travaille depuis la
« pointe du jour. — Mademoiselle paraît s'intéresser for-
« tement à ce qui touche M. Georges. — Mon père, réser-
« vons-lui ce morceau ; c'est celui qu'il préfère. — Made-
« moiselle ne me fait pas l'honneur de me répondre. —
« Pardon, monsieur, vous me faites sentir mon impoli-
« tesse ; mais..... — J'étais loin, mademoiselle, d'avoir
« cette intention, et..... »

Une chanson rustique se fait entendre : mademoiselle d'Arancey sourit, Edmond se frotte les mains, Georges paraît, et Charles s'attriste involontairement. C'est que Georges est grand, bien taillé ; il est un peu voûté par l'habitude d'appuyer sur le soc ; mais ses grands yeux noirs sont pleins de vivacité, et font ressortir un teint mâle et basané ; ses lèvres vermeilles laissent voir des dents blanches comme l'ivoire ; des cheveux bruns tombent par boucles sur ses épaules carrées, et le plaisir anime tous ses mouvements.

Il fait à Charles une inclination de tête, prend la main de son vieux père, la secoue avec cordialité ; il s'approche de Sophie, qui lui présente la joue en rougissant. Georges l'embrasse d'aussi bon cœur qu'il a serré la main de son père.

Pourquoi cette rougeur, se disait Charles, si elle n'a pour lui que l'amitié qu'elle lui doit à tant de titres ? Elle a été, pour ainsi dire, élevée avec lui, elle n'a vu que lui ;

il est le fils de son bienfaiteur, elle l'aime, elle doit l'aimer, et cette rougeur est la preuve de son amour.

Cette conclusion n'avait rien de satisfaisant pour Charles. Aussi éprouva-t-il le sentiment le plus pénible qui l'eût jamais affecté ; plus d'appétit, plus même d'attention. Accablé sous une foule de réflexions plus tristes les unes que les autres, il ne s'aperçoit pas de l'intérêt avec lequel Sophie écoute le compte que rend Georges à son père des travaux de la journée.

La voix de la jeune personne le tire enfin de la plus fatigante rêverie. « C'est égal, » dit-elle à Georges, « il fallait
« rentrer au déclin du jour. On se serait vu, on se serait
« parlé ; vous m'auriez chanté votre romance, et quand
« je l'entends, j'oublie que j'ai du chagrin. — Mais, notre
« demoiselle, c'est demain dimanche. — Eh bien, ne pou-
« vais-je vous entendre demain et ce soir ? — Mais, notre
« demoiselle, c'est aussi demain la fête du village. —
« Qu'importe, mon ami ? — Vous nous faites tous les ans
« l'honneur de danser avec nous sous le grand tilleul.
« L'an passé un caillou vous blessa le pied : eh bien !
« mordienne ! je viens de passer une heure à chercher
« sous l'herbe tout ce qui pourrait vous gêner, et vous
« trouverez demain la pelouse unie comme un parquet. »
Sophie ne répondit rien ; elle prit la main de Georges entre les siennes, et le regarda avec une expression qui fit un mal à Charles, mais un mal !...

« Je ne danserai pas demain, » reprit-elle tristement. —
« Vous danserez, mon enfant, » dit le vieux Edmond : « ce
« bon jeune homme a des moyens de finir toutes nos
« peines. — Monsieur ? » demanda Sophie en fixant Charles pour la première fois. « — Je serai trop heureux, ma-
« demoiselle, si vous daignez accepter mes services. —
« Monsieur, c'est à mon bon père à répondre ; il est pru-
« dent, et je ne fais rien que d'après ses conseils. — J'ai

« accepté, mon enfant. J'assure votre sort ; et je ne crois
« pas que les secours d'un honnête homme puissent faire
« rougir ceux qui lui ressemblent. »

Georges était placé entre Charles et Sophie. Il prit une main à notre jeune homme, et la lui serra de façon à le faire crier : c'était sa manière de remercier.

« Eh bien, notre demoiselle, » dit-il ensuite à Sophie,
« vous danserez demain, puisque les affaires s'arrangent.
« — Je danserai, si notre bon père me promet de n'être
« plus triste. — Je ne le serai plus, mon enfant ; mais
« aussi promettez-moi... — Je ne souffre que pour vous :
« votre gaieté me rendra la mienne. — Fille céleste ! »
s'écria Charles en se levant....

Confus de ce mouvement inconsidéré, il se laissa retomber sur sa chaise, et baissa les yeux sur son assiette ; Sophie rougit encore, Georges fronça le sourcil ; Edmond dit *grâces* à haute voix ; il bénit son fils et sa fille adoptive, et prononça la prière du soir : il salua Charles, et une servante se présenta pour conduire ce dernier à la chambre où il devait coucher.

En sortant de la salle, Charles tourna la tête. Il vit Georges et Sophie se rapprocher du foyer en causant familièrement, et il se retira pénétré de douleur.

Guillaume l'attendait pour suppléer son valet de chambre. « Ah ! mon ami ! » lui dit Charles. « — Qu'est ce enco-
« re, monsieur ? comme vous voilà agité ! — Quelle décou-
« verte, Guillaume ! — Et qu'avez-vous donc découvert ?
« — Elle aime, Guillaume. — De qui me parlez-vous ? —
« De mademoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Arancey ? — Oui, cette paysanne qui m'a frappé, étonné,
« séduit, est mademoiselle d'Arancey, dont ces bonnes
« gens prennent soin. — Tant mieux, cela rendra l'aven-
« ture plus piquante. — Une aventure, Guillaume ! —
« Hé, quoi donc ? — Avec mademoiselle d'Arancey ! —

« Hé, pourquoi pas? — Penses-tu à ce que tu dis? —
« Pensez-vous à ce que vous allez faire? Semblable à tous
« les jeunes gens qui entrent dans le monde, vous êtes
« capable de parler d'abord de mariage. — Oh! si je
« croyais être écouté! — Si vous le serez, monsieur? —
« Impossible, mon ami. — Une fille qui n'a rien. — Elle
« a tout. — Qui s'ennuie certainement au village. — S'en-
« nuie-t-on près de ce qu'on aime? — Elle aime, qui? ce
« jeune rustre assez bien bâti? Elle a pu s'y attacher par
« désœuvrement. — C'est ce que j'ai pensé. — Mais si
« vous lui montriez dans la perspective l'abondance, le
« luxe, la considération, au milieu desquels elle est née,
« croyez-vous qu'elle balançât un moment? — Il ne serait
« pas flatteur de ne devoir la préférence qu'à ces motifs.
« — A la bonne heure; mais ce n'est pas de cela dont il
« s'agit. Écoutez-moi, monsieur : un homme de vingt ans
« ne se marie pas, ou il a tort. Il prend une maîtresse;
« il la quitte pour en quitter deux, six, vingt, et à trente
« ans il se marie pour doubler sa fortune, ou rétablir ses
« affaires. Voilà la morale du jour, tout le monde la suit,
« tout le monde s'en trouve bien, et je vous conseille de
« vous conformer à l'usage. — Mais, Guillaume..... —
« Mais, monsieur, vous aimez mademoiselle d'Arancey,
« et vous avez raison; elle est fort jolie; vous l'aurez, c'est
« tout simple; vous vous en lasserez, c'est tout naturel,
« et alors nous verrons. — Je n'entends rien à ces sys-
« tèmes de séduction; ils me révoltent, ils m'indignent.
« — Je me chargerai seul des détails. — Et de quoi te
« chargeras-tu, malheureux! de troubler la paix d'une
« famille estimable? de tourmenter, d'affliger la beauté,
« l'innocence? Et je le permettrais, moi qui prodiguerais
« mon sang pour l'arracher à un ravisseur! — Ce sont
« des mots que tout cela, monsieur; raisonnons. Dans
« votre position, vous avez à choisir de trois choses. —

« Lesquelles? — La première, et la plus sage, c'est d'ou-
« blier mademoiselle d'Arancey. — Je ne le puis. — Vous
« le pouvez si vous voulez : soyez quinze jours sans la
« voir, et vous n'y penserez plus. — Je la verrai demain,
« je la verrai après-demain, je la verrai aussi souvent que
« je le pourrai. — Ah ! vous ne voulez pas l'oublier ! Re-
« venons au second moyen, la séduction. — Jamais, ja-
« mais. — Parlons donc du troisième, le mariage. — Oui,
« parlons de celui-là. — Vous êtes sans fortune, ainsi que
« votre belle. — Hé, je le sais bien. — Vous attendez
« tout de votre oncle ; il est intraitable, et il n'est pas
« amoureux. Il hait M. d'Arancey, et il jettera les hauts
« cris au premier mot que vous lui direz de la demoiselle.
« — Je le crains. — Moi, je vous en répons ; et vous sa-
« vez que quand il a prononcé, il ne revient jamais. — Il
« est trop vrai. — Voyez, monsieur, si vous trouvez un
« quatrième parti. Pour moi, je n'en connais point, et
« j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. »

Charles passa la nuit à se tourner, à se retourner, à faire des projets, à les abandonner, à soupirer, à invoquer le ciel, et, au retour de la lumière, il était irrésolu, il était pâle, défait, comme doit l'être quelqu'un qui n'a pas dormi, et qui, pendant sept à huit heures, s'est tourmenté la cervelle de toutes les manières. Pauvre jeune homme ! Et nous avons tous été comme cela !

Charles s'habille lui-même, Guillaume commençait à lui déplaire ; il arrange ses cheveux devant un petit miroir posé sur un coin de la cheminée, et il se fait vraiment peur. Il descend ; tout le monde était levé, tout le monde agissait avec cet air libre et content que donne un sommeil paisible. Il rencontre Sophie et Georges. Georges ! toujours Georges ! disait-il entre ses dents. Cependant il salue mademoiselle d'Arancey, mademoiselle d'Arancey lui rend très-poliment sa révérence, elle prend le bras de

Georges, et entre avec lui dans la laiterie. Oh ! Georges, toujours Georges ! répète Charles à demi-voix.

Edmond a vu son hôte, et vient s'informer de sa santé.

« Je ne me porte pas bien, monsieur Edmond. — Vous n'avez pas dormi ? — Fort peu. — Déjeunons, cela vous remettra. — J'en doute, monsieur Edmond. — Georges, Georges ! — Oh ! Georges, Georges..... là-bas, dans la laiterie, avec mademoiselle d'Arancey. — C'est que le dimanche, voyez-vous, Georges, au lieu de se reposer, partage avec notre demoiselle les petits soins du ménage, et il dit que cela lui fait plaisir. — Je le crois bien, parbleu..... ils paraissent s'aimer beaucoup ? — Oh ! comme s'ils étaient frère et sœur. — Peut-être quelque chose de plus. — Hé ! peut-on s'aimer davantage ? — Que sais-je ?..... si l'amour..... — Jeune homme, vous nous faites injure. Mon fils oserait lever les yeux sur la fille de notre maître ! et je le souffrirais ! je permettrais qu'elle descendît jusqu'à nous ! je lui ferais payer l'asile que je lui ai donné ! Non, monsieur, jamais. D'ailleurs Georges n'a rien de caché pour son père, et s'il était tourmenté de cet amour-là, il me le confierait, pour que je l'aidasse à le combattre. — Déjeunons, déjeunons, monsieur Edmond. Je pense comme vous que cela me remettra. »

En effet, le lait et les fruits que servit mademoiselle d'Arancey lui parurent délicieux. Rassuré par ce que lui avait dit le vieillard, il se dédommagea de la diète de la veille. Il fut aimable, gai, spirituel : plus d'une fois il s'aperçut que mademoiselle d'Arancey souriait à ses saillies, et sans apprêt, comme sans efforts, il devenait charmant. Bientôt la jeune personne se mêla à la conversation. Modeste, comme devraient l'être toutes les femmes, elle parlait peu, mais elle s'exprimait avec justesse, et un mot de Sophie amenait un nouveau trait de Charles. Le

temps s'écoulait avec rapidité pour lui, pour la demoiselle et pour le vieillard, qui écoutait et qui souriait aussi à propos. Georges était froid, silencieux ; il examinait attentivement la physionomie de son hôte, qui se développait à mesure qu'il se livrait davantage, et qui s'embellissait à chaque instant. Il soupira et dit à Sophie : « Nous dansons ce soir, et il nous reste encore bien des « petites choses à faire. — Vous avez raison, mon cher « Georges ; je m'oublie en causant, et je vous remercie « de m'en avoir fait apercevoir. » Elle sort avec le jeune laboureur, et avec elle disparaissent l'esprit et l'enjouement de Charles.

Guillaume s'était ingéré de venir servir à table. L'air mécontent avec lequel son jeune maître l'avait plusieurs fois regardé lui fit sentir que sa morale avait déplu. Le drôle était trop adroit pour ne pas trouver à l'instant un moyen sûr de se rétablir dans les bonnes grâces de Charles. La conversation était tombée depuis que mademoiselle d'Arancey était sortie, et M. Guillaume, usant du privilège des confidents, prit sans façon la parole. « J'ai « fait un tour dans le village, » dit-il à Edmond ; « j'ai vu « les apprêts de la fête ; elle sera vraiment jolie. — Oh ! » répondit le bonhomme, « vous n'en n'avez pas encore « d'idée. Quand le tambourin animera notre jeunesse, « le coup d'œil sera superbe. — Et vous n'invitez pas « monsieur à jouir de l'allégresse générale ? — Monsieur « est accoutumé aux plaisirs brillants des grandes villes : « les nôtres sont simples comme nous ; ils nous convien- « nent parce qu'ils nous suffisent. — Monsieur Edmond, » reprit Charles, « vos plaisirs sont ceux de la nature. « Heureux les cœurs qui savent les goûter ! et je vous « assure, sans chercher à me faire valoir, que j'en ai « toujours fait le plus grand cas. — Eh bien, monsieur, « accordez-nous cette journée, et partagez la petite fête

« avec de bonnes gens. — J'en profiterai, et de tout mon
« cœur. Vite, Guillaume, monte à cheval, cours au bourg
« voisin, et rapporte tous les rubans que tu trouveras.
« J'espère, monsieur Edmond, qu'il me sera permis d'en
« orner les chapeaux des jeunes gens et les corsets des
« jeunes filles. — Jamais, monsieur, on ne refuse ici qu'à
« ce qui est mal, et cette marque de prévenance plaira
« sans doute à tout le monde. »

Charles hâte, pousse Guillaume ; il ne peut seller assez promptement son cheval ; il ne peut être assez tôt de retour. Oh ! se disait le jeune homme, en suivant de l'œil son piqueur, qui va, qui va.... oh ! se disait-il, j'offrirai un ruban vert à mademoiselle d'Arancey ; elle ne le refusera pas, lorsque j'en présenterai à toutes, et peut-être daignera-t-elle faire attention à la couleur.

Il rentrait dans la salle, lorsque Georges et Sophie revinrent. « Il m'a semblé voir, » dit Georges, « plusieurs hommes à cheval, et je croyais monsieur parti. — « Non, » répondit le bon père, « monsieur reste. — Ah ! « monsieur reste ! » reprit Georges, et il soupira.

La matinée fut employée à des choses indifférentes. Sophie allait et venait. Georges ne la quittait pas d'une minute, et Charles soupirait à son tour : il s'approchait de la demoiselle quand les convenances le permettaient ; il s'arrêtait quand il craignait de paraître indiscret ou importun : un sourire qu'obtenait Georges ranimait ses soupçons ; une caresse innocente rallumait sa jalousie ; un mot affable que Sophie lui adressait le calmait aussitôt, et lorsque midi sonna, il avait passé cent fois de l'espérance à la crainte et de la crainte à l'espérance.

A la fin du dîner, Guillaume parut chargé de rubans de toutes les façons et de toutes les couleurs. Georges s'échappa, il court, il vole, il revient : il a aussi son ruban à la main. « Celui-ci, notre demoiselle, n'est pas

« aussi beau que ceux de monsieur ; mais vous ne refuserez pas l'offrande de l'amitié. Je l'ai pris blanc pour figurer la pureté de votre âme. » Oh ! s'il aime, pensait Charles, il n'a pas comme moi la présomption d'espérer, et cependant il a des droits..... Oh ! quelle leçon il me donne !

Sophie prit le ruban de Georges d'un air satisfait, elle l'attacha à sa collerette, et Charles jeta sur une chaise le paquet que Guillaume venait de lui remettre. « Aurai-je au moins l'honneur, » dit-il à Sophie, « de danser la première contredanse avec vous ? — Je ne puis, monsieur, m'engager que pour la seconde, la première est toujours avec Georges. — Oh ! Georges, Georges, et toujours Georges, » dit Charles en se tournant vers la croisée, où il fut ronger ses ongles, les yeux fixés sur un vieux colombier.

Au village, on travaille le jour et on dort la nuit. Les fêtes les plus solennelles ne changent rien à l'ordre établi. On y danse également le jour, parce qu'il faut reposer pour être en état de reprendre le travail le lendemain au point du jour, et puis les jeunes villageoises n'ont pas besoin de flambeaux pour paraître fraîches, et donner de la vérité au rouge de crêpon ou de vinaigre ; les femmes s'embarrassent peu qu'on voie leurs rides naissantes : leurs maris ont vieilli avec elles, elles n'ont pas le temps de chercher à plaire à d'autres. A une heure donc, à une heure après-midi, le tambourin, le flûtet et un mauvais violon se font entendre dans les rues du village.

Et vite, Georges tire ses gants de fil blanc, et vite, Charles présente la main à Sophie. Il est trop tard, Georges. Mademoiselle d'Arancey ne pouvait, sans impolitesse, refuser le bras de l'étranger. Georges soupire en marchant à côté d'elle. Sophie le regarde ; Georges la regarde



aussi, et d'un air si triste ! Sophie passe son autre bras sous celui de Georges ; Georges sourit, et Charles soupire à son tour.

Le bon vieillard les suit, appuyé sur son bâton noueux. Il a pris l'habit de drap d'Elbeuf marron, à grands paniers et à parements qui couvrent l'avant-bras, et s'arrondissent, en descendant jusqu'aux hanches ; il a la veste de basin blanc brodée en coton rouge, dont les basques avancent et reculent alternativement, d'après le mouvement des genoux ; ses bas de laine grise sont roulés sur une culotte de velours d'Utrecht noir, et ses petites boucles de cuivre attachent des souliers carrés. Il marche d'un air prépondérant, parce qu'il a été marguillier, et bien qu'il n'y ait plus de fabriques, on n'en doit pas moins des égards à un ancien dignitaire.

Ils arrivent sur la place. Le cabaretier du lieu y a porté ses tables, ses bancs, ses pots, ses verres, et une feuille de petit vin du pays. Le pain blanc, les jambonneaux, les andouillettes flattent la vue et caressent l'odorat des sobres habitants. Sur deux tonneaux vides sont juchés les deux ménétriers, dont les accords provoquent la gaieté. Sous d'humbles toiles soutenues par des perches, le marchand de pain d'épices, de joujoux, le petit mercier et Polichinelle appellent les chalands que retient le galoubet. Les vieillards s'entretiennent à table, le verre à la main ; l'un parle de ses campagnes, l'autre de ses jeunes amours. Les mères observent leurs filles ; une agacerie, un coup d'œil lancé à la dérobée, leur font pressentir un mariage qui pourra se faire après la récolte prochaine. Les jeunes filles, les jeunes garçons se disposent à sauter, non pas pour qu'on les regarde, mais pour se divertir.

Lorsque les quatre personnages s'approchèrent du grand tilleul, les vieillards se levèrent et offrirent une

place à monsieur le marguillier. Les jeunes gens des deux sexes entourèrent, pressèrent Sophie. Point de révérences, point de compliments ; des marques d'intérêt, de déférence exprimées par des bouches naïves, organes de bons cœurs. « Ah ! » disait Sophie à Georges, » qu'il est « doux d'être aimée ainsi ! — Ah ! mademoiselle, » répondait Charles, « qu'il est doux de le mériter ! »

Mademoiselle d'Arancey se place avec Georges : trois couples se présentent aussitôt. On danse, on se croise, on s'embrouille, on rit, on recommence. Charles, appuyé contre le gros tilleul, suivait tous les mouvements de Sophie : on le tire par l'habit. C'est Guillaume, chargé de ses rubans, dont il ne sait que faire. « Hé, parbleu ! » lui dit Charles, « distribue-les toi-même. »

Guillaume, très-connaisseur, commence par les plus jolies ; toutes refusent. Il passe aux mamans, aux jeunes gens, aux vieillards ; partout même refus ; quelquefois même des marques de dédain. Sophie, à qui rien n'échappe, quitte précipitamment son danseur. « Monsieur, » dit-elle à Charles, « on n'a pas ici la sottise d'avoir de « l'orgueil ; mais on s'estime ce qu'on vaut, et je vois « qu'on n'a pas cru devoir accepter du valet ce que le « maître a dédaigné d'offrir. — Vous êtes un ange, » lui répond Charles ; « vous instruisez comme vous savez « plaire. »

Il saute sur la sable, et demande à être entendu. Un cercle se forme autour de lui. Le nez en l'air, les bouches ouvertes, les yeux fixés sur lui, on écoute et on attend. « Le zèle de mon piqueur, » dit-il, « lui a fait com- « mettre une faute que je n'avais pas prévue. J'avais « demandé à M. Edmond s'il me serait permis de parer « de ces rubans ces jeunes gens et ces demoiselles. En- « couragé par sa réponse, je me proposais de les placer « moi-même ; et Guillaume n'a pas réfléchi qu'en cher-

« chant une jouissance, il m'imposait une privation.
 « Permettez, mes amis, que je vous offre ces bagatelles
 « comme une légère marque de mon estime. »

Charles mentait en accusant son piqueur ; mais il avait une bévue à réparer ; la réparation indiquée par Sophie lui paraissait d'une nécessité absolue, et on se tire d'un mauvais pas comme on peut.

A peine a-t-il cessé de parler, que les fillettes se présentent l'une après l'autre, les yeux baissés, les joues vermeilles, et les mains croisées sur le devant du corset. Un petit marchand d'épingles avait saisi l'occasion. Monté sur une pierre, il allongeait le bras, et tenait son papier élevé à la hauteur de Charles. Charles prenait une épingle, déroulait une pièce de ruban, l'attachait ; il adressait à toutes des paroles flatteuses, et pas un mot qui pût alarmer la pudeur : Sophie était là, Sophie le voyait, et pour lui être agréable, il fallait être pur comme elle.

Aux jouvencelles succédèrent les garçons. Ils ont un air décidé, et le chapeau à la main. Tous eurent part aux largesses de Charles, tous le remercièrent, et la contredanse finie, mademoiselle d'Arancey s'approcha à son tour appuyée sur le bras de Georges : « Tout le monde
 « peut faire des fautes, » dit-elle à Charles ; « il est beau
 « d'avoir le courage de les réparer. N'aurai-je pas aussi
 « mon ruban ? — Il ne m'en reste que deux, mademoi-
 « selle ; un vert..... — Et un souci ; c'est ce dernier que
 « je choisis : la couleur convient à ma situation. Mon-
 « sieur, donnez l'espérance à Georges : dans son état on
 « en a besoin. » Georges entr'ouvrit sa chemise. « Voici,
 « notre demoiselle, celui que vous me donnâtes l'an
 « passé : permettez que je n'en porte pas d'autre. »

Ah ! pensait Charles, l'amour ne se cache point ; elle a lu dans mon âme. Si je n'ai rien à espérer, pourquoi m'avoir fait sentir mon impolitesse envers ces paysans ?

Pourquoi me louer quand j'ai réparé une bévue? Pourquoi me demander elle-même un ruban, et l'attacher à côté de celui de Georges? Une jeune personne de seize ans donne-t-elle des conseils et des récompenses à quelqu'un qui ne lui inspire aucun intérêt! Mais la couleur de l'espérance dont elle voulait que je parasse ce garçon?..... Ah! l'espérance d'une vie moins laborieuse, d'une aisance plus marquée; voilà sans doute ce qu'elle souhaite à Georges; et, tout bien examiné, elle n'a pas d'amour pour lui.

Plein de ces idées flatteuses, Charles prend la main de mademoiselle d'Arancey, et se dispose à commencer la seconde contredanse. A l'instant on abandonne la piquette et les petits gâteaux, et Polichinelle, et le marchand de pain d'épices. Voyons, disaient les jeunes filles, comment danse ce beau jeune homme qui donne de si jolies pièces de ruban.

Charles n'était pas ce qu'on appelle à Paris un beau danseur, mais il avait de la précision, et beaucoup de grâce naturelle. Le désir de plaire, et le rayon d'espoir qui l'animait en ce moment, devaient donner à sa danse une expression dont l'art n'approcha jamais. Il part, et on s'étonne; léger comme Zéphire, à peine effleure-t-il le gazon. Tous ses mouvements respirent l'amour, qui se peint dans ses yeux, et un murmure d'admiration se fait entendre.

Mademoiselle d'Arancey ne se livre d'abord qu'avec timidité; mais, électrisée elle-même par une manière de danser qu'on ne connaît pas au village, elle se laisse aller au charme qui l'entraîne. Ses yeux n'expriment que la gaieté, mais sa bouche daigne sourire, et Charles est ivre de plaisir.

Leurs bras s'enlacent, se détachent, se cherchent, se reprennent et se caressent encore. Cent passes volup-

lueuses font valoir les contours de deux corps parfaits. Quelquefois ils sont à dix pas l'un de l'autre, mais c'est pour se rapprocher avec la promptitude de l'éclair, s'unir et ne paraître qu'un. Dans une de ces passes, la bouche de Charles touche presque celle de la belle Sophie. C'est son haleine qu'il respire, c'est sa gorge naissante qu'il presse contre son sein... Un cri se fait entendre ; la danse est suspendue. On regarde, on cherche..... on trouve Georges étendu au pied d'un arbre. La pâleur de la mort couvre ses joues ; ses lèvres décolorées sont agitées de mouvements convulsifs.

Sophie s'élançe, court, prend la tête du malheureux jeune homme, et la pose sur ses genoux. Aidée du vieux Edmond, elle le relève, elle lui aide à marcher ; elle s'éloigne de la pelouse sans adresser un mot d'excuse à Charles, sans même paraître penser à lui.

« Oh ! » répétait alors celui-ci, « donnez l'espérance à
« Georges ; dans son état on en a besoin ! Quelle espé-
« rance elle voulait que je confirmasse ! Celle de voir com-
« bler un jour l'intervalle qui les sépare..... Elle l'aime,
« elle l'aime, je n'en saurais douter. Guillaume, rassem-
« ble nos gens ; que dans cinq minutes les chevaux soient
« à l'entrée de cette place. Tu m'excuseras auprès de
« M. Edmond : tu lui diras que je crains de le déranger
« dans les soins qu'il rend à son fils..... Tu lui diras....
« Tu lui diras ce que tu croiras convenir..... Je ne veux
« plus la voir, je ne la verrai plus. »

Charles se dérobe à la multitude, il marche au hasard. Il regrette sa première tranquillité, il maudit l'amour, cet amour qui s'est si rapidement emparé de toutes ses facultés. « Oui, » ajoutait-il, « oui, je serai malheureux,
« parce que Georges l'a connue avant moi. Il n'a pu sup-
« porter l'abandon avec lequel elle dansait ; il a succombé
« à sa jalousie ; et pour le secourir elle n'a consulté que son

« cœur, elle a oublié cent témoins qui l'entouraient, elle
« a dédaigné les bienséances. Ah ! Sophie, Sophie ! »

Il monte à cheval ; il enfonce ses éperons dans les flancs de l'animal, il laisse ses gens bien loin derrière lui. Il arrive chez son oncle, couvert de sueur, de poussière ; il dissipe l'inquiétude de M. Botte, en attribuant à la fatigue le désordre qui a dérangé tous ses traits. Il se renferme chez lui, et se jette sur une ottomane ; il y passe une partie de la nuit.

La fraîcheur du matin calme son sang enflammé. Il se met au lit, et le sommeil qui l'avait fui la nuit précédente vint malgré lui fermer ses paupières. Il se réveille assez tranquille, et l'idée de Sophie est la première qui s'offre à son imagination. « Je l'ai promis, » dit-il, « et je la
« servirai. Je lui donnerai tout ce que j'ai, tout ce que
« me donnera mon oncle. Elle sera propriétaire d'un
« bien qu'elle brûle de partager avec Georges. Je serai
« malheureux toute ma vie ; mais elle ne m'ôtera pas la
« consolation d'avoir contribué à son bonheur. »

Il se lève ; il court chez tous ceux qui peuvent être utiles au bonhomme Edmond ; il les persuade, il les gagne : il rassemble quelques bijoux que son oncle n'a plus l'habitude de lui voir porter ; il en joint le produit à ce qu'il possède d'argent comptant. Il appelle Guillaume, il lui donne ses instructions ; car pour lui, il ne verra pas mademoiselle d'Arancey, il ne veut plus la voir.

Le jour passe sans qu'il ait rien changé à ses résolutions. La nuit vient, et il se trouve seul avec son cœur. « Ne plus la voir, » disait-il, « ne plus la voir ! Hé ! le puis-
« je, bon Dieu ! l'effort est impossible. » Il sonne, son valet de chambre rentre : « Qu'on m'envoie Guillaume. »

« Guillaume, rends-moi le paquet que je t'ai remis dans
« la journée, et demain, de grand matin, mon équipage
« de chasse. — Mais, monsieur... — Point de mais. —

« Cette demoiselle d'Arancey vous fera devenir fou. —
« Oui, fou, c'est le mot. Sors, et obéis. »

III

AUTRE SUITE DE L'EXPOSITION.

Au point du jour la trompette sonne. Les valets, les chevaux, les chiens, tout est prêt. On part, on arrive au *lancer*. « Guillaume, » dit Charles, « je vais à la ferme d'Arancey. Quand on s'apercevra de mon absence, tu feras dras de croire, comme les autres, que je me suis égaré ; tu me chercheras avec eux, et tu me chercheras jusqu'à ce que je reparaisse. »

Il parcourt rapidement six à sept lieues de chemin, et à mesure qu'il se rapproche de Sophie, il jouit du plaisir de la revoir, il éprouve le malaise d'une jalousie qui se rallume à chaque pas. Partout il a vu mademoiselle d'Arancey ; partout, hélas ! elle a donné à Georges des marques du plus vif attachement.

Il met pied à terre dans la cour de la ferme. La grosse Marguerite, celle qui l'a conduit dans cette chambre d'où l'amour a chassé le sommeil, la grosse Marguerite lui apprend qu'Edmond et son fils sont aux champs. « Au moins, » se dit-il, « je ne verrai pas aujourd'hui ce monsieur Georges pour qui on affecte de tout oublier. »

Il apprend que mademoiselle d'Arancey est seule. La trouver seule était ce qu'il désirait avec ardeur, et maintenant il craint de se trouver tête à tête avec elle. Quel maintien prendre ? Que dire qui ne décèle un secret qu'il voudrait cacher à tout l'univers, qu'il voudrait surtout

caché à Sophie ? Parler de Georges, chercher à pénétrer le secret de mademoiselle d'Arancey, ne serait pas délicat. Se déclarer, lorsque la jeune personne est évidemment prévenue en faveur d'un autre, serait un acte de démence ; et le moyen de parler désormais à Sophie, sans lui parler de son amour ?

Mademoiselle d'Arancey a été avertie de l'arrivée de Charles ; elle s'est avancée au-devant de lui ; elle l'invite à entrer. Il la suit : elle lui montre un siège, il s'assied près d'elle, timide, muet comme il l'était le jour où il la vit pour la première fois. Combien de belles dames eussent voulu être à la place de Sophie ! Quel parti une femme *usagée* tire d'un cœur absolument neuf, et qui se donne tout entier ! Sophie a les mœurs pures du village, mais Sophie est clairvoyante : tant de signes d'une passion violente ne peuvent lui échapper ; mais cette passion même lui fait partager l'embarras de Charles ; elle est muette comme lui.

Assis l'un à côté de l'autre, ils levaient alternativement les yeux, et les baissaient aussitôt. Charles roulait et déroulait l'oreille d'un gros chien de basse-cour, qui s'était couché près de lui. Sophie avait son joli pied appuyé sur les barres d'une chaise qui se trouvait devant elle ; et elle en arrachait la paille brin à brin. Quel maintien ils avaient tous deux ! Comme on s'en serait moqué à Paris ! Mais à Paris, comme ailleurs, on a quelquefois tort.

Cette position ne pouvait toujours durer. Si l'un disait un mot, la conversation ne manquerait pas de s'engager. Mais qui le dira ce mot ? Le premier est si difficile à trouver ! On s'observe, on est sur ses gardes, on tremble de se compromettre. « Monsieur ne voudrait-il pas se rafraîchir ? » dit enfin Sophie. Et Charles tressaillit, comme s'il n'eût jamais entendu cette voix. « Oui, monsieur doit avoir besoin de prendre quelque chose. » A cette ques-

tion si simple, Charles ne répondait rien. Il était pourtant bien facile de dire oui, ou non.

Les servantes sont occupées, et c'est Sophie elle-même qui lui verse un verre de vin. « Mademoiselle, je vous remercie. — Il n'est pas très-bon, monsieur. — Excellent, quand c'est vous qui l'offrez. — Vous êtes trop poli. — Peut-on l'être trop avec vous? — Vous me flattez, monsieur. — Je suis vrai, mademoiselle; quoi qu'on vous dise de flatteur, on sera toujours loin de la vérité. »

Mademoiselle d'Arancey arrache encore deux ou trois brins de paille, et levant ses beaux yeux sur Charles : « Je ne présume pas, monsieur, que vous soyez venu de si loin pour me faire des compliments trop exagérés pour que j'y sois sensible. — J'apporte à M. Edmond le peu d'argent dont je peux disposer. — C'est à M. Edmond que vous l'apportez! — Il est prudent, il est votre conseil, il a accepté pour vous... — Et je vous remercie pour lui. — Je n'ai encore rien en propre; mais j'espère, avec du temps et de l'économie, assurer cette propriété à M. Georges. — Pourquoi à lui, monsieur? ne puis-je pas aussi, avec du temps et de l'économie, rembourser mes bienfaiteurs, et rentrer dans le bien de mes pères? — Pardon, mademoiselle, il vient de m'échapper une expression déplacée, désobligeante peut-être; mais j'avoue que je ne saurais m'empêcher de parler de M. Georges. — J'en parle aussi avec plaisir, quand je ne le vois pas, et quand involontairement je lui donne du chagrin, je me fais un devoir de le lui faire oublier. — Avant-hier, par exemple, n'est-il pas vrai, mademoiselle? — Oui, monsieur, avant-hier: vous avez de la mémoire. — Oh! beaucoup, mademoiselle. — J'en ai assez, monsieur, pour qu'il soit inutile de me rappeler mes torts.

« — Je ne vous entends plus. — Il est certaines danses
« que l'usage peut autoriser dans les capitales, et qui pa-
« raissent ici déplacées, libres même; je tranche le mot.
« — Qui paraissent telles à M. Georges, surtout. — Oui,
« à Georges. — Il a osé vous faire des reproches? — Il
« n'ose rien, monsieur; mais l'état où vous l'avez vu di-
« sait tout. — Oui, tout, mademoiselle. — Tout le monde
« fait des fautes, vous disais-je un instant auparavant; vous
« avez effacé la vôtre; je me suis empressée de réparer la
« mienne. — Ah! vous êtes comptable de votre conduite
« à M. Georges? — Non, monsieur; je ne dois de
« compte qu'à moi; mais Georges souffrait... — Il n'est
« pas le seul qui souffre, mademoiselle, et vous ne faites
« rien que pour lui. — Vous me faites souvenir moi-
« même, monsieur, que je vous dois des excuses. — A
« moi, mademoiselle? — De l'impolitesse avec laquelle je
« vous ai quitté au milieu d'une contredanse. — Des ex-
« cuses, des excuses! hé, non, mademoiselle, ce ne sont
« pas des excuses que je demande. — C'est pourtant tout
« ce que je puis; c'est tout ce que vous pouvez attendre
« de moi. — Je n'attends rien... je ne demande rien...
« Georges pour vous... le désespoir pour moi. — Remet-
« tez-vous, monsieur, vous oubliez les égards... — Je
« suis perdu, égaré, hors de moi... » Et sans pouvoir ni
se maîtriser, ni même réfléchir, Charles tombe aux pieds
de mademoiselle d'Arancey.

« Relevez-vous, monsieur, et écoutez-moi. Je crois
« devoir à mes malheurs une raison prématurée, et j'ai
« pris ici beaucoup de la franchise de nos bons habitants.
« Je vous connais peu, mais je vous connais par des ac-
« tions louables, et si je vous ai si légèrement jugé... —
« Non, mademoiselle, non, je vois trop que je n'ai de
« droits qu'à votre estime; mais cette estime est fondée;
« j'ose vous l'assurer. — Je ne m'armerai donc pas con-

« tre vous d'une fierté inutile ; je descendrai bien moins
 « à la dissimulation : je vais vous parler avec franchise.
 « Je me suis aperçue de l'impression que j'ai faite sur
 « vous, et j'en ai été affligée. — Affligée, mademoiselle !
 « vous prononcez mon arrêt. Je vous salue, et je n'aurai
 « l'honneur de vous revoir que lorsque vos intérêts l'exi-
 « geront. — Monsieur voudra bien, avant de partir,
 « m'écouter encore un moment. — Hé, qu'entendrai-je,
 « mademoiselle... — Rien de bien satisfaisant pour vous,
 « monsieur ; mais il ne suffit pas à une jeune personne
 « d'être irréprochable ; il faut qu'on la juge ce qu'elle est,
 « et vous êtes du petit nombre de ceux dont je compte
 « l'opinion pour quelque chose. Écoutez-moi, sans m'in-
 « terrompre, je vous en prie. — Mademoiselle, il ne m'é-
 « chappera pas un seul mot.

« — Vous savez comment je suis entrée dans cette mai-
 « son, comment j'y suis traitée : il est inutile de vous
 « parler de mes sentiments envers ces deux hommes res-
 « pectables, puisque vous avez un cœur sensible. Georges
 « et moi nous avons crû ensemble, nous avons partagé
 « les mêmes plaisirs, et ces jeux de la première adoles-
 « cence ont établi entre nous une intimité à laquelle le
 « temps a chaque jour ajouté. Mais Georges, plus âgé
 « que moi, avait un sentiment naturel des bienséances, et
 « ses égards, ses respects même, m'ont toujours garantie
 « de toute espèce de danger.

« Depuis un an, Georges est devenu triste, pensif, dis-
 « trait, et voilà pourquoi je ne le laisse jamais à ses ré-
 « flexions. Le travail l'occupe seul aux champs ; ici, je
 « m'efforce d'éloigner de lui des idées affligeantes, bien
 « affligeantes, sans doute, puisqu'il refuse de me les con-
 « fier. Son père n'a nul soupçon de son état, et moi je
 « respecte son secret ; je me suis chargée seule du soin,
 « du devoir de le consoler. Il m'écoute avec douceur,

« avec reconnaissance, et souvent, assez souvent, j'ai ramené le calme dans son cœur, et la gaieté sur son front.

« Voilà, monsieur, l'unique cause de mes attentions soutenues pour Georges, de ces attentions qui vous ont donné de la jalousie, et vous me permettrez de vous observer que vous n'avez pas le droit d'être jaloux. — Il est trop vrai, mademoiselle; mais M. Georges peut-il l'être sans vous déplaire? — L'amitié, monsieur, connaît aussi la jalousie. — Hé! mademoiselle, avez-vous pu vous y méprendre? L'autre jour, à souper, vous avez paru applaudir à quelques saillies que vous seule m'inspiriez, et M. Georges est devenu froid, mais d'un froid affecté. Il n'a pu cacher son mécontentement quand il a su que je restais à la fête; enfin il s'est trouvé mal, très-mal, lorsque j'ai dansé avec vous.

« — Voici à peu près, monsieur, ce qu'il m'a dit ce matin: Le jeune homme que nous avons reçu vous aime, notre demoiselle. — Ah! il a aussi vu cela? — Il a vu cela, et il a ajouté: Selon le rapport de ses gens, le jeune monsieur sera immensément riche; mais il dépend d'un oncle qui calculera sans doute à quelle fortune son neveu doit prétendre. — Voilà, mademoiselle, des craintes bien obligeantes et bien prématurées. — Cet oncle, c'est toujours Georges qui parle, cet oncle est opiniâtre, dur même, et le jeune monsieur paraît violent. Les obstacles irriteront un amour qui ne fait que de naître. — Et qui est extrême, et qui décidera du reste de ma vie. — Le jeune monsieur ne ménagera rien; il se brouillera avec son oncle, et vous joindrez au chagrin de vous être inconsidérément attachée à lui, le regret de lui faire perdre sa fortune. — Et comment M. Georges, qui n'ose rien, disiez-vous, prononce-t-il que mon oncle ne sera pas, comme moi, sen-

« sible à tant de mérite, qu'il ne s'empressera pas de ré-
« parer les torts de la fortune envers vous? — Cela n'est
« pas probable, monsieur. — Probable... Non, mademoi-
« selle. — Georges a donc eu raison de me parler ainsi?
« — Georges a ses motifs pour m'éloigner de vous. —
« Nous avons ensuite parlé de la danse, et Georges a cru
« voir que vous me respectez peu. — Je ne vous respecte
« pas! l'insolent! Voyez-vous, voyez-vous, mademoiselle,
« comme il cherche à me perdre dans votre esprit! —
« Vous m'avez promis, monsieur, de ne pas m'interrom-
« pre. — Pardon, mille pardons, mademoiselle. — Si le
« jeune monsieur, a poursuivi Georges, vous respectait
« comme il le doit, vous aurait-il fait faire, en dansant,
« ce que jamais personne n'eût imaginé ici, ce que jamais
« aucune fille n'osera se permettre? Toutes se sont in-
« sensiblement éloignées, et quand j'ai vu cet éloigne-
« ment, remarqué ce silence d'improbation, il m'a semblé
« que mon cœur se brisait, et j'ai perdu l'usage de mes
« sens. Voilà, monsieur, ce que m'a dit Georges, et je ne
« trouve là que le langage de la vraie, de la solide ami-
« tié. Il est certain que si j'étais moins connue ici, si j'é-
« tais moins aimée, cette malheureuse contredanse me
« ferait un tort irréparable. Je me suis excusée près de
« ces bonnes gens. — Près de ces villageois, mademoiselle
« d'Arancey! — Il n'y a plus qu'une pauvre Sophie qui
« ne trouve qu'ici des amis, des compagnes; les détails
« mêmes dans lesquels j'entre avec vous vous prouvent,
« monsieur, combien je suis jalouse de l'estime de tout
« le monde. — Ah! ma demoiselle, qui pourrait vous re-
« fuser la sienne? — Ceux dont je ne respecterais pas les
« usages. J'ai tout attribué de votre part à la liberté qu'au-
« torisent les villes; je me suis prévalu de l'impossibilité
« de vous laisser au milieu d'une contredanse; j'ai fait
« remarquer que je n'ai pas balancé, quand je me suis

« vue l'objet du blâme public. Il est pourtant vrai que je
« dansais avec plaisir, avec assez de plaisir pour ne rien
« remarquer, et que je n'ai cessé que pour secourir
« Georges.

« — J'avoue, mademoiselle, que ces éclaircissements
« que vous ne me deviez pas, et que j'étais loin d'atten-
« dre de vous, me paraîtraient satisfaisants, convaincants
« même, si je pouvais les concilier avec le ruban rose
« que M. Georges porte sur son cœur, avec le ruban
« vert que vous lui destinez. — Eh! monsieur, ceci est
« aussi facile à expliquer que le reste. En lui présentant
« le ruban vert, je lui donnais à entendre que j'espérais,
« ou qu'il me confierait son secret, ou qu'il surmonterait
« son chagrin. Il porte le petit ruban rose, parce que
« c'est moi qui le lui ai donné; je porte aussi le ruban
« blanc que j'ai reçu de lui; et si vous mettiez trop d'im-
« portance à cela, vous vous tromperiez étrangement sur
« la nature de mes sentiments pour Georges. — Est-il
« bien vrai, mademoiselle, est-il bien vrai que vous ne
« l'aimez pas? — Dans le sens que vous attachez à ce mot,
« non, monsieur, je ne l'aime pas. — Vous ne l'aimez
« pas! ah! répétez-moi, répétez-moi encore que vous ne
« l'aimez point. — Si je l'aimais, monsieur, je le dirais à
« son père, à vous, à toute la terre, et je ne serais blâmée
« que de ceux qui ne connaissent pas la reconnaissance.
« Nous avons épuisé, monsieur, tout ce qui peut avoir rap-
« port à Georges; je vais maintenant vous parler de vous.

« Je m'estime assez pour penser qu'on ne peut avoir
« sur moi que des vues honorables : mais je suis très-
« jeune encore, et ma situation ne me permet pas de
« penser à un établissement. — Tout, mademoiselle, tout
« au contraire, semble vous presser de reprendre votre
« rang dans la société. — Personne ne peut me le rendre,
« monsieur. Vous-même, qui vous efforcez de trouver

« tout facile, vous oubliez le juste ascendant qu'a sur
« vous un oncle qui très-probablement, vous en conve-
« niez tout à l'heure, n'entrera point dans vos vues, et
« je vous avoue que je me trouverais très-humiliée d'être
« rejetée par le chef d'une famille dans laquelle je ne
« prétends pas entrer. C'est ce qui m'arrivera, cependant,
« si vous ne maîtrisez une impétuosité qui vous fait pren-
« dre l'exaltation de la tête pour les douces émotions
« du cœur. — Ah ! par grâce, ne calomniez pas ce cœur
« où vous réglez la première, et où vous réglez sans re-
« tour. — Vous ne me persuaderez pas, monsieur, qu'un
« amour de quarante-huit heures ait jeté de profondes
« racines, et qu'il soit difficile de le vaincre. — Made-
« moiselle, vous vous jugez comme une femme ordinaire.
« Malheur à qui vous connaît comme moi, et qui cesse-
« rait de vous aimer ! — Promettez-moi, du moins,
« monsieur, de ne pas compromettre envers monsieur
« votre oncle, et ma tranquillité, et une sorte d'orgueil
« qui, peut-être, n'est pas déplacée. Pour vous détermi-
« ner à m'accorder ce que je vous demande, je vous prie
« de bien entendre, de vous souvenir que le consente-
« ment même de votre oncle ne changerait rien à mes
« résolutions : elles sont fondées sur le respect filial, et je
« veux que vous les jugiez. J'ai mon père, monsieur ; il
« est fugitif, malheureux. Depuis longtemps je n'en ai
« plus de nouvelles ; mais je n'en suis pas moins sous sa
« dépendance. Il a quitté la France par attachement à des
« préjugés héréditaires, que j'apprécie maintenant à leur
« juste valeur ; mais ces préjugés sont l'unique bien qui
« lui reste ; ils sont peut-être sa consolation, et je n'ajou-
« terai pas à ses chagrins, en faisant un choix qui ne
« s'accorderait point avec sa façon de penser. Je vous en-
« gage donc, monsieur, à cesser des poursuites absolu-
« ment inutiles ; mais je ne renonce pas aux services que

« vous rendez à M. Edmond, et dont par la suite je profiterai seule. Mon amitié en sera le prix ; vous la méritez, je vous l'offre : n'attendez rien de plus. »

Qui ne croirait, en entendant parler ainsi mademoiselle d'Arancey, qu'elle a reçu de la nature une énergie (osons nous servir du mot), une roideur de caractère, qui fait quelquefois des femmes estimables, mais qui est loin de les faire aimer ? Notre Sophie, au contraire, douce, bonne, sensible, incapable de résister dans les choses indifférentes, notre Sophie n'avait pas la présomption de croire qu'elle pût résister toujours à un jeune homme charmant qui disputait, avec Edmond et son fils, de soins, de prévenances et de bienfaits. Elle avait développé à Charles les obstacles réels qui s'opposaient à leur union ; elle s'était armée d'une certaine fierté, parce qu'elle désirait sincèrement alors que le jeune homme l'oubliât.

Cependant elle n'avait pas d'amour pour Georges, et il devenait indifférent que Georges en eût et n'en eût pas pour elle. Elle ne marquait pas d'éloignement personnel pour Charles ; elle paraissait seulement effrayée des difficultés que lui présentait sa raison ; elles disparaîtraient à mesure qu'elle serait moins indifférente, et il est très-ordinaire qu'un homme aimable anime une jolie fille de seize ans.

Tels étaient les petits calculs que faisait Charles en revenant avec son Guillaume, ou plutôt telles étaient les vraisemblances que le drôle lui faisait adopter. Il sentait que l'unique moyen de se maintenir auprès d'un maître à principes est de flatter sa passion : c'est ainsi qu'on mène tous les hommes, et Guillaume n'était pas sot.

Charles s'était engagé sans peine à être discret avec son oncle ; si la jeune personne paraissait le craindre, Charles le redoutait bien davantage. Mais s'en tenir,

avec Sophie, à la douce mais froide amitié, c'est plus qu'il ne pouvait tenir; c'est aussi ce qu'il n'avait pas promis. Il était mal partout où il n'était pas avec elle, et il la voyait presque tous les jours. Il fallait des prétextes : chez lui, c'était un goût pour la chasse qui augmentait à chaque instant, et mademoiselle d'Arancey commençait à ne plus trouver extraordinaires ces voyages si répétés. Tantôt il venait rendre compte de ses démarches officieuses; tantôt il venait annoncer un nouveau paiement; une autre fois il était indispensable qu'il se concertât avec la jeune demoiselle sur les moyens de gagner encore un mois, une décade, un jour. Pouvait-elle, sans injustice, se plaindre d'un jeune homme qui lui consacrait tout son temps, tous ses soins? On commençait par raisonner affaires, c'est dans l'ordre; mais sans qu'on s'en aperçût, la conversation prenait une tournure sentimentale : Sophie ne laissait rien échapper de positif; mais elle écoutait, elle n'interrompait point; elle rougissait quelquefois.

Charles arrivait toujours à l'heure où Georges était aux champs. Il avait cessé de le considérer comme un rival dangereux; mais il évitait un témoin incommode, un ami sévère qui, de l'aveu de mademoiselle d'Arancey, conservait toute son influence sur son esprit..... Pauvre petite! sur ton esprit!..... Et ton cœur, qui le fait battre avec cette douce chaleur? Qui excite ces soupirs que tu dérobes encore à l'amant trop passionné pour être observateur? Les lui déroberas-tu longtemps?

Le gouvernement venait de changer de forme. Il était permis d'avoir un château; on n'était plus obligé de jeter au feu des portraits de famille, uniquement parce que ceux qu'ils représentaient avaient été nobles : on respirait enfin. M. Botte et l'ami Horeau

étaient allés à Paris poursuivre des recouvrements; Charles était resté maître absolu chez son oncle. Il pouvait s'absenter deux jours, quatre jours, huit jours, sans rendre de compte à personne, et cette occasion est de celles qu'un jeune homme amoureux ne laisse point échapper. Il part pour la ferme d'Arancey, et il a pris avec lui les ouvriers nécessaires.

Les moutons, le gros bétail sont rétablis dans leurs étables, où ils doivent se trouver mieux que dans des salons et des boudoirs: le château est nettoyé, réparé, et les portraits de famille sont honorablement remis à leur place. Tout cela a occasionné des frais; mais ce qui reste de bijoux au jeune homme les acquitte. Le cher oncle peut remarquer qu'on ne s'en pare plus; il peut faire des questions embarrassantes; il peut se fâcher sérieusement; mais on est auprès de mademoiselle d'Arancey, on ne doit revoir cet oncle redoutable que dans quinze jours au plus tôt, et dans quinze jours on s'avisera.

Les réparations urgentes n'avaient pu se faire en moins d'une semaine. Une semaine tout entière auprès de Sophie! Charles dirigeait tout, et il avait tant de goût, qu'il faisait recommencer ce qui était très-bien: il craignait qu'on ne finît trop tôt. Sophie ne se mêlait de rien, parce que M. Charles ordonnait à merveille; mais elle était bien aise de suivre les travaux, et rien de plus naturel: c'est dans ce château qu'elle est née, c'est ce château qu'elle espère habiter un jour, et elle se disait tout bas, bien bas: c'est à M. Charles que j'en aurai l'obligation. Peut-être nommait-elle intérieurement celui avec lequel il lui serait doux de l'habiter.

Dès le matin, elle prenait d'une main son sac à ouvrage; elle portait de l'autre une corbeille d'osier dans laquelle était le déjeuner commun. Elle s'asseyait sur

l'appui d'une croisée, sur un bout de planche, sur une poignée de paille. Elle était toujours à portée de tout voir, de bien voir ; et en travaillant très-attentivement elle ne perdait rien de ce que faisait M. Charles.

On revenait dîner, et la soirée s'écoulait comme la matinée ; on voyait le beau jeune homme, on était contente ; on désirait bien encore quelque chose, quoiqu'on n'en convînt pas avec soi-même : on se rappelait ces conversations expressives auxquelles on se livrait en toute liberté, lors des premières visites de M. Charles ; mais Georges le censeur trouvait le temps détestable, depuis qu'on travaillait au château ; ses chevaux avaient le plus grand besoin de se reposer ; et comme il fallait qu'il s'occupât, alternativement maçon, couvreur, ou menuisier, il se mêlait de tout, il gâtait tout ; mais il était là, toujours là, et son ton glacial effarouchait les amours.

Charles éprouvait des mouvements de dépit qu'il avait peine à réprimer. Dans toute autre circonstance, il eût brusqué mille paysans : mais celui-ci est le bienfaiteur de mademoiselle d'Arancey ; il est son ami, son ami vrai ; Charles ne peut se le dissimuler, et les amis de mademoiselle d'Arancey ont droit à ses égards.

Que résoudre cependant ? Passer des jours entiers auprès d'elle, c'est bien doux ; mais ne pouvoir lui parler que de choses indifférentes, oh ! c'est bien dur ! Il y a du papier, deux plumes, une écritoire chez M. Edmond, et tout cela est renfermé dans la grande armoire de noyer ! En demander la clef?... Il faut mieux qu'un prétexte avec Georges, et une gaucherie peut l'éclairer.... Nous y voici ; le menuisier a de la pierre noire ; les murs d'un corridor sont chargés d'écussons dont le papier est à demi rongé par l'humidité ; mais on ne peut en faire sécher un lambeau. Charles fait ses petites provisions, sans être remarqué : Georges ne le suit jamais quand il

s'éloigne de Sophie. On rentre, on soupe. Charles s'enferme dans sa chambre, et, pour la première fois, il ose écrire à mademoiselle d'Arancey.

Comment lui remettre la lettre? la présenter?..... Charles s'aperçoit bien qu'il ne déplaît pas; il espère; mais il n'ose encore compter sur rien, et la jeune personne est rigoureusement attachée à ses devoirs. Si elle rend la lettre en présence de Georges, ce qui est à peu près certain, celui-ci ne manquera pas d'observer qu'on n'écrit point à une demoiselle qu'on respecte; et bien que cette opinion soit exagérée, mademoiselle d'Arancey ne pourra se dispenser de s'y rendre, et peut-être elle éloignera Charles sans retour.

Cependant cette lettre est si bien tournée, elle est si persuasive, et une jeune personne pardonne si aisément les démarches hasardées que fait faire son mérite! et puis en amour comme en guerre, il faut bien risquer quelque chose. Le lendemain matin, en allant au château, Charles se glisse du côté de la corbeille, et Georges se saisit du bras qui porte le sac à ouvrage. Georges ne se défie de rien, et Charles n'attend qu'une occasion. Un taureau, qui ne voulait de mal à personne, marchait lourdement au milieu du chemin; Charles tourne vivement la jeune personne, et la tire derrière un buisson. La promptitude du mouvement a obligé Sophie à quitter le bras de Georges; la lettre est au fond de la corbeille, et personne ne s'est aperçu de rien.

Mademoiselle d'Arancey rit de la frayeur qu'elle a fait éprouver à Charles; Georges remarque, très-judicieusement, que le plus mauvais office qu'on puisse rendre à quelqu'un, c'est de lui inspirer des terreurs chimériques; Charles convient bonnement qu'il a eu tort; on arrive au château; on travaille une heure ou deux, on se rassemble pour déjeuner. Sophie, sa corbeille sur ses

genoux, se dispose à faire les honneurs du modeste repas; Georges, assis sur ses talons, devant elle, attendait que sa main blanchette lui présentât sa portion; Charles rougit, pâlit; il détourne la tête, il est sur les épines. Il reçoit d'un air gauche son croûton et son petit fromage à la crème. Les ouvriers s'approchent à leur tour, et bientôt il ne reste dans la corbeille que la lettre d'amour.

Charles, inquiet, presque tremblant, s'éloigne, et aussitôt Georges se lève, et va dans un coin de la chambre se faire une table d'une vieille escabelle; Sophie retourne sa corbeille, la secoue; le papier tombe, Charles frémit. Les yeux de la fille charmante se portent par hasard sur le beau garçon; il est rouge comme l'écarlate, il indique du bout du doigt le billet, que Sophie aperçoit à la fin. Elle se rappelle la pirouette que lui a valu la rencontre du taureau, et la frayeur de Charles, qui n'était pas naturelle; elle devine aisément comment le papier est entré dans sa corbeille, et l'embarras du jeune homme ne lui laisse aucun doute sur le sujet qu'a traité l'écrivain.

Jamais jeune fille sans art, sans finesse, ne fut, en pareille circonstance, plus irrésolue que mademoiselle d'Arancey. Laisser le billet à terre, c'est le livrer à la curiosité, aux mauvaises plaisanteries du premier venu; le relever, c'est encourager Charles à de nouvelles tentatives... Le relever et le déchirer?... Ah! que cela serait fier! que cela serait beau! mais aussi ne serait-ce pas une marque de mépris que ne mérite pas une imprudence; car, enfin, quoi de plus simple que d'écrire quand on ne peut parler? Il faut pourtant prendre un parti... On laisse échapper la corbeille; elle tombe précisément sur la lettre, et la lettre et la corbeille sont ramassées à la fois. Charles tressaille de plaisir; mais la jolie main passe derrière le dos, montre le papier en l'air, et un

coup d'œil impératif ordonne à Charles de venir le reprendre. Charles répond par un autre coup d'œil si douloureux, si suppliant ! Sophie est émue ; elle l'est au point de ne plus réfléchir ; le papier se roule entre ses doigts, elle rougit, elle baisse la vue, et la lettre est dans la pochette du tablier.

C'était beaucoup de l'avoir gardée ; aussi l'aimable fille ne pensa point à y répondre. Charles était trop satisfait de ce premier succès, pour ne pas continuer. Tous les soirs il écrivait, et tous les matins on ne rencontre pas de taureau ; mais on remarquait le linot sur la branche, la pêche qui se colore, un ciel pur : Georges levait la tête ; Sophie, je crois, se prêtait un peu, l'officieuse corbeille recevait le dépôt précieux.

Charles se flattait qu'enfin mademoiselle d'Arancey daignerait écrire aussi, et il se plaignait intérieurement de voir chaque jour cet espoir trompé. Il se plaignait, l'ingrat ! on lisait, on relisait ses lettres ; on les savait par cœur. Un entretien, quelque vif qu'il soit, ne laisse qu'un souvenir ; des lettres restent, et la beauté naïve n'en soupçonne pas le poison. Le jour, elle les porte sur son sein ; la nuit, elles reposent sur son oreiller, et toujours, toujours on s'occupe d'un homme qui écrit comme il aime. Fillettes, qui voulez conserver votre repos, votre gaieté, votre fraîcheur, brûlez, déchirez les lettres de l'aimant qui vous poursuit ; ne les lisez jamais, surtout si l'écrivain vous paraît aimable.

Sophie ne résistait plus au charme qui l'entraînait. Son amour était sa vie, et l'aveu, si tendrement sollicité, ne s'échappait point encore. Si Charles peut l'entretenir, elle dira sans doute ce que la pudeur lui défend d'écrire. Mais Georges ne la quitte pas, et quelquefois elle le trouve bien importun, bien fatigant ; mais elle est incapable de

l'éloigner par une feinte, et Charles est parti sans savoir combien il est heureux.

On ne peut pas toujours conter ses plaisirs et ses peines à l'écho ; il est d'ailleurs très-commode d'avoir quelqu'un qui vous console, qui se réjouisse avec vous, qui vous conseille, qui vous aide dans vos entreprises amoureuses, et depuis que Guillaume ne prêchait plus la séduction, l'inconstance, il s'était rétabli dans son emploi de confident. Charles, à son retour, s'empessa de lui raconter très-longuement les moindres particularités de son voyage. Semblable au Géronte de Gresset, qui ne fait pas grâce d'une laitue, Charles n'oubliait pas un soupir, et il n'était pas ennuyeux. C'est qu'une imagination ardente rend éloquent, qu'elle communique à tout ce qu'elle peint une véritable vie, et que ce qui est vrai et exprimé avec grâce intéresse toujours.

Guillaume, très-familier avec les confidents de tragédie, qui n'interrompent jamais le roi tant qu'il lui reste quelque chose à dire, et qui ne lui adressent quelques vers insignifiants que pour l'exciter à ajouter quelque chose aux belles choses qu'il a déjà dites, Guillaume, lorsque Charles eut cessé de parler, se recueillit, et dit, dans le *medium* de sa voix : « Je conclus deux choses de
« votre récit, monsieur. La première, c'est que vous êtes
« aimé. — Tu le crois, mon ami? — Vous le croyez bien
« aussi. La seconde, c'est que vous vous êtes conduit
« comme un enfant.—Hé, en quoi donc, s'il vous plaît?—
« Partir, sans obtenir un aveu d'une fille qui reçoit cinq
« à six lettres, qui rougit en les recevant, et qui, pour
« les recevoir, ne balance pas à tromper la vigilance de
« cet ami qu'elle chérit, qu'elle estime tant! Vous n'a-
« vriez qu'à vouloir; et croyez-moi, monsieur, si les
« femmes n'aiment pas les libertins déclarés, elles n'ai-
« ment pas non plus un respect sans bornes, parce qu'il

« ne mène à rien, et que toute femme sensible veut ar-
« river à quelque chose. Savez-vous ce qu'on gagne à trop
« les honorer? On flatte plus l'orgueil que le cœur, et on
« les met dans l'impossibilité de se rendre jamais. —
« Mais qu'aurais-tu fait à ma place? — J'aurais été deux
« jours sans écrire, et le troisième on m'eût écrit. Je
« n'aurais reçu peut-être qu'une de ces lettres qui ne di-
« sent rien ou pas grand'chose; mais le premier pas était
« fait, et il n'y a jamais que celui-là qui coûte. — Oh!
« avec mademoiselle d'Arancey!... — Mademoiselle d'A-
« rancey est très-sage, je le crois; mais elle a le cœur fait
« comme une autre, et je vous en convaincrâi, si vous
« voulez suivre mes conseils. — Hé, que puis-je faire de
« mieux? Depuis quelque temps je n'ai plus ma tête à
« moi; oui, conseille-moi, Guillaume: voyons, que faut-
« il faire? — Soyez huit jours sans paraître à la ferme et
« sans donner de vos nouvelles: allez-y ensuite, ne vous
« livrez pas, voyez venir, et tout ira à merveille. — Être
« huit jours sans la voir! — Hé, qu'avez-vous gagné à
« les passer auprès d'elle? — Huit jours sans lui écrire!
« — A quoi vous ont mené ces lettres si tendres et si res-
« pectueuses? — Oh! à rien, je l'avoue. — Monsieur,
« inquiétons les femmes, c'est le moyen le plus sûr de
« les faire parler. — Troubler le repos de mademoi-
« selle d'Arancey! — Eh! a-t-elle craint de vous tour-
« menter? Depuis que vous la connaissez, vous êtes dans
« un délire continuel: qu'a-t-elle fait pour vous rendre
« la tranquillité? — Et si cette supercherie me brouil-
« lait avec elle? — N'ayez pas peur, monsieur; on a
« plus de peine à se défaire des femmes qu'à les avoir.—
« Oui, des figurantes, des... — Tout ce qu'il vous plaira,
« à la bonne heure; mais l'amour tient b'en autrement
« dans un cœur de seize ans qui aime pour la première
« fois. Essayez de ma recette, vous dis-je, vous en verrez

« l'effet. — Mais que ferai-je pendant cette semaine-là ?
 « — Vous boirez, cela dissipe. — Fi donc ! — Vous chas-
 « serez. — Je n'aime plus la chasse. — Vous en conterez
 « aux fillettes du village. — Il n'est plus qu'une femme
 « pour moi. — Hé, parbleu ! allez passer cette semaine à
 « Paris ; vous pourrez l'employer utilement. Vous per-
 « suaderez à M. Botte que vous n'avez pu rester ici plus
 « longtemps sans le voir : il est toujours bon de cajoler un
 « oncle qui est d'âge à se marier encore. — Mentir à ce-
 « lui-là, le meilleur, le plus généreux, le plus... — Ju-
 « geons toujours les choses par leurs résultats. Ce petit
 « mensonge-là fera beaucoup de plaisir à M. Botte. —
 « Jusqu'ici, il n'y a pas grand mal. — Il vous glissera
 « un rouleau en vous disant une dureté, et ce sera autant
 « de payé sur la ferme d'Arancey. Vous voyez bien que
 « rien n'est plus innocent que mon stratagème ; tout le
 « monde y gagne. Allons, monsieur, en carrosse. — En car-
 « rosse donc, » dit faiblement Charles, et l'astucieux con-
 fident le conduit à sa voiture.

Cette semaine si redoutée s'écoula comme les autres. De grands repas, des spectacles, des thés, l'insipide bouillotte, des femmes agaçantes, qui flattent au moins l'amour-propre, quand elles n'intéressent pas le cœur ; de l'ennui, quelque dissipation ; à travers ce chaos, l'image de Sophie, qui quelquefois embellit tout ; son absence, qui fait soupirer au milieu du cercle le plus brillant : tel est en quatre phrases l'historique de cette semaine.

Le neuvième jour, Charles comptait bien partir pour la ferme. M. Botte, qui ne fait rien comme les autres, s'avise tout à coup de vouloir retourner à sa terre. La bienséance ne permet pas de laisser voyager seul un oncle qu'on a été trouver à Paris par excès d'attachement. On avait pris péniblement son parti pendant les huit jours précédents ; celui-ci devait être un jour de fête !... Ah !

qu'ils paraissent longs les jours perdus pour le bonheur !

On espère au moins jouir du dixième. Nul obstacle, rien de contrariant qu'une nuit éternelle. La répétition a sonné vingt fois, et le soleil ne se montre point. Ah ! pourquoi les amants n'ont-ils pas à leur disposition les éléments, les astres et les cœurs ?

Un faible crépuscule éclaire l'appartement de Charles, et il est debout. Il court à la chambre de Guillaume : « Tu dors, malheureux ! tu dors, et le jour va paraître ! » Il le prend par une oreille, il le tire de son lit ; celui-ci va prendre le palefrenier par une jambe, et le jette au milieu de la mansarde. Le palefrenier s'habille en jurant, et se venge à grands coups sur les chevaux de la manière désagréable dont on l'a réveillé ; les chevaux, pleins de feu, sautent, rompent leurs longes, et galopent à travers la cour ; deux gros chiens, qu'on lâche la nuit, courent sur les pas des chevaux, et leur mordent les jarrets en aboyant. Le palefrenier frappe sur les uns et sur les autres, en hurlant plus haut que les chiens. Le concierge se réveille en sursaut, et crie au feu. Les chevaux, plus effrayés que jamais, ruent, et s'élancent au hasard. L'un se casse le nez contre un mur, un autre se jette dans une salle basse, dont il enfonce la porte d'un coup de tête ; la porte tombe avec fracas, et renverse une table chargée de bouteilles vides qui se trouvait aux environs. Les éclats de bouteilles hachent les pieds du cheval ; le cheval, furieux, enfonce une autre porte, et va rouler le long de l'escalier d'une cave ouverte ; des cris terribles partent de ce côté ; c'est partout un tumulte, un vacarme épouvantable.

Charles et Guillaume accourent ; M. Horeau se met à sa croisée, et dit avec son sang-froid ordinaire : « Voyez, arrangez cela. » M. Botte ne sait rien de ce qui se passe,

et il descend bravement en bonnet de coton, en manteau de lit, et une vieille épée de deuil à la main. Il s'informe, et le palefrenier, qui a encore de l'humeur, lui apprend que ce désordre n'a eu lieu que parce que M. Charles veut aller à la chasse avant le jour. M. Botte tempête, s'empporte contre un drôle qui ne respecte pas son sommeil ; il jure qu'il se défera de son équipage de chasse, et il proteste au chasseur qu'il le reléguera dans ses héritages du Calvados ; le chasseur n'entend rien, et fait des efforts incroyables pour reprendre les chevaux ; M. Botte le voit exposé aux ruades, et s'écrie : « Ce cruel enfant va se faire tuer ! »

Il oublie sa colère ; il ne voit pas le danger auquel il va s'exposer ; il s'avance au milieu de douze à quinze chevaux, prend son neveu par un bras ; il l'entraîne, il le conduit à son propre appartement, l'enferme, met la clef dans sa poche, et revient donner ses ordres.

Les palefreniers, les piqueurs, les domestiques sont rassemblés. On saisit un chien par son collier, un autre par la queue, et on les rattache. Le malheureux palefrenier, auteur de ce tumulte, a jeté sa cravache dans un coin ; les chevaux s'apaisent ; on les prend, on les rentre dans l'écurie, on les compte, il en manque un.

Que diable est-il devenu ? La porte cochère, la grille des jardins, sont fermées ; il est donc dans le château. On regarde, on cherche, on écoute : des plaintes se font entendre ; elles paraissent venir du côté des caves. On allume des flambeaux ; M. Botte en prend un, et veut descendre le premier. M. Horeau le retient par son manteau de lit : « Ne vous exposez pas, mon ami ; laissez descendre vos gens. — Hé ! pourquoi mes gens, monsieur ? « Pour quelle raison faut-il qu'ils s'exposent plus que moi ? D'ailleurs, pourquoi faire ici l'empressé ? Vous « entendez bien que c'est tout simplement un malheureux

« qui se plaint, et il serait plaisant que quelqu'un disputât au maître de la maison l'avantage du pas ! »

M. Botte descend, tirant après lui le prudent M. Horeau, qui ne lâche pas le manteau de lit, et M. Botte trouve son jardinier renversé, les deux jambes prises sous un flanc du cheval. Il s'afflige, il s'écrie, il ordonne : on apporte des leviers, des cordes ; et, après bien des efforts infructueux dirigés par M. Botte, qui prétend, d'après Archimède, qu'avec un levier et un point d'appui on doit soulever l'univers, après vingt tentatives inutiles, on parvient à mettre sur pied l'homme et le quadrupède. Tous deux ont eu beaucoup de peur et fort peu de mal ; ce qui me dispense heureusement d'entrer dans des détails dramatiques, tragiques, épopétiques, soporifiques, etc.

Au moyen du fumier dont on garnit l'escalier de la cave, on en fait une pente douce, que le coursier parcourt sans difficulté. Le jardinier, qui est bien aise qu'on sache comment il se trouve là, était accouru, dit-il, pour savoir la cause de tout ce bruit, et il avait été rencontré par le maudit cheval, qui l'avait entraîné dans sa chute. M. Botte, qui veut être bien servi, et qui aime à bien payer, n'entend pas que le zélé jardinier reste sans récompense ; mais ce qui prouve incontestablement une Providence qui permet que tous les crimes se découvrent, à l'exception pourtant de ceux qu'elle ne découvre pas, c'est que M. Botte, en plaçant son flambeau entre deux tonneaux, pour prendre sa bourse, et démêler quelques louis d'une poignée d'argent blanc ; M. Botte sent quelque chose de très-limpide et d'assez froid qui coule en abondance dans une de ses pantoufles de maroquin vert. Il reprend son flambeau, il se baisse : un robinet fiché à une excellente pièce de Bourgogne ; une grande bouteille de grès sous le robinet ; le vin que n'a pu contenir

la dame-jeanne, répandu dans la cave, et continuant de couler ; une porte épaisse qui devait être fermée, et que, toutes réflexions faites, le cheval n'a pu enfoncer : tout dépose contre le jardinier. « Vous aviez raison de m'em-
 « pêcher de descendre, » dit à voix basse M. Botte à l'ami Horeau. « Je n'aurais rien vu, ces drôles-là ne m'auraient
 « rien dit, et je ne serais pas obligé de faire justice.
 « Viens ça, fripon ; pourquoi voles-tu mon vin ? — Ah !
 « monsieur !... ah ! monsieur !... — N'as-tu pas de bons
 « gages ? — Oui, monsieur. — Ne vends-tu pas à ton
 « profit l'excédant de mes légumes et de mes fruits ? —
 « Oui, monsieur. — Pourquoi donc me voles-tu, coquin ?
 « Sors de chez moi à l'instant. — Pardon, mon bon maî-
 « tre.... pardon.... — Oui, pardon, mais à la négligence,
 « à la faiblesse ; pardonner le vol, c'est l'encourager ;
 « sors de chez moi, te dis-je, toi, ta femme et tes en-
 « fants. Ce n'est qu'en leur faveur que je ne te livre point
 « à la justice. »

M. Botte remonte en jetant à droite et à gauche des regards furieux ; il avait l'air de dire à ses gens : Voyez comme je sais punir, et tremblez ! Il va ouvrir à son neveu, désespéré de n'être pas déjà à moitié chemin de la ferme. « Vous ne savez pas, monsieur, vous ne savez pas
 « tout le mal qu'a produit votre équipée ? — Je me re-
 « pens bien sincèrement, mon oncle, d'avoir troublé votre
 « sommeil. — Mon sommeil, mon sommeil ! c'est bien
 « de cela qu'il s'agit. — Quoi donc, mon oncle ? un che-
 « val tué ? — J'aimerais mieux qu'ils le fussent tous, en-
 « tendez-vous, monsieur. — Hé ! bon Dieu, mon cher
 « oncle, qu'est-il donc arrivé ? — Vous êtes cause que je
 « suis descendu dans mes caves, où je ne vais jamais.
 « — Jusqu'ici, mon oncle, je ne vois rien d'alarmant. —
 « Hé ! qui vous dit, monsieur, qu'il y ait de quoi s'alar-
 « mer ? — Qu'y a-t-il donc, mon oncle ? — Ce qu'il y a,

« ce qu'il y a, monsieur ; j'ai trouvé mon jardinier qui
« me volait mon vin, et il a bien fallu le chasser. Sans
« votre algarade, cet ivrogne m'eût bu une feuillette ou
« deux, que mon sommelier m'eût portées en coulage, et
« il faut que je chasse toute une famille, parce que mon-
« sieur veut courir les bois avant le jour. Que vont de-
« venir ces gens-là ? Répondez-moi, s'il vous plaît. Une
« femme, des enfants déshonorés, manquant de tout,
« traîneront-ils dans ce canton leur misère et leur infamie ? Parlez, monsieur, parlez donc.... Voyez s'il ré-
« pondra ! — Mais, mon oncle, je ne sais que vous dire...
« — Tu ne sais que me dire, malheureux, quand j'interroge
« ton cœur, quand je l'excite à la sensibilité ! — Si mon
« oncle voulait porter la bonté jusqu'à donner à ces in-
« fortunés les moyens de s'éloigner, et d'attendre qu'ils
« trouvent de l'ouvrage.... — Hé ! oui, bourreau, voilà
« ce que je voulais que tu me dises, ce que je te demande
« depuis un quart d'heure ! — Mais, mon oncle, vous êtes
« d'une violence qui ne permet pas qu'on ose vous dire ce
« qu'on pense. — Je suis violent, parce que je sens avec
« force, parce que je m'exprime comme je sens ! Est-ce
« à mon ton qu'il faut s'en rapporter, monsieur ? c'est à
« mon cœur. Prends cet argent ; que ton Guillaume le
« porte de ta part, de ta part, entends-tu, qu'il le porte
« à la pauvre femme, comme un dédommagement que tu
« accordes, toi, à une épouse, à des enfants innocents, et
« qu'il ne s'avise point de prononcer mon nom, ou je le
« chasse aussi. Allons, monsieur, venez déjeuner. — Je
« n'ai besoin de rien, mon oncle. — Pardonnez-moi, mon-
« sieur, vous avez besoin, et vous déjeunerez. » Charles
n'avait en effet aucun besoin aussi pressant que celui de
revoir mademoiselle d'Arancey, et chaque instant de re-
tard ajoutait à son supplice. « Si mon oncle voulait, main-
« tenant que tout est dans l'ordre.... — Quoi, monsieur,

« voyons ? — Me permettre de partir pour la chasse.... —
 « Pour la chasse ! vous pensez à la chasse, quand vous
 « avez sous les yeux une famille dans les larmes !.... La
 « chasse ! je vous l'interdis pour huit jours ; je vous dé-
 « fends de monter pendant huit jours aucun de mes che-
 « vaux. — Mais, mon ami, » dit le flegmatique Horeau, « que
 « voulez-vous que fasse à la campagne un jeune homme
 « désœuvré ?.... — Ce que je veux qu'il fasse, monsieur,
 « ce que vous devriez lui conseiller vous-même, au lieu
 « de me contredire. Qu'il prenne Buffon, qu'il lise, qu'il
 « compare mes plantes aux gravures, qu'il travaille dans
 « votre jardin de botanique. — Mais il n'a pas ce goût-là,
 « mon ami. — Qu'il le prenne, monsieur, ou s'il a de
 « l'ambition, qu'il acquière les connaissances qui mèn-
 « ent aux grandes places. Qu'il étudie, par exemple,
 « *l'Esprit des lois* qu'il ne connaît point. — Et qui vont
 « être changées. — Et où est le mal de connaître les an-
 « ciennes ? Faudra-t-il qu'à cinquante ans, ce joli mon-
 « sieur-là ait l'air d'être né de la veille ? Au surplus,
 « vous me rompez la tête tous les deux. Qu'il fasse ce
 « qu'il voudra ; mais j'ai prononcé : point de chevaux
 « pendant huit jours ; aussi bien faut-il au moins ce
 « temps-là pour les guérir des écorchures qu'ils se sont
 « faites contre les murs. — Ah ! mon ami, si c'est là le
 « motif qui vous détermine.... — Je n'ai point de raisons
 « à donner ; je n'en donnerai point ; je n'en dois à per-
 « sonne. Allons, et qu'on déjeune sans boudier, entendez-
 « vous, monsieur mon neveu. — Moi, je ne boude pas,
 « mon oncle. — Je vous dis, moi, que vous boudez, mon-
 « sieur. Mais, corbleu ! vous n'y gagnerez rien ; vous dé-
 « jeunerez, parce que je le veux ainsi. »

Il fallait céder, et faire au moins semblant de manger et de boire, sans quoi cette scène se fût prolongée jusqu'au soir. A dix heures, Charles était libre, sans en être

plus avancé. Il avait encore plus de temps qu'il ne lui en fallait pour galoper à la ferme et revenir ; mais point de chevaux ! La défense est positive, et on ne désobéit pas à M. Botte. Le pauvre enfant se désolait. A toute force, il se soumettrait à huit jours de privations encore ; mais laisser croire à mademoiselle d'Arancey qu'il a pu être aussi longtemps sans s'occuper d'elle ; qu'il n'aime que faiblement, et armer sa fierté contre le penchant que peut-être elle nourrissait en secret, c'est à quoi Charles ne peut se déterminer. Il écrit avec la chaleur d'une passion trop longtemps renfermée, et il s'exprime avec la franchise d'une âme bonne et pure. Il avoue le stratagème qu'il a employé pour s'assurer des sentiments de Sophie ; il s'accuse, il se repent, il demande grâce.

Il remet sa lettre à Guillaume ; il lui répète naïvement ce qu'elle renferme ; il lui ordonne de partir à pied, et de lui rapporter une réponse telle qu'elle puisse être. « Vous
« voulez donc, monsieur, perdre en un instant tout le
« fruit de la contrainte que vous vous êtes imposée !
« Céder une fois aux femmes, c'est vouloir être mené
« toute sa vie. — N'importe, elle doit m'accuser d'incon-
« stance, de mauvais procédés : si je ne suis pas aimé,
« qu'au moins je ne sois pas haï. Pars, te dis-je. — Je ne
« partirai point. — Que signifie cette résistance ? — C'est
« vous qui partirez. Votre oncle ne vous a pas traité mi-
« litairement, il ne vous a pas mis aux arrêts. — Hé, tu
« as raison, mon cher Guillaume, je pars, je pars à pied.
« — Non, monsieur, à cheval. — Et la défense de mon
« oncle ? — Et la poste voisine ? — Et moi qui ne pensais
« à rien de tout cela ! ce que c'est que d'être préoccupé !
« Mon cher Guillaume, je ferai ta fortune un jour. — Oh !
« j'espère bien la faire avant. J'ai tâté la déesse pendant
« notre séjour à Paris. — Et tu as gagné ? — J'ai perdu
« tout ce que j'avais. — Ce n'est pas là le moyen de t'en-

« richir. — Hé, monsieur, pour gagner il faut jouer, et je
 « ne serai pas toujours malheureux ; mais revenons à
 « notre affaire.

« D'abord, déchirez-moi cette lettre qui ne signifie rien
 « du tout. — Oh ! bien volontiers. — Rappelez-vous le petit
 « plan que nous avons concerté. — Je ne l'ai pas oublié.
 « — Du courage dans l'exécution. — Je crois que j'en
 « aurai. — Il faut me le promettre. — Soit. — Ne vous
 « rendez point à quelques larmes. — Des larmes, dis-tu,
 « des larmes ! — Oui, monsieur, c'est le grand moyen
 « des femmes, et il n'est pas de petite fille qui ne sache
 « cela. — Et je les verrais couler de sang-froid ! — Vous
 « en ferez semblant. — Oh ! jamais, jamais. — Restez donc
 « ici. — Je veux partir. — C'est renoncer à tous vos avan-
 « tages. — Je veux la voir, l'adorer, le lui dire, tomber à ses
 « pieds, y attendre mon arrêt. — Allez, monsieur, ran-
 « gez-vous dans la classe de ces amants vulgaires que le
 « sexe traîne pieds et poings liés à son char. Allez, mon-
 « sieur, partez : je ne ferai jamais rien de vous. »

Tout en discourant, ils ont traversé le jardin, ils sont sortis par une petite porte qui ouvre sur les champs, et ils vont arriver par un détour à la poste qui est à l'extrémité du village ; Guillaume entreprend de nouveau de ramener Charles à ce qu'il appelle les *vrais principes*. Charles ne discute pas ; il proteste qu'il ne poussera pas l'épreuve jusqu'aux larmes, et il n'oppose que son cœur aux subtilités de son confident. Il enfourche le bidet, et Guillaume le suit des yeux en plaignant sincèrement un jeune homme qui a tout ce qu'il faut pour *rouer* les femmes, et qui s'en tient platement à un amour honnête.

Ce n'est pas que Guillaume fût un très-méchant homme. Né de parents aisés, il avait cependant reçu une éducation vicieuse, et il avait abusé de tout, parce qu'il fut

maître de lui à un âge où les passions sont à peine développées. Les lois nouvelles l'ont voulu ainsi.

Ah ! si ces faiseurs de lois, au lieu de flatter et d'étendre leur parti par des décrets absurdes, eussent rendu celui-ci : *Nous n'entendons rien à tout cela, et nous levons le siège*, on eût dit : Ces gens-là ne sont pas si sots, puisqu'ils en conviennent, et au moins ils ne sont pas méchants.

Pourquoi Montesquieu, avec autant de génie, se trompe-t-il aussi souvent ? Pourquoi affirme-t-il, par exemple, que les monarchies sont établies sur l'honneur, et que les républiques sont fondées par la vertu ? Les républiques fondées par la vertu ! Nous en savons quelque chose, citoyens républicains.

La nature de l'honneur, dit Montesquieu, chapitre VII du livre III, *est de demander des préférences, des distinctions ; l'honneur est donc, par le fait même, placé dans le gouvernement monarchique*. Hé ! je vois tous les jours solliciter des places au conseil d'État, au sénat conservateur, une préfecture, une ambassade ; certes, ce sont bien là des distinctions dont on peut s'enorgueillir, lorsqu'on les obtient après les avoir méritées, et je souhaite que, dans tous les gouvernements possibles, on ne nomme aux grands emplois que ceux qui savent au moins se bien conduire eux-mêmes.

Pourquoi Montesquieu..... mais pourquoi Montesquieu plus qu'un autre ? L'homme de génie doit-il être exempt de l'erreur qui tient à sa nature, lorsque partout on ne voit que du mal, des contradictions, des sottises ?

Pourquoi, lorsque nos plaies ne sont pas fermées encore, nous occupons-nous déjà des disputes théologiques ?

Pourquoi mon gazetier, que je paye pour m'apprendre

des nouvelles, farcit-il tous les jours sa gazette de plats sermons ?

Pourquoi insulte-t-il tous les jours les déistes et les athées qui vivent tranquilles et le méprisent ?

Pourquoi les feuilles de ces imbéciles périodistes sont-elles dévorées par des béats qui prétendent à l'esprit ?

Pourquoi ces gens-là, si on les laissait aller, ne deviendraient-ils pas persécuteurs ?

Pourquoi inhumons-nous toujours nos morts en plein jour, comme si, pour honorer un cadavre, il était indispensable d'attrister les vivants ?

Pourquoi, quand je rentre chez moi à neuf heures, des vidangeurs m'infectent-ils de leur travail dégoûtant, qui devrait ne commencer qu'à minuit ?

Pourquoi, lorsque nous redevenons pieux, avons-nous l'irrévérence de tourner en ridicule le calembour, qui a une origine si respectable ? Jésus n'a-t-il pas dit : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon « Église ? »

Pourquoi y a-t-il des gens qui préfèrent le vol ou la mendicité au travail qui les ferait vivre honnêtement ?

Pourquoi tant de fripons prospèrent-ils ?

Pourquoi l'honnête homme indigent est-il méprisé de tous ceux qui sont dans l'aisance ?

Pourquoi des enragés vont-ils se faire tuer à la guerre pour des souverains qui les dédaignent ?

Pourquoi les souverains trouvent-ils des courtisans qu'ils abreuvent de dégoûts ?

Pourquoi l'homme qui n'a besoin de rien va-t-il ramper à la cour ?

Pourquoi y a-t-il des filles publiques à qui leur métier ne vaut que de l'ignominie, de la misère et des coups ?

Pourquoi tant d'hommes courent-ils après ces filles, qui font semblant de les aimer pour trente sous comme pour

trente louis, lorsqu'il est si facile d'avoir une femme à soi ?

Pourquoi ces filles sont-elles sujettes à une maladie honteuse ?

Pourquoi la femme la plus vertueuse est-elle exposée à la gagner d'un mari libertin ?

Pourquoi l'enfant innocent en est-il infecté dans le sein maternel ?

Pourquoi existe-t-elle, cette maladie opposée à la multiplication de l'espèce ?

Pourquoi les femmes accouchent-elles avec des douleurs affreuses ?

Pourquoi, lorsqu'elles nourrissent, ont-elles des maux de sein cruels ?

Pourquoi, lorsqu'elles ne nourrissent point, ont-elles des laits répandus, des cancers ?

Pourquoi l'enfant nouveau-né souffre-t-il pendant six semaines, pendant trois mois ?

Pourquoi périt-il en faisant des dents, dont il ne peut se passer ?

Pourquoi, s'il parvient à l'âge mûr, tient-il à la vie dont il se plaint avec raison ?

Pourquoi pleure-t-il la mort de ses enfants, qui n'étaient pas nés pour être plus heureux que lui ?

Pourquoi la terre produit-elle des poisons ?

Pourquoi ses exhalaisons produisent-elles la fièvre jaune et la peste ?

Pourquoi pleut-il dans la mer, et jamais dans les déserts de la Syrie ?

Pourquoi y a-t-il de vastes contrées stériles, lorsque souvent nous manquons de pain ?

Pourquoi la grêle détruit-elle en une heure le fruit des travaux d'un an ?

J'avoue bonnement que je n'en sais rien. Mais adres-

sez-vous au théologien du coin, il vous expliquera tout cela. Au surplus, de quoi vais-je me mêler? J'ai un amoureux à cheval qui court, qui court... Attendons-le à la porte de la ferme, et voyons ce qui va s'y passer.

IV

FIN DE L'EXPOSITION.

Mademoiselle d'Arancey avait compté les jours, les heures, les minutes. Tous les matins elle portait des yeux inquiets sur la route; elle y retournait à midi, elle y retournait le soir; elle rentrait en se promettant de combattre un amour qui faisait dès sa naissance le malheur de sa vie, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de cacher son chagrin à tout le monde, et à Georges surtout, à Georges qu'elle aimait tant!

Ce jour-là, jour remarquable, puisqu'il va décider du sort de deux petits êtres à peu près parfaits, ce jour-là Sophie était allée, à l'ordinaire, sur le chemin, et elle était rentrée aussi triste que les jours précédents. Après le dîner, Edmond et Georges étaient retournés à leurs charrues; êtres utiles et laborieux, qui toute l'année arrosent de leurs sueurs une terre dont les fruits les plus beaux ne parent jamais la table du cultivateur. Sophie les avait accompagnés jusque dans la cour où elle était restée immobile et pensive. « C'est là que je l'ai vu vingt
« fois; c'est ici que j'ai remarqué son trouble naissant;
« voilà les tourelles de ce château, où j'avais l'air de tra-
« vailler quand je ne voyais que lui; où ses yeux me di-
« saient ce que j'avais tant de plaisir à croire, ce que dix
« jours d'abandon démentent si formellement; voilà le

« chemin où il glissait dans ma corbeille ces lettres qui
« peignent un amour si vrai, si fortement senti. Insen-
« sée ! ah ! ce sont ces lettres qui m'ont perdue. » Et en
disant cela, mademoiselle d'Arancey tirait de son sein la
plus passionnée de ces lettres ; elle la baisait, elle la re-
lisait ; elle la baisait encore, et une larme de tendresse,
de regrets, d'inquiétude, tombait sur le papier pré-
cieux.

Le lourd galop de deux chevaux résonne au loin sur le
pavé ; le fouet du postillon se fait entendre. Sophie doute ;
Charles ne vient jamais en poste. Cependant le cœur de
la jeune personne est vivement agité ; ses joues se colo-
rent , la lettre est promptement remise sous le fichu dis-
cret ; la charmante fille est à la porte.

C'est lui, c'est lui... On ne peut plus s'y méprendre...
On respire à peine ; les genoux ploient ; on est obligé
de s'asseoir. Charles a entrevu sa Sophie, il a doublé de
vitesse, il a sauté de son cheval ; il est près de ce qu'il
aime. « Ah ! c'est vous, monsieur, » voilà tout ce que So-
phie peut dire. « — Plus tendre, plus empressé que ja-
mais, » répond Charles, qui oublie toutes les finesses de
son Guillaume. « — Empressé, vous, monsieur. — Et
« peut-être importun ? — Ah ! ce n'est plus votre défaut.
« — Je conçois que quelques jours d'absence..... —
« Quelques jours, oui, monsieur. Au reste, vous avez vos
« plaisirs, j'ai mes occupations : de cette manière le
« temps passe vite. — Mademoiselle ne s'est pas aperçue
« de sa lenteur ? — Monsieur m'interroge, je crois ? —
« Si vous saviez ce que j'ai souffert, vous me trouveriez
« trop puni. — Prenez garde, monsieur, vous allez me
« rendre compte de vos sentiments secrets. — Je le dois,
« je le veux. — Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui vous y au-
« torise ? — Ah ! vous ne prenez nul intérêt à ce que je
« pourrais vous dire ? — Aucun, monsieur, je vous as-

« sure. — Permettez-moi cependant de vous rappeler,
 « mademoiselle, que vous m'avez permis de vous écrire.
 « — Moi, monsieur? — Vous avez daigné recevoir une
 « première lettre.... — L'ai-je reçue, monsieur? — Vous
 « l'avez gardée, au moins. — Qui vous l'a dit? »

Les réponses sèches de mademoiselle d'Arancey ont piqué Charles ; il commence à se rappeler les leçons de son confident.

« Je peux croire, mademoiselle, que vous avez daigné
 « lire la première et les autres. — Parce que je n'ai pas
 « fait d'éclat? Pouvais-je vous les rendre sans amener
 « entre Georges et moi des explications fatigantes? —
 « Toujours Georges, mademoiselle, toujours Georges! —
 « Ah! s'il écrivait, lui, il n'écrirait que ce qu'il pense. —
 « Comparer ma conduite à ce que j'ai écrit, c'est avouer
 « que vous m'avez lu. — Vos observations sont dures ;
 « elles sont malhonnêtes, monsieur. — Ah! mademoi-
 « selle, que je suis loin d'en avoir l'intention! — Si vous
 « n'aviez balbutié en m'adressant des choses que je ne
 « devais pas entendre, si à chaque mot votre cœur n'eût
 « visiblement démenti votre bouche, je ne vous reverrais
 « de la vie. — Mademoiselle... en vérité... croyez... je
 « ne peux... — Vous ne pouvez être faux, je le vois, et
 « je m'en applaudis. Pourquoi chercher à le paraître?
 « Pourquoi vous dépouiller volontairement de cette can-
 « deur, votre arme la plus dangereuse?... Renvoyez vos
 « chevaux, monsieur, ou appelez Marguerite. Il me sem-
 « ble que la conversation peut se continuer ailleurs que
 « dans la rue. »

Les deux jeunes gens avaient fait jusque-là des efforts incroyables pour s'en tenir au ton froid ou piqué qu'ils trouvaient convenable à leurs petits intérêts. Ils ne pouvaient soutenir davantage ces traits mordants, plus propres à tout brouiller qu'à produire un rapprochement

dont l'un et l'autre avaient le plus pressant besoin. Sophie prend Charles par la main, le fait entrer, lui montre un siège, et s'assied près de lui. « Il est inutile, monsieur, de passer le temps à dire et à entendre des choses qu'on ne pense pas ; laissons ces puérils et vains détours, où l'esprit ne brille qu'aux dépens du cœur. Je n'ai qu'une question à vous faire : elle est de la plus haute importance, pour moi du moins, et je vous prie de me répondre franchement. Vous m'avez montré un sentiment trop vif pour avoir été dix jours sans me donner de vos nouvelles, si un motif que je ne démêle pas ne vous y eût déterminé. Je vous préviens que je ne croirai pas aux obstacles : vous n'eussiez pas manqué de m'en parler en arrivant. Répondez-moi, monsieur, comment avez-vous manqué, je ne dirai point à la délicatesse, mais aux plus simples bienséances ? Comment me suis-je attiré des procédés aussi humiliants ? — Mademoiselle... mademoiselle... c'est que... — Le motif ne vous fait pas d'honneur, votre embarras me le prouve. N'importe, parlez, je suis indulgente ; mais ne me trompez pas, je ne le mérite point. — Vous n'avez répondu à aucune de mes lettres. — Vous savez, monsieur, que je ne le devais pas. — J'ai cru... j'ai cru... — Qu'avez-vous cru ? — Que je vous... que je vous déplaisais... — Non, monsieur, non, vous ne l'avez pas cru ; je conviens que vous n'avez pas dû le croire, et ce n'était plus le temps de m'éviter. Vous pouviez fuir quand l'amitié suffisait à mon bonheur ; cette conduite eût été louable. Mais pendant des mois entiers faire tout pour persuader qu'on aime ; l'écrire d'un style enchanteur, poursuivre, par des lettres brûlantes, une fille estimable jusque dans le silence des nuits ; chercher à exciter en elle des sentiments qu'on a feints ou qu'on ne veut partager qu'un moment, voilà

« un plan tracé par la perfidie la plus consommée, et ce
 « n'est pas à vingt ans qu'on se joue froidement de la
 « bonne foi, de la tendresse et de l'honneur : ce plan n'est
 « pas de vous. — Mademoiselle... je suis un malheu-
 « reux. Je ne peux soutenir vos reproches ni votre vue...
 « Je pars, je m'éloigne pour jamais. — Vous ne partirez
 « point, je vous le défends... Restez, par grâce, res-
 « tez, ou rendez-moi le repos que vous m'avez ôté. —
 « Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! — Charles, je cède au
 « moment, à mon cœur qui m'a trahi cent fois, et dans
 « lequel vous avez craint de lire ; je ne dissimule plus un
 « sentiment honnête que, malgré les apparences, je me
 « flatte que vous méritez. — Je m'en suis rendu indigne ;
 « je le mériterai, n'en doutez pas. — Ah ! mon ami, quel
 « mal m'ont fait votre éloignement et votre silence ! Dix
 « jours, dix jours entiers !... Ingrat ! et personne à qui je
 « puisse parler de mon amour ; personne à qui j'osasse
 « prononcer librement votre nom ! Vos lettres, mon cœur
 « et mes larmes, voilà tout ce que j'avais... Vous êtes à
 « mes pieds, Charles, vous embrassez mes genoux ; le re-
 « pentir se peint sur votre front... Mon ami, mon cher
 « ami, non, l'idée de me tourmenter n'est pas de vous :
 « quel est le cruel qui vous l'a donnée ? »

Charles ne se possédait plus. Ivre d'un aveu formel, qu'il attendait cependant ; pénétré, confus de la bonté de mademoiselle d'Arancey, il ne tenait que des discours sans suite, et elle écoutait, l'œil humide de plaisir. Il est si flatteur ce désordre pour celle qui l'inspire ! il est si doux de le partager !

Charles parla longtemps à son tour, et la vérité que sollicitait, qu'attendait mademoiselle d'Arancey, s'échappe enfin de sa bouche : il a nommé Guillaume.
 « Voyez, » lui dit-elle lorsqu'il eut cessé de parler, « voyez
 « à quoi on s'expose en plaçant mal sa confiance. Déjà, par

« une ruse indigne d'un amour vrai, vous vous êtes rendu
« aussi malheureux que moi. Plus d'intimité, je vous
« prie, avec des valets sans délicatesse, dont l'attache-
« ment servile déshonore le maître qui en est l'objet. —
« Je le renverrai, mademoiselle. — Non, mon ami, vous
« ne le renverrez pas. Mais, à présent que nos cœurs s'en-
« tendent, tout doit se renfermer entre nous deux. Con-
« fiez-moi désormais vos inquiétudes, vos chagrins, vos
« plus secrètes pensées : cela vous sera bien facile si vous
« ne faites, si vous ne pensez que ce qu'un honnête
« homme peut avouer sans rougir. — Oui, je vous con-
« fierai tout, tout sans exception, et si je m'écartais un
« moment de la vertu, ce serait vous, fille céleste, qui
« d'un mot m'y ramèneriez. Que mon sort est heureux,
« qu'il est digne d'envie ! Je trouve en vous la beauté, la
« sagesse, l'amour et le bonheur. — Le bonheur ! ah !
« mon ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous
« nous préparons ! Je renfermerai les miennes, j'adouci-
« rai les vôtres, et si nous ne pouvons pas être époux...
« — Nous le serons, j'en jure par mon amour, par l'hon-
« neur, par vous. — Jurez-moi aussi de respecter les vo-
« lontés de votre oncle, de ne pas exposer ma réputation
« par des éclats indiscrets, de n'exiger jamais que je mé-
« connaisse les droits d'un père malheureux. — Je le jure
« à la face du ciel, et je tiendrai mon serment. — Je jure,
« moi, de n'être jamais à personne, si je ne peux être à
« vous ; de vous aimer toute la vie, et de faire pour votre
» félicité tout ce que me permettent la vertu et le respect
« filial. »

En prononçant ces derniers mots, ils étaient à genoux, les bras étendus vers le ciel, et la pureté de leurs âmes brillait sur deux visages qu'embellissaient l'amour et l'innocence.

« Quel jour ! mademoiselle, » dit Charles en se levant.

« — Appelez-moi Sophie ; je le permets, je le désire. —
« Ah ! ma Sophie, quel jour ! — Puissiez-vous n'oublier
« jamais ce qu'il a de charmes et ce qu'il nous a coûté !
« — Jamais, non, jamais il ne sortira de ma mémoire.
« — Ainsi plus de longues absences, mon ami. — Tous
« les jours... — Oh ! non, non, ce serait trop. — Jamais
« assez, jamais assez. — Sept lieues pour venir, autant
« pour s'en retourner ! — Et qu'importe, ma Sophie ? —
« Et puis, Georges et son père ne manqueraient pas de
« remarquer que le seul désir de rendre service ne rend
« point aussi assidu. Ils me trouveraient déraisonnable,
« et le blâme de ceux qu'on estime et qu'on aime est dif-
« ficile à supporter. — On peut les tromper sur le mo-
« tif... — Oh ! non, mon ami, ne trompons personne. —
« On peut au moins ne pas tout dire. — Et pour cela il
« ne faut pas donner lieu aux questions. — Eh bien, pro-
« noncez, réglez les jours. Vous aimer est mon bonheur,
« vous obéir est mon devoir. — Deux fois la semaine...
« — Oh ! c'est bien peu. — Je le sens comme vous ; mais
« je vous en prie, et vous ne me refuserez pas. — Et les
« autres jours ? — Vous pourrez écrire. — Et vous répon-
« drez ? — Il le faut bien. — Et nous écrirons tous les
« jours. — Tous les jours, mon ami. — Guillaume por-
« tera mes lettres. — Je voudrais bien ne plus employer
« ce Guillaume. — Il faudra en chercher un autre, et
« Guillaume n'oubliera pas ce que je lui ai confié. —
« Guillaume soit. — A qui remettra-t-il mes lettres ? qui
« lui remettra les vôtres ? — Je ne sais. — Ni moi. —
« Ah !... — Ah !... — Pourquoi ne viendrait-il pas tout
« simplement à la ferme pendant qu'on est aux champs ?
« — Tous les jours, bon ami ? Et le berger, et le petit
« pâtre, qui ne s'éloignent jamais assez ; et les filles de
« basse-cour, et les passants ? — Ah ! mon Dieu, mon
« Dieu, comment donc faire ? Ah ! ah !... Charles !... —

« Eh bien ? — J'ai remarqué... — Quoi ? — Sur la route,
« à deux pas du château... — Achevez. — Un orme
« creux... — J'y suis, j'y suis. Guillaume y déposera mes
« lettres ; il y trouvera les vôtres. — Je ne vois que ce
« moyen-là, mon ami. — Il n'en faut qu'un, ma So-
« phie. »

Pendant que nos aimables enfants se livraient aux épanchements les plus doux, M. Botte pensait à la famille de son jardinier. Triste, soucieux, il faisait une partie d'échecs avec son ami Horeau, et le brusquait quand il perdait, ah ! il fallait voir. Horeau s'en vengeait en le faisant de nouveau échec et mat, ce qui ne calmait pas du tout l'humeur du cher oncle. On vient délivrer le pauvre Horeau en avertissant M. Botte qu'il est servi. Tous deux en sont fort aises, parce que la table fait diversion à tout ; notre oncle ne crie jamais quand il mange, et le pacifique ami jouit au moins d'une heure de repos.

M. Botte entrait dans la salle à manger ; le jardinier, chargé de son modeste mobilier, sa femme, jeune encore et gentille, tenant un enfant par la main, et portant l'autre à la mamelle, traversaient lentement le parterre. La mère pleurait en regardant ce château où ses enfants étaient nés, et dont elle s'éloignait pour toujours. « Ah !
« mon ami, » dit M. Botte, « que cette femme me fait de
« mal ! partir ainsi avec cent écus pour toute ressource !
« — Vous n'avez donné que cela : cette fois, vous ne vous
« en prendrez à personne. — Hé, morbleu, monsieur,
« vous savez qu'on a remis cette bagatelle au nom de
« mon neveu, et un jeune homme de vingt ans n'a pas
« des monts d'or. — On pourrait ajouter quelque chose.
« — Et le prétexte ; car enfin il en faut un qui s'accorde
« avec ma juste sévérité : le prétexte, vous dis je, vite,
« dépêchez-vous. — Ma foi, mon ami, je n'en vois pas.
« — En ce cas taisez-vous donc, monsieur le conseiller. »

« Grâce ! grâce ! » crient huit à dix domestiques qui entrent à la fois, et tombent aux genoux de leur maître. — « Grâce ! » dit aussi Horeau, qui voit son ami pressé du besoin de pardonner. « — Non, » s'écrie avec effort M. Botte ; « non, pas de grâce aux voleurs. Qu'ils partent, qu'ils souffrent, qu'ils meurent de honte et de misère. — « Mais, mon ami, la femme et les enfants... — Qu'on ne m'en parle point, qu'on ne m'en parle jamais. Sortez, sortez tous, et profitez de la leçon que vous avez devant les yeux. »

Horeau reste seul avec son ami, qui se laisse aller sur un fauteuil, et qui cache son visage dans ses deux mains : « Ah ! Charles, Charles, » dit-il d'une voix altérée, « si tu voyais ce tableau d'infortunes, quels regrets tu éprouverais ! Allez me le chercher, monsieur, qui ne trouve pas de prétexte ; amenez-le à cette croisée, qu'il voie ces malheureux ; que ce soit sa punition. »

M. Horeau sort, et monte à l'appartement de Charles, M. Botte court à son office, qui est à l'angle du bâtiment. A un pied du plafond est un œil-de-bœuf, uniquement destiné à renouveler l'air ; aucun bâtiment en face, et la vue est bornée de tous côtés par un plan de peupliers. M. Botte monte sur une chaise, et appuie un pied sur un rayon chargé de porcelaines. Il s'accroche des deux mains au rayon supérieur ; il s'élançe pesamment : la planche sur laquelle est son pied manque sous lui, la porcelaine tombe et se brise ; il reste suspendu par les mains. Il cherche avec les jambes les tasseaux qui doivent être restés dans le mur ; il trouve un nouveau point d'appui. Halletant, tout en sueur, il parvient de rayon en rayon jusqu'à l'œil-de-bœuf. Il peut à peine y passer la tête et un bras, et il compte bien n'être vu de personne du château.

A l'instant où il a ouvert la petite croisée, la pauvre

mère tournait le coin du bâtiment. M. Botte jette à ses pieds une bourse d'or, et veut se retirer. Sa précipitation le trahit ; sa tête et son bras agissent en sens contraire ; la bonne femme lève les yeux, et reconnaît son maître, qui lui fait signe de ramasser la bourse et de ne rien dire. Elle la ramasse en effet, et retourne sur ses pas, les mains élevées vers le ciel. « Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! » s'écrie M. Botte, « vous verrez que la maladroite va venir me « remercier. » Il se presse de descendre, mais il remarque qu'il y a trois pieds au moins du parquet à la planche qu'il a culbutée ; gros et court, il n'ose risquer un tel saut. Il y a bien un marchepied dans le fond de l'office ; mais il ne l'a pas vu en entrant, maintenant il ne peut y atteindre : il est forcé de rester là.

Bientôt il entend du bruit dans sa salle à manger, et, semblable à un écolier qu'on prend en maraude, il se pelotonne sur sa planche. La pauvre mère, qui connaît l'intérieur du château comme les jardins, entre dans l'office, suivie de M. Horeau et des domestiques qu'elle a instruits de l'acte de bienfaisance du maître. On trouve le parquet couvert des débris de la porcelaine, et M. Botte juché sur une file de pots de confitures, honteux et colère à la fois de se voir ainsi surpris.

« Que me voulez-vous ? » crie-t-il à Horeau. « Ne puis-je
« prendre l'air à ce trou, sans qu'on vienne m'y tour-
« menter ? — Mais, mon ami, l'endroit est singulière-
« ment choisi. — Cela se peut, mais je veux être singu-
« lier. — Vous seriez plus commodément ailleurs. —
« Que vous importe ? moi, je veux être ici. — Recevez au
« moins les actions de grâces de cette bonne femme. —
« Des actions de grâces, et pourquoi ? — Cette bourse
« que vous lui avez jetée..... — Qui a dit cela ? — Mais
« c'est elle. — Elle a menti, je ne donne rien à ceux que
« je chasse. C'est mon neveu, sans doute, qui lui aura

« jeté cela de chez lui. — Mon ami, je ne l'y ai pas
 « trouvé. — Il est sorti depuis onze heures du matin, »
 reprend Guillaume. « — Tu mens, fripon; je lui ai
 « parlé il n'y a pas une demi-heure. — Je vous assure,
 « monsieur.... — Tais-toi, ou, par la corbleu.... Au
 « reste, la bourse ne m'appartient pas; quelqu'un la ré-
 « clame-t-il? Personne ne dit mot? Allez, ma bonne,
 « emportez ce que la Providence vous envoie, et que
 « votre mari pense bien que c'est à vous seule, qui êtes
 « laboricuse et honnête, qu'elle a adressé ce secours. —
 « Oh! le bon maître! oh! le digne maître! » s'écrient tous
 les domestiques à la fois. « — Que me veulent encore
 « ces marauds-là? Je vous répète qu'il m'a plu de venir
 « prendre l'air ici, que je n'ai rien donné, que je ne
 « donnerai rien, et que j'abandonne ces malheureux-là
 « à leur triste sort. Allons, qu'on m'approche ce marche-
 « pied. »

Le marchepied placé, M. Botte fait un effort violent pour se lever; un de ses pieds glisse, et il envoie un pot de gelée de groseilles directement sur la tête de la pauvre mère. Elle jette un cri, et tombe sur ses genoux; M. Botte ne pense plus au marchepied, il saute de la hauteur de l'œil-de-bœuf pour secourir la pauvre mère; le pied porte à faux; il se donne une entorse: il crie à son tour comme un enragé. Tout le monde s'empresse autour de lui. « A cette femme, marauds, à cette femme,
 « à qui j'ai cassé la tête: ne voyez-vous pas que j'ai seu-
 « lement mal à un pied; et tout cela parce que M. Horeau,
 « l'homme réfléchi, ne sait pas trouver un prétexte. —
 « Ma foi, mon ami, il vaut mieux, je crois, n'en pas
 « trouver, que d'en imaginer de la nature du vôtre. —
 « En voilà assez, monsieur le raisonneur. Qu'on porte
 « cette femme dans le lit de mon neveu. — De votre
 « neveu, mon ami? — C'est le meilleur du château,

« après le mien. Ce n'est pas que je m'intéresse à cette
 « femme, au moins ; mais j'apprendrai à monsieur mon
 « neveu à partir pour la chasse avant le jour, et à n'être
 « pas ici quand le dîner est servi. Qu'on appelle le chi-
 « rurgien du lieu, qu'il panse cette femme, qu'il la visite
 « exactement. — Mon bon maître, » dit la femme d'une
 voix faible, « si vous vouliez permettre.... — Quoi ? —
 « Que mon pauvre Jacques me soignât pendant les pre-
 « miers moments ? — Allez au diable, avec vos demandes
 « impertinentes. Ne faut-il pas que je fasse guérir votre
 « tête ; n'y suis-je pas obligé en conscience, et parce que
 « je suis en colère, ai-je le droit de séparer la femme de
 « son mari, les enfants de leur mère ? Qu'on me loge
 « toute cette race dans l'appartement de mon neveu ;
 « mais que je n'en rencontre pas un individu sur mon
 « passage, ou corbleu.... Et vous, madame ma femme de
 « charge, que faites-vous là, la bouche ouverte et vos
 « grands yeux fixés sur moi ? Des compresses et de l'eau-
 « de-vie camphrée sur ce pied-là : il me fait un mal de
 « tout les diables. »

On place M. Botte dans un grand fauteuil, on glisse un coussin sous son pied ; la femme de charge le déchausse, et décide gravement que le secours du chirurgien est nécessaire. M. Botte réplique qu'il a l'articulation libre, et qu'un chirurgien est plus nécessaire à une tête cassée qu'à un pied foulé. Les domestiques, les uns par zèle, les autres pour paraître zélés, insistent sur la nécessité du chirurgien. M. Botte les envoie tous *faire lanlaire* ; la femme de charge finit ce qu'elle a commencé, et on approche la table à manger du grand fauteuil.

Malgré sa douleur, M. Botte mange de grand appétit, et à chaque morceau il s'écrie : « Mauvais, détestable ;
 « tout est froid, tout est gâté, et cela, parce que M. Ho-
 « reau ne sait pas trouver de prétexte. »

Horeau prénait le seul parti qu'il y eût à prendre avec M. Botte quand il avait de l'humeur : c'était de le laisser dire, et de boire un ou deux coups de plus. « Ah ! ça, mon « ami, » dit-il à la fin du repas, « où voulez-vous qu'on « loge votre neveu ? — Qu'il couche où il a dîné. — Vous « avez raison, mon ami. Un neveu qui ne fait que des « bévues, involontairement à la vérité, mais dont les « bévues ont des suites aussi désagréables, mérite toute « votre sévérité. Je vais défendre de votre part, au con- « cierge, de le laisser rentrer. — Et de quoi diable vous « mêlez-vous ? Est-ce à vous qu'il appartient de modifier « mes humeurs ? Un homme de vingt ans ne peut-il dîner « dehors sans l'aveu de son oncle ? Faut-il que je l'aie « sans cesse à mes côtés, comme une fille s'accôle à sa « mère ? et Dieu sait encore ce qu'y gagnent les mères ! « — Ah ! mon ami, soyez donc d'accord avec vous-même : « vous me brusquez quand je vous porte à l'indulgence, « vous me brusquez quand je vous excite à la sévérité. « — Hé, morbleu, monsieur, c'est que je suis bien aise « d'avoir une opinion à moi ; que je veux, que je prétends « me conduire à ma manière, et que je ne suis pas, ne « vous en déplaît, un homme à mener par le nez ! Au « reste, j'en veux à Charles plus que jamais ; j'ai été pris « au trébuchet quand j'ai dit que la bourse venait de son « appartement ; personne n'a été ma dupe, et voilà ce « qui me fait enrager. — Enrager, quand on a fait une « action louable... — C'est bon, c'est bon. — Une action « qui vous honore dans l'esprit de vos gens... — Je ne « veux pas qu'on m'honore, entendez-vous, monsieur ; « je ne veux pas que ces gens-là me croient bon : ils « abuseraient bientôt de ma bonté, et après tout, je n'ai « besoin ni de leurs éloges, ni des vôtres.

« — Revenons à votre neveu. — Eh bien, mon ne-
 « veu ? — Que décidez-vous à son égard ? — Je n'en sais

« rien ; ne m'en parlez plus, et sonnez, s'il vous plaît. »

Un domestique entre. « Eh bien, le chirurgien est-il
« venu? — Oui, monsieur. — Qu'a-t-il dit? — Rien,
« monsieur. — Qu'a-t-il fait? — Il a pansé Javotte. —
« Après? — Il est parti. — Comment, morbleu, il est
« parti sans me voir! — Vous nous avez dit à tous que
« vous n'en vouliez pas. — Eh, non, maraud, je ne veux
« pas être pansé; mais cette femme, cette femme... — Si
« nous avions su l'intérêt que vous prenez... — Je ne
« m'intéresse pas à elle, je le répète; je l'ai blessée par
« inadvertance; mais que venait-elle chercher dans mon
« office, lorsqu'elle devait être sur le grand chemin?
« Aussi je ne m'en inquiète guère, et je ne parle que du
« chirurgien; car enfin, quand je paye un homme, je veux
« savoir s'il gagne son argent. Qu'a-t-il fait? voyons. A-
« t-il coupé des cheveux? — Non, monsieur. — Ah! il
« n'y a pas de plaie à la tête? — Non, monsieur. — A-
« t-il saigné? — Oui, monsieur. — Il craint donc un
« contre-coup? — Je ne sais, monsieur. — Et il n'a rien
« dit? — Non, monsieur. — Et le nourrisson? — Il ne
« cesse de pleurer. — Le chirurgien l'a-t-il visité? —
« Non, monsieur. — Imbécile, pourquoi ne le lui as-tu
« pas dit? — Monsieur, je n'entends rien à tout cela. —
« Animal! un enfant qui tombe avec sa mère ne peut se
« briser un membre, n'est-il pas vrai? Cours chez ce
« frater, ramène-le à l'instant, et fais-le courir devant
« toi. »

Le domestique sort. M. Botte, appuyé sur sa canne et sur l'épaule d'Horeau, gagne sa chambre à coucher, après avoir mandé son concierge, et lui avoir ordonné de l'avertir au moment où son neveu rentrerait.

En l'attendant, il eut le petit plaisir de gronder pendant une heure le pauvre chirurgien : le chirurgien répétait, jusqu'à s'enrouer, que l'accident de la mère était peu de

chose, et que l'enfant, qu'il venait de voir, n'avait rien. Le chirurgien parti, M. Botte querella Horeau qui, faute de trouver un prétexte, avait failli causer mort de femme; il querella sa femme de charge qui, en humectant ses compresses, s'était avisée de dire un mot de son bon cœur; enfin il s'endormit, car un bourru se lasse de gronder comme d'autre chose.

À minuit, on vient lui apprendre que M. Charles est rentré. « Qu'il paraisse, » dit M. Botte. Charles, prévenu par Guillaume, s'attendait à une explication orageuse, qu'il eût bien voulu s'épargner. Il restait en dehors de l'appartement, et quand il avait avancé d'un pas, il reculait de deux. Horeau, qui avait réussi en proposant de faire coucher le neveu à la belle étoile, se promettait bien de suivre son thème, et ne disait mot.

M. Botte, ennuyé d'attendre, répéta d'une voix terrible : « Qu'il paraisse, qu'il paraisse donc, ou, corbleu, « je l'irai chercher, en dépit de mon entorse. » Il fallut s'exécuter; Charles parut, très-embarrassé de sa personne. « Ah! vous venez de vous promener, monsieur! « — Oui, mon cher oncle. — Et, en vous promenant, « avez-vous récapitulé vos hauts faits de la journée? — « Qu'ai-je donc fait, mon oncle? — Ce qu'il a fait! le « malheureux! vous vous êtes levé avant le jour, et à « trois heures après midi voici ce qui était arrivé : tous « mes chevaux estropiés, mon jardinier et sa famille chas- « sés, mes porcelaines brisées, une femme assommée, « mon pied presque démis, et un dîner mangé froid; « voilà ce que vous avez fait ou causé, monsieur. — Je « suis au désespoir, mon cher oncle... — Eh, monsieur, « ce n'est pas là ce que je vous demande. — J'espère « que votre accident n'aura pas de suite. — Je ne vous « ai pas mandé, monsieur, pour vous parler de moi; « c'est de vous dont il s'agit. Où avez-vous passé le

« reste de la journée? — Près de quelqu'un que je con-
« sidère beaucoup. — Ah! diable! et quel est ce quel-
« qu'un? — C'est... mon cher oncle, rassurez-moi, je
« vous prie. Votre accident... — Paix. Quel est ce quel-
« qu'un que vous considérez assez pour m'abandonner au
« milieu de mes embarras?... — Mais, mon oncle, votre
« pied?... — Paix, paix : quel est ce quelqu'un? un
« homme de poids? — Non, mon oncle. — Ah! c'est
« une femme, peut être? — Mon oncle... — Oui, c'est
« une femme que monsieur considère. Quelque amou-
« rette, sans doute? — Ah! mon oncle, de quel mot vous
« vous servez! — Comment, monsieur, de quel mot je
« me sers? Vous aviseriez-vous d'aimer sérieusement?
« Avez-vous étudié les femmes? Vous flattez-vous de con-
« naître le cœur féminin, que personne ne connaît en-
« core? Avez-vous la présomption de croire que vous ne
« serez pas dupe de votre profonde considération? — Hé-
« las! mon cher oncle, je ne me suis pas fait toutes ces
« questions. — Et vous avez eu tort, monsieur; c'est
« par là que doit commencer tout homme prudent, qui
« rencontre femme un peu trop jolie. Au reste, celle-ci
« est honnête, ou elle ne l'est pas. Si elle est sage, il se-
« rait affreux de chercher à la séduire; si elle ne l'est
« pas, vous vous avilissez en la fréquentant, et, dans tous
« les cas, monsieur, je vous défends de penser à l'a-
« mour, et surtout au mariage, jusqu'à ce que j'aie pro-
« noncé, et je ne prononcerai que quand je rencontrerai
« les avantages auxquels vous devez prétendre.

« Ah! ça, dites-moi donc à quel jeu vous avez joué
« avec cette femme que vous considérez tant? — Moi,
« mon oncle? — Vous, monsieur. — Vos cheveux
« en désordre, votre front couvert de sueur, vos habits
« chargés de poussière... Elle a de singuliers goûts, cette
« femme-là. — Mais, mon cher oncle, votre pied... —

« Mon pied va bien, bourreau. A quel jeu as-tu joué, ré-
« ponds? — Eh, mon ami, il n'a pas joué. — Qui vous
« l'a dit, monsieur Horeau? — Regardez ce poil collé à
« l'intérieur de ces bottines; monsieur descend de che-
« val, et vous lui aviez défendu d'y monter. — Je lui ai
« interdit mes chevaux et la chasse. — Et il a éludé votre
« défense... — Que vous importe, à vous? — Pour cou-
« rir, Dieu sait après qui. — Monsieur Horeau, mon ne-
« veu se respecte, et je ne conçois rien à l'acharnement
« avec lequel vous le poursuivez aujourd'hui. — Je ne
« conçois pas davantage votre extrême indulgence. —
« Monsieur Horeau, il est allé dîner chez une femme qu'il
« considère, et je n'interdirai pas, pour flatter votre ca-
« price inconcevable, la société du sexe à mon neveu. Ne
« sont-ce pas les femmes estimables qui forment la jeu-
« nesse, ne l'avez-vous pas répété jusqu'à satiété? — A
« la bonne heure, » reprit Horeau, qui voyait Charles se re-
mettre, et, par conséquent, en état de mentir; « mais,
« mon ami, vous ne connaissez seulement pas cette femme
« estimable. — Ai-je besoin de la connaître? Est-ce moi
« qui vais dîner chez elle? Au reste, Charles, et pour en
« finir, son nom? — Mon cher oncle, c'est madame Du-
« port. — T'y voilà pris, mon pauvre Horeau. Une femme
« de cinquante ans, qui a été belle comme le jour, à qui
« jamais on n'a connu d'amants, et qui jamais n'a perdu
« un ami. Charles, madame Duport mérite en effet toute
« ta considération; va dîner tous les jours chez elle; mais
« couche-toi à l'instant, tu as besoin de repos. — Eh, où
« voulez-vous qu'il couche? vous avez mis cette famille
« dans son appartement. — Je n'en ai pas dix encore où
« il n'y a personne, n'est-ce pas? — Et qui n'ont pas été
« ouverts depuis trois mois. A la vérité, un air renfermé,
« un peu d'humidité, la privation de ses commodités ha-
« bituelles, ne sont rien pour un homme de vingt ans. —

« Et pourquoi un homme de vingt ans ne prendrait-il pas
 « ses aises, quand il peut se les procurer ? Qu'on donne
 « demain de l'air à tous mes appartements, et que ce soir
 « l'on rétablisse mon neveu dans son lit. — Et la famille
 « du jardinier ? — La femme n'a qu'une légère contu-
 « sion, on les reconduira chez eux. — Et, comme une
 « légère contusion n'empêche point de marcher, demain
 « au point du jour ils s'éloigneront d'ici. — Demain...
 « demain... Mais qu'a-t-il donc ce chien d'homme-là ?
 « Mon jardinier a commis une faute ; je l'ai puni. — Et
 « vous avez raison. — J'ai failli casser la tête de sa
 « femme... — Oui, vous avez failli. — J'ai dû la solli-
 « citer. — Eh bien, vous l'avez fait. — Son mari n'a pas
 « manqué depuis. — Je le crois bien ; il n'en a pas eu le
 « temps. — Le punirai-je deux fois pour une seule faute ?
 « le chasserai-je deux fois en vingt-quatre heures ? — Je
 « vous vois venir, vous allez le garder. — Et vous-même
 « vous m'en pressiez tantôt ! — La compassion m'avait
 « saisi. — Elle me saisit à mon tour, qu'avez-vous à dire ?
 « — Bien des choses. — Horeau, je ne suis pas content
 « de vous. Je suis brusque, je suis dur ; j'ai besoin de
 « quelqu'un qui me calme, vous l'avez fait jusqu'à ce mo-
 « ment, et ce soir vous cherchez à m'animer contre tout
 « ce qui m'entoure. »

M. Botte, un peu confus de revenir ainsi, donne, en hésitant, ses ordres à sa femme de charge : il les colore des prétextes les moins gauches qu'il peut trouver, et nous savons qu'il n'est pas heureux en prétextes. La femme de charge, à qui Horeau a fait signe, sort sans louer son bon maître, selon sa coutume. Le bon maître la rappelle : « Que demain toutes les clefs soient chan-
 « gées, et que personne n'insulte ce drôle-là ; il a été
 « assez humilié. Bonsoir, monsieur Horeau ; vous venez
 « de jouer un fort sot personnage. »

Horeau et Charles se retirèrent très-satisfaits d'un double dénoûment dont ils n'eussent osé se flatter. Horeau fit à Charles quelques représentations amicales sur l'inconvenance du moment qu'il avait choisi pour courir la poste, et il fut dormir paisiblement. Charles, moulu d'avoir couru à toutes selles, se coucha de son côté, en se promettant bien de revoir au plus tôt madame Duport. M. Botte s'endormit en réfléchissant à ce qui s'était passé pendant la soirée. Tout ce qu'avait dit Horeau lui était revenu à l'esprit, et le lendemain matin il l'envoya chercher.

« Monsieur, vous m'avez joué hier au soir. — Moi,
 « mon ami? — Vous, monsieur : vous êtes évidemment
 « sorti de votre caractère, et vous avez affecté de toujours
 « dire non, pour m'amener à toujours dire oui. Cela ne
 « vous réussira plus, je vous en avertis; d'abord, parce
 « que je suis sur mes gardes, et ensuite, parce que je
 « vous prie très-expressément de ne jamais user de ces
 « petits moyens, qui détruisent la confiance, déshonorent
 « l'amitié, et me donnent à moi l'air d'un sot. — Ah!
 « mon ami! — Oui, monsieur, l'air d'un sot. Que vou-
 « lez-vous qu'on pense d'un homme qui veut, et ne veut
 « plus, qui punit et qui récompense? Souffrez que je
 « sois moi, promettez-moi d'être toujours vous, toujours
 « calme, toujours bon, ou rompons dès ce moment. —
 « Rompre, mon cher Botte, rompre une amitié de trente
 « ans! — Je sais ce qu'il m'en coûterait; ainsi pas d'ob-
 « servations. — Vous ne le pourriez pas plus que moi,
 « mon ami. — Eh, non, je ne le pourrais pas; mais cela
 « vous autorise-t-il à me traiter comme un Gêronte de
 « comédie? — J'en suis fâché, bien fâché, mon ami, et
 « cela ne m'arrivera plus. — Tu me le promets? —
 « D'honneur. — N'y pensons plus, et déjeunons. »

Pendant quinze jours ou trois semaines, il ne se passa

rien que de très-ordinaire au château. M. Botte, en faisant par-ci, par-là, quelque bien, criait à son ordinaire. Horeau, fidèle à sa promesse, ne cherchait à l'apaiser qu'en combattant ses idées, ce qui le faisait crier plus haut ; et je crois qu'il serait mort d'ennui si on eût cessé de le contredire.

Charles, lui, n'avait plus qu'une occupation : d'écrire à mademoiselle d'Arancey, ou de l'aller voir. Toujours plus chéri, parce qu'on le connaissait mieux, il s'attachait aussi tous les jours davantage. Il ne voyait, ne pensait, ne rêvait que Sophie. Il relisait, il commentait ses lettres, il les trouvait toutes charmantes, et elles l'étaient en effet, parce qu'elles étaient l'ouvrage du cœur, et que l'esprit n'y entraît pour rien. Une seule phrase lui faisait mal, et il s'y arrêtait malgré lui, bien qu'elle se répêât tous les jours. « Ah ! mon cher ami, que d'obstacles je prévois ! que de peines nous nous préparons ! »

Cependant le temps passe, à travers ces alternatives de plaisirs, de craintes, d'espérances. On était arrivé, sans trop savoir comment, à l'époque des mille écus empruntés à dix personnes, et à la grande colère de l'oncle, ainsi que je vous l'ai appris dans mon premier chapitre.

« Ah ! mon cher ami, que d'obstacles je prévois ! que de peines nous nous préparons, » écrivait encore ce jour-là mademoiselle d'Arancey, et Charles jugea, en soupirant, que l'accomplissement de la prophétie pourrait commencer le lendemain. Que dirait, que penserait M. Botte, qui s'entêtait à aller dîner chez le bon fermier, qu'il voulait connaître ; que dirait-il, en trouvant là une belle demoiselle, que son neveu connaissait sans doute, et dont il ne lui avait pas parlé ? A la première surprise succéderaient les questions sur le nom, la fortune, les qualités de l'esprit et du cœur ; ce n'était pas le dernier article qui embarrassait Charles ; mais les deux premiers !

et ces paroles si redoutables qui revenaient à sa mémoire :
« Je vous défends de penser à l'amour, et surtout au ma-
« riage, jusqu'à ce que j'aie prononcé, et je ne pronon-
« cerai que quand je rencontrerai les avantages auxquels
« vous devez prétendre. » Ces mots étaient désespérants.

Le pauvre jeune homme passa une partie de la nuit à réfléchir, à imaginer et à se plaindre ; enfin il écrivit à mademoiselle d'Arancey. Il lui annonçait l'étonnante visite qu'elle allait recevoir ; il ne lui donnait aucun conseil ; il laissait tout à sa prudence ; et quelque chose qui arrivât, il jurait amour éternel.

Il réveilla Guillaume, avec beaucoup de précautions cette fois ; il lui dit de sortir doucement, de prendre un bidet de poste, d'aller à toutes jambes, et de remettre directement sa lettre à mademoiselle d'Arancey, Georges fût-il encore à la ferme ; car enfin, comme l'observait Charles, il fallait bien que tôt ou tard M. Georges s'accoutumât à voir mademoiselle d'Arancey être aimée et aimer à son tour.

V

LA CURIOSITÉ, LA PIÈCE CURIEUSE.

Le lendemain, M. Botte, toujours impatient, s'est levé de grand matin, c'est-à-dire à sept ou huit heures. Comme il n'est pas prudent de se mettre en route avec un estomac vide, il avait ordonné la veille un succulent déjeuner. Sa calèche, attelée de quatre chevaux, était prête dans sa cour, et bien qu'il dinât à merveille avec des œufs, de la franchise et de la gaieté, ainsi qu'il l'avait dit à son neveu au commencement de cette histoire, il

avait fait remplir le coffre et la cave de la calèche de viandes froides et d'excellent vin.

Charles, très en peine de ce qui se passerait à la ferme, avait prolongé le déjeuner; ce qui n'était pas difficile, en osant contredire M. Botte une fois ou deux, et Charles l'osa. Mais, comme on ne peut pousser loin la contradiction avec son oncle, et que l'oncle le plus gourmand, ou le plus gourmet, finit par quitter la table, M. Botte se leva; il fallut que Charles le suivît, et Horeau ferma la marche avec l'insouciance d'un homme à qui il est égal de filer sa vie à droite ou à gauche, qui ne se trouve jamais parfaitement bien, mais qui ne se déplaît nulle part.

Comme on ouvrait la portière, M. Botte vit sortir de chez le concierge un homme chargé d'une grande caisse. Il demanda ce que c'était : on lui répondit que c'était un pauvre diable qui vivait en montrant ce qu'il appelait la *Pièce curieuse*; qu'il l'avait fait voir à tous les gens de la maison, et que sa *curiosité*, qui ne ressemblait à aucune de celles qu'on voit sur les quais de Paris, lui avait valu le souper et un coin sur la soupente du concierge.

« Hé! voilà, » se mit aussitôt l'homme à crier en fauxbourdon, « voilà la curiosité, la pièce curieuse! Voyez, mes bons messieurs; voyez, vous y reconnaîtrez plus d'un original. — Vraiment, nous y reconnâtrons plus d'un original? » reprit M. Botte. « — J'en ai bien reconnu moi, monsieur, » poursuivit le cuisinier. « — Ah! voyons cela, » dit Charles, qui espérait que la curiosité ferait manquer le dîner. « — Voyons cela, » dit Horeau, qui sentait le besoin d'être réveillé par quelque chose de piquant. « — Eh bien, voyons cela, » dit M. Botte. « Nous arriverons une heure plus tard, voilà tout. »

Charles tire sa montre. Il est onze heures. La pièce cu-

rieuse peut durer jusqu'à midi ; on a sept lieues à faire : on n'arrivera guère qu'à quatre heures. On aura dîné chez le père Edmond ; mademoiselle d'Arancey, qui aura eu tout le temps de se consulter, sera dans le village, ou au moins dans sa chambre. Rien ne l'obligera à paraître, et peut-être n'en parlera-t-on pas.

On rentre au château ; l'homme à la curiosité monte pesamment l'escalier, et gagne l'appartement, dont le parquet résonne sous ses souliers ferrés. Il ouvre son pied pliant, établit dessus la précieuse caisse, démasque ses verres d'optique ; enferme nos trois messieurs, assis derrière son rideau tournant, et se dispose à commencer.

« Eh, regardez bien, messieurs, la curiosité, la pièce
« curieuse. Voilà d'abord le soleil et la terre.... — Que
« le diable t'emporte ! » dit M. Botte ; « cela commence
« comme la lanterne magique.

« — Voilà le soleil et la terre, non pas tels qu'on les a
« toujours vus, mais tels qu'ils doivent être désormais.
« Voilà le soleil plat comme un fromage de Brie, et brun
« foncé, parce qu'il n'est pas lumineux. Le voilà sur son
« char, tiré par douze chevaux, au lieu de quatre, en
« raison de l'augmentation d'espace qu'il est condamné
« à parcourir dorénavant. Voilà la petite terre, pour qui
« seule tout a été fait, qui ne ressemble pas mal à un fro-
« mage de Neufchâtel, et voilà le grand homme qui a rêvé
« tout cela. Le voilà arrivé au bord de son plateau, et ne
« pouvant plus faire un pas sans rouler dans le vide, il
« attache une échelle de cordes, afin de descendre en
« sûreté chez les Antipodes.

« Passons à des sujets moins relevés.

« Regardez, messieurs, le bas du tableau. Voilà un
« grand homme sec, fardeau inutile de notre globule ; il
« ne possède au monde qu'un habit râpé, mais assez

« propre. Il dine où on veut le recevoir, et il se plaint
« quand on ne lui fait pas grande chère. Il emprunte à
« tout le monde, n'a jamais rendu, et se fâche quand on
« ne lui prête pas.

« Près de lui sont des voleurs qui cherchent à s'introduire chez un riche marchand. Plus habile qu'eux, il a volé ses créanciers. Il est parti pour Londres avec sa caisse, et n'a pas même daigné déposer son bilan.

« Cet autre, qui crève d'embonpoint, s'est prodigieusement enrichi au moyen de trois banqueroutes. La quatrième fut si scandaleuse, que la justice a été forcée de s'en mêler.

« Regardez cette belle dame qui se baigne dans de l'eau de rose. Elle va courir Paris à demi nue ; elle entendra sur la modestie un sermon qui ne lui fera pas mettre un fichu ; elle gagnera un rhume qui ne lui fera pas mettre un jupon ; elle jugera l'opéra nouveau, quoiqu'elle ne se mêlât ni de musique ni de vers à la place Maubert, et ce soir elle couchera avec son cocher, parce que son mari fait le bel esprit, et qu'elle ne sait que répondre quand on ne lui parle pas en jurant.

« Faites attention à cette autre femme qui se désespère ; elle a dix-huit ans, et elle est jolie comme les amours. Son mari s'est noyé, après avoir perdu au jeu sa dot, ses diamants et même ses dentelles. On croit qu'elle mourra de chagrin, non d'être ruinée, mais d'avoir perdu ce mari dissipateur. Qu'elle est bonne ! n'est-ce pas, mesdames ? »

« Que dites-vous de cette jeune personne pleine de candeur ? Elle introduit son amant chez elle, et sa conscience est tranquille, parce que, dit-elle naïvement, il lui a fait une promesse de mariage. Tant pis pour lui s'il la trompe.

« Voyez ce pauvre homme qui est tombé en apoplexie,

« et qu'une saignée guérirait. Il n'a jamais voulu se ma-
« rier ; il n'a auprès de lui que des domestiques qui le
« laissent mourir, qui emportent tout ce qu'il a de pré-
« cieux, et qui ameuteront ensuite les voisins à force de
« sanglots.

« Diable ! diable, » dit M. Botte, » en se frottant l'o-
« reille. — Donnez de votre vivant, lui dit tout bas Horeau.
« — Je n'ai pas besoin de vos conseils, monsieur. Pour-
« suis, l'homme à la pièce curieuse.

« Changement de tableau ; suite des bigarrures de l'es-
« prit humain. Remarquez cette vieille qui rentre chez
« elle, un gros sac d'écus sous le bras. Elle marie des
« jeunes gens ruinés à des riches veuves imbéciles, et
« elle fait tomber tous les bureaux qui annoncent, au coin
« des rues, les femmes lasses du célibat, que les buralis-
« tes n'ont jamais vues ; mais c'est ainsi qu'en parlant de
« ses bonnes fortunes, aussi brillantes qu'imaginaires, on
« tente une beauté facile de se faire inscrire sur la liste,
« et c'est ainsi qu'à force de vanter son baume, on tente
« les passants de s'empoisonner. C'est ainsi, enfin, qu'en
« placardant l'immoralité, on espère gagner de l'argent,
« en effaçant ce qui reste de morale.

« Voyez-vous ces braves *remplaçants* qui emmènent
« une femme aux crins noirs, à l'œil hagard, à la bouche
« écumante ? c'est une tireuse de cartes qui faisait effron-
« tément distribuer son adresse sur le Pont-Neuf ; qui
« levait des impôts assez forts sur les cuisinières, qui les
« reprenaient au marché ; sur les femmes galantes, qui
« savaient bien où les reprendre ; sur les dévotes, à qui
« leur religion défend d'interroger les sorciers ; sur les
« imbéciles de toutes les classes, qui sont nés pour être
« dupes, mais qu'il n'est pas permis de voler.

« Observez cet homme qui paraît si content de lui. Il
« a une femme aimable, des enfants intéressants : il les

« laisse mourir de faim, pour entretenir une fille qui le
« trompe et se moque de lui, selon l'usage.

« Regardez cette autre fille qui trompe tout différem-
« ment. Elle vante à toutes les jeunes personnes la pureté
« et les avantages du célibat, et depuis quarante ans elle
« pleure en secret sur sa virginité, qu'elle a encore, parce
« que personne ne lui a proposé de s'en défaire.

« Que pensez-vous de cette femme, qui a essayé de
« tout, et qui aime tant son chien, qu'elle ne conçoit pas
« qu'on puisse aimer les hommes ?

« Et celle-ci qui n'ose pas dire qu'elle préfère son chat
« à son mari et à ses enfants, mais qui caresse le chat et
« qui rudoie les autres ?

« Ah ! ah ! ah ! regardez bien ce tableau-ci.

« Aux pieds de ce prêtre, que vous voyez là-bas dans
« le coin, est un homme qui ne croit pas en Dieu, et qui
« va publiquement à confesse par esprit de parti.

« Dans cette chambre meublée avec une simplicité re-
« cherchée, est un vieux docteur en Sorbonne, qui ne
« peut reconnaître du gouvernement que celui qui se sou-
« mettra à la tiare. Il a rayé de l'Évangile : *Rendez à Cé-*
« *sar ce qui appartient à César*, et il a substitué à ces
« mots : *Rendez à l'Église ce qui appartenait à l'Église*.
« Il est rentré clandestinement, il ne veut pas jurer ; il
« espère obtenir la palme du martyr, et il est malade de
« peur d'être arrêté.

« Voyez ce troupeau de brebis saintes, ces béates qui
« s'empressent autour de son lit, qui remplissent son buf-
« fet de provisions et sa bourse d'argent.

« Voyez celles qui font *queue* à la porte, et qui ne peu-
« vent pénétrer dans la chambre du saint homme qu'elles
« révèrent, parce qu'il n'y a que ses messes de bonnes,
« s'il y en a.

« Voyez le cher homme qui s'endort, et qui rêve vo-

« luptueusement qu'il est grand inquisiteur en France, et
« qu'il fait brûler à petit feu, non les ennemis de la re-
« ligion, mais ceux des prérogatives du clergé.

« Cette jeune dame qui repose mollement sur l'édre-
« don n'est pas dévote du tout. Elle est attaquée d'une
« insomnie, et par une profanation condamnable, elle a
« pris une des homélies du révérend père ***, et elle a ron-
« flé au commencement de la troisième page.

« Près d'elle, au bout de ma baguette, est le révérend
« père en personne ; athée ou peu s'en faut avant la révo-
« lution ; bonnet rouge pendant la terreur ; enfin, roya-
« liste et capucin, le voilà traduisant le Psautier de David,
« pour la commodité de ceux qui ne savent pas le latin.
« C'est dommage, il avait du génie.

« Celui que vous voyez en chaire est un fameux prédi-
« cateur. Il n'annonçait que le Dieu des vengeances, quand
« le clergé était riche et puissant ; il ne prêche que le Dieu
« des miséricordes, depuis qu'il a besoin de tout le
« monde : il est toujours bon d'avoir deux poids et deux
« mesures.

« Celui que vous voyez sous la chaire, en habit brodé
« d'argent, est un homme sans vice et sans vertus. Affable
« et doux envers tout le monde, il est parvenu à la tête
« d'une administration, sans presque s'en mêler. Il ne
« méconnaît encore aucun de ses anciens amis ; mais il
« ne fait rien pour eux, parce qu'il craint d'user son
« crédit, et il en a besoin pour se maintenir.

« Cet autre, qui est à côté de lui, va au sermon comme
« au spectacle ; on le trouve partout. Il a la réputation
« de connaître particulièrement tous les gens en place.
« Il suit, dans les bureaux, toutes les affaires bonnes ou
« mauvaises de ceux qui ont de l'argent à perdre. Il tient
« aussi une maison et une bonne table, où il admet
« quelquefois des clients qui ont manqué de l'avancement,

« mais à qui il fera indubitablement obtenir une grati-
« fication.

« A un autre, messieurs, à un autre, hé, hé, hé !

« Voilà d'abord un plaideur qui, pour un capital de
« trois cents livres, compte six cents francs à l'huissier,
« au greffier, à son avoué, et rien aux juges, parce que la
« justice est gratuite.

« Regardez ce gros papa. Il a volé quatre millions à la
« république, et il pense sérieusement à se réconcilier
« avec le ciel, qui devient à la mode comme les chapeaux
« à trois cornes. Il va doter deux pauvres filles ; à cha-
« cune d'elles il a fait un enfant.

« Un coup d'œil à cet imprimeur. Il s'enferme dans un
« cabinet dont il laisse la croisée ouverte. Vis-à-vis de-
« meure un officier de paix, et l'imprimeur affecte de
« travailler avec précaution. Il est ruiné, et il imprime
« un libelle contre le gouvernement, pour en obtenir du
« pain à la Guyane ou ailleurs.

« Dans ce corps de garde on retient un homme qui al-
« lait chercher l'accoucheur pour sa femme en travail
« d'enfant, et qui a oublié sa *carte*. L'officier, bas Breton
« entêté, prononce que la femme n'accouchera que lors-
« que le mari aura été réclamé.

« Dans cette prison se repose un homme qui a divorcé
« trois fois, et qu'on a convaincu d'avoir épousé une cin-
« quième femme sans avoir légalement chassé la qua-
« trième. Son voisin a très-légalement divorcé ; mais il
« est redevenu amoureux de sa femme. Or, comme il
« s'était marié à l'église, et que, selon cette sainte mère,
« le mariage est indissoluble, il a prétendu être toujours
« le mari de sa femme, et agir en conséquence. La pau-
« vre femme s'était remariée, et pour tout concilier, elle
« consentait à vivre avec ses deux maris. Mais l'époux de
« par Dieu était jaloux de l'époux de par la loi, et lui dit

« un jour grossièrement, qu'il n'était qu'un adultère.
« Celui-ci répondit par un coup de poing; le jaloux ri-
« posta par un coup de chenet qui le délivra de son ad-
« versaire, mais qui le logea ici.

« A la porte de la prison, est un honnête homme qui
« prête sur de bons gages, à deux et demi pour cent par
« mois. Je l'ai placé là d'avance, parce que la force de
« l'habitude lui fera continuer son trafic, quand nous
« aurons des lois contre l'usure.

« Celle qui le tient par la basque de l'habit est une
« femme célèbre, qui a fait mourir de plaisir ou de re-
« mords cinq à six sots qu'elle a préalablement ruinés.
« Elle court de porte en porte avec cinq ou six bâtards,
« au nom desquels elle s'empare des successions.

« A côté d'elle est une autre femme qui a entrepris le
« même genre de commerce, et qui se hâte, parce qu'elle
« craint le nouveau code civil.

« De l'autre côté du tableau, est un *ex-conventionnel*,
« qui était furieux jadis quand on ne l'appelait pas ci-
« toyen, et qui se mord les lèvres aujourd'hui quand on
« ne l'appelle pas monsieur : il avait sa fortune à faire.

« La belle dame, qui le regarde d'un air de connais-
« sance, se désolait quand une duchesse, à qui elle allait
« essayer une robe, lui disait : On ne fait pas attendre
« une femme de ma qualité. Elle dit aujourd'hui à sa
« couturière : Mon Dieu ! ma mie, que vous êtes gauche !
« — Oui, madame, je suis toujours pauvre. — Vous ne
« saurez jamais habiller une femme comme il faut. —
« Vous ne savez pas, madame, comment je les habille.

« Cet homme, que vous voyez si honteux, vient d'être
« rencontré par un tribun dans un carrosse de place. Il
« se rengorgeait, il y a douze ans, quand le savetier de
« son coin le voyait dans une vinaigrette, et le savetier
« se donne encore des airs avec son chien.

« Celui-là a déclamé douze ans contre la révolution,
 « parce qu'il croyait aux revenants. Il croit se mettre en
 « faveur en publiant un ouvrage où il prouvera que Hu-
 « gues Capet étant un usurpateur, aucun de ceux qui lui
 « ont succédé n'a été roi légitime.

« Changement, messieurs, changement de décora-
 « tion.

« Traversons les boulevards ou les Champs-Élysées.
 « C'est là qu'il faut se gorger de poussière, ou étouffer en
 « levant les glaces de sa voiture, quand on en a une. C'est
 « là qu'on rencontre des mendiants à infirmités révol-
 « tantes, et dont la place est marquée aux Incurables.
 « C'est là, comme partout, que des échoppes occupent
 « les deux tiers de la voie publique; c'est là que les mar-
 « chands barreraient même le pavé, s'ils ne craignaient
 « plus les chevaux que les hommes. Mais il faut se mon-
 « trer sur le boulevard avant dîner, c'est le genre.

« Avez-vous vu sur ces boulevards les polichinelles, les
 « arlequins et les poissardes du carnaval dernier? Les
 « avez-vous entendus vomir à tue-tête des obscénités que
 « les filles publiques se permettent à peine dans leurs
 « plus sales orgies? Avez-vous vu ces mères qui croyaient
 « procurer à de jeunes filles un passe-temps innocent, et
 « qui ont été obligées de s'enfuir avec elles? Pourquoi
 « les agents de la police ne peuvent-ils être partout?

« C'est sur les boulevards, ou aux Champs-Élysées,
 « qu'on se rassemble pour aller étaler un luxe ruineux à
 « Longchamps, où on n'allait dans l'origine que pour en-
 « tendre les lamentations de Jérémie, lamentations bien
 « lamentables.

« Le boulevard nous mène droit aux spectacles. Pas-
 « sons les *Bouffes*, qui croient se soutenir, quoiqu'on
 « n'entende que peu ou point leur langue, quoique leurs
 « poèmes soient détestables, quoique ces musiques ravis-

« santes aient toutes un air de famille, quoique enfin on
« n'aille là que par ton.

« Arrêtons-nous dans la rue Feydeau. Deux théâtres,
« qui faisaient d'assez mauvaises affaires, mais qui fai-
« saient deux recettes, se sont réunis pour en partager
« une : c'est spéculer en artistes. Voyez sous le péristyle
« ce groupe d'auteurs, le cure-dent à la main. Ils veulent
« persuader aux passants qu'ils dînent tous les jours,
« lorsqu'ils sont joués moitié moins qu'ils ne l'étaient
« avant la réunion ; mais

Des hommes tels que nous tombent dans la misère
Et ne démentent point leur noble caractère.

« Allez entendre là les ouvrages de Grétry, que petit à
« petit on remet au répertoire, tant il est vrai que, mal-
« gré la mode, le bon est toujours bon.

« Un tour au foyer Montansier, la réunion la plus bi-
« zarre, la plus ridicule et la plus scandaleusement gaie
« qu'on connaisse.

« Nous voilà au spectacle par excellence. C'est ici que
« nos anciens chefs-d'œuvre sont joués par les premiers
« talents ; c'est ici qu'on fait des recettes avec Molière et
« Racine : ce qui prouve que nous ne sommes pas encore
« si bêtes que le prétendent certains hommes d'un carac-
« tère bilieux. On pourrait jouer un peu plus souvent à
« ce théâtre les auteurs vivants. Mais pourquoi payer des
« vivants médiocres, quand on ne doit rien à des morts
« qui valent mieux ? Que répondre à cela ? Allons, sous
« le péristyle, le cure-dent à la main.

« Voulez-vous vous arrêter au Vaudeville ? Ne vous
« trompez pas sur le mot ; ce n'est plus le vaudeville des
« Chaulieu, des Panard, des Latteignant : ce sont commu-
« nément sept vers qui ne servent qu'à amener la pointe
« du huitième ; ce sont des épigrammes chantées sur des

« airs rebattus. C'est ainsi maintenant que nous faisons le
« vaudeville. On fait ce qu'on peut.

« Avez-vous l'humeur atrabilaire? retournez au boule-
« vard. Voyez sur ces théâtres, cachés entre des guin-
« guettes et des pâtisseries, toutes les horreurs qu'a ima-
« ginées Anne Radcliff, traduites par des gens de lettres
« qui tiennent à la littérature comme un tambour-major
« tient à l'état-major de son bataillon.

« Un mot sur ces messieurs et dames que vous voyez
« là-bas. Le premier est un auteur qui loue sans cesse
« l'élégante simplicité de Racine, et qui fait des tragédies
« avec des métaphores et des maximes. Il se dit esclave
« de la rime, et il a raison : il n'y a que cela qui distingue
« ses ouvrages de la prose.

« Celui-ci parle à tout le monde de son étonnante fé-
« condité ; elle n'est connue que de lui, de son libraire et
« de l'épicier.

« Cette actrice aujourd'hui si maigre était, il y a un
« mois, du plus appétissant embonpoint ; mais une jeune
« personne a débuté dans son emploi et a réussi, quoi-
« que son ancienne ait acheté cent billets pour la faire
« tomber.

« Cet acteur est persuadé qu'il est le premier homme
« du monde, et cependant il est modeste quelquefois :
« c'est quand on le siffle.

« Il serre la main à un dramaturge que le public traite
« plus inhumainement encore, et toujours, dit l'auteur,
« par les efforts d'une cabale acharnée : ils se consolent
« ensemble.

« Celui qui les regarde d'un air d'ironie est un tra-
« vailleur infatigable. Il joue presque tous les jours, et ne
« se fait jamais doubler : c'est que ses doubles valent
« mieux que lui.

« Son camarade s'est érigé en juge suprême de la litté-

« rature. Il fait hardiment de mauvais vers ; il taille, il
 « coupe les ouvrages nouveaux ; il garantit un plein succès
 « à l'auteur docile, et la pièce ne finit pas.

« Ce petit homme que vous voyez là-bas est un petit
 « directeur qui, les bons jours, ne joue que ses œuvres,
 « parce qu'il est persuadé qu'il se soutiendra toujours
 « seul. Il travaille à une petite pièce en cinq actes, où il
 « se fait encore un petit bourgeois tracassier, parce qu'il
 « ne sait jouer que cela.

« Voilà, messieurs, voilà mon sixième tableau.

« Passons un moment aux hôpitaux ; on y arrive quel-
 « quefois par la comédie qu'on fait et par la comédie
 « qu'on joue. Vous y verrez des tableaux cruels du bien
 « et du mal ; car il y en a partout. Vous y verrez, et ceci
 « ne vous plaira pas, des gens qui pourraient se traiter
 « chez eux, et qui sont mieux à l'hôpital que les véritables
 « indigents, parce qu'ils sont recommandés par les mé-
 « decins.

« Vous y verrez des amphithéâtres où on expose des
 « femmes nues aux regards de deux cents jeunes gens,
 « qui causent, qui rient, que l'habitude a rendus insen-
 « sibles. Un seul de ces jeunes gens suit l'opérateur, et
 « sera utile à son tour. C'est quelque chose ; mais la
 « malade a bien payé son traitement.

« Voulez-vous voir dans le même lieu le dernier degré
 « de perfection où l'humanité puisse atteindre ? Regardez
 « ces filles qui pourraient vivre honnêtement de leur
 « travail et jouir des douceurs de la maternité ; elles se
 « vouent au célibat pour soigner le jour et la nuit des
 « malades dégoûtants, attaqués quelquefois de maux
 « pestilentiels : voilà de la vraie vertu, ou il n'y en a
 « point.

« La rue des Prêtres n'est pas loin d'ici, et nous pour-
 « rions condamner cette vieille et laide église qui dépare

« la colonnade du Louvre, et qui mérite bien autant la
« démolition que le Châtelet. Mais ne passons pas là.

« Pourquoi cela ? » dit M. Botte.

« Je pourrais être reconnu par cet abbé caustique qui,
« avec de l'esprit, de l'érudition et un style pur, n'est
« célèbre que par des méchancetés. Or, comme la mé-
« chanceté n'a guère qu'un langage, et que l'uniformité
« fatigue, pour conserver ses abonnés, il dit quelquefois
« un peu de bien de ceux dont on en pense beaucoup. Il
« a même fait, il y a quelques mois, une espèce d'amende
« honorable à Voltaire, dont il outrageait la mémoire
« régulièrement tous les jours; mais le lendemain il
« s'est livré de nouveau à son ridicule et puéril achar-
« nement.

« Tantôt il reproche au grand homme de faire parler
« Nérestan en fanatique. Eh, qu'était-ce qu'un croisé ?

« Tantôt il s'étend avec complaisance sur quelques in-
« vraisemblances dramatiques, et il sait bien, le taquin,
« qu'il y en a partout. Quel bruit il eût fait si Voltaire eût
« employé le moyen trivial et choquant dont se sert le
« roi de Pont pour tirer les vers du nez de Monime ? Mais
« Racine a fait *Esther* et *Athalie*. Oh ! le bon temps que
« celui où les prêtres égorgeaient les chefs dont ils n'étaient
« pas contents !

« Qu'a fait à la vérité ce pauvre Voltaire pour mériter
« leur indulgence ? *Mahomet*, *l'Épître à Uranie*, le *Dic-
« tionnaire* et des *Mélanges philosophiques*, etc.

« L'irascible abbé se plaint de ce que Voltaire ne put
« pas supporter la critique des feuellistes du temps. Eh !
« parbleu, il est bien permis à un homme qu'une fourmi
« pique au talon de se retourner et d'écraser l'insecte.

« Le malin abbé nous conte, dans je ne sais quel feuil-
« leton, que Collin est un homme très-pieux pour avoir
« fait les mœurs du temps, et que Molière, au contraire,

« s'est toujours montré très-mauvais chrétien. Ah !

« Molière a fait le *Tartufe*.

« Nous trouvons dans un autre numéro que les *Pré-*
« *cepteurs* sont une plate bêtise. Ah ! menteur, il y a dans
« cette pièce dix scènes que vous voudriez bien avoir
« faites ; et que trouve-t-on dans vos feuilles qui justifie
« votre ton tranchant ? perfidie et lâcheté. Perfidie, parce
« que vous dites ce que vous ne pensez pas ; lâcheté, parce
« que vous attaquez des gens qui ne peuvent plus se dé-
« fendre.

« Le drôle de corps d'abbé va quelquefois bien plus
« loin que tous les feuillistes, qui ne déchirent ordinai-
« rement que les ouvrages qu'ils ne peuvent pas faire,
« puisqu'ils ne font que des journaux. Il s'avise de dif-
« famer des individus. Nous n'avons pas oublié ce qu'il a
« dit d'un des auteurs du *Lovelace* : on a été traduit pour
« moins à la police correctionnelle.

« Oh ! » s'écria M. Botte, « il ne finira pas sur le chapitre
« de l'abbé.

« Allons, allons, mes bons messieurs, passons de la rue
« des Prêtres aux Petites-Maisons : il n'y a pas si loin
« qu'on pense.

« Le premier est devenu fou parce que, comptant sur
« une guerre éternelle, il s'était approvisionné en con-
« séquence des marchandises coloniales, sur lesquelles il
« a perdu trente pour cent.

« Son voisin avait une femme beaucoup plus jeune
« que lui et extrêmement ingénue. Pour s'étayer d'une
« ancienne réputation au défaut d'autre chose, il faisait
« à sa moitié l'énumération des maris qu'il avait.....
« Vous êtes bien heureux d'en avoir tant fait, lui ré-
« pondit naïvement sa femme ; jusqu'à présent je n'en ai
« pu faire qu'un. Il est le seul ici qui ait perdu la tête
« pour semblable vétille.

« Celui qui vient ensuite a été de toutes les assemblées
« populaires, de tous les clubs, de tous les comités, et le
« regret de n'avoir pu attraper seulement une petite
« mission lui a brouillé la cervelle. Comme il tenait infi-
« niment à l'égalité, il s'est imaginé être roi de France ;
« il s'est fait une couronne de papier ; il est sans bas et
« sans souliers, et il se promène majestueusement dans
« sa loge, en s'écriant lui-même : *Vive le roi !*

« Ce vieux général a eu la fantaisie de se marier il y a
« six mois. Il a demandé à son apothicaire un breuvage
« irritant, et la future s'était fait préparer des herbes
« astringentes. La liqueur prolifique n'a pas fait assez
« d'effet, les astringents en ont fait trop, et le désespoir
« de son impuissance a conduit ici le nouveau marié.

« L'autre qui suit est un marchand qui a perdu la tête
« en étudiant les nouveaux poids et mesures. Dame, c'est
« que cela n'est pas aisé.

« Près de lui est l'auteur de l'art de procréer les sexes
« à volonté.

« Cette femme est une vieille marquise que son porteur
« d'eau s'est avisé d'appeler citoyenne.

« Sa voisine, après avoir régenté les enfants d'un
« prince, a voulu régenter ses compatriotes. On vient
« quelquefois l'entendre prêcher ici, et elle assure très-
« sérieusement que les femmes doivent être pieuses, même
« par coquetterie, parce que les libertins aiment beau-
« coup les dévotes qui cèdent et qui pleurent après.

« Celle-ci est une mère qui n'a pu supporter qu'un
« joli homme de vingt ans lui préférât sa fille, qui n'en
« a que seize.

« En voilà dix, vingt, trente qui sont devenues folles :
« l'une, parce que son mari, qu'elle a ruiné, lui a refusé
« une loge à l'Opéra, où elle allait lorgner un jeune dan-
« seur, en attendant mieux ; l'autre, parce qu'une voi-

« sine, qu'elle aimait à la fureur, lui a enlevé un amant
 « dont elle ne se souciait plus ; celle-ci, parce qu'elle ne
 « trouvait plus à emprunter pour jouer sur aucun effet,
 « pas même sur sa personne ; celle-là, parce que son
 « mari a eu la grossièreté de se plaindre d'une galanterie
 « qu'elle lui a donnée : ce qui a été cause qu'elle n'a pu
 « la faire circuler davantage, etc., etc., etc.

« Hé ! he ! hé ! voici le laboratoire d'un chimiste. Exa-
 « minons le contenu de quelques-uns de ses bocaux.

« Le désintéressement d'un homme d'affaires.

« La fidélité entre époux.

« La docilité des enfants.

« La chasteté d'une prude.

« La froideur d'une fille de quinze ans.

« L'amitié entre acteurs.

« La bienfaisance en action.

« Les vœux satisfaits d'un avare.

« L'impartialité d'une mère pour les défauts de ses en-
 « fants.

« L'éloignement des grandes places.

« Le désir de les mériter.

« La modestie après son élévation.

« L'affabilité d'un protecteur.

« La reconnaissance d'un grand.

« La modération des souverains.

« Les lumières d'un cagot.

« La tolérance d'un prêtre.

« La clarté d'une thèse théologique.

« Une véritable relique.

« Un miracle constaté.

« Et nombre de jolies petites choses qu'on ne trouve
 « plus dans le monde, depuis que le chimiste les a mises
 « en bouteille.

« Voyez, messieurs, voyez, pour dernière pièce, la fin

« du monde ou le chaos. Voyez l'Éternel qui a fait l'homme
 « à son image, ou que l'homme a fait à la sienne ; voyez-
 « le brisant d'un tour de main son ouvrage, comme un
 « enfant fait d'un joujou, et détruisant sans retour la
 « haine, la fureur, l'envie, l'ambition, la perfidie, l'hypo-
 « crisie, l'intempérance, la luxure, tous les vices contre
 « lesquels s'est vainement élevé Moïse dans ses livres,
 « qu'il n'a point écrits, tous ces vices que n'a pu déra-
 « ciner le sang de notre divin maître, qui n'a pourtant
 « été répandu que pour cela. Voyez rentrer pêle-mêle
 « dans le néant le potentat et le charbonnier, la princesse
 « et la blanchisseuse, la jolie femme et la guenon, le
 « vieillard et l'enfant nouveau-né. Voyez la poussière de
 « tous les hommes voler, confondue dans l'espace, et
 « vous présenter l'image de l'égalité absolue, la seule
 « peut-être qui ne soit pas absolument impossible, et que
 « je ne souhaite à personne. »

VI

DÉPART POUR LA FERME. CE QUI S'Y PASSE.

« Pitoyable ! pitoyable ! » dit Charles, pour engager
 une discussion qui lui fit gagner encore une heure.
 « — Pitoyable n'est pas le mot, monsieur, » reprit
 l'oncle ; « incomplète, à la bonne heure. Dis donc,
 « l'homme, qui t'a fourni toutes ces caricatures ? — Mon
 « bon monsieur, c'est un marchand bijoutier qui demeure
 « rue Quincampoix, n^o 75. — Bah ! un marchand bijou-
 « tier qui veut faire de l'esprit ! qu'il fasse de l'or avec
 « de la rosette. — Il ferait beaucoup mieux, mon cher
 « oncle, car ce qu'il y a de bien là-dedans est pris du

« *Diable boiteux*. — Cela n'est pas vrai, monsieur. Les
 « originaux que j'ai reconnus appartiennent au bijoutier,
 « comme certains tableaux de Le Sage n'appartiennent pas
 « à l'auteur espagnol qu'il a imité. D'ailleurs, monsieur
 « le critique, tout est imitation dans les arts. Il n'y a
 « point d'idées neuves, parce qu'il n'y a rien de nouveau
 « dans la nature, et que hors de la nature il n'y a rien.
 « Le mérite des artistes en tout genre se borne donc né-
 « cessairement à donner un air de nouveauté à des cho-
 « ses rebattues. — Mais, mon oncle. .. — Un moment,
 « monsieur, je finis, et par une comparaison. Un peintre
 « imagine-t-il le chêne qu'il peint, après que mille autres
 « ont peint des chênes? Il a donné son coloris au sien,
 « et les peintres futurs peindront encore des chênes qu'ils
 « coloreront à leur manière. » Charles soutenait assez
 vigoureusement son opinion ; M. Botte soutenait la sienne
 en homme qui définitivement veut qu'on lui donne rai-
 son, et l'ami Horeau disait quand il trouvait le moment
 de dire quelque chose : C'est assez drôle, cette *pièce cu-
 rieuse* ; allons, c'est assez drôle.

L'heure s'écoula en effet, comme Charles l'avait prévu.
 Quand l'homme à la pièce curieuse fut payé et parti, le
 jeune homme tira sa montre : « Midi et demi, mon cher
 oncle, et sept lieues à faire. — Qu'importe, monsieur.
 « — A quelle heure dînerez-vous? — Quand je serai ar-
 « rivé. — Il sera l'heure de souper. — Je souperai. — Et
 « quand reviendrez-vous? — Quand je pourrai. Finissez
 « vos interpellations, monsieur. Si je laissais faire ce
 « drôle-là, il me mettrait en curatelle. — Ah! mon on-
 « cle!... — Paix, et qu'on monte en voiture. »

Guillaume était de retour depuis deux ou trois heures.
 Il avait trouvé mademoiselle d'Arancey seule avec Mar-
 guerite ; il avait glissé adroitement sa lettre, et il s'était
 amusé ensuite à faire à la grosse fille quelques contes,

qu'elle avait écoutés avec avidité ; car les filles qui ont passé trente ans ont l'oreille très-active ; et pendant que Marguerite souriait bêtement aux platitudes impertinentes de M. le piqueur, mademoiselle d'Arancey était allée lire la lettre de Charles et y répondre.

Elle écrivait en quatre lignes, qu'elle redoutait l'aspect de M. Botte, qu'elle irait dîner chez un fermier du village, et qu'elle ne rentrerait qu'après le départ de l'équipage. Elle finissait par sa malheureuse phrase : « Ah ! mon cher « ami, que d'obstacles je prévois ! que de peines nous « nous préparons ! » Charles avait reçu le billet, et le lisait, pendant que l'ami Horeau soulevait M. Botte sous les bras, et le mettait dans sa calèche.

On part au grand trot de quatre vigoureux chevaux, et on s'enfile dans des chemins de traverse, toujours détestables, parce qu'un paysan ne veut pas combler pour les autres une ornière qui l'arrêterait au plus dix minutes. On est égoïste à la ville, on l'est à la campagne, à la cour, et le *primo mihi* est le grand régulateur des actions de tous les hommes.

Nos voyageurs sont cahotés pendant une lieue ou deux ; leurs épaules, leurs genoux, leurs fronts, se heurtent, et Charles s'écrie à chaque secousse : « Mon cher oncle, « vous souffrez ; retournons chez vous. — Je suis assez « de cet avis, » dit enfin Horeau, en passant la main sur deux bosses que l'os frontal de M. Botte lui avait faites au-dessus de l'oreille droite. — « Allons donc, » reprit l'homme opiniâtre, « vous êtes des femmelettes : fouette, « cocher. »

Le cocher fouette, une roue s'engage dans une ornière plus profonde que les autres. Un ressort mal trempé s'allonge, la calèche penche ; il faut s'arrêter, remonter la soupente : encore une demi-heure de perdue.

On se remet en marche ; les roues de devant enfoncent

jusqu'aux moyeux ; deux des chevaux tombent sur les genoux, et se couronnent ; il faut que le postillon gagne, à travers les champs, un village qu'on aperçoit à mi-côte. Il en rapporte de l'eau-de-vie et de la grosse toile ; il bande les genoux de ses chevaux : encore une heure de perdue.

On repart, mais au petit pas. M. Botte pense bien qu'il ne couchera pas dans son lit, et que la franchise et la gaieté du bonhomme Edmond ne le dédommageront pas des aisances qui dans son château se multiplient à chaque pas ; mais il a reproché à ses compagnons de voyage d'être des femmelettes, et il s'est imposé l'obligation de montrer du caractère. Il chante pour la première fois de sa vie, afin de prouver qu'il est au-dessus des accidents multipliés qui ralentissent sa marche ; il jurerait, s'il l'osait, à faire abîmer la voiture.

Horeau ne s'occupait plus de rien, parce qu'il avait pris le parti de s'endormir ; et comme son sang-froid lui permettait de penser à tout, il avait préalablement mis son mouchoir en quatre doubles entre son chapeau et son oreille, pour que le crâne de M. Botte ne le réveillât pas en sautant.

Charles ne pensait pas à dormir : il n'avait d'abord cherché à filer le temps que pour faire manquer net la partie, et il s'affligeait en silence, en réfléchissant qu'on arriverait à une heure où mademoiselle d'Arancey ne pouvait plus attendre personne, et où elle serait rentrée à la ferme. Ses pressentiments n'étaient que trop fondés.

On arriva enfin, et il était huit heures du soir. La tendre Sophie avait passé la journée dans une maison d'où elle pouvait voir ce qui arrivait à la ferme, et ce qui en partait. Elle était rentrée à la nuit tombante, et elle prenait le frais dans le jardin, en pensant à Charles, à

son amour, aux obstacles, aux chagrins prévus, et surtout à ces moments si doux où elle oubliait tout auprès du cher ami. Elle ne doutait plus que son adresse n'eût détourné le bizarre projet de l'oncle ; elle s'en applaudissait ; ses petites craintes étaient dissipées, quand la calèche arrêta à la porte de la cour.

Charles toussait, crachait, criait après le postillon, après le cocher, pour avertir à l'intérieur de l'approche de l'ennemi. La pauvre Sophie regagna précipitamment la ferme, avec un battement de cœur extraordinaire ; elle dit en passant à l'ami Georges, qu'elle ne se trouvait pas bien, ce qui était vrai ; qu'elle ne souperait pas, et elle n'en avait pas besoin. Pendant que ce bon Georges, alarmé, attentif, lui fait dix questions de suite, auxquelles il ne lui donne pas le temps de répondre, elle le pousse doucement de la main, et s'enferme chez elle. Elle se déshabille, elle se couche, en répétant : Ah ! cher, trop cher ami, que de peines nous nous préparons !

Charles présente la main à son oncle ; il lui aide à descendre de voiture ; il le conduit à la maison, et à chaque pas il tremble de rencontrer mademoiselle d'Arancey.

M. Botte salue Edmond, comme s'il le connaissait depuis vingt ans, et s'assied sans plus de cérémonie.

Ses gens vident la voiture, et chargent, des provisions choisies qu'on y a mises, la table de noyer que vous connaissez ; Horeau, qui a dormi assez, et qui n'a rien à dire, arrange le couvert ; Charles sort, rentre, sort encore, promène partout un œil inquiet, ne voit pas la charmante fille, et ne désespère point de se tirer de ce mauvais pas. Edmond et Georges, étonnés de ce qui se passe chez eux, fixent M. Botte, et attendent l'explication d'une installation aussi extraordinaire.

Le cher oncle prend enfin la parole : « Vous paraissez

« surpris, brave homme, de la manière dont je me pré-
 « sente chez vous. — J'en conviens, monsieur. — C'est ainsi
 « que j'en use avec le petit nombre de ceux que j'estime.
 « Touchez là ; des gens comme nous sont amis avant de
 « se connaître, et s'aiment davantage quand ils se sont
 « parlé. — Monsieur, vous me faites trop d'honneur. —
 « Vous ne savez ce que vous dites. Je ne puis vous hono-
 « rer ; mais je m'honore, moi, en vous rendant justice.
 « — Par où, monsieur, avons-nous mérité... — Ce jeune
 « homme, mon neveu, m'a raconté ce que vous avez fait
 « pour votre ancien seigneur. — Et c'est là, monsieur, ce
 « qui m'attire ces marques d'estime ? Vous n'en eussiez
 « donc pas fait autant à ma place ? — Si parbleu, je l'au-
 « rais fait. — Ma conduite n'a donc rien qui doive vous
 « étonner. — Vous avez raison, brave homme ; mais les
 « beaux traits sont si rares ! — Moi, monsieur, je les crois
 « communs. — Parce que vous jugez les autres d'après
 « vous. — D'après qui les jugez-vous donc, monsieur ?
 « — D'après l'expérience. — Je vous plains d'en avoir
 « tant. — Je vous félicite de n'en point avoir. »

Ces réponses du père Edmond avaient fait à M. Botte un plaisir singulier. Il serrait en silence les mains du vieillard ; il le regardait avec attendrissement. « Par-
 « bleu, » s'écria-t-il tout d'un coup, « si j'en avais cru ces
 « messieurs, je serais retourné chez moi, et je m'applau-
 « dis d'avoir opiniâtrément voulu vous connaître ; mais
 « vous avez des chemins de tous les diables, et entre
 « amis on doit partager les corvées ; il faut me promet-
 « tre, monsieur Edmond, que vous viendrez me voir à
 « votre tour. — Moi, monsieur, avec cet habit grossier...
 « — Que m'importent les habits, c'est l'homme qu'il me
 « faut. — Mais, monsieur... — Mais, monsieur, vous
 « dînez avec votre habit de gros drap, dans mes appart-
 « tements dorés, et vous coucherez sous mes rideaux de

« damas. — Et les gens du bel air que vous recevez chez
« vous? — Je vous marquerai des égards, et les hommes
« sont toujours de l'avis de celui dont ils mangent la
« soupe. — Je sais mener une ferme, monsieur; vous
« êtes fait pour conduire un château : restons chacun à la
« place où la Providence nous a mis. — Oh ! le drôle de
« corps ! C'est votre dernier mot? — Absolument. — Eh
« bien, n'en parlons plus. Horeau, le bonhomme pour-
« rait bien avoir raison, et il est plus philosophe qu'il ne
« se l'imagine : on ne descend jamais que pour avoir
« voulu monter trop haut. »

Il fallait que M. Botte fût de bien bonne humeur pour se rendre aussi facilement; mais, dans quelque moment qu'on le prit, il n'était pas homme à rien céder, sans obtenir d'amples dédommagements; il proposa ses conditions, qui, après quelques observations, furent acceptées par le papa Edmond.

1^o D'abord que lui, M. Botte, viendrait, quand bon lui semblerait, respirer un air patriarcal à la ferme : ce sont ses expressions. Cet article passa sans difficulté.

2^o Qu'il lui serait permis d'apporter son dîner. Accordé, à condition que le dîner du vieillard sera joint au sien.

3^o Que les bouteilles de vieux beaune et bordeaux qui demeureront intactes resteront à la ferme, attendu que le vin vieux est le lait de la vieillesse. Le présent article refusé net.

Et par amendement : Comme le père Edmond n'est pas fait pour recevoir de cadeaux, il lui sera loisible de donner aux gens de M. Botte autant de pintes de son cru, qu'il en recevra de Saint-Émilion, ou de la Côte-Rôtie. Accepté par le bonhomme, mais avec une répugnance marquée.

Enfin, pour prévenir tous retards et accidents, des

journaliers rempliront une trentaine de trous qui rendent la route impraticable, et ce, aux frais de M. Botte.

A cette dernière proposition, le vieillard serra à son tour la main du cher oncle, parce que, disait-il, le bien qui en résulterait serait commun à tous les habitants du canton.

Ce petit traité arrêté, et juré, M. Botte cria d'une voix de stentor : « A table, à table. » Il plaça Edmond à sa droite, et il fit asseoir à sa gauche M. Georges, dont il loua la figure, le maintien décent, et qu'il engagea à suivre la profession de son père, et à l'honorer comme lui. S'il eût connu Georges, il ne lui eût rien recommandé.

Horeau, pour qui une conversation sentimentale n'avait rien de restaurant, et qui mourait de faim, brisa, avec le manche de son couteau, la croûte d'un excellent pâté : M. Botte s'était mis en devoir de découper une daube à la gelée transparente, quand il s'aperçut enfin que son neveu n'était pas là. A peine en a-t-il fait l'observation, que Georges est levé, et qu'il se met à parcourir tous les recoins. Il trouve notre pauvre Charles, l'oreille fixée au trou de la serrure de la porte de mademoiselle d'Arancey, qui l'entendait agiter la clef, qui ne savait pas que ce fût lui, et qui retenait son haleine. Georges le prend très-poliment par la main, et, le tirant après lui, il le fait entrer dans la salle, et le jette sur chaise en lui faisant une profonde révérence.

On avait avalé les premiers morceaux; on avait bu quelques coups. Le bon cœur de M. Botte se dilatait; il disait des duretés à tout le monde, mais il les disait avec une gaieté originale, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours. Le bonhomme Edmond se faisait à son ton, qu'il commençait à trouver drôle, et de temps en temps il riait de tout son cœur. ... Tout à coup il joint ses mains avec force, et se levant : « Ah ! mon Dieu ! Georges, qu'avons-

« nous fait ! — Qu'est-ce donc, mon père ? — Nous voilà
 « à table, mon garçon, et notre demoiselle, qu'on n'a
 « pas avertie !... — Je ne l'avais pas oubliée, mon père ;
 « mais elle n'a pas voulu souper, et elle s'est couchée.
 « — Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle ? » demanda
 M. Botte à Charles, et il avait un air sévère !!! Charles
 rougit, pâlit, baissa les yeux et ne répondit rien.

M. Botte se tourna du côté d'Edmond, et répéta son
 interrogation. Le bonhomme raconta simplement et avec
 un air modeste ce qu'il avait fait pour mademoiselle
 d'Arancey. M. Botte lui jeta les bras au cou, et le tint
 longtemps embrassé. Il regarda ensuite son neveu, mais
 d'un œil..... Ah ! quel œil ! Charles tremblait, et Horeau
 disait, à part lui, en mâchant sa croûte de pâtée : « Il y a
 « quelque chose, il y a quelque chose. »

M. Botte n'articula plus un son jusqu'à la fin du sou-
 per. Ses regards tombaient continuellement sur Charles,
 il fronçait ses sourcils gris-noirs ; ses joues étaient enlu-
 minées et son front menaçant : le malheureux jeune
 homme se sentait prêt à défaillir. « On ne m'attendrit pas
 « par des grimaces, monsieur, » dit le cher oncle en se le-
 vant de table. « Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de
 « mademoiselle d'Arancey, que vous connaissez depuis
 « un an ? — Mon oncle... c'est que... — Pas de réponse
 « évasive, s'il vous plaît : parlez, répondez net ; vous
 « voyez bien que je ne suis pas en colère. Pourquoi, mon-
 « sieur, ne m'avez-vous rien dit de mademoiselle d'A-
 « rancey ? — Je sais, mon oncle, que vous n'aimez pas le
 « père, et j'ai craint de vous déplaire en vous parlant de
 « sa fille. — Vous deviez bien plus craindre, monsieur,
 « de me déplaire en la voyant. — Je crois, monsieur, »
 reprit Georges, « qu'il n'est personne qui ne doive se
 « féliciter de la connaître. — Ceci, monsieur Georges,
 « est entre mon neveu et moi, et ne regarde que nous ;

« souvenez-vous-en, s'il vous plaît. Charles, ordonnez
« qu'on mette les chevaux.

« — Eh! monsieur, » dit le père Edmond, « où voulez-
« vous aller à cette heure? — Chez moi. — Vous verse-
« rez dix fois en route. — C'est le pis aller. — J'ai fait
« préparer pour vous et pour M. votre ami, mon lit et
« celui de Georges. — Raison de plus pour que je parte.
« — Mais, monsieur... — Mais, monsieur, je ne suis
« pas ici prisonnier, je l'espère. — Voilà donc comment
« vous traitez ceux que vous estimez, que vous aimiez
« avant de les connaître, que vous deviez aimer davan-
« tage après les avoir connus? » Et une larme tomba des
yeux du père Edmond. M. Botte la vit cette larme...! « Je
« reste, digne vieillard, je reste; mais vous garderez votre
« lit, je le veux, je l'ordonne. Je m'arrangerai avec Ho-
« reau, de celui de votre fils. — Vous serez mal, monsieur,
« — Hé, vous m'excédez, à la fin. Je serais bien plus mal
« encore, si vous n'étiez pas bien. »

Il prend un flambeau, il sort sans ajouter un mot; il
marche, guidé par la grosse Marguerite, et Horeau le suit
en bâillant. Georges reprend la main de Charles, il le
conduit à la grange, où il s'enferme avec lui; il met la
clef dans sa poche; il se jette sur un tas de gerbes, et il
laisse notre jeune homme s'arranger comme il pourra.

Quelle nuit il passa le malheureux! Si du moins il
avait eu son Guillaume près de lui; mais c'est Georges
qui ronfle à ses côtés: il faut souffrir et se taire.

MM. Botte et Horeau avaient l'esprit fort tranquille
et le corps très-agité. « Quel lit! » disait Horeau. —
« Plaignez-vous, je vous le conseille, quand le fils unique
« est couché sur la paille. — On jurerait que ses mate-
« las sont faits avec des noyaux de pêches. — Que vou-
« liez-vous qu'on fit que vous donner ce qu'on a de
« mieux? — Hé, que pouvait-on donner de pis? je ne

« fermerai pas l'œil. — C'est bien dommage ! — Vous ne
« dormirez pas plus que moi. — J'ai pris mon parti, tâ-
« chez de prendre le vôtre. Bonsoir, monsieur Horeau.
« — Bonsoir, donc. »

Le lit était dur, très-dur, et il était étroit, et il don-
nait au-dessus des bergeries ; et le plancher était à clai-
res-voies ; et les agneaux bêlaient en tetant leurs mères,
qu'ils n'avaient pas vues de la journée ; et des insectes
très-actifs sautaient de la bergerie aux solives, et des so-
lives au lit : Horeau restait immobile et droit comme une
planche, de peur de gêner M. Botte ; M. Botte frétil-
lait comme une anguille, et disait en grommelant : « Le bon-
« homme avait bien affaire de pleurer ; je serais mainte-
« nant dans ma calèche, où je dormirais d'un bon som-
« me : dors-tu, Horeau ? — Hé ! qui diable dormirait ici ?
« — Puisque vous ne dormez pas, il faut que je vous com-
« munique une idée qui me passe par la tête. — Qu'est-
« ce que c'est, voyons ? — Est-il bien sûr que madame
« Duport soit vraiment celle chez qui Charles va dîner si
« souvent ? — Ma foi, je n'en sais rien. — Cette demoi-
« selle d'Arancey, qu'il connaît depuis un an, et dont il
« ne m'a rien dit, ne serait-elle pas cette dame que ce
« drôle considère tant ? — Cela peut être... aïe, aïe, aïe !
« — Qu'avez-vous donc ? — Cinq cents épingles m'en-
« trent à la fois dans le corps. Quels sont donc ces ani-
« maux voraces que j'enlève à la douzaine de dessus ma
« poitrine ? — Les mêmes sans doute que j'écrase à coups
« de poing sur mon estomac, sur mes bras, sur mes cuis-
« ses. — Et pas de lumière ! — Tant mieux ; c'est bien
« assez de sentir. — Je vais me jeter tout nu dans cette
« source qui est là bas en entrant. — Certes, je ne le
« souffrirai point. — Bah ! — Je vous laisserai courir
« après une pleurésie, une paralysie, n'est-ce pas ? et
« puis il n'est pas défendu de penser un peu à soi ; la to-

« talité de ces cruelles bêtes s'acharnera sur moi seul
 « quand vous n'y serez plus. Je gagne moitié à vous avoir
 « à mes côtés, et corbleu, vous y resterez. — Mon ami,
 « ayez pitié de moi, je souffre le martyre. — Paix donc,
 « monsieur, vous n'avez pas de caractère. — Eh bien, je
 « l'avoue, mais laissez-moi sortir. — Que diriez-vous si
 « vous étiez dans la position d'un saint Laurent, d'un
 « Guatimoziu? — J'y resterais, parce que je ne pourrais
 « faire autrement; mais rien ne m'oblige à rester ici, et
 « je m'en vais. »

En effet, Horeau roule son ami dans la couverture et dans les draps, et lui jette sur le corps les oreillers, le traversin et leurs habits communs; il ouvre la porte, et il trouve l'escalier. M. Botte se dépêtre le plus promptement possible de ses entraves, et il suit Horeau en lui disant à demi-voix, par égard pour le sommeil d'Edmond :
 « Le froid va te saisir, tu en mourras, malheureux. »

Horeau n'entend rien; il veut noyer tous ses ennemis à la fois. Il marche toujours, et il entend M. Botte sur ses talons. Il se hâte, il arrive dans la cour au petit trot, et il s'oriente vers la source par la ligne droite, qui est la plus courte en mathématiques, comme d'après la raison. Il disparaît tout à coup, et M. Botte, qui s'est mis aussi au petit trot, disparaît presque en même temps. Ils sont tombés tous les deux, d'un petit mur au niveau du sol, dans la mare, dont l'eau verdâtre ne réfléchit aucune lumière, et les voilà dans la fange jusqu'aux hanches.

« Ah! mon Dieu! » dit Horeau, « nous voilà noyés! —
 « Hé, non, poltron, puisque tu parles. — Si cela n'est pas
 « fait, cela ne tardera point. — J'ai bien autre chose qui
 « m'inquiète. — Moi, je ne vois rien de plus inquiétant.
 « — Si mon coquin de neveu nous trouvait là l'un et
 « l'autre? — Eh bien, il nous en tirerait. — Et les ris, et
 « les réflexions malignes, et ma dignité compromise; car

« enfin, je n'ai pas l'air d'un oncle dans l'état où me
 « voilà.... Vous aviez bien affaire, monsieur, de vouloir
 « vous lever. — Et vous, monsieur, de vouloir me suivre.
 « — Allons, pas de jérémiades; tâchons de nous tirer de
 « là. — Eh bien, aidez-moi un peu. — Hé, je suis pris
 « comme dans la poix. — C'est sûrement de la terre glaise,
 « mon ami. — C'est le diable, si tu veux, mais il faut en
 « sortir. »

Ils firent de longs efforts, qui n'aboutirent qu'à enfoncer davantage deux corps des plus solides. M. Botte, qui n'avait jamais connu d'obstacles, entra vraiment en fureur; Horeau, à qui la frayeur faisait perdre la tête, criait aussi haut que son ami. Charles, qui ne dormait pas, reconnut l'organe rauque de son oncle. Il poussa rudement Georges, et lui demanda la clef de la grange; Georges, qui croyait avoir de bonnes raisons pour la garder, la refuse net. Charles s'échauffe, Georges se possède, mais il persiste dans son refus. Querelle dans la grange, querelle dans la mare.

Marguerite battait le beurre pour le marché du lendemain. Elle prête l'oreille, elle sort, portant en avant sa lampe, et faisant *réverbère* d'une main. Le bruit confus des voix la conduit vers la mare; elle s'approche, elle regarde.... Elle pose sa lampe à terre, et se serrant les côtes de ses deux bras, elle éclate de rire au nez de l'irascible M. Botte.

M. Botte tourne alors toute sa colère sur Marguerite. Il la querelle plus vivement que jamais, et Marguerite, en riant toujours, disait à mots entrecoupés : « Je vous demande
 « pardon..... Monsieur; mais c'est que vous êtes si
 « drôle!!! »

Mademoiselle d'Arancey avait aussi ses raisons pour ne pas dormir. Ne sachant que penser de certains gros jurons qu'interrompaient des ris immodérés, elle saute de

son lit, passe une robe, et va réveiller le père Edmond. Le père Edmond passe sa culotte, descend, voit de quoi il est question, fait la morale à Marguerite, et la lui fait longuement, bien que M. Botte l'interrompît à chaque mot pour lui dire : « Monsieur Edmond, tirez-nous d'abord « d'ici. »

Lorsque M. Edmond eut méthodiquement prouvé à sa servante qu'elle avait manqué aux lois de l'hospitalité, en lui répétant ce qu'il avait retenu d'un sermon de son curé, dont les auditeurs n'étaient pas dans une mare, il fut frapper à la porte de la grange, et il parla en père qui veut être obéi. Georges ouvrit sans répliquer; Charles sortit avec lui. Ils sautèrent tous les deux dans l'eau, et commencèrent par mettre les deux infortunés à califourchon sur deux futailles vides. Ils les poussaient vers le talus pavé par où descendait le bétail pour s'abreuver, et ils riaient l'un et l'autre, bien que fortement préoccupés; mais il était difficile de ne pas rire.

Ces deux messieurs, en sortant de la mare, ressemblaient au fleuve Scamandre. Nus comme lui, crottés comme lui, grognant comme lui, il ne leur manquait, pour que la ressemblance fût parfaite, que l'élégance vigoureuse des formes et la couronne de roseaux.

« Riez, monsieur, riez, » disait M. Botte à son neveu, en traversant la cour. « Il est plaisant, sans doute, de me voir « dans cet état grotesque; mais apprenez que je ne me « suis *anglaisé* ainsi que pour avoir voulu empêcher un « fou de prendre un bain glacial à minuit. — Le motif « est très-louable, mon oncle. — Il l'est, sans doute, et de « quelque manière que je me présente devant vous, ap- « prenez, monsieur, que j'ai toujours droit à vos res- « pects. »

Charles suivit dans un profond silence son oncle et son ami, qu'on éclairait de manière à ce qu'ils pussent ramas-

ser un petit écu. Le père Edmond les consolait très-sérieusement d'une disgrâce comique, et parlait toujours, quoique M. Botte lui répétât : « C'est bon, c'est bon, en voilà assez : de l'eau chaude et une chemise. »

Mademoiselle d'Arancey les croyait tous partis. Elle restait tranquillement à sa fenêtre, parce qu'elle croyait voir deux hommes en pantalons jaunes, et qu'elle était bien aise de savoir ce que tout cela signifiait. La lampe de Marguerite et les reparties de l'oncle l'instruisirent, la troublèrent, et la modestie lui donna cette fois un prétexte tout naturel pour se renfermer. Elle rentra chez elle en se demandant pourquoi ces messieurs étaient au milieu de la mare, au lieu de dormir dans leur lit ; et ne pouvant résoudre une question qui, au fond, l'intéressait peu, elle se recoucha en pensant à Charles, toujours à Charles, rien qu'à Charles, et elle répétait de temps en temps : « Ah ! mon ami, que de peines nous nous préparons ! »

Edmond avait conduit les deux amis dans sa salle, où il avait allumé du feu ; Marguerite apporte un grand chaudron, dans lequel chauffait l'eau destinée à laver les ustensiles de la laiterie ; Georges arrive avec l'éponge de ses chevaux ; il aide à M. Botte à enjamber les bords du chaudron ; il commence à éponger vigoureusement, et son vieux père de retourner toute son armoire de noyer pour trouver ses deux chemises fines, celles où il y a des manchettes festonnées, celles enfin qu'il mettait pour tourner le dimanche les feuilletts du missel, lorsqu'il était marguillier et qu'il chantait au lutrin.

M. Botte souffrait impatiemment une opération nécessaire. Il regardait son neveu en grondant, en hochant la tête, et le jeune homme, qui depuis un quart heure n'osait plus ni rire ni parler, ne put s'empêcher de lui dire : « Au moins, mon cher oncle, vous avouerez qu'ici il n'y

« a pas de ma faute. — Pardonnez-moi, monsieur, c'est
« encore vous qui êtes cause de tout ceci. — Ah! par
« exemple, mon cher oncle.... — Si vous ne m'aviez pas
« fait un éloge emphatique de ce vieillard, je n'aurais
« pas été tenté de le connaître, et je ne serais pas debout
« dans le chaudron de Marguerite, obligé de me laisser
« éponger le derrière par Georges qui ne devait jamais le
« voir. »

Pendant que ces messieurs, décrottés et passés dans des chemises blanches, attendent leurs habits, pendant que Marguerite les cherche, Edmond entreprend de leur persuader que cette foule d'insectes n'est rien du tout, qu'il ne leur manque qu'un peu d'habitude; il ajoute qu'il est indispensable que le plancher soit à claires-voies, pour que son fils entende ce qui se passe dans la bergerie et dans l'écurie, qui est contiguë. Il finit par offrir encore son propre lit, et M. Botte de s'écrier :
« Plus de lit, morbleu, je n'en veux plus : ce sont mes
« culottes que je demande. »

Marguerite rentre, chargée des vêtements de ces messieurs. Elle n'en avait trouvé qu'une partie dans la chambre; le reste avait coulé à travers les ouvertures du plancher, était tombé dans la bergerie, avait été foulé aux pieds des brebis, et était arrangé comme vous l'imaginez sans peine. M. Botte retomba encore sur le pauvre Horeau. Il lui reprocha dix fois de suite, et sans reprendre haleine, sa manie des bains froids à minuit, et enfin il observa, avec beaucoup de sagacité, que ces habits étant hors d'état de servir, il fallait en envoyer chercher d'autres à son château.

Cette observation guérit radicalement Charles de ses envies de rire. Il jugeait, d'après le temps nécessaire pour aller et revenir, qu'on dînerait au moins le lendemain à la ferme, et que sa tendre Sophie, qu'il plaignait

avec raison, n'était pas encore sortie de sa pénible situation. Il fallut pourtant obéir au cher oncle; aller dénicher, dans un grenier à foin, le postillon, que les insectes laissaient fort tranquille, et qui dormait très-profondément; le faire monter à cheval, lui enjoindre d'aller ventre à terre, au risque de se rompre le cou, et de ramener un valet de chambre et une malle garnie.

Le papa Edmond, dans son imperturbable patience, retournait encore son armoire de noyer. Il en tire, et il présente à M. Botte l'habit de drap d'Elbeuf marron, la veste de basin brodé, et la culotte de velours d'Utrecht noir : c'est ce qu'il a de plus beau. Il offre à M. Horeau le gilet et les guêtres de coutil, la blaude bleue au tour de col brodé de rouge : c'est ce qu'il a de plus propre.

Il n'y avait qu'à choisir, de passer le reste de la nuit en chemise, ou de se servir de ce qui se trouvait. Ces messieurs firent ce que nous aurions tous fait à leur place, et ils ne se seraient pas mieux déguisés pour aller au bal de l'Opéra : ils étaient à faire mourir de rire. Georges n'y tint pas, et ce fut à lui cette fois que s'en prit M. Botte : « Hé, morbleu, monsieur, au lieu de rire comme un ni-
« gaud, comblez-moi ce trou qui ne sert à rien, et ap-
« prenez que quand on a une excellente source dans un
« coin de sa cour, on ne creuse pas une mare dégoûtante
« au milieu. » Il prend Horeau par un bras, il pousse son neveu par les épaules, et marche droit à la grange. Georges va reprendre son lit, Charles se remet dans son coin; l'oncle et son ami s'arrangent sur la paille fraîche, et M. Botte disait à Horeau, en bâillant de toute la latitude de sa mâchoire : « Je suis fort aise que la demoi-
« selle ne nous ait pas vus. La considération dépend du
« premier coup d'œil; nous voilà fagotés de manière à
« n'être pas très-considérés, et je prévois que demain
« j'aurai un grand rôle à jouer ici. — Mais demain, mon



« ami, nous ne resterons pas dans la paille jusqu'à midi, peut-être que le postillon reviendra. — Avec quel sang-froid il me dit cela ! — Que gagnez-vous à vous fâcher ? nous n'en sommes pas moins aussi ridicules l'un que l'autre. — Hé, vous devriez l'être seul, monsieur, vous qui avez commis la faute, et qui n'avez pas à faire l'oncle. » Ici les bâillements redoublent, les paupières s'appesantissent, se ferment, et le silence règne dans la grange comme dans le reste de la maison.

Il était grand jour lorsque ces messieurs se réveillèrent. Charles était sorti dès l'aurore ; il avait cherché, trouvé et saisi l'occasion de glisser quelques mots à mademoiselle d'Arancey. « Ils sont encore ici, ma Sophie. — Hé, je le sais bien, mon ami. — Ils y passeront une partie de la journée. — Ah ! mon Dieu ! — Qu'allez-vous faire ? — Je m'enfuis. » Georges parut, et on n'osa pas en dire davantage. Sophie sortit en disant au jeune paysan qu'elle passerait encore cette journée chez Claudine, qui l'aimait tant, et dont l'enfant était si mal. Georges approuva beaucoup sa demoiselle ; il était fort aise de la voir sortir, par la raison que Charles était là.

Le déjeuner était servi, M. Botte avait faim. Il fallut qu'il se décidât à paraître en marguillier devant mademoiselle d'Arancey, au hasard de compromettre ses droits à la considération. Il arrangea de son mieux ses basques et ses grands parements ; il inclina son bonnet de coton sur une oreille ; il mit une main dans la poche de la veste, dont il ne put trouver le fond ; il caressa de l'autre le jabot festonné, et il entra d'un air assez libre dans la salle, où il fut fort aise de ne pas trouver la jeune demoiselle. Il en demanda des nouvelles assez poliment pour lui : on lui répondit qu'elle ne rentrerait pas de la journée.

Il sourit d'un rire plein d'amertume ; il boit, il mange,

il se lève, et dit à Edmond qu'il sera bien aise de voir les portraits de la famille d'Arancey. Edmond ne le fait pas répéter; il prend son bâton, Horeau le suit; M. Botte ordonne à son neveu de l'accompagner, et on s'achemine vers le château.

Notre oncle avait toujours présente à l'esprit la description que son neveu lui avait faite du délabrement du manoir du marquis d'Arancey, et il trouve tout réparé, tout en état, tout en ordre, tout de la plus grande propreté. Il oublie les portraits de famille, et, revenant à ses premières idées, il demande sèchement à Edmond qui a fourni aux dépenses des réparations. « Monsieur, c'est « votre neveu. — Où avez-vous pris cet argent-là, mon- « sieur? — Mon oncle... je... j'ai... — Ces réparations « étaient-elles faites quand vous avez emprunté certains « mille écus?... — Non, mon oncle. — Vous avez donc « emprunté de nouveau? — Non, mon oncle.— Où diable « avez-vous donc pris cet argent? — Mon oncle... j'a- « vais... j'ai tiré parti... — Et de quoi, ventrebleu? par- « lez donc. — Des bijoux, mon cher oncle... — Que je « vous avais donnés? — Oui, mon oncle. — Ah! vous « vendez les bijoux que je vous donne, vous les vendez « quand j'ai tout fait pour exciter votre confiance; et « pourquoi les vendez-vous? pour faire restaurer un châ- « teau qui ne sert à personne. — Mais, monsieur, votre « neveu espère bien que mademoiselle d'Arancey l'habi- « tera un jour. — Il a dit cela, père Edmond? — Il a dit « cela, monsieur. — Venez, brave homme, faisons un « tour de jardin ensemble. Votre générosité est furieuse- « ment suspecte, monsieur mon neveu. Restez là, mon- « sieur, restez avec Horeau. — Permettez, mon oncle, « que je vous accompagne. — Je vous le défends. Res- « tez là, vous dis-je, et que je vous y retrouve à mon re- « tour. »

Charles se doute bien qu'Edmond va subir un interrogatoire dans les formes. Edmond est incapable d'un mensonge, et, ne soupçonnant pas l'intimité de Charles et de Sophie, il donnera sans doute dans tous les pièges qu'on va lui tendre. Ces réflexions désespérantes avaient troublé notre jeune homme à un point... Il était dans un désordre tel, qu'il ne pouvait échapper à Horeau, qui ne se mêlait pas de deviner. Il s'approcha de Charles, le questionna d'un ton si caressant, il le pressa avec tant d'amitié, il lui marqua tant d'intérêt, que le malheureux jeune homme hasarda de lui confier ce que, sans doute, il eût appris de son oncle une heure plus tard, et comme il n'est pas défendu d'user d'un peu d'adresse, il se fit un mérite d'une confiance qui devait lui assurer un protecteur. Laissons Charles soupirer, raconter, supplier, et suivons Edmond et M. Botte.

M. Botte s'était persuadé que, pour avoir l'air d'un homme de poids, en dépit de son accoutrement, il fallait qu'il se possédât et qu'il prît ce ton de dignité froide qui fait distinguer l'homme de ses habits. Ah ! pourquoi, dira le lecteur, M. Botte ne s'habille-t-il pas toujours en marguillier ? Hé, qu'y gagnerions-nous ? un homme du caractère de notre oncle ne peut se contraindre qu'un moment, comme certain abbé qui fait la grimace quand il est obligé de dire du bien, et surtout de Voltaire.

Les voilà dans le jardin ; M. Botte tousse, crache, en regardant Edmond ; une âme pure brille dans les yeux serrens du vieillard, et notre oncle ne doute pas que la vérité jaillisse de sa bouche.

« Monsieur Edmond, mon neveu vient-il souvent ici ?
« — Mais, monsieur, deux ou trois fois la semaine à peu
« près. — Mademoiselle d'Arancey est madame Duport,
« que le drôle considère tant ; je m'en étais douté. —
« Madame Duport, monsieur ? — Est-ce bien vous que

« mon neveu vient voir? — Il le dit, monsieur. — Et
 « vous le croyez? — Mais oui, monsieur. — Vous n'y
 « êtes pas, brave homme, vous n'y êtes pas. Qui est-ce
 « qui reçoit ses visites? — C'est moi, quand je suis au
 « logis. — Et le plus souvent vous êtes aux champs avec
 « votre fils? — Oui, monsieur. — Et alors c'est made-
 « moiselle d'Arancey qui fait les honneurs de chez vous?
 « — Oui, monsieur. — Diable! diable! Et pourquoi souf-
 « frez-vous, monsieur, qu'un homme de vingt et un ans
 « vienne chez vous trois fois la semaine? — Il m'a rendu
 « de grands services, monsieur, et je le reçois comme un
 « bienfaiteur. — Ces bienfaiteurs-là sont dangereux,
 « monsieur Edmond.

« — Dites-moi un peu, bon vieillard... — Monsieur? —
 « Mademoiselle d'Arancey a-t-elle l'habitude d'aller pas-
 « ser les journées chez cette dame Claudine? — C'est la
 « première fois que cela arrive, monsieur. — Ah! elle ne
 « s'absentait jamais avant que j'arrivasse chez vous? —
 « Jamais, monsieur. — Il y a connivence : diable! diable!

« — Quel âge a mademoiselle d'Arancey? — Bientôt
 « dix-sept ans. — Elle est jolie? — Oh! monsieur, il
 « n'est pas possible de l'être davantage! — Tant pis. Est-
 « elle sage? — Je ne lui connais que des vertus. — Tant
 « pis. A-t-elle de l'esprit? — Je ne m'y connais pas trop.
 « — Hé, monsieur, vous vous y connaissez comme un
 « autre. Tous les hommes sont à peu près susceptibles
 « des mêmes idées; leur différence essentielle est dans la
 « manière de les rendre, et si vous êtes incapable de bien
 « dire, vous ne l'êtes pas de bien entendre. Trouvez-vous
 « du plaisir dans la conversation de mademoiselle d'Aran-
 « ce y? — Oh! beaucoup, monsieur. — Tant pis. Est-elle
 « aimée dans le village? — Aimée, considérée, respec-
 « tée. — Tant pis, morbleu, tant pis. — Hé, monsieur,
 « nous serions tous bien fâchés qu'elle fût autrement;

« pourquoi vos *tant pis*, s'il vous plaît? — Cela me re-
 « garde, père Edmond. » Et M. Botte se gratte l'oreille,
 et il frotte ses joues rubicondes et dodues.

« Vous parle-t-elle quelquefois de Charles? — Jamais,
 « monsieur. — Tant pis. Écoute-t-elle quand vous en
 « parlez? — Oh! très-attentivement. — Tant pis, ven-
 « trebleu, tant pis. — En vérité, monsieur, je ne vous
 « conçois pas. — Connivence, connivence : parlons d'au-
 « tre chose.

« — Combien vous ont coûté la ferme et le château?
 « — Soixante et dix mille francs. — Combien croyez-
 « vous avoir réellement payé? — Quinze mille livres en-
 « viron. — Combien un fermier peut-il payer de rede-
 « vance ici en faisant ses petites affaires? — Mais, mon-
 « sieur, de quatre à cinq mille francs. — Vous avez fait
 « là un bon marché, père Edmond; mais vous vous êtes
 « gêné. — Beaucoup, monsieur, et sans votre neveu...
 « — Ce n'est pas de mon neveu que je vous parle.

« — Vous êtes, dit-on, dans l'intention de rendre ce
 « bien au marquis d'Arancey? — Oui, si Dieu nous l'a
 « conservé. — Il était dur, votre seigneur. — Un peu,
 « monsieur. — Beaucoup. Orgueilleux. — On le dit. —
 « Je le sais. Empruntant de toutes mains .. — Oh! mon-
 « sieur, toutes ses dettes ont été payées sur le produit de
 « la vente de ses biens. — Tant mieux; s'il revient, il
 « n'aura à rougir que de sa pauvreté; et il en rougira;
 « ces petits grands seigneurs sont si sots! En avez-vous
 « des nouvelles? — Non, monsieur.

« — Monsieur Edmond, je n'aime pas les d'Arancey;
 « mais votre excellent cœur mérite un bon conseil, et je
 « vais vous le donner : vous faites votre opération tout
 « de travers. — Comment cela, monsieur? — Le mar-
 « quis est mort civilement. Vous ne pouvez rien lui
 « donner, ni lui par conséquent à sa fille. — Mais nous

« donnerons à notre demoiselle. — Quand? — Quand
 « elle se mariera, monsieur. — Et si vous mourez avant?
 « — Mon fils pense comme moi. — Et s'il meurt aussi? —
 « Ah! mon Dieu, monsieur, quelle idée vous vient là? —
 « Avez-vous un notaire dans le village? — Oui, monsieur.
 « — Qu'il dresse sans délai un acte par lequel vous ferez
 « une donation absolue à mademoiselle d'Arancey, sous
 « la condition que vous jouirez gratuitement de la ferme
 « pendant six ans, pour vous remplir des quinze mille
 « francs et des intérêts que la demoiselle reconnaîtra vous
 « devoir, et dont elle sera quitte si votre fils et vous mou-
 « rez dans l'intervalle. Au moins vos héritiers ne la for-
 « ceront point à revendre son bien; et, d'après ce que
 « vous m'avez dit d'elle, elle les payera peu à peu, et elle
 « aura du pain à donner à son père, s'il en a encore be-
 « soin. — Ah! monsieur, que je vous ai d'obligation!
 « jamais ces bonnes pensées ne me seraient venues: que
 « je vous ai d'obligation! — Je demande une récom-
 « pense, monsieur Edmond. — Hé, monsieur, que puis-
 « je pour vous? — Défendre l'entrée de votre maison à
 « mon neveu. — Ah! monsieur, cela serait d'un dur!...
 « — Vous le devez à la réputation de mademoiselle d'A-
 « rancey. — Quoi! vous croyez?... — Oui, monsieur,
 « oui, je crois qu'une fille de dix-sept ans ne doit pas re-
 « cevoir un jeune homme, lorsque ceux qui veillent sur
 « elle sont aux champs. Reutrons, brave homme. »

Ils rentrèrent. Charles, tremblant, n'osait fixer son oncle; Horeau cherchait sur le front de son ami ce qui se passait dans ce cœur si irascible et si bon. M. Botte ne les regarda ni l'un ni l'autre, ne leur dit pas un mot, traversa les appartements, sortit du château, marcha aussi vite que le permettait son gros ventre, et laissa bien loin derrière lui le père Edmond, qui faisait tous ses efforts pour le suivre.

Le cher oncle n'était pas d'un caractère à s'occuper d'autre chose que de l'idée du moment. Animé par ce qu'il a dit, plein de ce qu'il veut dire encore, il oublie ses grands parements et sa longue veste, et son bonnet de coton ; il s'approche du premier enfant qui se trouve sur son passage, et il demande la demeure de dame Claudine. La maison bien désignée, bien reconnue, M. Botte poursuit son chemin ; il n'est plus qu'à trente pas de la chaumière.

Mademoiselle d'Arancey s'y croyait bien en sûreté : elle eût fui au bout du village voisin, je ne sais où elle n'eût pas été, plutôt que de paraître devant cet oncle si terrible. Loin de soupçonner que M. Botte pût faire un pas pour la trouver, elle attendait avec impatience le moment où il remonterait en voiture. Elle regardait à chaque instant si la porte charretière de la ferme s'ouvrirait à la fin. Elle reconnut l'habit des dimanches d'Edmond. Il l'avait sans doute mis pour faire honneur à ses hôtes ; la pauvre enfant le croyait ainsi, et sans y faire plus d'attention, elle retourna près de Claudine. Oh ! si elle n'eût pas été trompée par le déguisement, s'il eût été possible de le prévoir, le toit, la cave, le puits ;.... qui sait jusqu'à quel point la frayeur domine la raison, et quel bonheur, dans cette circonstance critique, que M. Horeau ait voulu se baigner à minuit !

M. Botte avait jugé, d'après ce que lui avait dit Edmond, que la jeune personne l'évitait, et il fondit comme un hussard dans la maison. Mademoiselle d'Arancey croyait voir paraître le bon fermier, et elle ne sut que penser de l'habit de drap d'Elbeuf sur le corps d'un inconnu. Elle regarde M. Botte, M. Botte la regarde à son tour, l'examine de la tête aux pieds, et j'ai su de Claudine qu'un sourire involontaire agita ses lèvres qu'il mordit aussitôt.

« Vous ne me connaissez pas, mademoiselle? — Non, monsieur. — Je m'appelle Botte, je suis l'oncle.... Hé, mon Dieu, qu'avez-vous donc?.... Vite, la bonne, secourez-la.... coupez ces cordons.... du vinaigre aux tempes.... allons donc, vous n'agissez pas. » Mademoiselle d'Arancey était tombée sans connaissance dans les bras de Claudine.

M. Botte, toujours bouillant, administre lui-même les secours, et quand le fichu ou le corset trahissait les secrets de l'innocence, il disait à Claudine : « L'empressement d'un homme de mon âge ne peut paraître suspect. Coupons ce cordon-ci, encore celui-là.... c'est du satin que cette peau!.... Voyons donc, le vinaigre. »

Sophie, en revenant à elle, vit M. Botte à genoux, suant à grosses gouttes, et versant du vinaigre à flots : elle crut démêler un air d'intérêt dans les yeux qu'elle redoutait tant ; elle se remit, et, honteuse d'une faiblesse qui ne pouvait la mener à rien, elle résolut d'opposer une fermeté modeste à un orage inévitable.

« Elle revient, Claudine, elle revient. Ses yeux se rouvrent, ses joues se colorent, ses lèvres s'agitent, elle va nous parler. Vous me craignez donc beaucoup, mademoiselle? — Oh ! beaucoup, monsieur. — Et pour quoi me craignez-vous, si vous ne vous reprochez rien? — Je ne crois pas, monsieur, avoir de reproches à me faire. — Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant? — Je ne dis pas cela, monsieur. — Vous le pensez. — Non, monsieur. — Qui vous a donné de moi cette opinion? — Personne, monsieur. — Pourquoi donc l'avez-vous? — Mais je ne l'ai pas, monsieur. — Pourquoi tremblez-vous en me parlant? — Ce ton, auquel je ne suis pas faite.... — Ne vous met pas à votre aise, n'est-il pas vrai? Eh bien, mademoiselle, expliquons-nous franchement, vous pensez bien d'ail-

« leurs que je suis venu ici pour quelque chose : mon
 « neveu vous aime. — Je n'ai pu l'en empêcher, mon-
 « sieur. — Vous l'aimez? — Monsieur.... — Vous l'ai-
 « mez? — Je ne puis pardonner qu'à son oncle cette
 « manière de m'interroger. — C'est répondre, cela, ma-
 « demoiselle. Vous vous aimez, j'en suis fâché; mais ce
 « n'est pas une raison pour abandonner vos foyers, pour
 « vous évanouir à mon aspect, pour ne me parler qu'avec
 « défiance; prenez mon bras, mademoiselle, et venez
 « dîner chez vous. »

Il ne lui donna pas le temps de le prendre ce bras; ce fut lui qui prit le bras de la timide Sophie; il la tira de la chaumière, et fit tomber la conversation sur des choses indifférentes. Dès qu'il ne fut plus question d'amour, Sophie retrouva sa présence d'esprit; elle répondit avec justesse, avec grâce, et M. Botte ne marchait plus qu'au très-petit pas. Il s'arrêtait de temps en temps, il écoutait, et de temps en temps il avait l'adresse de tourner l'entretien sur un sujet nouveau. Mademoiselle d'Arancey se flattait qu'il prenait quelque plaisir à l'entendre; cette persuasion faisait naître sa confiance, et la pureté des expressions, et les tours heureux, et la finesse des idées, tout était employé, bien innocemment, sans doute; M. Botte souriait quelquefois : c'était beaucoup.

Ils arrivèrent à la porte de la ferme. M. Botte s'arrêta, et fixant la jeune personne d'un air sévère : « Mademoi-
 « selle, qu'est-ce que la vertu? — Je ne vois pas, mon-
 « sieur, à propos de quoi.... — Je n'ai pas besoin d'à-
 « propos, mademoiselle. Qu'est-ce que la vertu? — C'est,
 « je crois, monsieur, la pratique exacte de ce qu'on doit
 « aux autres et à soi. — N'oubliez donc jamais, made-
 « moiselle, ce que vous devez à vous, à Edmond, à moi,
 « et rappelez-vous sans cesse que dans votre position il
 « n'est pas d'amour innocent. »

Charles parlait avec feu à Horeau dans un coin de la salle. On ouvre la porte : c'est son oncle et mademoiselle d'Arancey. Charles est frappé de cette apparition ; mais sa tendre amie paraît calme, et il ose espérer. Il prend les mains de ce cher oncle, et il tombe à ses genoux. Que dira-t-il qui rende ce qu'il éprouve ? Ses regards suppliants disent tout.

« Je n'aime pas les scènes dramatiques, monsieur, « levez-vous. — Je vous prie de croire, monsieur, dit « Sophie, que je n'approuve point cette démarche de « votre neveu. — Si je vous en croyais capable, made- « moiselle je vous mépriserais, et je ne vous répondrais « pas. »

Le dîner ne fut pas gai. Tout le monde, excepté Edmond, était dans un état de contrainte qu'on ne savait pas également dissimuler. M. Botte avait juré d'être impénétrable ; il le fut pour la première fois, et peut-être par ostentation. Mais Horeau était ému autant qu'il pouvait l'être ; mais Charles ne tenait pas sur sa chaise ; mais Sophie ne levait pas les yeux, de peur de rencontrer ceux du bon ami, et de le regarder.... comme on regarde ce qu'on aime. M. Botte observait tout et glaçait toutes les langues. Il y avait là un autre observateur qui n'était pas moins à craindre : c'était Georges, qui, ne sachant que penser de l'entretien particulier du cher oncle et de son père, de la visite rendue à mademoiselle d'Arancey, de la manière presque amicale dont on avait fait le trajet de la chaumière à la ferme, cherchait la vérité sur tous les visages. Il la trouvait sur celui de Charles, et ce visage ne lui disait rien qu'il ne sût déjà. Mais celui de M. Botte ne disait rien du tout, et c'était lui surtout que Georges eût voulu pénétrer. Il sentit qu'il ne lui convenait pas de prendre la parole où étaient son père et M. Botte ; mais en cédant au respect dans lequel on l'avait élevé pour la

vieillesse, il ne put empêcher des soupirs, qu'il s'efforçait d'étouffer, de s'échapper avec violence.

Le retour du postillon termina le dîner le plus ennuyeux, et mit fin à l'embarras général. Ces messieurs sortirent pour prendre des habits à eux, et Charles, qui comptait bien profiter de leur absence, ne put trouver mademoiselle d'Arancey seule une minute, une seconde. Toujours Georges, l'opiniâtre Georges. Il la suivait partout; il désolait nos pauvres jeunes gens : ils avaient tant de choses à se dire !

Ils se plaignaient intérieurement de l'importunité de Georges, et ils vont se trouver bien plus malheureux encore : il fallait que la prophétie de mademoiselle d'Arancey s'accomplît dans toute son étendue. M. Botte, en prenant congé d'Edmond, lui recommanda de ne pas oublier le notaire, et le pria de notifier de suite ses intentions à son neveu. Le bon vieillard ne savait comment s'y prendre pour dire quelque chose de désagréable; cela ne lui était peut-être arrivé de sa vie. Cependant il s'agissait de la réputation de sa demoiselle, et cette considération l'emporta sur sa répugnance. Il tira Charles à l'écart, et lui déclara, avec tous les ménagements qu'il put imaginer, que l'entrée de la ferme lui était désormais interdite.

Charles ne se posséda plus. Il cria à l'injustice, à la tyrannie, il articula même le mot ingratitude. Georges, instruit par ces exclamations, respira avec plus de liberté. M. Botte, pour prévenir les scènes tragiques, qu'il n'aimait pas, ordonna à son neveu de le suivre; il glissa en passant un louis dans la main de la grosse Marguerite, il monta en voiture, et partit.

Que devint la tendre Sophie à cette défense, aussi extraordinaire qu'inattendue? Comment expliquer la conduite d'Edmond? Elle ne se permit pas un murmure.

Mais ne plus voir l'homme qu'elle chérissait uniquement, qu'elle aimerait toute sa vie; cacher sa douleur, à Georges surtout, qui n'eût pas manqué de vouloir prouver combien cette interdiction était sage et nécessaire..... Quelle situation! elle avait prévu des obstacles, des peines : elle n'en était pas moins inconsolable .

Charles, de son côté, était au supplice. Il n'osait faire éclater son dépit dans la voiture, et les efforts qu'il faisait pour se contraindre altéraient visiblement tous ses traits.

« Vous ne voyez donc pas, mon ami, dans quel état est
« votre neveu? — Pardonnez-moi, monsieur. — Ce jeune
« homme m'afflige. — Et moi aussi. — Et c'est là tout ce
« que vous voulez faire pour lui? — Monsieur Horeau,
« vous allez me conseiller de l'éloigner à jamais de ma-
« demoiselle d'Arancey, afin que je les rapproche. —
« Vous m'aviez promis, mon ami, d'oublier ma petite
« ruse en faveur de votre jardinière. — Ne m'en faites
« donc pas souvenir. — Je ne vous conseille pas. — Et
« vous avez raison. — Mais vous me permettrez de vous
« observer..... — Je ne permets rien. — Que vous devez
« au moins des consolations..... — A un homme de
« vingt et un ans. S'il a du caractère, qu'il s'en serve;
« s'il n'en a pas, qu'il s'en fasse un. Brisons là s'il vous
« plaît. »

Horeau leva les épaules, appuya sa tête dans l'encoignure de la calèche, s'endormit, et à force de détours dans les terres, le cocher évita les ornières, et on arriva au château sans accident.

VII

FUITE. VOYAGE.

M. Horeau trouva, en rentrant, une lettre de sa femme. Elle se plaignait de ses longues absences, et elle remarquait que, si on doit beaucoup à son ami, on doit plus encore à son épouse et à ses enfants. Horeau les aimait tendrement; il n'était pas fâché de garder une exacte neutralité entre l'oncle et le neveu, et il annonça son départ pour le lendemain matin.

Charles employa sa nuit à remplir sept à huit feuilles de papier, qui furent remises à Guillaume, et comme il lui restait mille choses à dire, il passa à écrire encore toutes les heures de la journée où il n'était pas obligé de paraître devant son oncle. Il ne lui restait que cette consolation, et plus il en usait, plus il sentait qu'elle ne suffisait pas à un cœur dévoré d'amour et de chagrin.

M. Botte croyait avoir tout prévu; mais les amants ont aussi leur providence. Le cher oncle n'imaginait pas qu'un vieil orme fût l'entrepôt de la ci-devant si douce, et maintenant si triste correspondance: il l'eût fait abattre indubitablement. Guillaume revint avec la lettre, la très-longue lettre que Sophie avait écrite de son côté. Jamais son style n'avait eu ce feu brûlant, cet abandon. Tel est l'effet des obstacles inattendus; ils électrisent, ils irritent; la raison se tait, la passion parle seule.

« Ah! » disait Charles à Guillaume, « faut-il ne plus
« revoir celle qui écrit ainsi! — Pourquoi, monsieur, ne la
« verriez-vous plus? — Je suis banni de la ferme. —
« Edmond, son fils et leurs gens dorment la nuit. — Et
« les chiens veillent. — On les empoisonne. — Mais ma-
« demoiselle d'Arancey.... — Elle résistera d'abord,

« c'est dans l'ordre ; elle cédera ensuite , c'est dans la
 « nature. — Je n'oserai jamais lui proposer.... — Je le
 « proposerai, moi. — Et comment ? — J'écrirai, je vous
 « ferai malade, et j'assurerai qu'une entrevue vous rendra
 « la santé. — Mentir à mademoiselle d'Arancey ! — C'est
 « moi qui mentirai pour vous. — Mais ce serait moi qui
 « t'autoriserai. Non, Guillaume, non, je ne descendrai
 « pas au mensonge, on ne trompe pas une femme qu'on
 « respecte. J'ai promis d'ailleurs de ne plus suivre tes
 « conseils. »

Guillaume n'entendait rien à cette délicatesse, par la raison très-simple qu'il en était incapable. Il ne la croyait pas même sincère, et il imagina que le service le plus signalé qu'il pût rendre à son maître était de le servir malgré lui, en lui laissant la ressource de le désavouer, si les circonstances l'exigeaient. Or, comme un homme, malade d'amour, ne cesse d'écrire que lorsqu'il n'a plus la force de tenir sa plume, Guillaume ne trouva pas d'inconvénient à remettre à l'ordinaire les lettres de Charles, et il en composa une tout à fait propre à ajouter, à ce que souffrait déjà la malheureuse Sophie, le tourment de l'inquiétude. Beaucoup de tendresse, l'humeur des contrariétés, et avec cela des alarmes nouvelles, il n'en fallait pas tant, selon Guillaume, pour déterminer la jeune personne à recevoir son amant en secret.

Il part avec son double paquet ; et il arrive au pied de l'orme, enchanté de rendre la tranquillité à un maître, tel qu'il n'en trouverait pas un second. Depuis qu'on ne chassait plus, il n'avait absolument rien à faire que ses courses à la ferme, et il serait dispensé de courir, du moment où Charles prendrait la peine de courir lui-même.

Il avait déposé ses dépêches dans le creux de l'arbre, avec les précautions accoutumées ; il n'y avait rien trouvé, ce qui lui paraissait extraordinaire, et il regagnait le che-

min, lorsqu'il vit arriver, du côté de la ferme, une voiture qu'il crut reconnaître. Il s'arrête, il regarde... il ne peut en croire ses yeux... c'est M. Botte, seul dans un cabriolet. Qu'a-t-il été faire là, si mystérieusement? Serait-il aussi frappé du mérite de mademoiselle d'Arancey, et penserait-il à jouer le tour le plus cruel à son collatéral? Au reste, la jeune personne est sa maîtresse; elle ne consentira pas à déshériter son amant. Il est probable que M. Botte n'a pas vu cacher les lettres, et si on consent aux visites nocturnes, il est à présumer que le cher oncle se trouvera bientôt dans l'impossibilité d'épouser.

Ainsi raisonnait Guillaume, et Guillaume se trompait à bien des égards. D'abord, M. Botte avait reconnu le piqueur d'assez loin, et il avait rangé son cabriolet derrière une haie, pour le laisser passer sans en être aperçu, et pour observer ensuite sa manœuvre. Il l'avait vu quitter la route battue, s'approcher de l'orme, descendre de cheval, tirer quelque chose de sa poche, se remettre en selle, regagner le chemin, et tourner vers son château. M. Botte ne soupçonnait pas les détails; mais il jugeait en gros que cette conduite équivoque annonçait quelque nouvelle ruse d'amour, et sans s'embarrasser davantage d'être vu ou non de Guillaume, il résolut d'éclaircir encore cette affaire. Il s'arrêta en face de l'orme, et fit signe au coureur qui ne le perdait pas de vue, de venir à lui.

Guillaume s'approcha aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu de reproches à se faire : ces demi-coquins sont toujours d'une sécurité inaltérable. « Que fais-tu si loin du château? — Monsieur, votre neveu ne chasse plus, les jambes de vos chevaux s'engorgent, et je les promène. — Ah! tu leur fais faire des promenades de quatorze lieues! Aide-moi à descendre, maraud. »

M. Guillaume saute à terre d'un air tout à fait gracieux; il présente le poignet, et M. Botte lui ordonne de passer

son bras dans les rênes de son cheval. « C'est cela, astu-
« cieux valet ; garde main'tenant mon cabriolet jusqu'à
« mon retour. » Guillaume reste bravement, en sifflotant un petit air, et M. Botte marche droit à l'orme. Guillaume ne siffle plus, et M. Botte tourne autour de l'arbre, regarde en bas, en haut, et Guillaume se remet à siffloter. M. Botte voit le creux que vous connaissez bien, et il s'avise d'y allonger un bras tout entier ; Guillaume éprouve quelque inquiétude. M. Botte en tire un paquet, et Guillaume fait une grimace... ah !

Le cher oncle revint d'un air triomphant, en tournant et retournant le paquet. Point d'adresse ; mais pas de doute sur sa destination. L'ouvrira-t-il ? Non, les secrets de son neveu lui appartiennent, et il ne doit juger que ses actions. Cependant les gouvernements se permettent souvent ces sortes de licences, et M. Botte gouverne sa maison. « Non, » dit-il, « non, n'imitons jamais les autres dans
« ce qu'ils font de blâmable ; restons purs, si nous exi-
« geons que nos subordonnés le soient. » Il remonte dans son cabriolet, et, sans daigner adresser un mot au piqueur, il reprend le chemin de la ferme.

Guillaume le regardait aller, et ne sifflotait plus : ce n'est pas qu'il fût embarrassé de se justifier d'avoir obéi à Charles, dont il dépendait plus directement, et qui seul était comptable de ce qu'il écrivait. Mais son billet, à lui Guillaume, l'intriguait singulièrement ; il n'était pas facile d'y donner une tournure innocente. Aussi incapable de s'affliger sérieusement que de se repentir, il se remit à siffler, et se proposa, en cas d'événement, de se retirer chez certaine veuve du village, très-éveillée et très-confiante, à laquelle ce qui pouvait arriver de pis était d'être ruinée un peu plus tôt, si la bouillotte et la fortune continuaient de lui être cruelles.

Il rentra au château, et rendit à Charles un compte

exact de ce qu'il avait vu et entendu. Pas de lettres de Sophie, premier sujet de réflexion ; une visite clandestine de l'oncle, sujet de méditation plus grave encore. Ce fut sur ces deux points que roula une conférence très-longue et très-inutile, puisqu'on ne savait pas ce qui s'était passé à la ferme. Guillaume prétendait que la présence de M. Botte avait empêché mademoiselle d'Arancey d'approcher de l'orme maudit : Charles soutenait que pendant que son oncle causait avec Edmond ou son fils, elle avait dû trouver plus d'un moment favorable ; et comme les amants ne connaissent que les extrêmes, qu'ils se désespèrent sans raison, comme ils se flattent sans motifs, Charles prononça net que Sophie n'aimait que faiblement, et qu'elle cédaux obstacles qui se multipliaient à chaque instant. Ils défendaient tous deux leur opinion avec chaleur, lorsqu'une voiture arrêta à la porte cochère, et que cinq à six claquements de fouet se firent entendre. Charles voulait se cacher dans les entrailles de la terre ; Guillaume lui démontra que la chose était impossible, puisque le président de l'Académie de Berlin n'y avait pas réussi, et il ajouta que, lorsqu'une scène est inévitable, il est plus sage d'aller au-devant, et d'en finir, que de s'enterrer vif. « Je reste, moi, monsieur, pour recevoir mon congé à l'instant, si on doit me le donner, et n'y plus penser dans une heure. »

M. Botte entra dans l'appartement de son neveu, avec un air de dignité qui ne lui allait pas des mieux, mais qui ne laissait pas d'être imposant. Il avait jugé que dans les grandes occasions il faut, pour se rendre respectable, se respecter soi-même. « J'ai remis, monsieur, à mademoiselle d'Arancey, deux lettres que j'ai trouvées dans un trou d'arbre, et qu'elle n'a pas fait difficulté de décheter et de lire devant moi. — Deux lettres, mon oncle ! — Il m'est dur, monsieur, d'ajouter des reproches

« à ceux que vous vous faites peut-être vous-même ; mais
« je condamne ouvertement... — Deux lettres, dites-
« vous, mon oncle ! — Je condamne votre persévérance
« à égarer cette jeune personne, à l'avoir amenée à entre-
« tenir une correspondance que l'honneur n'approuve
« pas. Sa réputation est le seul bien qui lui reste au
« monde, et vous faites tout pour le lui ravir. — Moi,
« mon cher oncle ! — Vous, monsieur. Que serait-il ar-
« rivé, si quelque autre que moi eût trouvé ces lettres,
« sans suscription à la vérité, mais dont les expressions
« sont tellement claires, qu'il serait impossible, à quicon-
« que connaît mademoiselle d'Arancey, de n'être pas
« convaincu de son intelligence avec vous. — Par grâce,
« mon cher oncle, permettez-moi de dire un mot. —
« Voyons ce mot, monsieur. — Je n'ai écrit qu'une let-
« tre. — Je le sais, monsieur ; mais avez-vous connais-
« sance de la seconde ? — Mon cher oncle, je vous jure
« que non. — Mademoiselle d'Arancey me l'avait juré
« pour vous. Voici sa réponse, monsieur. — Comment
« mon oncle, vous avez daigné... — Oui, monsieur, j'ai
« mieux aimé être votre commissionnaire, que de vous
« voir compromis avec ce faquin, qui pâlit en affectant
« une contenance ferme. Monsieur, qui confie ses secrets
« à un valet, est un sot ; qui lui livre l'honneur de sa
« maîtresse, est criminel. J'ai fini, monsieur ; que je ne
« vous gêne pas, voyez ce qu'on vous écrit. »

« Votre piqueur, monsieur... monsieur ! » répète Charles en soupirant. « — Lisez, lisez donc. — Votre pi-
« queur, monsieur, a la hardiesse de m'écrire. Monsieur
« votre oncle me rassure sur votre santé, et on s'appuie
« cependant d'une maladie imaginaire pour me faire des
« propositions indignes de moi... Ah ! Guillaume, ah !
« malheureux ! » s'écrie Charles. « — Poursuivez, mon-
« sieur, poursuivez. — Vous les ignorez, sans doute, ces

« propositions ; car, si je vous ai montré de la faiblesse,
 « je n'ai pas du moins mérité votre mépris. Ce billet est
 « le dernier que vous recevrez de moi. Monsieur votre on-
 « cle le veut ainsi, et je me sou mets.

« Je vous salue.

« SOPHIE D'ARANCEY. »

« Mon oncle, je ne peux m'y méprendre ; c'est vous
 « qui lui avez dicté ce billet. — Non, monsieur ; mais je
 « l'ai décidée à l'écrire. — Et vous n'avez pas craint de me
 « désespérer ! — Je ne crains jamais rien, quand je fais
 « mon devoir. — Votre devoir, cruel... votre devoir ! —
 « N'oubliez pas les vôtres, monsieur. Le premier est la
 « soumission, et mademoiselle d'Arancey vous en donne
 « l'exemple. Insensé, vous parlez de mariage ! Comment
 « exigerez-vous de vos enfants ce respect que vous êtes
 « prêt à me refuser ? Vous parlez de mariage ! et vous ne
 « savez pas encore qu'il faut honorer avant celle qu'on
 « veut estimer après. — Mon oncle, mon cher oncle, je
 « suis sans excuse, je le sens ; mais ayez pitié de votre in-
 « fortuné neveu ; ne m'accablez pas de toutes les manières
 « à la fois. Laissez-moi du moins la satisfaction de lui
 « écrire, de savoir qu'elle ne m'oublie pas. Vous n'avez
 « jamais aimé, mon oncle... — Non, jamais. — Et vous
 « ne soupçonnez pas quel trait empoisonné vous enfon-
 « cez... — Finissons, finissons, s'il vous plaît. Est-ce un
 « roman que nous faisons ici ? » Et M. Botte sonne.

Tous ses domestiques entrent à la fois. « Je vous ai fait
 « dire de vous tenir prêts au premier signal, et je vais
 « vous notifier mes intentions : elles sont invariables. Je
 « défends, à qui que ce soit, de monter à cheval, pour
 « quelque cause que ce puisse être, sans mon ordre posi-
 « tif. Je défends qu'on se charge d'aucun message, écrit
 « ou verbal, qui ne sera point émané de moi. Je défends

« qu'on laisse entrer qui que ce soit au château, sans m'en
« prévenir à la minute, et qu'on y reçoive personne en
« mon absence, Horeau excepté. Je veux bien vous déclara-
« rer qu'il s'agit ici d'autre chose que d'une cruche de
« vin volé, et si quelqu'un transgresse mes ordres, il en-
« courra, sans espoir de retour, toute mon indignation.

« Guillaume, je vous chasse, et j'interdis à vos anciens
« camarades toute communication avec vous. L'affaire
« que vous savez n'est connue que de moi, de mon ne-
« veu, de certaine dame et de vous : s'il en transpire
« quelque chose, c'est que vous aurez parlé, et alors mal-
« leur à vous. »

Ses domestiques retirés, il dit à son neveu : « Il m'en
« aurait trop coûté de vous humilier devant mes gens. Je
« vous ai ménagé, autant que je l'ai pu ; mais j'en ai dit
« assez pour que personne ne vous obéisse. Je vous laisse
« votre liberté, parce que je vous ai mis dans l'impos-
« sibilité d'en abuser : mademoiselle d'Arancey ne vous
« recevra plus.

« Allons, allons, » se disait M. Botte, en rentrant dans
son appartement, « il faut que j'avoue qu'il m'en a coûté
« pour jouer le père noble pendant un quart d'heure ;
« mais j'aime à me rendre justice : je n'ai parbleu pas
« mal rempli mon rôle. »

Il est inutile de peindre ce que souffrait Charles, privé de toute espèce de communication avec son amie. Ceux qui aiment se feront un tableau fidèle de son état : les gens indifférents ne comprendraient pas l'espèce de frénésie qui l'égarait. Il accusait, et son oncle, et Sophie, et le ciel ; et ne sachant plus à qui s'en prendre, il s'accusait lui-même. Il semblait se complaire à chercher tous les raisonnements qui pouvaient éteindre jusqu'au dernier reste d'espérance. C'est ce qu'on appelle, je crois, en tragédie, en drame et en roman, nourrir sa douleur.

Il la nourrissait en pure perte; l'oncle barbare n'était pas témoin de ses transports; il n'y avait pas seulement d'écho dans sa chambre.

Le matin, il était défait, pâle, abattu comme une fleur frappée d'un coup de soleil, et il s'en applaudit: c'est ainsi qu'il faut être pour intéresser. Il descendit, persuadé que son oncle, qui ne veut pas l'entendre, le regardera du moins. Il apprend qu'il vient de partir encore dans son cabriolet. Ce nouveau coup remonte sa tête affaiblie. « C'en est fait, » dit-il, « elle me sacrifie à la fortune; « elle est indigne de m'occuper davantage: qu'elle s'efface de ma mémoire et de mon cœur. »

Ces choses-là sont très-faciles à dire. Je ne connais pas d'homme qui n'en ait dit autant au moins une fois en sa vie; mais l'exécution?..... Charles, en parlant ainsi, courait de chambre en chambre, et il ne s'apercevait pas que deux ruisseaux de larmes venaient de s'ouvrir, et qu'il se donnait en spectacle aux gens de la maison qui se trouvaient sur son passage. Ils l'aimaient, parce qu'il était bon, et à cent questions différentes, dictées toutes par un intérêt vrai, il répondait: « Qu'elle s'efface de ma mémoire et « de mon cœur. »

Cette manière de répondre n'était pas propre à dissiper les inquiétudes. On le crut fou, et on commença hautement à déplorer son sort. On se confirma dans cette opinion, lorsque Charles, qui entendait à merveille, confus du ridicule qu'il se donnait, s'enfuit à toutes jambes, et fut se renfermer chez lui. Quand le maître est absent, et le neveu en démence, la femme de charge est vice-reine, et comme l'autorité est le hochet des gens de toute espèce, la femme de charge donna emphatiquement ses ordres. On ne grille pas des croisées en une heure; mais il ne faut pas tant de temps pour les boucher avec des matelas, et pour ôter à un malade tous les meubles et les instru-

ments qui peuvent lui être nuisibles ; voilà ce que prescrivit la dame, et sept à huit domestiques menaçaient déjà Charles d'une obscurité absolue : « Vous vous trompez, mes amis, » leur dit-il avec un sourire plein de douceur, « ma raison n'est pas aliénée ; je serais trop heureux de l'avoir perdue. » Comme tout le monde sait qu'un homme qui sourit avec douceur n'est pas maniaque, la femme de charge, qui se piquait d'avoir du caractère, osa s'approcher de Charles. Elle lui parla, il répondit juste. Elle s'assit près de lui, le consola, l'encouragea, sans savoir de quoi il était question. Mais il y a un protocole qui s'applique à toutes les maladies de l'âme : c'est ainsi que ceux qui visitent, par politesse ou par intérêt, un moribond, à qui ils ne savent que dire, lui répètent le mot *patience* jusqu'à satiété. C'est avec ce mot qu'on calme quelquefois le prisonnier qui soupire après sa liberté, le plaideur qui attend un jugement, le mari qui a une femme acariâtre, le papa devenu grand-père avant le mariage de sa fille, etc., etc.

Quelque violents que soient nos chagrins, nous aimons à être plaints ; nous savons gré à ceux qui nous entourent d'entrer dans notre situation ; le cœur s'ouvre alors à un sentiment doux qui le soulage. Charles, qui dans toute autre position aurait ri des contes de la femme de charge, lui prêtait une oreille attentive ; il lui contait ses peines sans s'en apercevoir : il semble qu'on en diminue le poids, en croyant les verser dans le sein d'un autre ; et le malheureux, qui n'avait plus son Guillaume, avait besoin de quelqu'un qui l'écoutât. La femme de charge savait tout, excepté le nom de la demoiselle et les vues que Charles soupçonnait à son oncle.

Les femmes sont compatissantes. On les en loue, comme on applaudit à leur beauté, sans réfléchir que ce sont deux dons de la nature, où leur volonté n'est entrée

pour rien. Elles sont compatissantes, surtout pour les peines d'amour, parce que ce sont celles qu'elles éprouvent le plus fréquemment, et par l'impossibilité de prévenir l'aveu d'un amant, et par les combats que l'amour livre à la vertu, lorsqu'elles se sont déclarées, et par l'inconstance des hommes, qui ne leur laisse souvent que le regret de s'être rendues. La confiance de Charles lui valut des soins plus affectueux, plus suivis. Les conseils vinrent ensuite; car nous avons tous l'amour-propre de vouloir conseiller : il semble que celui qui se rend à notre avis reconnaisse en nous une sorte de supériorité.

De mille et un conseils que reçut Charles, et auxquels on joignait tantôt un consommé, tantôt la gelée de pommes, un seul lui parut bon à suivre : c'était d'écrire à son oncle, puisqu'il ne voulait pas l'entendre. Il était à présumer qu'à travers ses fréquentes exclamations, il lirait une lettre du commencement à la fin, et Charles se mit à son secrétaire.

C'est une grande affaire que d'écrire à ceux qu'on craint : il faut ménager leurs opinions, leurs faiblesses, et quelquefois leur bêtise. Il faut leur dire qu'ils ont tort, sans les heurter, sans les offenser, et il faut plus que de l'esprit pour cela. Aussi Charles déchirait, recommençait et déchirait encore : ce n'est pas qu'il manquât d'esprit; mais il était très-amoureux, et nous savons ce qu'est un amoureux aux yeux de tout le monde, sa maîtresse exceptée. La journée se passa à causer, à prendre des restaurants et à écrire. Cette lettre, si difficile à faire, se fit enfin, et la dernière ne valait pas mieux que les autres. Mais Charles ressemblait alors à ces auteurs qui sont persuadés d'avoir fait un excellent ouvrage, quand ils ont tourmenté bien longtemps une imagination bien ingrate.

La femme de charge, qui met de l'importance à tout, vient lui dire à l'oreille que M. Botte est rentré; il se

lève pour aller remettre sa lettre, et il donne en passant un coup d'œil à la glace, bien involontairement sans doute, car un amant malheureux ne doit pas s'occuper de sa figure. Il se trouve au moins aussi laid que le matin ; plus, ses cheveux en désordre ; le col de la chemise ouvert ; il est presque tenté d'être content de lui.

Il se présente à l'appartement de son oncle ; le valet de chambre lui dit que monsieur s'est trouvé incommodé, qu'il s'est couché, et qu'il repose. Charles s'en retourne tristement ; la femme de charge lui fait bassiner son lit, l'engage à se reposer, et Charles se laisse déshabiller, bien décidé à ne pas dormir, pour être plus mal encore, s'il est possible, le lendemain. Mais la nature, qui ne se prête pas à nos petits arrangements, agit d'après ses lois ordinaires : Charles dort, et profondément. Il était très-beau en se réveillant, et il n'en fut pas plus gai.

Il se présente de nouveau à l'appartement de M. Botte.
« Il est parti, monsieur. — Quand ? — Au point du jour.
« — Comment ? — Dans son cabriolet. — Pour aller où ?
« — Il ne me l'a pas dit, monsieur. »

Charles, excédé de tous ces contre-temps, et ne sachant à quoi s'arrêter, fut consulter la femme de charge, qui, prenant goût à un rôle qui lui donnait une certaine consistance, lui conseilla, après avoir réfléchi longtemps, de placer sa lettre sur le bureau de son oncle, qui ne manquerait pas de la trouver le soir. C'est que les bons conseillers ne sont pas faciles à trouver ; et voilà pourquoi nos rois ne consultaient leur conseil que pour la forme.

Le valet de chambre n'avait pas de raison pour empêcher Charles de déposer une lettre sur le bureau de son oncle. Le pauvre jeune homme cherche l'endroit où sa supplique sera mieux en vue, et son nom le frappe sur un papier qu'il rangeait pour mettre le sien en évidence. Il était clair que cet écrit avait rapport à lui, et, s'il y

avait de l'indiscrétion à le lire, il était constant que personne n'en saurait rien. Nous connaissons bien des gens que la certitude de l'impunité a conduits bien plus loin. Charles lit :

« Envoyez-moi de suite, monsieur Horeau, mon tapissier
« et mon peintre. Que le premier apporte deux ameuble-
« ments de la première élégance, et l'autre des couleurs
« de toutes les façons : le prix n'y fait rien.

« Charles, à ce que m'a dit mon valet de chambre, fait
« des extravagances, qui me déplaisent autant qu'elles
« me donnent d'inquiétude. Décidément il a besoin
« d'une femme, et je veux le marier pour en finir.
« Demain, je le présente à sa future, qu'il ne connaît pas
« encore.... »

« C'en est trop, c'en est trop ! » s'écrie le jeune homme ;
« je n'obéirai pas. » Il déchire sa lettre, et écrit au bas
de celle de son oncle :

« Vous n'avez pas le droit de disposer de moi. Gardez
« vos bienfaits ; ils sont trop chers à ce prix. Soyez
« heureux, si vous pouvez l'être après avoir causé ma
« mort. »

Il sort ; il rencontre le valet de chambre, et lui applique un vigoureux soufflet pour le guérir de la manie des rapports ; il se fait ouvrir la porte ; il traverse une partie du village : Guillaume était devant la maison de sa petite veuve, sur le compte de laquelle on jasant.... ah ! « Hé,
« où allez-vous, monsieur, dans ce désordre effrayant ?
« — Je vais me noyer. — Comment, vous noyer ! — Mon
« oncle veut me marier.... — Je ne vois là rien de désespérant. — A une femme que je ne connais pas. —
« On fait connaissance. — Et que je déteste déjà. — Il
« n'est pas nécessaire d'aimer sa femme ; et puis, n'avez-
« vous pas la ressource du huitième sacrement ? — Le-
« quel donc ? — Le divorce est le sacrement de l'adultère »

« tère. — Pas de mots : tu dois aussi être las de la vie.
 « — Moi, monsieur, pas du tout. — Viens te noyer avec
 « moi. — Écoutez donc, monsieur, il est toujours temps
 « d'en venir là. Réfléchissons un peu, s'il vous plaît. —
 « Mes réflexions sont faites. Veux-tu te noyer? — Non,
 « monsieur. — Adieu donc, Guillaume. » Et Charles s'en
 allait droit à la rivière.

Le piqueur l'arrête par le bras : « Un moment donc,
 « monsieur. Vous avez réfléchi, c'est à merveille; mais
 « je suis bien aise aussi de vous communiquer mes
 « idées. Il ne faut pas vous marier, puisque vous avez
 « tant d'aversion pour la future; et il faut bien moins
 « vous noyer, parce qu'il n'y a pas de remède à cette
 « sottise-là. — Il n'y a pourtant qu'un de ces deux partis
 « à prendre. — Bah! Vous sentez-vous la force de résister
 « à votre oncle en face? — Non. — Eh bien, partons.
 « — Pour aller où? — Je n'en sais rien. — De quoi vi-
 « vrons-nous? — Deux jeunes gens aimables sont-ils
 « jamais embarrassés? — Mais tu as une maîtresse. —
 « Nous commençons à être las l'un de l'autre. Et puis,
 « elle n'a presque plus rien; je veux être généreux, et
 « lui laisser quelque chose. Avez-vous de l'argent? —
 « Trente louis, environ. — Avec cela et mon activité,
 « nous ferons le tour du monde. »

On n'est pas très-fâché, quand on veut se noyer, de rencontrer quelqu'un qui en empêche. Par désespoir et par ostentation, Charles se fût jeté à l'eau. Gagné par des raisons qui n'étaient pas fort bonnes, mais qu'un reste d'amour pour la vie lui faisait trouver excellentes, il se laissa conduire. Guillaume le fit entrer chez sa veuve, lui fit prendre un verre de vin, mit deux ou trois chemises dans ses poches, sortit sans prendre congé de la délaissée, mena son désespéré à la poste, le monta à bidet, et fouette, postillon.

M. Botte rentra à son heure ordinaire, très-satisfait des opérations de sa journée. Qu'avait-il fait? Vous le saurez plus tard. Il ordonne qu'on lui envoie son neveu. « Il est sorti, monsieur. — Quand? — Ce matin. — Comment? — A pied. — Pour aller où? — Il ne me l'a pas dit, monsieur. »

Le cher oncle, sans s'inquiéter davantage, passe dans sa chambre pour finir son épître à Horeau, et l'expédier par un de ses gens. Il lit les deux ou trois lignes de son neveu, et il demeure anéanti. Revenant bientôt à sa vivacité naturelle, il se lève, en s'écriant avec violence : « Oh ! le malheureux ! il me fera mourir. » Il court le château à son tour, en répétant : « Le malheureux ! le malheureux ! » Il s'en va dans le village, et laisse ses gens persuadés qu'une maladie particulière est attachée à cette famille-là.

Il entre dans toutes les maisons, il s'informe : les uns ont seulement vu passer Charles ; les autres ne l'ont pas vu du tout ; et à chaque démarche infructueuse, il s'écriait : « Le malheureux me fera mourir ! »

Il interrogea enfin la petite veuve, dont il ignorait les petites intrigues, et là il commença à respirer. Il apprit que Charles avait voulu se noyer ; que Guillaume l'en avait empêché, et qu'ils étaient allés prendre des chevaux à la poste.

« Je n'aurais pas cru, » dit M. Botte en allant à la poste, « que ce coquin de Guillaume pût faire une bonne action. Ces gredins-là ressemblent apparemment à ceux qui ont la fièvre intermittente : ils ont leurs bons et leurs mauvais jours. »

Il fait appeler le postillon qui a conduit son neveu. « Quelle route a pris mon drôle? — Celle de Mantes, monsieur. — Vite des chevaux à ma chaise, et un courrier en avant. »

Il se donne à peine le temps de prendre du linge, son couteau de chasse, une volaille froide et un flacon de son meilleur vin. La femme de charge, son valet de chambre lui font mille observations sur les inconvénients de ce départ précipité, sur la fatigue qu'il doit causer, sur les accidents qui peuvent en résulter ; une transpiration arrêtée.... « Je m'en moque. — Une attaque de goutte dans « un cabaret de village. — Je m'en moque. — Une sciatique, une paralysie, une apoplexie. — Un diable qui « vous emporte. — Si M. Horeau était ici..... — Il n'y « est pas. — Vous pourriez faire partir quelqu'un de « sûr... — Hé, le fugitif se moquerait de tout le monde, « il n'y a que moi qui puisse le ramener, et il faut que « je le trouve. Si ce malheureux peut vivre sans moi, je « sens que je ne peux vivre sans lui. » Il ordonne au postillon qui court en avant, de s'informer, à chaque poste, de la route que suit son neveu, et le voilà lui-même roulant sur le chemin de Mantes, au grand galop de deux forts chevaux.

Charles et Guillaume allaient de leur côté comme des gens qui craignent d'être suivis, et ils étaient toujours parfaitement montés, parce qu'ils payaient partout en grands seigneurs. Leur manière de voyager avait bien ses désagréments : des bottes à la hussarde, des pantalons de velours, et à toutes selles ; mais des déserteurs n'y regardent pas de si près. Le grand air, le mouvement du cheval, la variété des objets, tout contribuait à rafraîchir le sang salpêtré de Charles ; il ne disait rien à Guillaume ; mais en dépit de douleurs causées par une excoriation naissante au coccyx, il se félicitait intérieurement de ne s'être pas noyé.

En arrivant à Mantes, le piqueur, qui s'était érigé en *factotum*, demanda la poularde fine, et Charles en mangea sa moitié, sans trop se faire prier. Quelques verres de

bourgogne, que son compagnon versait à courts intervalles, dissipèrent en partie les nuages qui embrunissaient son imagination, et en arrivant à Vernon, c'était presque un homme comme un autre.

M. Botte payait comme eux, allait aussi vite qu'eux, et ne s'arrêtait nulle part; mais ils avaient sept à huit heures d'avance, et probablement il ne les eût joints que sur les bords de l'Océan, ou en Angleterre, ou aux grandes Indes, sans un accident qui peut arriver à tout le monde, mais qui déranger singulièrement les projets des uns, en servant ceux de l'autre.

Charles avait donné quelques louis à Guillaume pour payer leur dépense commune, et le reste de son or était dans une poche de son gilet. Les soubresauts continuels du précieux et lourd métal avaient enfin percé la poche; Charles, en descendant de cheval, à Vernon, reconnut qu'il était ruiné.

Dans toutes les contrariétés qu'il éprouvait, son premier mouvement était de s'affliger, et celui de Guillaume de chercher un remède au mal. Il vide ses poches, rassemble sa grosse et sa menue monnaie, et se trouve encore possesseur de dix-huit francs. Charles se désole en contemplant ces tristes restes, et Guillaume se met à rire.

« Écoutez donc, monsieur, il fallait en venir là un mois
« plus tard; supposons que nous avons vécu un mois de
« plus. Et puis misère est mère d'industrie: tant que
« j'ai de l'argent, je suis paresseux comme un maître. —
« Si du moins je savais un métier. — Fi donc, monsieur,
« c'est la ressource de ceux qui n'en ont point. Je joue
« très-bien au billard, pas mal du violon, parfaitement
« le piquet, et nous avons deux figures avec lesquelles on
« se présente partout. D'abord, monsieur, nous allons
« renoncer aux chevaux de poste, par la raison très-
« simple que nous n'avons plus de quoi les payer, et que

« nos postérieurs se refusent à cette manière de voyager.
« Nous monterons sur la galiote de Rolleboise, qui est
« bien la plus jolie petite voiture.... Vous ne la connais-
« sez pas, monsieur? — Non, Guillaume. — Vous en
« serez enchanté. Une diversité, une odeur, des ai-
« sances!.... et, ce qui est à considérer, dix à douze
« sous par personne, pas davantage, pour faire dix à
« douze lieues. — C'est quelque chose que ce dernier
« article. — Et comme les situations les plus désastreuses
« en apparence ont toujours un beau côté, si monsieur
« votre oncle fait courir après nous, ce qui est possible
« et même probable, ses limiers se trouveront en défaut
« à Vernon, parce que nous allons nous embarquer inco-
« gnito. »

Charles n'avait pas l'idée de cette galiote de Rolleboise, et en y entrant, il se crut dans l'arche sainte, où s'entassèrent tous les animaux que le Père éternel voulut conserver, et d'où fut exclu le serpent maudit, pour avoir tenté Ève; ce qui fait que je suis très-embarrassé pour savoir d'où viennent ces beaux serpents à sonnettes qui font tant peur aux voyageurs, et ces Nègres, et ces Albinos, et ces Cafres, qui ne sont ni de la structure ni de la couleur de Noé. Supposons, pour tout concilier, que madame son épouse et mesdames ses brus enfantèrent des monstres pour multiplier les espèces; admettons que les controversistes et les inquisiteurs sont aussi descendants de Noé, et Dieu nous garde de toutes les espèces de monstres qu'il a mises au monde pour ses menus plaisirs.

Revenons à la galiote, aussi mal bâtie et aussi dégoûtante que l'arche. Vingt à trente nourrices, chantant chacune leur air pour apaiser le nourrisson qui crie, le torchant en lui présentant un bouton couleur de suie de cheminée, et serrant précieusement sous le siège et la

couche et le contenu ; des soldats fumant, buvant, jurant ; des marchands de bœufs jouant à la *quarante de rois*, avec des cartes grasses, et tout le monde parlant à la fois ; un air épais, dont les poumons repoussent en vain les impuretés ; et enfin la courbe du bâtiment, qui contraint ceux qui sont assis le long du bordage à passer vingt-quatre heures les reins ployés en deux : voilà la galiote de Rolleboise. On y trouvait autrefois des capucins, dont le fumet s'alliait à merveille aux autres diverses odeurs.

« Allons, monsieur, » dit Guillaume, « un peu de courage. Vous n'avez jamais fait de réflexion sur les avantages d'un air doux et pur. Vous verrez demain avec quel plaisir vous respirerez celui de la campagne : il n'est pas de petite observation pour le sage. » Après cette courte exhortation, Guillaume s'approcha des marchands de bœufs. Il raisonna sur les coups, pour entamer la conversation ; il parla du marché de Poissy ; il se récria sur l'énormité des droits qu'on y perçoit, et il prouva avec sagacité que les droits excessifs sont la ruine d'un gouvernement, parce qu'ils produisent la fraude. Il ajouta que les droits modérés ne laissant pas au fraudeur un bénéfice proportionné aux risques, le trésor public y gagne, et par des rentrées plus considérables, et par des gages de moins à payer aux employés. Les marchands de bœufs, charmés de sa logique, posèrent leurs cartes, et, pour preuve de leur bienveillance, le régalerent d'un petit verre de détestable eau-de-vie, que, dans la galiote comme dans les maisons d'arrêt, on vend très-cher aux prisonniers.

A la faveur de ses gentilleses, Guillaume parvint à faire son cent de piquet, et c'est là qu'il en voulait venir. Je ne sais si la fortune lui fut favorable, ou s'il en savait plus que le jeu, mais en deux ou trois heures il gagna

de quoi payer la barque, et vivre grandement le lendemain ; séance remarquable pour des gens à qui il ne restait presque rien.

Comme on n'allume qu'une chandelle dans la galiote, qu'on ne la mouche jamais, qu'on ne peut pas jouer sans y voir, avec des cartes dont les signes sont couverts d'un glaci s de crasse, Guillaume renonça à pousser sa chance ; il se coucha sous son banc, parce qu'il ne pouvait plus tenir dessus ; il appuya douillement sa tête sur un paquet de couches qui se trouva à sa portée, et il s'endormit en répétant : « C'en est, décidément, c'en est. »

Depuis longtemps Charles, à qui l'intérieur était insupportable, s'était établi sur le pont. Étendu sur des cordages, il regardait les étoiles en pensant à mademoiselle d'Arancey. Une nuit se passe de cette manière comme au bal. Qu'importe, quand le jour paraît, qu'on se soit amusé ou non la veille ? Le passé n'est plus, le présent nous flatte peu, et notre imagination nous pousse dans l'avenir.

C'est en se jetant dans cet avenir, que M. Botte supportait la continuité d'un voyage dont le succès était fort incertain. Lorsqu'il arriva à Vernon, il avait gagné une heure ou deux sur les fuyards, et il espérait les joindre le lendemain soir ; c'est beaucoup que d'espérer. Mais que le prophète-roi a eu raison de dire que les projets des hommes ne sont que vanité ! M. Botte se désespère, en apprenant que son neveu a quitté la poste à Vernon, et qu'on ne sait de quel côté il a tourné. Il met en l'air tous les domestiques de l'auberge ; il caresse, il gronde, il promet ; il va lui-même de cabaret en cabaret ; il dépeint son déserteur et son compagnon ; ses émissaires courent à l'entrée des différentes routes : on se réunit sans avoir le moindre renseignement, et M. Botte finit par se

dépiter, s'emporter, tempêter et se mettre à table.

En faisant honneur à un copieux repas, il pensait au parti qu'il avait à prendre. Le plus court était de retourner à son château ; et en effet, que pouvait-il gagner à imiter ces héros de roman, qui vont sans savoir où, et qui cherchent sur la route de Calais leur dame, qui a pris le chemin de Bordeaux ? Il interrompait ses réflexions par des imprécations énergiques contre son neveu, contre ceux qu'il venait de payer largement, et qui n'avaient rien découvert, et il se félicitait intérieurement qu'au moins Guillaume fût avec Charles pour l'empêcher de se noyer.

Il avait passé le reste de la journée à penser, à manger, à crier, comme Charles passait la nuit à compter les étoiles, et il se disposait à se coucher, lorsqu'un domestique avisé lui dit tout à coup, en bassinant son lit : « Monsieur, il me vient une idée lumineuse. — Voyons-la, maladroit. — Personne n'a pensé à la galiote. — Courons à la galiote, et un louis pour toi, si tu me fais découvrir quelque chose. » Il sort en manteau de lit, sans penser à reprendre sa perruque ; le valet court après lui un fallot à la main : ils entrent au bureau. Les signalements donnés avec la plus scrupuleuse exactitude, le buraliste répond avec humeur qu'il est là pour faire sa recette, et non pour guetter au passage les enfants de famille qui font des frasques à leurs parents. M. Botte envoie le receveur au diable ; le receveur réplique sur le même ton. M. Botte lui jure qu'il le fera casser ; le receveur lui rit au nez. M. Botte veut lui couper les oreilles : il a laissé son couteau de chasse à l'auberge.

Le valet, qui veut gagner son louis, ne se rebute pas, et conduit le cher oncle chez un de ces êtres qui ne font rien de toute la journée, à l'exception de deux heures où ils attendent les voitures de terre et d'eau pour s'empa-

rer des paquets des voyageurs, et les faire contribuer. Celui-ci se rappela très-bien d'avoir vu monter sur la galiote les deux hommes qu'on lui désignait. « Prends bien
 « garde de te tromper. — Oui, monsieur. — Habit vert,
 « parements, collet et poches galonnés. — Oui, mon-
 « sieur. — Chapeau bordé. — Oui, monsieur. — Cinq
 « pieds six pouces. — Oui, monsieur, — Cheveux châ-
 « tains. — Oui, monsieur. — Figure heureuse. — Oui,
 « monsieur. — Puisque tu as si bien observé, tu me
 « diras comment l'autre est fait. — Rien de remarquable,
 « monsieur.... — Comment, maraud! — Qu'une très-
 « belle tête. — A la bonne heure. — Un peu de votre air.
 « — Peut-être bien. — La taille admirable. — C'est cela,
 « mon ami, c'est cela. Le malheureux enfant est sur la
 « galiote. »

La vérité est que le crocheteur n'avait rien observé du tout ; mais on l'avait prévenu qu'il serait bien payé, et de l'argent qu'on escroque n'est pas de l'argent volé, selon le code de la canaille et de bien des gens dits comme il faut. Au reste, le crocheteur avait deviné juste, c'est tout ce qu'il fallait à M. Botte, qui paya, qui rentra, et qui se consulta ainsi qu'il suit :

D'abord, il était excédé d'avoir couru en chaise et à pied ; ensuite, il y avait environ douze heures que la maudite galiote était partie ; enfin, il était impossible de se trouver au débarquement. Ce qu'il y avait de mieux à faire était donc de se coucher, et c'est ce que fit M. Botte. Il s'endormit en pensant que deux hommes qui ne vont qu'à petites journées sont bientôt pris, surtout quand on a des renseignements aussi positifs que ceux du crocheteur.

Le lendemain, Charles et Guillaume étaient entrés modestement, à pied, aux Andelys, ville assez ignorée du vulgaire, mais très-connue des antiquaires par un puits

que Caligula, qui aimait l'extraordinaire, fit percer sur une pointe très-élevée, dont la Seine baigne la base. Or, comme la pointe est d'un accès assez difficile, les habitants puisent tout bonnement de l'eau à la rivière, et abandonnent le puits de Caligula, ou d'un autre, qui n'en est pas moins une extravagance remarquable.

« Personne, monsieur, » dit Guillaume, « ne viendra
 « nous chercher ici. — Je ne le crois pas. — Ce trou est
 « éloigné des grandes routes. — Je le sais. — Passons-y la
 « journée. — Soit. — Vous vous reposerez. — J'en ai
 « besoin. — Et moi, qui ai la tête et le cœur libres, je
 « ferai la petite partie. — Tu perdras notre reste. — Si
 « je ne le joue pas, nous le mangerons dans deux jours, et
 « je ne trouve encore ici qu'une très-petite différence. —
 « Tu as raison. — Et puis, monsieur, des jeunes gens
 « aimables comme nous se tirent toujours d'affaire. Les
 « femmes des petites villes aiment beaucoup les étrangers,
 « parce qu'ils emportent le secret avec eux. — Oh ! ne
 « me parle plus des femmes. — Je m'étais bien promis
 « de ne plus manger de truffes, qui m'avaient donné une
 « indigestion de tous les diables : deux jours après j'en
 « étais plus fou que jamais. — Oh ! j'ai du caractère. —
 « Chanson. — Les femmes me sont odieuses. — Cela ne
 « durera pas. — Toute ma vie. — Tarare. » Et en causant ainsi, ils entrèrent à l'auberge de l'*Égalité*, où on est considéré et servi à l'égalité de ses moyens.

VIII

AVENTURES.

On ne s'annonce pas fastueusement quand on a vingt ou trente francs à deux, et on prend naturellement sa place au coin du feu de la cuisine. C'est là que Charles pensait, en déjeunant, à sa splendeur éclipsée, aux désagrément qui l'attendaient, aux difficultés d'exister, et à l'humiliation de vivre en égal avec son valet, assez mauvais sujet. Mais lorsqu'il se rappelait les procédés affreux de mademoiselle d'Arancey, et surtout ce mariage arrêté, il sentait la nécessité de fuir, n'importe comment, et il se résignait.

Guillaume, toujours content de son sort, caressait sa bouteille à l'autre coin de la cheminée, et suivait des yeux tous les mouvements du cabaretier, qui allait et venait, qui arrosait son rôl, sans faire beaucoup d'attention à lui. Il était pourtant nécessaire de connaître les ressources qu'offrait la ville à l'indigence adroite, et le gargotier s'obstinant au silence, Guillaume le rompit par une exclamation. « Parbleu! monsieur, c'est une « bien belle ville que les Andelys. — Superbe, monsieur. « — Deux mille âmes au moins. — Mais peu s'en faut. — « De la société? — Brillante. Des cafés, des billards? — « Et un spectacle!... Ah! c'est cela qu'il faut voir. — Un « spectacle?..... Ah! j'entends, les marionnettes, les « ombres chinoises. — Qu'est-ce que c'est, monsieur, « qu'est-ce que c'est? des marionnettes, des ombres « chinoises! la tragédie, monsieur, la comédie, jouées « par des gens du premier mérite; la troupe de Mor- « tagne, entendez-vous, monsieur, la troupe de Mor- « tagne; la salle de plain-pied, tapissée dans le pourtour

« d'un point de Hongrie ; huit pieds d'élévation du théâtre
 « à la charpente ; *Castigat ridendo mores* écrits en lettres
 « noires sur un rideau gris, et douze sous aux premières
 « places. Des marionnettes, des marionnettes !

« — Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, monsieur.
 « — Non, mais c'est que des marionnettes..... — Et les
 « actrices sont-elles un peu jolies ? — Charmantes, mon-
 « sieur. Il faut voir madame Floridor avec sa robe de
 « gaze chinée, son jupon de damas jaune, son chignon
 « retroussé, son chapeau à la bibi, et sa grande mouche
 « à côté de l'œil gauche ; ses bras nerveux, son regard
 « téméraire : la voix un peu fatiguée ; mais des qualités !
 « Point de domestiques, point de femme de chambre,
 « faisant tout elle-même, et faisant tout bien ; aimant son
 « mari, ses camarades, son public : oh ! madame Floridor
 « est une femme accomplie. — Ce que vous m'en dites
 « me donne la plus grande envie de la voir. Et où est ce
 « spectacle enchanteur ? — Dans mon grenier, monsieur. »
 Guillaume, qui n'y tenait plus, s'en fut sur la porte pour
 ne pas rire au nez de l'impertinent louangeur.

Non-seulement le gros Thomas tenait spectacle dans
 son grenier, mais il logeait et hébergeait la troupe, ce
 qui ne plaisait pas du tout à madame Thomas, parce que
 ces messieurs et ces dames mangeaient beaucoup, buvaient
 de même, ne payaient pas, et que madame Floridor pin-
 çait quelquefois les joues de son mari. Elle ne laissait
 échapper aucune occasion de marquer son mécontente-
 ment, et, choquée des éloges que son époux prodiguait
 à l'actrice, elle accourut les poings sur les hanches : « Il
 « te sied bien de te mêler de tout cela ! Fais la cuisine,
 « animal. — Je la fais aussi, ma femme. — Oui, et tu
 « donnes ton bien à manger à ces gens-là. — Ils me paye-
 « ront. — Jamais. — Voilà comme vous êtes, madame Tho-
 « mas. Et la pièce nouvelle qu'ils donnent ce soir, où il

« y a du chant, de la prose, des vers, trois combats et
« deux empoisonnements ; et madame Céphise qui débute
« dans cette pièce, et qui arrive de Gisors, précédée d'une
« étonnante réputation ; et le char du roi de Maroc qu'on
« promène en ce moment par les rues, hein ? D'ailleurs,
« ces messieurs m'abandonnent la recette, et je la ferai
« moi-même à la porte. »

La contestation n'eût pas fini de longtemps si Charles, que ses réflexions ne rendaient pas sourd, ne l'eût interrompue en riant aux éclats ; Guillaume rentra, et se mit tout à fait à son aise. M. et madame Thomas, qui ne concevaient pas qu'on trouvât le mot pour rire dans ce qu'ils avaient dit, fronçaient déjà le sourcil : Guillaume, qui avait toujours un moyen prêt, demanda une seconde bouteille, et la sérénité se rétablit sur les deux grosses faces.

Guillaume, voyant Charles en belle humeur, saisit le moment en homme habile, et le tira à l'écart. « Monsieur, « lui dit-il, vous vous plaignez d'être sans asile, sans « moyens, sans consistance. — Oui, cela m'affecte, Guil- « laume. — Ayons l'air de tenir à quelque chose. — C'est « là la difficulté. — Rien de si aisé, faisons-nous comé- « diens. — Es-tu fou ? — Pourquoi donc, monsieur ? les « sots les recherchent, les gens d'esprit s'en amusent ; et « qu'a-t-on à craindre, quand on a pour soi ces deux « espèces-là ? — Mais des comédiens des Andelys ? — « N'en faites pas fi, monsieur ; nous ne serons peut-être « pas les meilleurs de la troupe. — Ah ! Guillaume ? — « Vous êtes piqué, j'en augure bien. — Allons, va finir « ta bouteille, et fais-moi grâce de tes contes. — Je n'en « démordrai pas, monsieur. Nous serons comédiens pour « avoir un état ; et je jouerai au billard pour vivre ; car « je prévois que les bénéfices sont maigres dans le gre- « nier de M. Thomas. Vous prendrez les amants pas-

« sionnés, c'est votre genre, et toutes les femmes sou-
 « tiendront à leurs benêts de maris que vous êtes
 « excellent. Moi qui ai l'esprit vif, une gaieté inaltérable,
 « je jouerai les valets. Je serai de plus auteur : deux ta-
 « lents médiocres se soutiennent mutuellement. Je met-
 « trai en vaudevilles la chronique scandaleuse de l'en-
 « droit. — On l'intentera des procès. — Je n'ai rien à
 « perdre. — On te mettra en prison. — On se lassera de
 « m'y nourrir. Enfin, monsieur, nous n'avons rien, nous
 « ne savons rien ; l'oisiveté ne vous vaut rien, et il faut
 « jouer la comédie, ou vendre des chansons, ou nous
 « faire prédicateurs. »

Et, sans attendre la réponse de Charles, Guillaume va
 chercher M. Thomas jusque dans son garde-manger. « Je
 « suis touché, notre cher hôte, des scènes scandaleuses
 « que vous fait votre femme. — Cela ne regarde personne.
 « — Laide et vieille, elle doit être acariâtre. — Vous
 « n'êtes pas obligé de coucher avec elle. — Mais je le suis,
 « en conscience, de rétablir la paix dans le ménage. —
 « Impossible, mon ami. — Pourquoi donc ? Madame Tho-
 « mas craint que vos acteurs ne la payent pas, et je pré-
 « tends, moi, doubler, tripler, quintupler vos recettes.
 « — Ah ! parlons, monsieur, parlons. — Il faut que vous
 « sachiez. . . . Ah ! qu'est-ce que c'est que ce violon pendu
 « entre ce gigot et ce jambon ? — C'est celui du musicien
 « unique que nous possédons aux Andelys. Il s'est
 « démis le poignet en tombant de dessus une escabelle,
 « d'où il faisait danser la jeunesse du lieu. — C'est mal-
 « heureux cela. — Et comme j'avais eu le malheur de lui
 « fournir quelques pintes de cidre sur ses émoluments
 « de la soirée, ma femme a mieux aimé les avoir données
 « sur le violon que sur rien. — Permettez-vous, mon-
 « sieur Thomas ? . . . Diable ! il n'est pas mauvais cet in-
 « strument-là. — Vous en jouez comme un ange. —

« N'est-ce pas ? — Si je pouvais ajouter ce soir le mérite
 « d'un orchestre aux charmes d'une pièce nouvelle. —
 « Ah ! j'entends, je ferais l'orchestre à moi tout seul. —
 « Par conséquent, pas de rivalité, pas de jalousie, pas de
 « mauvais tours à craindre de vos camarades. Les applau-
 « dissements pour vous, absolument pour vous. — Ce
 « n'est rien, monsieur Thomas, que ces applaudissements-
 « là, je prétends à d'autres succès. »

Ici Guillaume prend cet air prépondérant au moyen
 duquel la nullité en impose aux imbéciles. « Tel que vous
 « me voyez, monsieur Thomas, je jouais avant-hier l'*Im-*
 « *promptu de campagne*, à Rouen. — En vérité ? — Je
 « me suis sauvé en habit de costume, parce que le com-
 « missaire de police, dont la femme avait des bontés pour
 « moi, voulait me faire arrêter à la sortie du spectacle,
 « par mesure de sûreté générale. Vous sentez combien il
 « est avantageux de se sauver en habit de costume : on
 « est toujours prêt à entrer en scène. Mon camarade n'est
 « pas de ma force, mais il promet ; et puis la figure la
 « plus heureuse, un air si décent.... Oh ! nous tournerons
 « à nous deux toutes les têtes des Andelys. Monsieur Tho-
 « mas, il faut à l'instant même nous présenter à la
 « troupe. »

Madame Thomas, qui ne se souciait pas du tout que la
 troupe se recrutât, vint dire à Guillaume, en le regardant
 sous le nez : « Que mon mari vous présente ou non, je
 « vous déclare que je n'ai plus de place chez moi, et
 « surtout à table. — Paix donc, ma femme, paix donc ! Un
 « acteur de Rouen..... — Fût-il de Paris ; ils ne payent
 « pas plus leurs dettes les uns que les autres. — Ma-
 « dame Thomas, voilà six francs ; prenez vos deux bou-
 « teilles et vos côtelettes de mouton. » Et Guillaume, en
 proférant ces mots en vrai héros de théâtre, jette ma-

jestueusement et d'un bras arrondi son écu sur la table.

Rien ne touche les humains de toutes les classes comme l'argent comptant. Pendant que madame Thomas rendait, Guillaume faisait sonner les deux ou trois écus qui restaient dans sa poche, et la cabaretière lui rendit sa monnaie avec assez de politesse. Guillaume osa l'embrasser d'un air moitié tendre, moitié badin, et madame Thomas ne tint pas à ce dernier trait. Elle sourit aussi agréablement que peut sourire une femme laide, et le cabaretier de s'écrier : « Eh bien , ma femme, je suis un im-
« bécile, je suis une dupe, je dois me borner à faire la
« cuisine, je ne me connais pas en hommes..... Non-seu-
« lement celui-ci est grand acteur, mais il joue du vio-
« lon !... Un petit air à ma femme, s'il vous plaît, mon-
« sieur. — Je n'ai rien à refuser à madame. » Et Guillaume reprit le violon. Madame Thomas l'écoutait avec un plaisir, un ravissement, une extase..... elle lui jeta tout à coup les bras au cou, puis, tournant sur un pied comme sur un pivot, elle crie à tue-tête : « Baptiste ! Baptiste ! » Ce Baptiste était le garçon d'écurie.

« Baptiste, cours chez le tambour de la ville ; qu'il fasse
« un bruit d'enfer à tous les coins de rues, et qu'il
« annonce pour ce soir un violon..... D'où vous ferai-je
« venir ? — Ma foi, madame, d'où vous voudrez. — De
« l'Opéra. — Ah ! ce serait trop fort. — Mais la recette
« serait faite. — Mais on se moquera de moi. — Mais la
« recette, monsieur, la recette. — Mais le ridicule, ma-
« dame, le ridicule. — Vous viendrez de l'Opéra, mon-
« sieur, ou mon mari ne vous présentera point. — Allons,
« Baptiste, le sort en est jeté : je viens de l'Opéra. »

Ces derniers mots sont à peine prononcés, que M. Thomas quitte son tablier et son bonnet de coton. Il conduit Guillaume à son billard, où il était permis à ces messieurs de jouer pour rien jusqu'à l'heure où les paysans arri-

vaient. Madame Thomas suivait son mari et le protégé pour ajouter son mot en cas de nécessité.

Guillaume fait d'un coup d'œil la revue de la majorité de la troupe. Un grand drôle avait une redingote de soie cramoisie, percée au coude ; ses cheveux retroussés étaient encore chargés de la poudre rousse de la veille, et la moitié du visage était couverte d'une brûlure qui disparaissait le soir sous le blanc d'Espagne et le vermillon. Un autre était en bottines jaunes, probablement parce qu'on raccommodait ses souliers. Le troisième avait un habit noir, un gilet blanc rayé de rouge, une culotte de lustrine, et un vieux bas de soie lui servait de cravate. La marque était tenue par une dame en petites mules vertes, en bas couleur de chair, en jupon court de piqué blanc, sale ; une gorge délabrée se laissait voir dans les intervalles d'un fichu de gaze éraillée ; et à l'énorme mouche qui lui couvrait la tempe gauche, Guillaume reconnut madame Floridor. Il la salua très-respectueusement, et il allait commencer une harangue propre à lui concilier les bonnes grâces de la princesse, lorsque le grand homme à la joue brûlée apostropha durement M. Thomas, et priva madame Floridor des jolies choses qu'on allait lui adresser. « Il est bien
« extraordinaire, monsieur Thomas, que vous soyez dans
« l'inaction à l'heure qu'il est. — Qu'y a-t-il donc, mon-
« sieur Floridor ? — Le fourgon de Gisors va arriver, et
« la chambre de madame Céphise n'est pas prête. — On
« l'arrangera, monsieur Floridor. — Allons, allons, mon-
« sieur, un peu de vivacité. Votre table de noyer, vos
« six chaises de serge jaune, votre fauteuil à grand dos-
« sier, et qu'on pendre au plancher votre lustre de fer-
« blanc, garni de ses quatre chandelles. Il est inouï,
« monsieur, il est inouï qu'un homme comme moi soit
« obligé de tout dire à un homme comme vous. — Vous

« le prenez avec mon mari sur un ton bien haut, mon
 « sieur Floridor. — C'est celui qui me convient, madame.
 « — Apprenez qu'un homme comme M. Thomas vaut
 « tous les comédiens du monde. — Présomptueuse cuisinière ! — Cette cuisinière-là ne doit rien à personne,
 « entendez-vous, monsieur ; elle ne doit rien à personne.
 « — Parce que les gens de cette ville préfèrent le cabaret
 « à la bonne comédie. Mais on a des ressources, madame,
 « des effets, une garde-robe et une pièce nouvelle ce
 « soir. — Un salon dont la pluie a lavé la couleur sur vos
 « charrettes ; un habit rose-pêche broché en vert, dont
 « une fleur vous couvre les deux épaules, et dont la queue
 « se perd dans votre poche ; une robe de procureur ; un
 « habit d'arlequin ; un... — Du vin frelaté, des viandes
 « passées, des sauces détestables, et de l'impudence, voilà
 « vos ressources, madame Thomas. — Que vous épuiseriez
 « bien vite, monsieur Floridor, si je vous laissais faire.
 « Ne soyez pas si dédaigneux, monsieur, ou je garde la
 « robe de chambre d'indienne de mon mari, et ce soir
 « vous jouerez votre empereur turc comme il vous plaira.
 « — Ah ! ma chère madame Thomas, si je n'ai pas la robe
 « de chambre, je suis perdu d'honneur, de réputation. —
 « Vous apprendrez, monsieur, qu'il faut être civil quand
 « on a besoin des gens, et qu'on leur doit. — Vous avez
 « raison, ma chère madame Thomas ; mais je joue ce soir
 « un tyran, et j'entrais dans l'esprit de mon rôle. — Hé !
 « monsieur, tyrannisez votre souffleur, vos accessoires,
 « votre femme, et laissez-moi tranquille. — Je reconnais
 « mes torts, je m'en repens ; que diable voulez-vous de
 « plus ? — Du vin frelaté, des sauces détestables ! —
 « Mais entendez donc, barbare, que je vous fais mes ex-
 « cuses.

« — Allons, allons, ma femme, un peu de considéra-
 « tion. Ce qui prouve que monsieur ne pense pas ce qu'il

« dit, c'est qu'il fait tous les jours fête à notre vin et à
 « nos sauces ; ainsi pas de rancune. Il aura la robe de
 « chambre, et tu y fauileras la bordure de ta pelisse,
 « n'est-ce pas , mon cœur ? — Ah ! monsieur Thomas, que
 « de grâces ! — Mais j'y mets une petite condition. — Je
 « l'accepte, foi de premier rôle. — Je vous présente mon-
 « sieur, joli garçon, comme vous voyez, qui s'est sauvé
 « de Rouen en habit de costume, pour être toujours prêt
 « à entrer en scène, et je vous ferai voir son camarade,
 « le plus intéressant blondin... — Ah ! mon cher Thomas,
 « proposer deux sujets à une troupe déjà surchargée.
 « Cinq hommes et deux femmes ! — Vous m'avez promis
 « de vous soumettre à la condition imposée. — Et puis
 « cela ne dépend pas de moi, mon cher Thomas, je n'ai
 « qu'une voix au comité. — Observez que monsieur, qui
 « avant-hier jouait l'*Impromptu de campagne* à Rouen,
 « manie le violon comme vous votre Corneille. — Ah ! il
 « joue du violon ? — Ce joli cavalier joue du violon ? » dit
 en minaudant madame Floridor. « — Monsieur joue du
 « violon ! » répète la troupe en chœur.

On se disposait à aller aux voix, et le comité, enchanté des politesses et des propos flatteurs de Guillaume, paraissait décidé en sa faveur, lorsqu'un petit homme à jambes torses entre dans le billard, frappant du pied, écumant de colère, et s'arrachant les cheveux : c'était le Crispin de la troupe. Ses camarades, terrifiés à son aspect, pressentirent quelque coup inattendu, et on oublia le récipiendaire, lorsqu'on entendit M. Poisson s'écrier d'une voix glapissante : « Tout est perdu, désespéré. Nous
 « sommes ruinés, égorgés, anéantis » On se presse autour de lui, on le conjure de s'expliquer, et on apprend qu'on vient de rapporter Grandval avec une entorse qui ne lui permet pas de se tenir debout.

« Ciel, juste ciel, » s'écrie à son tour Floridor, « et il

« joue ce soir le coureur du roi de Maroc! Il avait bien affaire d'aller au-devant de madame Céphise. — Ce n'est rien, » reprend Poisson, « que l'accident de Grandval; il aurait bien joué son coureur assis; mais madame Céphise est enlevée. — Madame Céphise est enlevée! — Dieu! — Ciel! — Et pour comble d'horreur, elle était d'intelligence. Écoutez ce funeste récit. La perfide n'a feint de venir aux Andelys que pour se soustraire à un mari brutal. Un hussard superbe l'attendait sur la route, et l'a prise en croupe presque aux portes de cette ville. Grandval, toujours grand, toujours magnanime, saute du fourgon, et saisit Céphise par la jambe. Elle s'attache à son ravisseur, le hussard pique des deux, le coursier s'élançe. La violence du mouvement enlève Grandval, et le jette à dix pas de là. Il tombe, le pied porte à faux, il enfle; Grandval veut se relever, il retombe aussitôt; on le remet dans le fourgon, et dans cet instant, on le descend à la porte de l'auberge.»

La troupe éplorée court à la porte pour s'assurer de l'état de l'infortuné Grandval. Il avait le pied gros comme la tête, les douleurs lui faisaient faire des grimaces épouvantables, et il lui était aussi impossible de jouer assis que debout. Il y avait d'ailleurs un coup de théâtre auquel on ne pouvait pas renoncer : le coureur du roi de Maroc sautait par-dessus la tête du soudan d'Égypte. « Quel effet perdu! » disaient les uns. « Quel revers! » disaient les autres. « Quelle fatalité! » disait madame Thomas. « Manquer une recette aussi considérable, une recette que je croyais tenir. — Vous la toucherez, madame, » dit Guillaume en se balançant le corps et en grossissant sa voix. « Je jouerai le rôle du coureur, et mon camarade, plus petit que moi, jouera celui de la sultane. — « Bravo, » s'écrièrent les comédiens, s'écria madame Thomas, s'écrièrent les passants. La réception des deux candidats fut

proclamée à l'unanimité des suffrages, et le tambour de la ville, qui passait en annonçant le violon de l'Opéra, reçut ordre d'annoncer en même temps deux acteurs de Rouen, qui devaient remplir les principaux rôles.

Guillaume ne s'était pas informé si le sien était long ou court, difficile ou non : c'était un garçon qui ne doutait de rien. Il s'était beaucoup amusé jusque-là, et il comptait sur un *crescendo* de plaisir. Une seule chose le chiffonnait un peu : c'était de savoir comment il déterminerait Charles à jouer la sultane.

Il fut le trouver, en se grattant l'oreille : c'est la grande ressource des gens embarrassés. « Ma foi, monsieur, je
« n'ai rien vu d'aussi original que cette troupe des An-
« delys, et je vous réponds que la comédie vous amusera.
« — Ah ! tu reviens à tes folies. — Convenez, monsieur,
« que nous n'avons guère à choisir que de la folie ou de
« la tristesse. Que gagnez-vous à être mélancolique ? —
« Oh ! rien. Mais fais les sottises tout seul. — Non, mon-
« sieur, vous serez de moitié. — Je te réponds que non.
« — Je vous réponds que si. D'abord, vous êtes enrôlé
« dans la troupe. — Oh ! il est fort celui-là. — Et vous
« débutez ce soir. — De mieux en mieux. Et quel est le
« rôle que monsieur Guillaume me destine ? — Vous jouez
« la sultane Aliza, favorite du roi de Maroc. — Quelle ex-
« travagance ! — Soit, mais vous serez sultane. — Mais...
« — Pas de mais, monsieur. — Quand je me prêterais à
« cela, est-il possible que d'ici à ce soir?... — Un com-
« mençant ne connaît pas de difficultés. Me voyez-vous
« inquiet de mon rôle ? — T'inquiètes-tu jamais de rien ?
« — Vous aurez une brochure en poche, vous prendrez
« l'esprit de chaque scène dans les coulisses, et vous di-
« rez... vous direz ce que vous voudrez. Vous aurez tou-
« jours plus d'esprit qu'un auteur qui me fait sauter par-
« dessus la tête du soudan d'Égypte, lorsque rien ne

« m'empêche de passer à côté de Sa Majesté. — En voilà
 « assez. Je suis ennuyé et de ton soudan, et de ta sultane
 « favorite, et de tes sornettes. — Oh! vous y mettez bien
 « de l'entêtement. Savez-vous ce qui en arrivera? — Et
 « que peut-il en arriver? — Vous êtes annoncé au son
 « du tambour. — Que m'importe? — Le public compte
 « sur vous; il fera tapage; le commissaire s'en mêlera, il
 « voudra vous forcer de jouer; vous ne voudrez pas céder
 « à un commissaire, c'est tout simple; celui-ci vous em-
 « prisonnera; il faudra que vous déclinez votre nom, et
 « on vous réintègrera dans le château de votre oncle, qui
 « vous mariera dans les vingt-quatre heures. — Tu crois
 « que les choses iraient jusque-là, Guillaume? — Hé,
 « monsieur, ces imbéciles de magistrats sont-ils jamais de
 « l'avis des jeunes gens? — Hé, de quoi diable aussi vous
 « avisez-vous de me faire annoncer? — Ma foi, monsieur,
 « j'ai tout fait pour le mieux, comme lorsque j'ai écrit à
 « mademoiselle d'Arancey. — Ne m'en parle plus, Guil-
 « laume, ne m'en parle jamais. — C'est bien dit, mon-
 « sieur, oublions-la; venez vous mettre à table avec vos
 « nouveaux camarades, et faisons connaissance le verre à
 « la main. »

Charles se laisse entraîner, et Guillaume l'introduit dans une espèce de halle, qu'on appelait la salle à manger, où dix tables étaient toujours prêtes à recevoir le marchand, le roulier, l'officier, le postillon, et tous les animaux sujets aux droits de passe et d'auberge. Madame Floridor avait ses vues sur Guillaume, et elle était connaisseuse. Madame Grandval, qui n'avait pas encore paru, était une brunette de vingt-deux à vingt-cinq ans, dodue, potelée, vive comme la poudre, et jolie comme un petit diable, en dépit de ses gazes et de ses linons reblanchis : elle jouait les soubrettes. Elle fixa Charles, et décida qu'il jouerait les amoureux comme un ange. M. Floridor,

qui ne se passionnait pas pour les beaux garçons, examina Charles avec la sévérité d'un premier rôle : il lui trouva l'air novice, et lui fit faire avec le plus grand sérieux les évolutions théâtrales. « Présentez-vous à droite, « à gauche... tournez toujours sur la pointe du pied de « derrière ; restez là. Le profil beau, très-peu de barbe, « la taille médiocre et svelte. Marchez, monsieur ; dou- « cement, plus doucement, à petits pas. Les mains croi- « sées sur la poitrine, l'air modeste, embarrassé. Pas « mal, pas mal. Voilà ce qu'il faut pour une sultane. Vous « riez, monsieur, vous riez. Si j'étais connu à Paris, j'y « aurais mes quinze cents livres comme un autre, et mes « camarades feraient des élèves.

« A propos, messieurs, savez-vous vos rôles? — Non, « monsieur. — Vous vous en occuperez après dîner. « D'ailleurs, pas d'inquiétude : ici comme partout, avec « de l'effronterie on fait de son public ce qu'on veut.

« — A table, à table, » dit Poisson. Madame Grandval jeta un coup d'œil en dessous à Charles, qui fut machinalement s'asseoir auprès d'elle, bien qu'il détestât les femmes. Madame Floridor s'empara ouvertement de Guillaume, qui se plaça, et répondit à de continuelles agaceries de toute la force de ses genoux et de ses pieds.

Madame Grandval disait ce qu'il fallait pour intéresser ; elle irritait par des mines piquantes, elle se servait aussi du genou quand la conversation languissait ; elle acheva d'animer son voisin par des œillades qui n'étaient pas étudiées, parce que le voisin lui plaisait ; et le voisin, stimulé d'une manière tout à fait nouvelle pour lui, finit par attaquer à son tour, et de façon à attirer l'attention de Guillaume. « Je vous le disais bien, monsieur, une « indigestion de truffes n'empêche pas de les trouver « bonnes. A propos de truffes, monsieur Thomas, est-ce là « le dîner ordinaire? — Oui, monsieur, quand on ne de-

« mande pas d'*extrà*. — Eh bien, j'en demande, monsieur. Donnez-nous ce dindon que vous arrosiez ce matin, et quelques bouteilles du meilleur. — Je vous observe, monsieur, » dit madame Thomas, « que les *extrà* se payent comptant. — Jamais de crédit avec nous, madame, et nous sommes trop heureux que la société nous permette de payer notre bienvenue. »

Deux jeunes gens, beaux, bien faits et qui payent ! que de titres à la reconnaissance du sexe ! Les avances de madame Floridor devenaient à chaque instant plus positives, et Guillaume y répondait de manière à lui donner des espérances : il était bien aise de s'établir tout à fait dans la troupe avant de se moquer d'elle. Charles se laissait aller aux charmes de sa voisine, et la comédie ne lui paraissait plus si ridicule. Le pauvre jeune homme était si neuf ! Floridor ne voyait rien, c'est assez l'usage au théâtre ; Grandval était au lit, et les absents ont toujours tort.

On se leva de table. Je ne sais trop ce que devinrent Charles et madame Grandval ; je crois qu'elle avait comme lui un goût décidé pour les petits coins... Guillaume fit servir le café au billard, où se rassemblaient déjà les agréables de la ville. Tout payé, il lui restait six francs, et il délia le plus habile. Madame Floridor était là, madame Grandval y venait ordinairement, et comme les petits bourgeois sont enchantés de fixer, à leurs dépens, l'attention des actrices, le défi fut accepté par un *quidam* que Guillaume mène de petit écu en petit écu jusqu'au double louis, qui lui fut payé à regret, parce que madame Grandval n'avait pas vu qu'on pouvait sacrifier quarante-huit livres à l'occasion.

On peut, sans être trop modeste, s'occuper à deux heures d'un rôle qu'on doit jouer à six. La partie terminée, Guillaume s'empara des deux seules brochures que possédât la troupe, et chercha le camarade Charles. Le

camarade ne se trouvant pas, il chercha la camarade Grandval, à peu près sûr que l'un lui ferait découvrir l'autre. Ne découvrant aucun des deux, il fallut bien appeler à haute voix. Charles sortit enfin d'un certain réduit où on ne logeait ordinairement que le bois et la paille. Il avait les joues très-colorées, et madame Grandval, qui ne s'amusait pas seule, sortit aussi dans un certain désordre qui signifiait bien des choses, sur lesquelles Guillaume, enchanté que monsieur s'amusât, eut la discrétion de se taire.

Charles se mit à l'étude d'assez bonne grâce, et Guillaume, en riant de tout son cœur, se servait de ses épaules pour répéter le saut qu'il devait faire par-dessus la tête du soudan d'Égypte. Rien ne lui paraissait si plaisant que cette équipée, que Charles eût difficilement partagée, si les agréments de la petite brune n'eussent appuyé d'une manière victorieuse les raisonnements du piqueur.

Lorsque ces messieurs eurent saisi l'esprit de leurs rôles et les répliques marquantes, ils jugèrent à propos de donner relâche à leur mémoire fatiguée, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, M. Guillaume s'occupait des costumes. Il s'adressa à M. Floridor, qui joignait à l'emploi de premier rôle celui très-désagréable de régisseur. M. Floridor observa qu'il jouait un souverain magnifique, vivant dans les délices, tenant la cour la plus brillante, et que, quelque envie qu'il eût de rendre à Guillaume les politesses qu'il en avait reçues à table, il ne pouvait se dessaisir de la robe de chambre de M. Thomas. « C'est trop juste, mon camarade ; mais voyons, que me « donnerez-vous ? — Un coureur maroquin, comme un « coureur français, ne saurait courir en habit long. — « C'est démontré jusqu'à l'évidence. — Vous prendrez « mon habit rose pêche. — Fort bien. — Et pour lui

« donner un air étranger, vous mettrez le devant der-
 « rière. — A merveille. Et avec quoi cacherais-je cette
 « file de boutons, qui ira du chignon à la chute des reins?
 « — Avec le petit manteau d'abbé du *Mercurie galant*.
 « — Charmant, monsieur Floridor, délicieux. — Une ser-
 « viette roulée en turban, les babouches fourrées de Tho-
 « mas, et vous voilà en scène. — Impayable, impayable!
 « Et notre jeune sultane, monsieur Floridor? — Les che-
 « veux tressés sur le haut de la tête, et la petite bande
 « de gaze bleue et argent de madame Grandval, chiffon-
 « née là-dessus; le jupon piqué de ma femme, saulé
 « par le milieu du haut en bas, et servant de grande cu-
 « lotte; le gilet de l'honnête criminel en tunique, et la
 « robe de procureur en doliman; pour poignard, le
 « couteau à gaine de notre hôte, et au lieu de me l'en-
 « foncer dans le flanc, comme l'ordonne l'auteur, votre
 « camarade me le passera adroitement sous le bras gau-
 « che, et vous lui recommanderez de prendre garde de
 « m'estropier : allez. »

Guillaume riait comme un fou, en rassemblant toutes ces guenilles des quatre coins de la maison. Charles rit aussi, en voyant les apprêts de cette espèce de mascarade; ils rirent à n'en pouvoir plus, en se regardant ainsi fagotés; ils rirent en repassant leurs rôles : une seule leçon de madame Grandval avait fait de Charles un homme tout nouveau.

Pour faire honneur à ces messieurs, on les avait mis dans une chambre qui servait de foyer, et où se rendaient régulièrement, dans les entr'actes, les partisans du vin chaud et de l'eau-de-vie brûlée. Le prévoyant Guillaume crut qu'il était sage de mettre en sûreté les habits qu'ils venaient de quitter. Il fut les serrer dans la commode de madame Floridor, qui l'assura, avec un sourire enchanteur, qu'il avait pris, avec le petit manteau d'abbé, l'air

piquant et coquet de cette classe d'hommes que les femmes ne sauraient trop regretter.

Le soleil avait parcouru la moitié de la course qui lui est assignée par l'astronome nouveau, ou, selon le baron de Feneste, plus savant encore, le soleil, arrivé aux bornes de l'horizon, rétrogradait vers le lieu de son lever, et si on ne le voit pas revenir, c'est qu'il revient de nuit ; ce qui prouve incontestablement que le soleil n'est pas lumineux : de quelque façon enfin que ce phénomène quotidien s'opère, il faisait nuit aux Andelys ; les amateurs du vrai beau arrivaient à la porte de l'auberge ; le bureau était ouvert, la salle éclairée, et Guillaume se disposait à prendre son violon, et à aller jouer un air d'opéra dans une coulisse, lorsqu'une grosse voix qu'il entendit sur l'escalier fixa toute son attention. Le bruit approche ; Charles est frappé comme Guillaume. Ils se regardent, ils pâlisent ; ils ne peuvent plus douter..... c'est M. Botte qui va traverser le foyer. Guillaume ne balance point ; il prend Charles par le bras, l'entraîne de chambre en chambre à l'autre bout de la maison, et Charles disait, en respirant à peine : « Je suis perdu.....
« je suis perdu. — J'avoue, monsieur, que le moment
« est critique, mais je ne désespère pas encore. Il faut
« retenir votre oncle ici, et nous sauver sans perdre une
« minute. Attendez-moi là. »

Il court chez Floridor. « Ah ! mon ami..... l'événement le plus incroyable..... le plus heureux..... Ah !
« mon Dieu !... à peine puis-je le croire !... — Qu'est-ce
« donc ? — Avez-vous été quelquefois aux Français ? —
« Jamais ; pourquoi ? — Et vos camarades ? — Eh ! non,
« monsieur. Donner de l'argent pour voir ce que nous
« jouons tous les jours, et fort bien, sans prétendre faire
« de comparaison... — Ah ! mon cher Floridor, quelle
« délicieuse surprise la fortune nous réservait ! — Mais

« expliquez-vous donc. — M. Molé vient de descendre
« dans cette auberge. — M. Molé! — M. Molé.

« — Quel événement ! mon ami. — Il faut en tirer parti,
« monsieur Floridor. Ce rôle que je ne sais pas, où je
« resterai court vingt fois, je le lui ai vu remplir, à Pa-
« ris, avec une finesse, une intelligence, une force ! il l'a
« choisi, bien qu'il soit court, certain d'en tirer un parti
« prodigieux. Et le saut, le saut, monsieur Floridor, le
« saut, c'est à lui qu'il faut le voir faire. — A son âge !
« — Comme s'il n'avait que vingt ans. — Ah ! s'il vou-
« lait.... s'il daignait.... — Ce serait là le coup de maî-
« tre. — On tiercerait dans la salle à l'instant même. —
« Sans doute ; mais il est capricieux, original, bourru, et
« plutôt que des'arrêter aux Andelys, il est homme à cacher
« son nom. — Peut-être, peut-être. L'honneur de relever
« une petite troupe, la générosité, la bienfaisance.... —
« Il faudra arracher son consentement à force d'instances,
« d'opiniâtreté. — Oh ! parbleu, je n'en démordrai pas.
« — C'est justement au premier rôle de la troupe à lui
« offrir les respects de ses camarades, et à se charger de
« la proposition. — Je vais rassembler ces messieurs et
« ces dames. »

Guillaume, enchanté d'avoir monté la tête de Floridor,
le laisse, va reprendre Charles, sort avec lui par une
porte de derrière, et enfile le premier chemin qui se pré-
sente. « Hé, où allons-nous, Guillaume ? — Où M. Botte
« n'est pas. — Et mes habits, qui sont restés là-bas ? —
« J'ai cinquante-deux livres dans mon gousset. — Et
« comment nous habiller avec cette bagatelle ? — Comme
« nous pourrons. — Et si on nous rencontre, faits comme
« nous voilà ? — On rira et nous laisserons rire. Allons,
« monsieur, marchons ; nous avons la nuit à nous : pro-
« fitons-en, et demain on verra, »

Les cabaretiers des Andelys n'ont pas tous les jours

des voyageurs qui arrivent en poste, et dont on peut porter le tintamarre sur le mémoire. Thomas, ravi du ton tranchant de M. Botte, le conduisit au bel appartement, le bonnet dans une main, et une chandelle allumée dans l'autre : madame Thomas suivait avec la mouchette de cuivre, le pot à l'eau, la cuvette de faïence et la serviette blanche, et M. Botte répétait les questions qu'il avait faites dans toutes les auberges où il s'était arrêté. « N'est-
« il pas arrivé deux jeunes gens ce matin? — Oui, mon-
« sieur, deux acteurs de Rouen. — Ce n'est pas de cela
« que je vous parle. — Ils vont jouer dans une pièce
« nouvelle. — Morbleu, laissez là vos comédiens, — Ils
« vous feront le plus grand plaisir. — Paix. — Et si vous
« voulez vous délasser..... — Te tairas-tu, bourreau? —
« Comme il vous plaira, monsieur.

« — N'as-tu pas vu, bavard, un jeune homme en habit
« vert galonné?..... — Oui, monsieur; c'est avec cet ha-
« bit-là qu'il joue le valet de l'*Impromptu de campagne*.
« — Réponds par oui, ou par non. N'est-il arrivé dans
« la journée que tes deux comédiens? — Pas davantage,
« monsieur. — Envoie tes gens s'informer partout de deux
« jeunes gens qui doivent avoir passé par ton bourg, et,
« en attendant leur retour, prépare-moi un bon souper
« et un bon lit. — Oui, monsieur. »

Floridor, ennuyé d'attendre ses camarades, était allé leur apprendre lui-même la grande nouvelle. L'arrivée de M. Molé excita le ravissement, le délire. Madame Floridor fit lever le rideau, et annonça au public l'acteur incomparable, et l'espoir qu'on avait de le voir jouer le soir même. Le public applaudit avec un enthousiasme qui allait jusqu'à la fureur, et toute la troupe, en habits de costume, s'achemina vers la chambre de M. Botte,

Floridor, décoré de sa robe de chambre d'indienne, marchait fièrement à la tête des siens. Poisson, taquin

comme un comique, cherchait à se glisser en avant, et à ravir à son premier rôle une prérogative que chacun lui enviait. Floridor, vaniteux et jaloux, s'arrête, et toisant le petit homme d'un air dédaigneux : « Je n'imagine pas, « monsieur Poisson, que vous prétendiez haranguer M. Mo-
 « lé.— Je peux y prétendre comme un autre, monsieur.
 « — Et de quel droit, monsieur ? — Du droit qu'a l'orateur
 « en titre.... — L'orateur en titre ! oui, quand il s'agit
 « d'annoncer une pièce changée, un rôle à jouer la bro-
 « chure à la main ; mais l'honneur de rendre hommage à
 « un homme célèbre m'appartient, je m'en saisis, et j'im-
 « poserai silence aux raisonneurs. — Toujours orgueil-
 « leux, monsieur Floridor. — Peut-on l'être avec vous,
 « monsieur Poisson ? — Vous n'étiez pas si arrogant
 « quand vous vendiez des pilules. — Ni vous, quand vous
 « dansiez sur la corde. — On ne m'a jamais menacé de
 « faire danser dessous. — Insolent ! faquin ! »

Thomas sortait de la chambre de M. Botte. « Mes amis,
 « vous me faites trembler. Que le grand homme n'en-
 « tende rien de vos démêlés, je vous en conjure. » Le
 grand homme, qui n'était ni sourd ni patient, ouvre sa
 porte, et demande, avec son ton ordinaire, ce que lui
 veulent ces masques, et ce que signifie le carillon infer-
 nal dont on lui fatigue les oreilles.

M. Floridor range ses camarades en demi-cercle, et
 s'avancant de deux pas, et portant la main à son turban :
 « Ainsi que les habitants d'un climat nébuleux languis-
 « sent dans la froidure et l'humidité, ainsi les premiers
 « rayons d'un soleil brillant réchauffent et raniment.....
 « — Que veut dire ce galimatias ? croyez-vous avoir
 « affaire à un bouffon ? — Un bouffon, non, monsieur
 « Molé ; nous savons du reste que ce n'est pas votre
 « genre. — Monsieur Molé ! mon genre ! — Refuserez-
 « vous de faire les délices de cette ville, de rétablir nos

« affaires? — Mais je crois, le diable m'emporte, qu'ils
 « me prennent pour un comédien. — Comédien sublime.
 « — Étonnant, — Admirable, et nous vous admirons. —
 « Finissons cet impertinent badinage : je me nomme
 « Botte. — Botte! ah! ah! ah! — Oui, corbleu, Botte,
 « négociant connu et considéré dans les deux mondes.
 « — On nous a prévenus, monsieur Molé, que vous ca-
 « chiez votre nom. Faites-nous seulement la grâce de
 « jouer le coureur du roi de Maroc, dans lequel vous
 « faites tant d'effet. — Allez au diable.

« — Monsieur Molé, nous vous avons marqué tous les
 « égards, tous les respects auxquels un demi-dieu peut
 « prétendre ; observez, s'il vous plaît, que nous avons
 « épuisé les moyens doux. — Auriez-vous l'intention
 « d'en employer d'autres? — Vous jouerez la comédie,
 « malgré vous, s'il le faut. — Mais c'est un coupe-gorge
 « que cette maison. — Je vais déclarer au sous-préfet que
 « nous partons sans payer nos dettes, s'il ne détermine
 « monsieur à se prêter à la circonstance. — Et moi, »
 dit madame Thomas, « je vais briser une roue de sa voi-
 « ture. — Par la mort, s'il vous arrive d'y toucher, je fais
 « murer votre porte, dût-il m'en coûter 20,000 francs! »

Baptiste arrive, rouge, blanc, violet, une joue enflée,
 un œil tout noir : « Criez, criez bien fort ; il s'est passé
 « de belles choses, pendant que vous disputez. » On
 donne un moment de relâche à M. Molé, pour écouter
 Baptiste.

« Je venais d'abreuver mes chevaux, et je chassais les
 « pauvres bêtes devant moi, lorsque je me trouve nez à
 « nez avec vos acteurs, qui payent des dindons et qui ca-
 « jolent vos femmes. — Au fait, » dit Floridor. « — Je
 « leur demande poliment ce qu'ils font à l'autre bout de
 « la ville : le plus grand m'allonge un coup de poing....
 « (vous voyez ma joue et mon œil), et ils se mettent à

« courir comme si le diable les poussait. Je prends mes
« sabots à la main, et je cours après eux, en criant au
« voleur : le plus grand s'arrête, et me dit que si je con-
« tinue à crier, ou si je fais un pas de plus, il m'assom-
« mera sur la place. Je reste immobile, je me tais, et je
« les vois tirer du côté de Louviers.

« — Ah ! mon Dieu ! » s'écrie Floridor, « et le jupon
« piqué de ma femme, et mon habit rose-pêche ! — Et la
« recette, » dit madame Thomas en sanglotant ! — Et le
« manteau d'abbé, » dit Poisson, « et la robe de procu-
« reur ! Au moins les Floridor sont nantis. Ils ont les
« habits des deux traîtres ; mais le magasin. — Je suis
« nanti, je suis nanti ; je jouerai le *Misanthrope*, le *Dis-
« sipateur*, le *Glorieux*, avec un habit de livrée, ou avec
« un frac bleu-barbeau, n'est-ce pas ?.... Mon cher habit
« rose-pêche ! »

M. Botte secoue les oreilles en entendant parler du frac bleu-barbeau.

« Ce n'est pas tout, » dit Baptiste, « voilà un porte-
« feuille que j'ai trouvé près de la porte de derrière, qui
« était ouverte contre la coutume, et par laquelle les
« nouveaux venus se sont sans doute envolés. — Voyons,
« voyons, » dit Floridor ; « ces gens-là paraissent à leur
« aise, et nous pourrions trouver ici quelque billet de
« banque qui nous dédommagerait amplement de toutes
« nos pertes.... Bah ! un billet doux, un second, un troi-
« sième..... Sophie d'Arancey aurait bien mieux fait de
« signer des lettres de change.

« — C'est mon coquin de neveu, » crie M. Botte en
frappant avec force ses deux genoux de ses deux mains.
« — C'est votre neveu ! vous payerez le jupon piqué de
« ma femme, et mon habit rose-pêche. — Et les effets du
« magasin. — Je ne payerai rien. Ce qu'on vous a laissé
« vaut mieux que toutes vos guenilles. Qu'est-ce que c'est

« donc que ces saltimbanques-là? — Des guenilles, des
« saltimbanques! fussiez-vous à la fois Molé, Prévillo,
« Lekain, vous nous ferez raison de vos refus, de vos
« mépris, de vos injures. — Je vous ferai tous coucher
« en prison. Et toi, l'homme à la joue enflée, va me
« chercher des chevaux à la poste ; que je prenne à l'in-
« stant la route de Louviers. »

« Vous ne partirez pas, vous ne partirez pas ! » s'écrient tous les comédiens ensemble. Et ce grand diable de Floridor porte la main sur la garde de son sabre tragique. M. Botte a laissé son couteau de chasse sur sa table ; mais, furieux de se voir traiter ainsi, il arrache un balai des mains de madame Thomas, et il allait frapper à droite et à gauche, lorsque Charles et Guillaume entrent précipitamment, et saisissent à la gorge Floridor et Poisson. Ils allaient étrangler chacun leur homme, si quelques cavaliers de gendarmerie, qui leur servaient d'escorte, n'eussent séparé les combattants.

Ces messieurs partaient pour faire une patrouille sur le chemin de Louviers, et ils n'étaient point à cent toises des dernières maisons, lorsqu'ils entendirent quelqu'un crier au voleur : c'était Baptiste. Ils retournèrent au galop, et tombèrent sur la sultane et le coureur du roi de Maroc, très-mortifiés de cette rencontre. Leur accoutrement annonçant quelque chose d'extraordinaire, on s'empara de leurs personnes, le pistolet au poing, et on leur fit subir un interrogatoire sur la grande route.

Un des principes de Guillaume était que de deux maux il faut choisir le moindre. Il jugea qu'il valait mieux tomber dans les mains de M. Botte, en disant la vérité, que d'aller en prison par des mensonges : il déclara donc les choses précisément comme elles étaient. Leurs gardes, toujours prudents, voulurent constater les faits, et ils ramenèrent nos Turcs à l'auberge, où ils arri-

vèrent fort à propos pour tirer le cher oncle d'embarras.

« Messieurs, » dit M. Botte aux gendarmes, « gardez
« bien ce drôle-ci, je vous en conjure ; prenez garde
« qu'il n'échappe encore. Pour celui-là, ce n'est qu'un
« valet libertin, auquel je ne m'intéresse pas ; vous pou-
« vez le lâcher, et je vous réponds de tout. Je me nomme
« Botte ; et je le prouve. »

Ce nom était connu partout, et l'examen de quelques papiers constata l'identité. M. Botte ne reçut de l'officier que des marques de considération et de condescendance, et les pauvres comédiens, confus d'être joués, désespérés de la perte de leur recette, se regardaient avec des visages allongés. Madame Thomas était allée retirer leur élanche de la broche, et son mari, courbé jusqu'à terre, pressait les genoux de M. Botte, et les mouillait des larmes de la cupidité. « Voilà, monsieur, » dit l'officier, « bien des infortunés qu'il vous serait facile de rendre à
« la gaieté. — Oui, en payant la recette, n'est-ce pas ? —
« C'est une bagatelle pour vous. — Je donnerais mon
« argent à des gens qui ont débauché mon neveu ! —
« Non pas, monsieur, c'est lui qui s'est présenté à la
« troupe, et franchement il n'avait pas d'autre ressource.
« — Des gens qui ont voulu me forcer, moi, à faire la
« parade avec eux ! — Ils rendaient hommage au talent
« qu'ils vous supposaient. — Des gens qui voulaient bri-
« ser ma voiture ! — Pardonnez un égarement causé par
« l'enthousiasme. — Je ne pardonne rien, je ne donnerai
« rien. — Faites cela pour moi, à qui vous devez peut-
« être quelque chose. Je vous ai ramené un neveu que
« vous aimez, que peut-être vous n'auriez trouvé de long-
« temps. — J'ai prononcé, je ne donnerai rien ; mais je
« dois une gratification à vos cavaliers. Voilà dix louis,
« distribuez-les comme vous voudrez. » C'était au moins
le double de la recette.

« Monsieur, » reprit l'officier, « mes cavaliers ne reçoivent rien que du gouvernement qui les paye toute l'année pour faire leur devoir. Vous m'avez autorisé à distribuer l'argent comme je le voudrais ; voilà l'usage que je crois en devoir faire. » L'officier s'approche de Floridor, et lui donne les dix louis.

« Vous êtes un bravehomme, monsieur, » lui dit tout bas le cher oncle. « Faites-moi le plaisir de souper avec moi. »

Ici la scène changea tout à fait. M. Botte reçut au moins une révérence et une bénédiction par écu. « C'est assez, » criait-il : « ils vont me fatiguer de leurs politesses autant que de leurs extravagances. Je ne vous ai rien donné ; adressez vos remerciements à monsieur. »

Floridor fut gaiement rendre l'argent au public ; Guillaume attendait le dénoûment dans la cuisine ; Charles restait pétrifié dans un coin. L'officier le prit par la main, et le présenta à son oncle, qui était brusquement rentré dans sa chambre. « Enfin, vous voilà donc, monsieur, vous qui me faites courir de toutes les manières ; vous qui avez failli à me faire couper les oreilles d'un receveur de galiote, et qui êtes cause qu'ici on me turlupine, on m'insulte. Vous êtes un joli garçon, monsieur. — Mon cher oncle... — Eh ! malheureux, je le sens trop que je suis votre oncle ; c'est vous qui l'oubliez. Pourquoi, monsieur, vous êtes-vous sauvé de mon château ? — Mon cher oncle, cette lettre... — Eh bien, cette lettre ? — Cette demoiselle que je ne connais pas encore... — Qui vous l'a dit ? — Mais cette lettre, mon oncle. — Pourquoi jugez-vous, monsieur, sur une phrase qui n'est pas terminée ? — Il me semble qu'elle l'est, mon cher oncle. — Elle ne l'est pas, monsieur. — Ah ! je me la rappelle trop pour mon repos et mon bonheur : Demain je le présente à sa future, qu'il ne connaît pas encore. — Je vais vous dire la fin de la

« phrase, monsieur, ce que j'aurais ajouté, s'il n'eût pas
 « fallu vous chercher par monts et par vaux : Je le pré-
 « sente à sa future, qu'il ne connaît pas encore comme
 « moi. J'ai étudié la tête et le cœur de mademoiselle
 « d'Arancey : je suis content d'elle, et elle sera ma nièce.
 « Eh bien... eh bien... Monsieur l'officier, à moi... venez
 « donc. A quel homme ai-je affaire, bon Dieu ? il est
 « prêt à se noyer quand on ne fait pas ce qu'il veut, et
 « il se trouve mal quand on lui cède. — Non... mou
 « oncle, c'est que la surprise, le ravissement... — Pre-
 « nez ce verre de vin, et allez quitter vos chiffons. Que
 « dirait votre Sophie, si elle vous voyait dans ce grotesque
 « équipage ? Que doit elle penser, depuis deux jours qu'elle
 « n'a entendu parler de moi ? La pauvre enfant souffre
 « horriblement, j'en suis sûr, et cela, parce que monsieur
 « ne donne pas aux gens le temps de finir leurs phrases. »

Charles, passant en un instant d'un état désespéré au comble du bonheur, Charles ne se possédait pas. Il embrassait son oncle, il embrassait l'officier ; il revenait à son oncle, et les plus douces étreintes, et les caresses les plus tendres, et les expressions de la plus touchante reconnaissance, tout concourait à faire oublier à M. Botte ses fatigues et ses inquiétudes. « Allons, Charles, allons, « en voilà assez ; nous ne sommes pas des femmelettes. « Allez reprendre vos habits ; je vous parlerai raison à « votre retour. »

En revenant de chez Floridor, Charles rencontra sa petite Grandval, qui le cherchait peut-être. Elle le regarda d'un air qui voulait dire : C'en est donc fait, je vous perds. Charles baissa les yeux et rougit. La petite lui prit la main : « Non, » lui dit-il, « non. Vous m'avez fait ou-
 « blier un moment ce que j'adore ; mon égarement n'ira
 « pas plus loin. »

Lorsque le jeune homme rentra, M. Botte était plongé

dans une profonde méditation. « Asseyez-vous là, » dit-il à son neveu ; « ne m'interrompez point, et n'oubliez pas ce que je vais vous dire : vous pourrez le redire à vos enfants.

« L'engagement que vous allez contracter est le plus saint que je connaisse ; il est la base de tous les liens sociaux, et celui-là seul est digne d'être père, qui s'est montré enfant soumis. Si malgré ma défense, vous fussiez retourné à la ferme ; si vous vous fussiez permis le moindre éclat qui eût pu nuire à mademoiselle d'Arancey, vous n'étiez pas digne d'être son époux ; jamais vous ne l'auriez été ; j'en avais fait le serment, et vous savez si je l'aurais enfreint.

« Je sais que l'amour n'est pas éternel... Vous ne le croyez pas aujourd'hui : le temps vous convaincra de cette triste vérité. Vous sentirez alors que pour être toujours estimable, une épouse jolie a quelquefois des sacrifices à faire au devoir. J'ai voulu m'assurer que mademoiselle d'Arancey sût toujours remplir les siens. Je lui ai successivement imposé toutes les privations qui devaient froisser son cœur. Au mot vertu elle s'est soumise, sans connaître mes vues sur elle, et je me suis dit : Elle sera toujours respectueuse. Elle réunit tous les avantages que je peux désirer pour mon neveu ; elle sera sa femme. Dans huit jours vous serez unis, et puissiez-vous être les modèles des époux, comme vous l'êtes des amants ! »

M. Botte se leva, et fut embrasser Charles. Le jeune homme crut que le moment pouvait être favorable à Guillaume ; il hasarda de parler du service qu'il en avait reçu. « Je sais que vous lui devez la vie ; il recevra des marques de ma reconnaissance ; mais il n'a pas de mœurs, et rien, dans mon esprit, ne peut balancer un tel vice : il ne rentrera jamais chez moi.

« Allons, mon officier, à table, et que la réunion de
« l'oncle et du neveu soit célébrée le verre à la main. »

IX

DÉPART DES ANDELYS. PROJETS DE MARIAGE.

Charles était couché dans la chambre de son oncle : on se loge comme on peut aux Andelys. Il était éveillé ; il prêtait l'oreille ; et M. Botte paraissait disposé à ronfler encore longtemps. Charles était pressé, très-pressé de partir ; mais éveiller son oncle ! il n'y a personne qui l'osât. Cependant le temps s'écoule ; Charles s'impatiente, et dans son impatience, il renverse la table de nuit et son contenu. M. Botte saute du lit, et se jette bravement sur son couteau de chasse ; Charles se met à rire ; l'oncle se met en colère. « Ce drôle-là ne fera ja-
« mais que des sottises. — Mon cher oncle, c'est un acci-
« dent. — On prend garde à ce qu'on fait, monsieur. —
« Je vous demande mille pardons, mon oncle. — Par-
« don, pardon, c'est toujours là son refrain.

« — Nous allons partir, n'est-ce pas, mon cher oncle ?
« — Monsieur me donnera, je l'espère, le temps de dé-
« jeuner. — Oui, mon cher oncle. — C'est bien heu-
« reux. — Mais... — Quoi, mais ? — Vous disiez hier
« que, depuis deux jours, mademoiselle d'Arancey n'a
« entendu parler de vous. — Est-ce une raison pour que
« je ne déjeune point ? — Me voilà habillé, mon oncle,
« et je vais vous faire servir. — A la bonne heure. —
« Mon oncle... serez-vous longtemps à table ? — Corbleu !
« j'y passerai le temps qu'il me plaira. Il est unique que
« monsieur prétende disposer de mon estomac comme de

« mon cœur. Allez, monsieur, allez donner vos ordres. »

Charles descendit à la cuisine. Guillaume, de son côté, pensait aussi au déjeuner, et paraissait aussi gai que si l'avenir le plus brillant se fût présenté à lui. Charles attribua sa gaieté à l'ignorance où il était encore de l'inflexibilité de son oncle, et il l'aborda d'un air assez triste.

« Qu'est-ce, monsieur, je vous croyais réconcilié avec
 « M. Botte? — Et j'épouse ma Sophie. — Votre grand
 « sérieux est donc un effet anticipé du mariage? — Mon
 « ami, je ne m'afflige que pour toi. — Moi, monsieur,
 « je ne m'afflige de rien. — Mon oncle ne veut pas abso-
 « lument te reprendre. — Il a raison ; un homme comme
 « moi n'est pas fait pour être valet — Mais je n'ai pas
 « d'argent à te laisser. — Est-il dans l'ordre qu'un co-
 « médien en ait? — Quoi ! tu restes dans cette troupe? —
 « Il faut commencer quelque part. — Je te quitte à re-
 « gret. — Nous nous reverrons quand je serai aux Fran-
 « çais. — Tu comptes arriver là? — C'est le but de tout
 « comédien, comme la papauté est le but du dernier
 « moine italien. — Adieu donc, mon cher Guillaume. —
 « Adieu, monsieur. — Je te souhaite bien du bonheur.
 « — Je souhaite que vous ne vous noyiez pas de regret
 « d'avoir reçu le sacrement... — Oh ! ciel, que dis-tu là?
 « — Ce serait bien plus sage que d'avoir voulu mourir
 « parce qu'on vous le refusait. »

L'oncle et le neveu déjeunèrent et partirent. Charles demanda à M. Botte où il le conduisait. Droit à la ferme, répondit le bon parent. Charles tressaillit de joie ; mais bientôt des souvenirs presque effacés se retracèrent à sa mémoire ; il tomba dans une foule de réflexions qui répandirent un froid glacial sur sa jolie figure. « Que dia-
 « ble y a-t-il donc encore, monsieur ? Je vous marie selon
 « vos vœux, et vous paraissez mécontent ! — Mon cher
 « oncle, je crains, je tremble... — Finissons ; qui peut

« vous faire trembler ? — Mademoiselle d'Arancey est-
« elle instruite de vos projets ? — Je ne me suis pas posi-
« tivement expliqué. — Elle résistera, mon cher oncle.
« — Je voudrais bien voir cela, par exemple. — Mais si
« cela était, mon cher oncle ? — Hé, quelle serait la rai-
« son de cette résistance ? — Son respect pour son père...
« — Elle a raison de respecter son père ; elle aurait tort
« de ne pas se marier. — Elle ne se mariera jamais sans
« son consentement. — Peut-elle le lui demander ? —
« Doit-elle s'en passer, mon oncle ? — Elle doit accepter
« une alliance qui relève une famille ruinée ; elle le doit
« par considération même pour son père. — Elle sait
« combien M. d'Arancey tient à la noblesse, et, malheu-
« reusement, nous ne sommes pas nobles. — Qu'est-ce
« que c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est ? Une famille,
« illustrée par un demi-siècle de probité et de travaux
« utiles, serait au-dessous de gens qui ne peuvent se tar-
« guer que de vieux parchemins, et qui traînent un nom
« qu'ont illustré leurs ancêtres ? Mademoiselle d'Arancey
« mépriserait-elle notre honorable rôture ? Rougirait-
« elle d'être la femme d'un homme qu'elle n'a pas honte
« d'aimer ? — Sophie vous estime, elle vous respecte,
« et ne sera retenue que par la crainte d'offenser son
« père. — Dites-moi, monsieur, dans quel temps vous
« a-t-elle parlé de ses scrupules ? Est-ce lorsqu'elle vous
« portait le fromage à la crème dans sa petite corbeille
« d'osier ? — Non, mon oncle. — Qu'elle recevait vos
« lettres en allant ou en venant du château ? — Non, mon
« oncle. — Est-ce dans le temps qu'elle s'échappait de la
« ferme pour aller déposer ses billets dans le creux du
« vieux orme ? — Non, mon oncle. — Ah ! j'entends, c'est
« lorsqu'elle ne vous aimait pas encore. Apprenez, mon-
« sieur, que l'amour parle plus haut que des lettres de
« noblesse, et qu'elles ne feront pas rejeter un jeune

« homme charmant... — Ah ! mon cher oncle !... — Oui,
« monsieur, vous êtes charmant, vous le savez du reste ;
« votre Sophie le sait mieux que vous, et de vieux pré-
« jugés..... — Ah ! mon cher oncle, Sophie avoir des pré-
« jugés ! — Eh ! pourquoi pas ? la croiriez-vous parfaite ?
« La perfection, monsieur, n'est pas le partage de l'hu-
« manité, et la versatilité des opinions nous est commune
« à tous. Apprenez à voir les choses telles qu'elles sont,
« et ne dites pas : Ma femme est sans défaut ; dites au
« contraire : Elle en a, mais je les supporterai, parce
« qu'il faudra qu'elle supporte les miens. Au reste, de
« toutes les femmes que je connais, mademoiselle d'A-
« rancey est celle qui approche le plus de la perfection ;
« elle y parviendrait, s'il était dans notre nature d'y at-
« teindre. Elle vous convient à tous égards, je veux que
« ce mariage se fasse, et corbleu, il se fera. »

Il n'est pas difficile de persuader un homme qui ne propose des difficultés que pour le plaisir de les voir résoudre. Charles se garda bien de combattre plus longtemps une opinion qui berçait si agréablement ses rêves les plus doux. Il revint à ces sentiments toujours si vifs et si purs qu'inspire un bonheur prochain et légitime. Une gaieté franche succéda aux craintes qui l'avaient bannie un instant, et M. Botte, aussi vif que son neveu, aussi pressé de jouir à sa manière, riait en jurant après les postillons, qui ne secondaient pas son impatience. Son imagination prévoyait tout, arrangeait tout, faisait succéder un tableau à un autre. D'abord, mademoiselle d'Arancey, incertaine de son sort, doit être cent fois le jour sur la porte de la ferme, et le recevra à la descente de sa chaise ; et puis, elle ne saura que penser, quand on lui présentera Charles, avec qui on lui avait interdit toute espèce de relations. M. Botte déclare ensuite ses vues avec la dignité d'un grand parent ; on ne répond

rien, parce qu'on est modeste ; mais un sourire qui s'échappe, un tendre embarras trahissait l'incarnat de la pudeur. Vient ensuite la lecture du contrat. Une grande fortune et tous les agréments qu'elle procure ne rendront pas Charles plus aimable, mais feront aimer un peu l'oncle à qui on les devra ; et ce château, où on est né, rétabli dans sa première splendeur, et la cérémonie nuptiale, et le rideau du mystère, tiré de la main du bienfaiteur des jeunes époux, et le moment du réveil, donné encore à l'amour, et celui de la réflexion, tout entier à la reconnaissance ; Sophie, embrassant tendrement son oncle, et le pressant contre son cœur ; Charles, radieux et fier, levant sur son épouse des yeux pleins de feu encore ; la jeune personne baissant langoureusement les siens..... M. Botte trouvait tout cela charmant, et en courant il oubliait les heures de repas, et il mangeait en courant, il dormait en courant, et Charles, qui ne dormait pas, avait à peu près les mêmes idées que son oncle, et les sentait bien plus vivement.

M. Botte n'arrêta à son château que le temps nécessaire pour expédier à Horeau cette lettre qui avait tourné la tête de Charles, et qui l'avait poussé droit à la rivière ; cette lettre qui demandait au jour, à l'heure, à la minute, le tapissier, le peintre-décorateur, vernisseur, badigeonneur ; qui demandait des meubles, des stucs, des couleurs, des pinceaux. En vain le valet de chambre s'épuisait en questions sur la santé de monsieur ; en vain la femme de charge fatiguait un bras potelé, qui s'allongeait et offrait respectueusement un bouillon. « A la ferme d'Arancey, à la ferme ! » criait M. Botte, et le postillon fouette ses chevaux, et le valet de chambre reste la bouche ouverte et une main en l'air, et la femme de chambre stupéfaite laisse tomber l'écuelle d'argent sur le pavé.

Mademoiselle d'Arancey n'avait pu voir dans M. Botte

qu'un homme d'une probité rigide. Ces hommes-là forcent notre estime, lors même qu'ils nous contredisent ; on voudrait les aimer, et mademoiselle d'Arancey sentait qu'elle n'aimerait jamais que la vertu aimable. Quelquefois elle avait cru démêler, à travers la brusque sévérité du cher oncle, une teinte de sensibilité qui ne s'accordait pas avec ses expressions. Elle saisissait avec vivacité l'ombre du plus faible espoir, et M. Botte, en fronçant le sourcil, faisait tout évanouir. Quelquefois elle retenait, combinait, pesait, calculait des mots échappés qui annonçaient de secrets desseins. C'est sur sa couche solitaire, d'où l'inquiétude et l'amour avaient banni le sommeil, qu'elle espérait et désespérait tour à tour. Attendait-elle quelque chose de M. Botte ? les préjugés de son père lui arrachaient des larmes ; ne voyait-elle qu'un long avenir partagé entre l'amour et les privations ? ses pleurs coulaient encore, et elle répétait ces tristes mots : Ah ! mon ami, que de peines nous nous sommes préparées !

Elle n'aimait plus Georges du tout. Toujours très-réservé sur ses propres secrets, il était d'une pénétration fatigante, et il disait sa façon de penser avec une franchise qui devenait désagréable. Il ne concevait pas qu'un homme très-riche visitât tous les jours une demoiselle très-pauvre, pour lui répéter à chaque visite qu'elle n'épouserait jamais son neveu. Il rougissait, il pâlisait, en ajoutant que M. Botte disait tout le contraire de ce qu'il pensait ; et Sophie, la bonne, la douce Sophie, dépitée de ce qu'on voulait la deviner malgré elle, rougissait, pâlisait à son tour ; elle allait dans sa chambre réfléchir en liberté, combiner de nouvelles idées sur les observations de Georges, et des larmes, toujours des larmes, étaient le résultat des plus tristes réflexions. Il ne lui restait pour appui que le témoignage d'une conscience pure, qui répand un charme jusque sur la douleur. C'est ainsi qu'une

femme estimable arrive à la vieillesse sans avoir connu les jouissances ; mais c'est alors qu'elle est payée de ses sacrifices par les soins de l'amitié et les hommages des gens de bien ; c'est au milieu d'eux qu'elle passe de la vie au néant, sans crainte et sans regrets, après avoir vu ces victimes des illusions passagères perdre tout avec leurs charmes, être livrées à un abandon effrayant, et poursuivies jusque dans la tombe par la honte et le mépris.

Le père Edmond, étranger depuis longtemps aux mouvements tumultueux du cœur, ignorant ce qui se passait dans celui de sa demoiselle, et dans ceux de quelques personnes qui l'intéressaient fortement, le père Edmond jouissait du bien qu'il avait fait, de celui qu'il se proposait de faire encore, et il se délassait de ses travaux en relisant sa vieille Bible couverte en veau, et garnie en lames de cuivre. Souvent il levait les yeux vers le ciel, et il disait avec foi et onction : Voilà ma patrie ; une vie sans tache m'en assure la jouissance. Telles étaient les situations différentes des membres de cette famille que nous avons perdue de vue depuis longtemps.

On préparait une fête, une très-grande fête au village. Le curé, persécuté, banni, proscrit, allait rentrer dans sa cure : c'était un bien honnête homme que ce curé-là !

Il n'était ni cagot ni exigeant, car il savait que les hommes les plus simples n'aiment pas qu'on ne leur conte que des sornettes, ni qu'on prétende les mener par le nez.

Il ne questionnait jamais les petites filles à confesse, ce qui plaisait fort aux mamans, qui se souvenaient d'avoir appris certain petit péché au tribunal même de la pénitence. Il ne recevait jamais de femme au presbytère, ce qui plaisait fort aux maris ; il ne s'informait jamais des secrets des familles, ce qui plaisait fort à tout le monde.

Il enseignait littéralement le catéchisme, tel qu'il avait

plu à monsieur l'évêque de le faire, et il n'entreprenait jamais de rien expliquer, parce que, disait-il, les articles de foi n'ont pas besoin d'explication.

Mais tous les dimanches il prêchait contre un vice, ou il louait une vertu, et on le croyait comme l'évangile, parce qu'on ne lui connaissait pas de vices, et qu'on le voyait pratiquer toutes les vertus. D'autres disent tous les jours : Ne faites pas ce que je fais, faites ce que je vous dis. Eh ! de quel droit me prêches-tu, si tu ne vaux pas mieux que moi ?

Notre curé soignait, consolait les malades ; il secourait ses pauvres, il arrangeait les procès, il réconciliait les époux, et il engageait celui qui avait tort à se corriger, et l'autre à être patient.

L'office du dimanche terminé, il permettait, il encourageait le travail, parce qu'il croyait qu'on fait moins de mal en conduisant sa charrue qu'en s'enivrant de mauvais vin. Il répondait à un curé du voisinage, qui lui reprochait son indulgence : « Je serai de votre avis, mon
« cher confrère, quand le soleil cessera de se lever le sep-
« tième jour. Mais si la nature est sans cesse en activité,
« pourquoi l'homme, qui n'en est qu'une faible éma-
« nation, cesserait-il d'agir, surtout si son travail est né-
« cessaire à l'existence de sa famille ? »

Il ne défendait point qu'on dansât quelquefois, parce qu'une gaieté décente n'a rien que d'innocent ; que le violon rapproche les jeunes filles des jeunes garçons, et qu'en facilitant les mariages, ce rapprochement tente à l'exécution du précepte : *Croissez et multipliez* ; et il répondait au curé son voisin : « Mon cher collègue, il faut
« qu'un jeune homme bien constitué se marie prompte-
« ment, ou qu'il porte le trouble dans les familles. »

Il ne haïssait pas le plaisir, et de temps en temps il rassemblait chez lui quelques-uns de ses paroissiens. Un



dîner frugal et une pointe de bonne humeur délassaient le pasteur en civilisant le troupeau. La chansonnette n'était pas interdite, pourvu qu'elle ne fût pas grivoise. L'harmonie, le travail et la santé étaient fixés dans le village.

Un malheureux, hypocrite depuis sa naissance jusqu'en 1789, avait fait chasser le bon curé, dont il convoitait le presbytère, et tous ces villageois regrettaient leur digne père.

Quand il put reparaître *sans danger*, car notre curé n'avait jamais ambitionné la palme du martyr, il écrivit à ses paroissiens une lettre affectueuse, et il l'adressa au père Edmond, parce qu'il était le plus âgé du village, celui qui chantait le mieux au lutrin, et qui figurait avec le plus de dignité aux processions, qualités qui ne lui paraissaient pas indifférentes; car, disait-il, c'est par les yeux et les oreilles qu'on arrive à l'imagination, et c'est par l'imagination qu'on mène les hommes. Loués soient ceux dont les efforts ne tendent qu'à les mener au bien!

Le père Edmond, flatté de la préférence que lui accordait son curé, commença par mouiller sa lettre de ses larmes, puis il fut la lire de maison en maison. Partout on lui présentait le grand fauteuil, il s'asseyait, tirait ses lunettes, relisait la lettre, recommençait à pleurer, et gagnait une autre chaudière.

Ceux à qui il avait lu le suivaient en chantant, l'un l'*Alleluia*, un autre le *Te Deum*, un troisième le *Magnificat*, un quatrième le *Rorate cœli*; ce qui faisait un concert aussi discordant qu'il était pur et naïf: de sorte que lorsque le père Edmond sortit de la dernière cabane, tous les habitants étaient rassemblés autour de lui.

Comment recevra-t-on M. le curé? quels honneurs lui rendra-t-on? On propose, on discute, on délibère,

on parle tous à la fois. On sonnerait bien la cloche, mais on en a fait des gros sous, ou la culasse d'un canon ; on tendrait bien l'église, mais on a fait des guêtres avec la draperie noire, et on a doublé des habits avec la draperie blanche... Que diantre fera-t-on ? car enfin il faut faire quelque chose... Ah ! illuminer comme à Paris, mordienne... Non, non, c'est trop mondain, cela... Mon Dieu ! que ferons-nous ?

Le père Edmond se fait soulever sous les bras pour monter sur une escabelle. Dès que sa tête blanchie est élevée au-dessus de celles des autres, on juge qu'il veut parler, le tumulte s'apaise, un profond silence règne dans l'assemblée. parce que, dans ce village-là, on a conservé l'habitude de respecter les vieillards.

« Mes amis, » dit le bon père, « croyez-vous que le son
« d'une cloche, et que des murs garnis de drap blanc ou
« noir soient ce qu'il y a de plus agréable à Dieu ? Ce sont
« les cœurs purs qu'il aime, ce sont ses temples les plus
« chers : les nôtres sont dignes de s'élever vers lui. Re-
« mercions-le d'abord de nous avoir rendu notre bon curé,
« et nous verrons après. »

Tous les chapeaux sont à terre, tout le monde est à genoux. Edmond prie à haute voix au nom de tous, et chacun s'unit intérieurement à lui.

« Avisons-nous maintenant, » dit le père Edmond en remontant sur son escabelle. « Dieu a paré la nature de
« fleurs ; les fleurs lui sont donc agréables : des guirlan-
« des de barbeaux, de roses, de jasmin, décoreront son
« église. Il a béni nos moissons : des gerbes orneront son
« autel. Chacun mettra la main à l'ouvrage, et ces premiers
« préparatifs terminés, tous les habitants, en habit de di-
« manche, sortiront du village, et iront à la rencontre de
« M. le curé. La marche sera ouverte par les derniers
« jeunes gens qu'il a mariés, et la jeune femme lui dira,

« en lui faisant la révérence : Le bon Dieu a reçu nos ac-
 « tions de grâces, recevez, monsieur le curé, les vœux et
 « l'hommage de vos paroissiens. Ils ont voulu que la pa-
 « role vous fût adressée par les derniers que vous avez
 « bénis. Le ciel vous a entendu, et il a répandu sur nous
 « ses grâces : venez bénir les autres à l'église, dont nous
 « vous présentons les clefs dans ce plat d'étain. Ce n'est
 « pas, mes amis, que je croie mauvais les mariages faits
 « seulement d'après la loi (car j'ai vu dans la Bible que
 « le consentement mutuel suffisait aux patriarches, et les
 « patriarches nous valaient bien) ; mais la bénédiction
 « d'un honnête homme est comme la rosée qui féconde
 « nos plantes, et leur fait porter de bons grains.

« Entouré de ses enfants, M. le curé se rendra à l'é-
 « glise ; il la purifiera, chantera une grand'messe, fera la
 « cérémonie des mariages, et nous le mènerons sous le
 « grand ormeau, où seront dressées des tables. Chacun
 « apportera son plat et son broc, et ce sera la fête des
 « épousailles, de la reconnaissance et de l'amitié.

« Son presbytère est vendu : puisse-t-il profiter à ce-
 « lui qui l'a acheté ! Comme l'ancien du village, je lo-
 « gerai M. le curé le premier, et je le garderai six se-
 « maines. Les autres feront après moi, selon leur moyen...
 « — Oui, oui, nous le logerons tous.

« — Monsieur Edmond, » dit modestement mademoi-
 « selle d'Arancey, « vous m'avez remise en possession
 « du château de mon père. Trop jeune pour l'habiter en-
 « core, permettez que j'y reçoive M. le curé ; il y sera
 « commodément, et ne dérangera personne. — Brave de-
 « moiselle !... — Digne demoiselle !... — Oui, au châ-
 « teau... — Au château... — Vive, vive mademoiselle
 « d'Arancey !... — Et notre bon pasteur ! — Le laitage...
 « — Les œufs... — La meilleure volaille... — Nous lui

« porterons tout... — Nous lui offrirons tout... — Et il
« ne refusera pas ses amis. »

Le temple était paré, les habitants *endimanchés*, les villageoises dans leurs atours, et le cortège était en marche. Georges, l'honnête et tracassier Georges, avait passé à son bras le bras joli de mademoiselle d'Arancey. On avançait en silence et dans le recueillement. Un homme d'un extérieur vénérable paraît dans l'éloignement : est-ce lui ? se demandait-on tout bas.

Autant qu'on peut en juger, il porte un habit de camelot gris, et ce n'est pas la couleur d'usage ; il a des guêtres de toile écrue, et un bâton noueux à la main, et jamais on n'avait vu de curé en guêtres, armé comme un marchand de bœufs... Mais ses cheveux paraissaient frisés en rond ; mais son chapeau, à demi retroussé, marque trois pointes ; mais sa démarche est noble et grave... ce pourra bien être lui.

On n'était plus qu'à cinquante pas les uns des autres. Le voyageur s'arrête, regarde, tire son mouchoir, essuie ses larmes, tombe à genoux sur la route, dans la poussière, et s'écrie : Mon Dieu ! mon Dieu ! je vous remercie, vous m'avez conservé leur cœur !

Les villageoises ont entendu cette exclamation : C'est lui ! c'est lui ! crient cent bouches à la fois, et on oublie ce qu'on devait faire, et l'ordre de la marche est rompu, et on court, et les plus jeunes se précipitent, et les vieillards se plaignent pour la première fois du fardeau des années.

Le bon curé est entouré de ses paroissiens ; c'est à qui baisera ses mains, touchera ses vêtements, ce bâton qui rappelle la simplicité, la pauvreté de l'apostolat. Les anciens arrivent enfin. Le pasteur aperçoit Edmond, ouvre ses bras, et le presse contre son sein.

La chaise de M. Botte approchait, précédée d'un nuage de poussière. Le cher oncle, frappé à la vue d'un homme

dont l'extérieur annonçait l'indigence, et que pressaient l'amour, le respect, la reconnaissance de toute une peuplade, le cher oncle fait arrêter son postillon, et lui ordonne d'aller savoir ce qui se passe.

« Descendons, monsieur, descendons, » dit-il à son neveu, après avoir entendu le rapport de son messenger. « J'honore la vertu sous une soutane comme sous un habit brodé, et partout j'aime à lui rendre hommage. »

Charles a distingué mademoiselle d'Arancey dans la foule. Il s'élançait... son oncle le retient par un bras. « Monsieur, vous avez toute votre vie pour l'amour, et le vertueux curé ne retrouvera jamais un jour comme ce lui-ci : gardons-nous de rien déranger. » Et M. Botte et son neveu oublient leur impétuosité ; ils prennent la queue de la marche ; ils suivent, le chapeau à la main.

Notre aimable Sophie a l'œil aussi actif et aussi perçant que Charles : elle a vu la voiture, que personne n'a remarquée ; elle en a vu descendre les voyageurs. Elle ne conçoit pas que M. Botte lui ramène un amant avec qui il l'a forcée de rompre ; elle se rappelle les observations de Georges. Mille idées différentes l'assaillent à la fois ; elle rit, elle pleure, elle tremble, elle s'appuie si fortement sur le bras du jeune paysan, qu'il s'inquiète, se retourne, regarde, aperçoit M. Botte, et Charles devient réservé, rêveur, et ne prononce plus un mot.

Jamais procession n'avait paru à Charles aussi longue, aussi fastidieuse que celle-ci. Tantôt il s'écartait de la file, et son oncle lui faisait reprendre son rang ; tantôt il marchait sur les talons de celui qui le précédait, et son oncle le faisait rétrograder ; tantôt il s'élevait sur la pointe des pieds, et il rencontrait quelquefois les yeux de sa Sophie. Ils exprimaient tout ensemble, et le plaisir de la revoir, et la crainte de l'avenir. Que n'eût-il pas donné pour la rassurer !

On était enfin dans l'église, on s'était rangé ; M. Botte s'était laissé conduire par son neveu, qui, n'ayant pu se placer à côté de mademoiselle d'Arancey, s'était mis précisément vis-à-vis d'elle. Séparés par un intervalle qu'occupaient le curé, le magister, Edmond et le lutrin, que pouvaient faire de pauvres jeunes gens, observés, gardés, l'un par son oncle, l'autre par Georges ! Charles adressa à Sophie une profonde révérence ; Sophie la lui rendit très-exactement ; dès lors leurs yeux se fixèrent, non pas sur l'autel, et s'ils pensaient au Créateur, c'était pour l'adorer dans ce qu'il avait fait de plus beau.

Quelque parfait qu'on soit, il faut payer tribut à la faiblesse humaine. Depuis longtemps le bon curé n'avait rempli les fonctions du sacerdoce ; on le comblait d'honneurs ; sa tête était exaltée, et il crut que c'était le cas ou jamais d'officier presque pontificalement, avec un calice de bois et une chasuble de serge. Il imagina qu'au défaut du luxe, il en imposerait par la longueur de l'office, et il le prolongea tellement, que le bon père Edmond s'enrouait à ne pouvoir plus se faire entendre, que le fervent auditoire bâillait très-involontairement, et que M. Botte, qui ne voulait rien déranger, trépignait d'une manière très-sensible : Charles et Sophie ne voyaient qu'eux.

L'imperturbable curé allait toujours son train ; mais, comme il faut que tout finisse, il s'arrêta quand il n'eut plus rien à dire ni à chanter, et la séance finit par une bénédiction. Alors commença la fête de l'amitié.

X

ÉVÉNEMENTS. OBSTACLES IMPRÉVUS.

La cordialité, la bonne franchise, avaient succédé au silence respectueux qui régnait dans le temple. On sortait sans ordre, et Charles allait aborder sa charmante amie : « Halte-là, monsieur, » lui dit son oncle. « Permettez, s'il vous plaît, que les choses se fassent selon les bienséances. C'est à moi de vous présenter à mademoiselle d'Arancey, à lui demander sa main. — A la bonne heure, mon cher oncle ; mais je puis de mon côté... — Quoi ! monsieur, lui dire cavalièrement : « Mademoiselle, je viens vous épouser : il est des usages reçus dont un amoureux peut faire très-peu de cas, mais que je maintiendrai, corbleu ! On ne saurait mettre trop de dignité dans ce qui tient au mariage, parce qu'on ne saurait trop respecter ce lien. Venez avec moi, monsieur. » Et il s'avança vers Edmond, tenant son neveu par la main. Il allait former une demande dans les règles, lorsque Edmond s'adressa au curé, au nom des habitants, et lui offrit toutes les douceurs qui peuvent flatter un homme qui se contente de peu.

« Celui-là va-t-il aussi prêcher ! » dit impétueusement M. Botte. « J'en aurai aujourd'hui pour six mois. »

Mais quand il entendit Edmond s'exprimer avec simplicité, offrir les dons de tous avec effusion et tendresse, demander comme une grâce qu'on ne les refusât pas ; quand il vit les larmes d'attendrissement du bon prêtre, il s'adoucit considérablement ; et lorsque mademoiselle d'Arancey joignit, avec une douceur modeste, ses instances à celles d'Edmond, qu'elle présenta les clefs de son

château au pasteur, et qu'elle le supplia de l'habiter, M. Botte ne se posséda plus.

Il interrompit la belle, la respectable Sophie, en criant de toutes ses forces : « Elle a donc juré d'avoir toutes les « vertus ! Charles, si tu ne l'adores pas toute la vie, la « nature t'a refusé une âme. » Et il embrasse Sophie, il embrasse le curé, il embrasse Edmond, il embrasse tout le monde. Pendant l'espèce de tumulte qu'a causé cette saillie, ou cette incartade, on n'a pas remarqué que Georges, frappé des dernières paroles de M. Botte, s'est éloigné, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes et serrées. Infortuné ! cette Sophie, qui t'est si chère, ne peut-elle être heureuse qu'en déchirant ton cœur ? Trop faible elle-même pour soutenir l'effet de ces dernières paroles, ses genoux ployèrent sous elle, elle se laissa aller sur un banc.

Lorsqu'il ne resta plus à embrasser que quelques vieilles, qui espéraient bien l'être aussi, M. Botte s'arrêta, l'ordre se rétablit, et le curé essaya de parler. Trop ému pour faire un discours suivi, il exprima par des mots sans suite, par des gestes qui peignaient sa profonde sensibilité, ce que les fleurs de rhétorique, dont il paraît ses prênes, n'auraient jamais pu rendre. Il accepta les offrandes des ouailles, en se réservant de mettre des bornes à leur générosité ; mais il refusa absolument de loger au château. « Vous y logerez, ventrebleu ! » lui dit M. Botte. « — Je ne le puis, monsieur. — Et la raison, « monsieur ? — Que dirait-on d'un ministre qui habite- « rait un palais, lorsque le temple de Dieu est en ruines, « et qu'il manque des choses les plus nécessaires ? — Je « restaurerai votre temple, je le rebâtirai s'il le faut, je « l'embellirai, je le rendrai digne du serment que la sa- « gesse y prononcera à l'amour ; mais, parbleu, vous lo- « gerez au château. »

« Le serment que la sagesse y prononcera à l'amour ! » répète mademoiselle d'Arancey, et elle perd l'usage de ses sens. Charles, tremblant pour sa Sophie, se fâche tout de bon contre son oncle : « Vous m'avez fermé la bouche, monsieur, pour vous conformer à l'usage. Mais l'usage veut-il qu'on tue les gens en leur annonçant sans ménagement une nouvelle aussi inattendue ? Ne pas l'y disposer, ne pas... — Vous avez raison, monsieur le docteur ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il faut la faire revenir. Ma nièce, ma chère nièce, le temps des épreuves est passé. Revenez à vous, ouvrez ces beaux yeux, fixez-les sur un oncle qui ne veut que votre bonheur, et qui vient l'assurer. »

Mademoiselle d'Arancey était adorée dans le village, et des cris de joie s'élevaient de toutes parts. Quel homme, disait-on, quel homme, qui marie notre demoiselle, et qui restaure notre église ! « C'est assez, c'est assez, » disait M. Botte, « ces exclamations m'ennuient. Je restaure votre église, parce qu'un curé comme le vôtre ne doit pas officier dans une grange ; je propose mon neveu pour mademoiselle d'Arancey, parce que c'est une fille accomplie : ainsi vous ne me devez rien, et laissez-moi tranquille. »

L'émotion de la joie n'a jamais de suites funestes, dit Beaumarchais. Sophie revint à elle plus belle que jamais, et pendant qu'on chargeait les tables, rangées autour du grand ormeau, M. Botte conduisit le père Edmond et le curé vers un petit tertre, et Sophie, nonchalamment appuyée sur le bras de Charles, se laissait conduire, les yeux baissés, et le visage couvert d'une aimable rougeur.

M. Botte, affectant le cérémonial de la vieille cour, montra le tertre à Edmond, et l'invita à s'asseoir, « Après vous, monsieur, » dit Edmond. « — Non, monsieur, vous vous assiérez, et je parlerai debout et décou-

« vert. — Mais, monsieur... — Eh, corbleu, asseyez-vous
« donc ! » Et poussant Edmond par les deux épaules, il le
fait tomber sur le gazon.

Le père Edmond paraissait étonné de ce genre de poli-
tesse. M. Botte, que rien ne déconcerte, poursuit en ces
termes : « Monsieur, vous avez élevé cette demoiselle,
« vous avez formé son cœur à la vertu ; vous êtes donc
« son véritable père. Je vous la demande en mariage
« pour Charles Montemar, mon neveu. Je lui donne trente
« mille livres de rente ; après moi, le reste de ma for-
« tune, que je lui ferai attendre le plus que je pourrai,
« et, le jour du mariage, je vous rembourse de ce qui
« vous est dû sur le prix du château et de la ferme. Ma
« demande, monsieur, vous est-elle agréable ? — Ah !
« monsieur, il n'y a qu'une âme comme la vôtre... — Il
« n'est pas question de mon âme. Ma demande, mon-
« sieur, vous est-elle agréable ? — Ah ! jamais je n'ou-
« blierai... — Ma demande vous est-elle agréable ? Ven-
« trebleu ! répondez oui ou non. — Oui, monsieur ; elle
« m'est agréable, et très-fort. — A la bonne heure. Ma-
« demoiselle, je n'ai point de parchemins à vous mon-
« trer ; mais je crois que tous les honnêtes gens sont nobles,
« et qu'il n'y a que le vice de roturier. Vous pensez sans
« doute comme moi ; ainsi vous agréez la recherche de
« mon neveu ? »

L'intéressante Sophie ne savait où elle en était. Elle
pouvait être heureuse, parfaitement heureuse ; elle n'a-
vait qu'à le vouloir. M. Botte lui tenait la main, et atten-
dait son aveu. Charles était à ses genoux ; il avait pris
son autre main, et la couvrait de baisers ; le curé, debout
derrière eux, avait les yeux et les bras élevés vers le
ciel, et lui disait : « Mon Dieu, bénissez-les un jour,
« comme je les bénis dès ce moment. »

Le premier mouvement de mademoiselle d'Arancey

avait été pour l'amour ; le second l'avait reportée vers son père, fugitif, errant, malheureux, n'ayant pour consolation que des chimères, dont son mariage allait dissiper l'illusion ; mais bientôt son cœur la ramenait à l'homme qu'elle adorait. Il était à ses pieds ; elle le voyait suppliant, paré des charmes qu'ajoute le désir à une figure déjà trop séduisante. Elle n'avait pas la force de l'affliger ; elle ne pouvait se résoudre à se rendre malheureuse, et cependant ses principes arrêtaient un consentement qu'elle brûlait de prononcer.

M. Botte commençait à froncer le sourcil ; Charles était plus pressant ; le père Edmond encourageait sa demoiselle, et l'engageait à répondre. Forcée de rompre le silence, elle répéta les objections dont son amant avait entretenu son oncle dans la voiture. Elle hésitait, elle s'exprimait faiblement ; ses yeux démentaient sa bouche. M. Botte ne fut pas moins très-mécontent d'une résistance à laquelle cependant il était préparé. A une assez laide grimace succédèrent l'emportement, les instances, la colère, les supplications. La timide Sophie ne répondait rien ; elle pleurait en regardant Charles.

« Parbleu, curé, » s'écria M. Botte, « ne savez-vous
« que bénir les gens ? Il est bien extraordinaire que vous
« vous taisiez dans une semblable circonstance. On me
« considère comme partie intéressée, et on juge mes ar-
« guments mauvais. Mais vous qui êtes neutre dans cette
« affaire, qui êtes l'homme de tous, qui êtes générale-
« ment respecté, usez donc de votre influence ; parlez, de
« grâce, et parlez bien. »

Le bon prêtre ne se mêlait jamais d'affaires de famille qu'il n'y fût invité ; mais il avait comme un autre son petit amour-propre, et il était secrètement flatté de vaincre une résistance qu'il jugeait n'être que de forme, mais que n'avaient pu surmonter ni M. Botte ni même

l'amant aimé. Il répéta très-gravement une partie des raisonnements du cher oncle, parce qu'en effet ils étaient fondés. Il appuya sur la nécessité où était mademoiselle d'Arancey de relever sa fortune, pour l'offrir à son père, dans le cas où il rentrerait en France. Il lui représenta combien il est doux de tenir tout de l'homme qu'on préfère. Il dit qu'une simple irrégularité ne pouvait balancer des avantages aussi réels, et que, puisqu'on ne pouvait avoir le consentement de son père, il était naturel de se contenter de celui de l'homme qui l'avait si dignement remplacé. Il protesta qu'il ne voyait rien dans ce procédé qui pût blesser le ciel ni les hommes. Il ajouta que le malheur avait probablement changé les idées de M. d'Arancey sur la noblesse; qu'il approuverait une alliance vraiment convenable; enfin, il laissa pressentir que sa longue absence et son silence absolu avaient une cause beaucoup plus forte que celles qu'on avait supposées, et il finit en observant qu'on ne doit pas aux morts, quelque précieuse que soit leur mémoire, le sacrifice de toute sa vie.

Sophie était trop raisonnable, elle aimait surtout trop tendrement, pour n'être pas de cet avis. Elle paraissait ébranlée, mais elle ne prononçait pas; M. Botte enrageait.

Le père Edmond se leva: « Notre demoiselle; mon cœur, ma petite fortune, mes soins, je vous ai tout donné, et en échange vous m'avez nommé votre père. Pour la première, pour la dernière fois, j'en prends l'autorité: obéissez, je vous l'ordonne. »

Sophie regarda Charles avec un doux sourire; elle le baisa au front, et lui dit: « Soyez mon époux. »

A ces mots, M. Botte fit un saut proportionné à la joie présente, qui remplaçait subitement des craintes et une humeur très-marquées, c'est-à-dire qu'il sauta aussi

haut que le permettait le volume d'un corps que la nature n'avait pas destiné à fendre l'air. Or, comme le cher oncle n'avait pas l'habitude des *gargouillades*, et qu'il n'avait pas calculé les effets de celle-ci, il tomba pesamment sur les jambes de Charles, qui, pieusement agenouillé devant sa divinité, exprimait maintenant son ivresse et sa reconnaissance. Le curé, qui veut retenir M. Botte, se sent entraîné après, et s'accroche aux larges pans de l'habit d'Edmond ; le vieillard, cédant à l'impulsion générale, roule sur le pasteur, qui roule sur M. Botte, lequel roule sur Charles, lequel faisait d'incroyables efforts pour empêcher que le tout ne roulât sur mademoiselle d'Arancey.

Sophie ne pouvait se relever, et entrevoyait l'instant où elle allait être écrasée. Elle repoussait de toutes ses petites forces M. Botte, dont la tête s'allongeait par-dessus celle de son neveu ; elle appuyait sur sa grosse face des mains blanchettes, que le cher oncle, sans s'embarrasser de sa position, baisait de tout son cœur.

Comme personne n'était blessé, tout le monde riait aux éclats ; mais comme le père Edmond occupait le haut de la pile, et qu'il n'était plus du tout *ingambe*, personne ne se relevait. Comme les villageois étaient à très-peu de distance, et qu'on est curieux dans ce village-là comme ailleurs, ils accoururent pour voir ce qui avait pu déterminer ces messieurs à s'empiler ainsi, et comme la curiosité peut quelquefois être utile à ceux qui en sont l'objet, le curé, Edmond et M. Botte furent aussitôt rétablis sur leurs jambes.

Charles présenta la main à sa charmante future, et on allait gaiement prendre sa part du champêtre repas, lorsqu'on s'aperçut que M. Botte avait perdu sa perruque dans la mêlée. Le cher oncle était dans un de ces moments de bonne humeur, que ceux qui vivaient près de lui

pouvaient facilement compter ; mais il reprit son sérieux à l'instant, en pensant qu'on ne représente pas dignement à une fête publique, coiffé en enfant de chœur. Il regarde, il cherche à lire dans tous les yeux quel est le mauvais plaisant qui lui a escamoté sa perruque. Les paysans, qui le pénètrent, protestent de leur innocence, et cherchent partout le respectable couvre-chef, qui ne se trouve nulle part.

M. Botte fronçait le sourcil et grommelait déjà entre ses dents, lorsqu'il découvrit son voleur. La perruque était poudrée à blanc, et enduite d'une pommade de première qualité ; un chien de berger s'en était accommodé, et la rongea paisiblement, en attendant les os de jambons et de poulardes qui n'étaient pas encore à sa disposition.

M. Botte, furieux, arrache des mains d'un paysan un lourd bâton d'épines, et en décharge un coup terrible sur le dos du chien. Les chiens, comme les moines, n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs repas. Celui-ci s'élança sur M. Botte, qui, très-heureusement pour lui, fait une volte, et en est quitte pour le derrière de son habit et le fond de sa culotte, que le chien emporte en triomphe, en secouant la tête, et en foulant de ses pattes de devant la dépouille du vaincu.

Cependant la chemise de M. Botte vole au gré du vent. Ce n'est plus sa tête tondu qui l'occupe, ce sont les mœurs publiques qu'il blesse involontairement. Son chapeau, fixé de ses deux mains sur la partie découverte, ne suffisait pas pour cacher le plus dodu des postérieurs, et il n'avait que le choix de la moitié qu'il lui plairait exposer aux regards du public.

Il tempêtait, il jurait, il rudoyait Edmond, le curé, son neveu, qui s'empressaient autour de lui. Tout à coup il jette des cris furieux, et grince des dents de ma-

nière à faire fuir tout un département. Une malheureuse guêpe, attirée par la chair fraîche, s'était glissée le long de l'épine du dos, et arrangeait l'omoplate de M. Botte, comme le chien avait fait de la perruque. M. Botte se jette à terre, se roule sur l'herbe, en continuant de crier, il écrase son ennemi, et il n'en souffre pas moins.

Au hasard de ce qui pourrait lui arriver, Charles, vraiment inquiet de l'état où était son oncle, s'approcha de lui, et voulut achever de le déshabiller. M. Botte se releva, jura, et, tenant toujours son chapeau derrière lui, il prit en tortillant le chemin de la ferme. Edmond le suivit d'aussi près que le permettait son âge, et le curé, qui se mêlait un peu de médecine, le suivit d'aussi loin qu'il le fallait pour être à l'abri des événements : il croyait le cher oncle maniaque.

Mademoiselle d'Arancey aurait bien voulu être utile à l'homme à qui elle devait son bonheur. L'intérêt qu'il lui inspirait la faisait avancer d'un pas, la décence la faisait reculer de deux : elle s'adressa enfin à deux femmes, qui, depuis quinze ans au moins, n'étaient plus d'aucun sexe. Mais, à défaut d'autres passions, les vieilles ont de la rancune. M. Botte n'avait pas embrassé celles-ci : elles ne bougèrent pas.

En avançant vers la ferme, le patient s'était un peu calmé : il avait expliqué la cause de ses cris et de ses contorsions, et le bon pasteur, rassuré, protestait qu'il enlèverait l'aiguillon, et que la douleur cesserait à l'instant.

En effet, l'opération faite, M. Botte se trouva soulagé. Mais il observa qu'il était loin d'être dans un état présentable ; il protesta qu'il dînerait à la ferme, et il exigea très-impérieusement qu'Edmond reconduisît aussitôt le curé à la fête qu'on lui donnait. Son ordre était motivé sur deux raisons : la première, c'est qu'un dîner froid

ne vaut rien ; la seconde, c'est qu'un chien et une guêpe ne doivent pas mettre tout un village au régime. Le père Edmond cherchait pour la seconde fois, dans l'armoire de noyer, de quoi couvrir au moins M. Botte ; le curé prétendait que la fête la plus brillante ne peut empêcher un homme d'en soulager un autre, et il voulait bassiner la piqûre avec du vinaigre ; M. Botte avait pris le vase, l'avait jeté à l'autre bout de la chambre, et invitait son médecin, avec son gros juron, à se rendre, sans répliquer, sous le grand ormeau, lorsque Charles trouva sur une table une lettre à l'adresse du vieux Edmond.

Le bon vieillard prend la lettre, et s'étonne en reconnaissant l'écriture de son fils, de Georges, qui était disparu, et dont l'absence n'avait encore été remarquée de personne. Le cachet est rompu ; le malheureux père lit quelques lignes, et laisse tomber la lettre en s'écriant : « Je n'ai plus de fils ! »

M. Botte s'irrite contre la fortune quand il voit des malheureux. Il oublie le curé, il oublie la fête, il oublie qu'il est sans culotte, il découvre tout en ramassant le papier : mais il le ramasse, et il lit :

« MON PÈRE,

« J'ai pu aimer notre demoiselle autant qu'il est possible d'aimer, et avoir la force de me taire ; je n'ai pas celle d'être témoin du bonheur d'un autre. Je pars. Pardonnez-moi, mon bon père, pardonnez-moi de vous quitter dans votre vieillesse ; mais il fallait mourir à la ferme, ou aller souffrir au loin, et, dans les deux cas, votre fils était perdu pour vous.

« Ne me retirez pas, je vous le demande à genoux, les bénédictions que vous avez si souvent prononcées sur moi. Georges vous honore et vous chérit toujours ; mais il ne pouvait rester. »

« Faites donc des enfants, » disait M. Botte. « Non, « ventrebleu, je n'en ferai jamais. Les coquins, les co-
« quins, voilà comme ils sont tous. Pauvre père ! pauvre
« père ! » ajoutait-il, debout, à côté d'Edmond, dont il
pressait affectueusement la main. « — Dieu me l'avait
« donné, » dit en pleurant le vieillard, « Dieu me l'a ôté ;
« que son saint nom soit béni ! — Il vous le rendra, mon
« cher Edmond, » reprit le pasteur ; « il vous le rendra.
« Votre vie n'a été qu'une longue suite de jours paisibles
« et purs, et l'Éternel se complaît à éprouver ses saints.
« — Que je revoie mon fils un moment, rien qu'un mo-
« ment ; que je l'embrasse encore, et je mourai en bénis-
« sant le Seigneur.

« — Je ne sais pas, » poursuivit M. Botte, « ce que le Sei-
« gneur compte faire de votre fils ; mais je sais que je ne
« dois rien épargner pour vous le rendre, et je n'aurai
« pas de repos que je ne vous l'aie rendu. Vous, mon-
« sieur, dont les amours troublent le repos des familles,
« faites mettre les chevaux à la voiture. — Est-ce ma
« faute, mon oncle ?... — C'est la mienne, n'est-ce pas ?
« Les chevaux à la voiture. — Me rendrez-vous compta-
« ble de l'infortune de Georges ? — C'est vous, monsieur,
« qui êtes la cause de tout. Trente voyages au moins,
« qu'il m'a fallu faire à la ferme ; un autre au fond de la
« Normandie, pour vous empêcher de vous noyer ; et ma
« chute dans la mare avec ce pauvre Horeau, et l'algarade
« impertinente de ces comédiens de campagne, et mon
« double combat avec un chien et une guêpe, un jeune
« homme et son père désolés, tout cela serait-il arrivé,
« monsieur, si vous ne vous étiez avisé d'aimer ? Pour la
« dernière fois, les chevaux à la voiture. — Décidément,
« mon oncle, vous allez partir ? — Sans délai. J'ai beau-
« coup de confiance en la Providence ; mais, quoi qu'en
« disent Edmond et son curé, il est bon de la seconder un

« peu. — Et mademoiselle d'Arancey? — Malheureux, « jette les yeux sur ce vieillard, et balance si tu l'oses... « Monsieur, qui ne voit que son bonheur personnel dans « la société ne doit rien attendre d'elle. — Au moins un « adieu, mou oncle, un mot, et je vous suis. » Et sans attendre de réponse, Charles est parti ; il court, il est déjà loin.

« Où allez-vous, monsieur? » dit le curé à M. Botte, qui trottait sur les pas de son neveu. « — Je vais après ce « drôle. Je le ramène, je le jette dans ma chaise, et je « l'envoie solliciter dans une moitié des bureaux de Pa- « ris, pendant que j'assiège les autres. — Supposons que « vos démarches aient le plus heureux succès, que ferez- « vous? — Je m'empare de Georges, je lui reproche l'a- « bandon où il laisse un père ; je ranime son courage, je « le rends à la piété filiale, et je le conduis aux pieds de « ce vieillard. — Il écrit qu'il mourra ici. — Chansons. « — Vous ne le connaissez pas, monsieur. — Hé, curé, « tous les hommes sont faits de même. On souffre, on se « console, on ne meurt pas. — Mais, monsieur... — Paix, « je suis décidé. »

Le pasteur, toujours calme et prudent, observa qu'un quart d'heure de plus ou de moins n'était rien dans la circonstance présente, et qu'au moins il était bon de s'entendre avant d'agir : M. Botte n'entendait rien. Le curé voulait réfléchir : le cher oncle prétendait que la première impulsion du cœur est la bonne, et qu'en la suivant, on ne se trompe jamais. Le père Edmond, qui avait beaucoup plus de confiance en son curé qu'en M. Botte, pria, supplia le cher oncle d'entendre le pasteur. « Parlez donc, « monsieur, » s'écria le quinteux personnage, « puis- « qu'on veut que je vous écoute. »

Le curé représenta que Georges avait toujours été fils respectueux et tendre ; que son père avait constamment été l'objet de ses soins religieux, et qu'ainsi une passion

irrésistible avait pu seule le déterminer à quitter le pays. Il jugea que l'éloignement pouvait calmer une fièvre dévorante que tout alimenterait à la ferme, où Georges ne ferait point un pas sans trouver des souvenirs déchirants. Il ajouta que la santé la plus robuste cède à la fin aux froissements réitérés d'un cœur, d'autant plus sensible, qu'il était vierge encore, et qu'il est déjà flétri, et de la violence qu'il s'est faite, et du silence qu'il s'est imposé. Il finit en invitant M. Botte à découvrir l'asile que choisirait le jeune homme, et à le faire surveiller par quelqu'un de sûr, qui fournirait en secret à ses besoins, et qui donnerait de ses nouvelles à son père.

M. Botte était vif, il était opiniâtre ; ce n'était qu'en grondant qu'il se rendait à de bonnes raisons ; mais il s'y rendait enfin. Il entra dans les vues du curé, à la grande satisfaction du malheureux père, et on parla avec assez de tranquillité du mariage de mademoiselle d'Arancey.

« Cruel enfant, méchant enfant ! » disait le vieillard, « oser lever les yeux sur sa demoiselle ! — Et sur qui les
 « lèverait-il ? sur une guenon ? — Mais oser l'aimer, mon-
 « sieur, oser l'aimer ! — Hé, comment s'en défendre ? nous
 « l'aimerions aussi, si nous n'avions que vingt ans. —
 « Mais le respect... — Georges n'en a point franchi les
 « bornes. — Quoi ! cette lettre... — Cette lettre ne s'adresse
 « pas à mademoiselle d'Arancey. — Qu'elle ignore au moins
 « que mon fils l'a écrite. — Elle la verra. Un amour ver-
 « tueux, un amour auquel on s'immole, ne peut offenser
 « une femme ; il donne des droits à sa pitié. — Par grâce,
 « monsieur... — Je ne ferai pas le bonheur de mon neveu
 « par une supercherie. Mademoiselle d'Arancey saura le
 « mal qu'elle fait à Georges ; elle saura que c'est elle qui
 « en prive son père ; qu'un sacrifice peut le lui ramener .
 « elle lira la lettre, et elle prononcera.

« — Encore un mot, monsieur, » dit le curé. « — Hé! parbleu, pasteur, vous abusez de ma patience. Il était question tout à l'heure des intérêts d'Edmond, et j'ai dû céder à sa volonté; il s'agit ici de ma délicatesse personnelle, et, certes, à cet égard, je n'ai besoin des conseils de personne : mademoiselle d'Arancey lira la lettre. »

Charles était incapable de ces froids calculs que l'homme, qui n'a que des désirs, emploie souvent avec succès. Idolâtre de sa Sophie, il n'avait pas prévu l'effet que produirait sur elle la nouvelle de la fuite de Georges. Il en parla en homme aussi pénétré du malheur d'Edmond, qu'affligé de la vivacité d'un oncle qui l'arrachait subitement à ce qu'il avait de plus cher. Sophie, bonne et sensible comme lui, éclairée enfin sur un secret que sa modestie seule l'avait empêchée de pénétrer, Sophie oublia les fréquentes importunités de Georges, et ne vit plus en lui que l'ami malheureux.

Les habitants attendaient leur curé et le vieux Edmond. Rangés debout autour des tables, où personne n'osait se placer encore, ils entretenaient leur gaieté en buvant de temps en temps le petit coup. La tristesse de Charles, la douleur de mademoiselle d'Arancey, frappèrent également ces bonnes gens; l'événement fâcheux devint aussitôt public. Comme dans ce village l'infortune de l'un est commune à tous, on oublia que le reste de la journée était consacré à la gaieté. Sans se consulter, sans même se parler, hommes, femmes, enfants, vieillards, prennent le chemin de la ferme. On marche dans un profond silence; un voile sombre couvre toutes les physionomies : ce jour de fête n'est plus qu'un jour de deuil.

Sophie, appuyée sur le bras de Charles, méditait profondément. Elle n'a plus une pensée qui échappe à son amour, et le jeune homme frémit.

On arriva à la ferme. Les anciens s'approchèrent de l'infortuné père, et pleurèrent avec lui. Les enfants, instruits à le respecter, couraient lui offrir leurs innocentes caresses. Les femmes ont partout cet instinct délicat qui les éclaire sur les convenances. Les mères éloignèrent ces enfants, qui allaient rappeler à Edmond ce qu'il avait perdu. Il était trop tard, le bon vieillard les avait aperçus. « Vous êtes encore pères, » dit-il à ses amis, « et moi... et moi... » Il essuya ses pleurs, ouvrit sa Bible, lut à haute voix le livre de Job, et se soumit à la volonté du Seigneur.

Tout le monde l'écoutait dans un recueillement religieux. M. Botte lui-même se taisait; mais, incapable de varier dans ses principes ou ses opinions, il présenta la lettre à mademoiselle d'Arancey.

La charmante fille la mouilla de ses pleurs, et fut tomber aux pieds d'Edmond. « Pardon, » dit-elle, « pardon, mon vénérable père. Vous m'avez arrachée à la misère; vous avez partagé votre cœur entre votre fils et moi; vous m'avez inspiré le goût de ces vertus simples qui vous sont familières, et pour prix de vos bienfaits j'em-poisonne vos derniers jours... Pardon, pardon! » Le vieillard la relève, la presse contre son cœur, et leurs larmes se confondent.

« Non, » s'écria Sophie, « non, il n'est pas de bonheur pour moi, quand mes bienfaiteurs souffrent. J'aime Charles autant qu'on puisse aimer : je le lui ai dit, je l'ai dit à son oncle, à Edmond, je le répéterais à la face de l'univers; mais je suis incapable d'abandonner ce malheureux vieillard. C'est moi qui remplacerai le fils dont je l'ai privé, qui le consolerais, qui fermerai ses yeux. Charles, mon ami, encore un sacrifice. Vous n'approuverez pas celui-ci; mais ma conscience me dit qu'il est indispensable... Soumettons-nous, Charles, il le faut,

« je t'en prie, je le veux, je l'ordonne. Jure avec moi...
« — Arrêtez, » crie le jeune homme, en s'élançant vers elle. « N'élevez pas entre nous une barrière éternelle ; n'achevez pas ce serment téméraire. — Laissez-la, monsieur, laissez-la, » reprend le cher oncle avec fermeté.
« Elle suit la voix d'un devoir antérieur à vos droits, je l'admire ; ayez, vous, la force de l'imiter.

« — Non, ma fille, non, » dit Edmond, « je ne reçois pas un sacrifice qui vous coûterait le bonheur de toute votre vie. Jephté voua sa fille, mais il s'en repentit. Dieu me donnera la force de supporter mon sort. Remplissez le vôtre, mon enfant ; soyez heureuse, et estimez-moi assez pour croire que je ne vends pas mes services, surtout à un prix aussi cher.

« — Digne vieillard, fille céleste ! » disait M. Botte. « Mon pauvre Charles, quel trésor tu perds là ! — Il n'a rien perdu, monsieur ! » reprit Edmond. « Et il mit la main de Sophie dans celle du jeune homme.

Un grand exemple entraîne toujours, et peut nous faire perdre de vue nos plus chers intérêts. Malheureusement ce noble enthousiasme ne dure pas : notre faiblesse nous parle si haut ! Charles, contenu par son oncle ; Charles, qui craignait d'abord de ne pas montrer de la vertu, quand les autres personnages ne faisaient rien que pour elle ; Charles réfléchissait à la perte irréparable qu'il allait faire. Il ne se permettait pas un mot ; mais il regardait Edmond d'un air si reconnaissant ! Ses grands yeux qui se portaient ensuite sur Sophie et sur son oncle étaient si suppliants, si doux !

Mademoiselle d'Arancey s'était trop avancée pour pouvoir rétrograder, mais elle laissait sa main où le père Edmond l'avait mise. Le stoïque M. Botte maudissait intérieurement sa pétulance et son stoïcisme, et il n'eût pas manqué d'embrasser et de remercier le bon vieillard, si

cette démarche eût pu se concilier avec les grands sentiments qu'il venait d'afficher. Le malheureux père lui-même commençait à sentir dans quel vide il vivrait, s'il perdait à la fois ses deux enfants. Chacun enfin, après s'être montré magnanime, peut-être par ostentation, comme cela arrive souvent, chacun prêtait secrètement l'oreille à la voix de son intérêt personnel, comme cela arrive toujours.

Le curé, que son état rendait plus réfléchi ou plus réservé, ne s'était pas pressé de parler; il avait eu le temps de mûrir son opinion, et il pouvait la faire valoir, sans être accusé de versatilité. Il connaissait le cœur humain, et il démêlait sans peine l'embarras des principaux acteurs. Les en tirer, c'était leur rendre un signalé service, et c'est ce que fit le bon pasteur.

« Mademoiselle, » dit-il à Sophie, « vous avez cru avoir
 « les raisons les plus fortes pour ne pas accepter la main
 « de M. Montemar. Les préjugés de M. votre père
 « s'élèveraient bien plus puissamment contre le choix
 « que vous feriez de Georges, homme estimable sans
 « doute, mais qui n'a rien de ce qui fixe la considération
 « des gens du monde. D'ailleurs, mademoiselle, vous n'a-
 « vez que de l'amitié pour lui, et vous avez de l'amour,
 « beaucoup d'amour pour monsieur. La Providence vous
 « le destine, et malheur aux femmes qui se refusent à ses
 « vues : elles en sont punies par le libertinage ou le dés-
 « espoir. — Ma foi, » s'écria M. Botte, « je crois le curé
 « beaucoup plus sage que nous tous. — Oh! certainement, »
 reprit vivement Charles. — « Mais, » continua, à demi-
 voix et les yeux baissés, la sensible Sophie, « je ne
 « me propose pas non plus d'épouser Georges. — Qu'im-
 « porte alors, » poursuivit le curé, « que vous soyez ou
 « non l'épouse d'un autre, pourvu que le fils d'Edmond
 « ne soit pas témoin d'un engagement qui lui ferait sentir

« plus vivement son malheur. — Mais, » répondit Sophie, « mais... c'est que... — C'est, » interrompit le pasteur, « que vous ne voulez pas abandonner ce bon « père dans son affliction. — Non, monsieur, je ne le « veux pas, je ne le dois pas. — Eh bien, mademoiselle, « laissez agir M. Botte. On n'a pas de conseils à lui donner, quand il s'agit de faire le bien. — Hé, quelle « chienne de manie avez-vous donc tous de me rappeler « ce que je peux faire de bien ? Ne faut-il pas que je rachète « par quelque chose une dureté de caractère dont je ne « suis pas maître ? Ne me gênez pas, curé ; je n'aime pas « cela. Je ne suis pas bon, je le sais, je le déclare. Au « reste, voici ce que je propose : qu'on ne m'interrompe « pas.

« Edmond n'est plus d'âge à travailler, et il ne travaillera plus. Nous louerons la ferme... — Quoi, monsieur, « vous voulez?... — Oui, papa, je le veux. — Quitter « une ferme où je suis né !... — Vous ne la perdrez pas « de vue : mais, que diable, laissez-moi parler. Vous habiterez avec le curé une aile du château : je me réserve « l'autre pour les voyages que je ferai ici, et j'en ferai de « fréquents. Mon neveu et ma nièce occuperont le corps « de logis. Votre couvert à tous deux sera toujours mis à « leur table. — Mais, monsieur, je vous ai déjà fait observer combien je serais déplacé dans un certain « monde... — Je vous ai déjà répondu, monsieur, qu'un « honnête homme n'est déplacé nulle part. Eh ! parbleu, « quand vous voudrez être seul, on vous servira chez « vous, et vous lirez un chapitre de votre vieille Bible, « en vidant le flacon de bourgogne. — Mais l'oisiveté, « monsieur... — Bah, bah, bah ! la promenade, la gazette, « un cent de piquet, un peu de médisance, et le temps se « passe. Allons, allons, je vois que ces arrangements con-

« viennent à tout le monde ; c'est une affaire terminée.
« Vite, un notaire, et l'affiche à la municipalité. »

Les jeunes gens renaissent, le pasteur sourit, Edmond se rend, M. Botte se frotte les mains, tous les villageois applaudissent. « Oh ça ! » dit le cher oncle, « retour-
« nons sous le grand ormeau. Puisque vous m'avez tous
« vu dans l'état où me voilà, il n'y a pas d'inconvénient
« que je vous suive, pourvu toutefois qu'on me trouve
« une culotte ; car il fait du vent aujourd'hui. »

A peine a-t-il parlé, que les habitants se dispersent ; Edmond retourne à l'armoire de noyer, et le pasteur court ouvrir son modeste porte manteau. En cinq minutes, M. Botte n'a plus que l'embarras du choix. « Monsieur, » dit-il à son neveu, en prenant un habit à l'un, une culotte à l'autre, un bonnet de coton à un troisième, « monsieur, j'ai rompusans retour avec votre Guillaume ;
« mais je ne vois que ce drôle-là qui puisse retrouver
« Georges, et il faut qu'il se retrouve. Écrivez à Guillaume
« pendant que je m'habille, et faites partir mon postillon
« avec cinquante louis. »

Le malheureux père baise la main de M. Botte ; la tendre Sophie se hâte de trouver cette écritoire que vous avez peut-être oubliée, celle que Georges, dans sa jalousie, serrait si soigneusement ; le curé débarrasse une table ; Charles prépare une plume, et le cher oncle trouve autant de valets de chambre que la maison peut recevoir de paysans.

Une joie pure et bruyante a succédé au silence de la douleur. On va, on court, on se cherche, on se presse, on chante, on rit, on arrive sur la pelouse, et lorsque le curé, M. Botte et Edmond ont pris le haut bout de la grande table, les autres se placent au hasard. Ce n'était point par hasard que Charles se trouve à côté de Sophie, que Sophie est bien loin du cher oncle, qu'elle aime pourtant de tout

son cœur ; qu'elle s'est jetée au milieu d'un groupe de jeunes filles. C'est que les jeunes filles connaissent le langage de l'amour, qu'elles aiment à l'entendre, qu'elles s'affligent franchement des peines passées, et qu'elles sourient au bonheur à venir.

M. Botte faisait la grimace en sablant la piquette du pays, qu'on lui versait à flots dans le plus grand verre ; il faisait la grimace en mâchonnant d'énormes morceaux dont on chargeait son assiette ; il faisait la grimace en trempant son pain dans de l'eau assaisonnée de poivre et de sel, qu'on appelait de la sauce ; mais il avait faim, il avait soif, il buvait, il mangeait, parce qu'il était de bonne humeur, et cela devait être : il s'était grandement conduit avec mademoiselle d'Arancey, et son neveu n'y avait rien perdu.

Près de lui étaient assis sur l'herbe trois petits pâtres, qui dévoraient ce qu'ils pouvaient attraper. « Le bon potage que j'ons eu là ! » disait l'un ; « si j'étais premier consul, je mangerais tous les jours de la soupe à la graisse. — Si j'étais premier consul, » dit le second, « je garderais mes vaches à cheval. — Si j'étais premier consul, » dit le troisième, « je me ferais payer mes journées trente sous ; j'en mangerais dix, et j'en donnerais vingt à ma pauvre mère. — Corbleu ! » s'écria M. Botte, en vidant son assiette dans leur gamelle, « tu toucheras les trente sous, et pendant le reste de ta vie. Mais, comme il n'y a qu'un premier consul, toi, mon ami, tu continueras de garder tes vaches à pied, et toi, tu ne mangeras de la soupe à la graisse que les jours de fête. »

Déjà la jeunesse se dispose à danser. On a bon appétit au village ; mais le plaisir de serrer la main de sa bien-aimée, et de sauter avec elle face à face, l'emporte sur tous les plaisirs. Au premier cri du violon, on court, on se place, et M. Botte, qui a juré d'être charmant ce jour-

là, déclare qu'il ouvrira le bal avec sa nièce. L'aimable fille vient aussitôt offrir sa jolie main.

M. Botte danse fort mal, et son costume grotesque ne peut lui donner les grâces que la nature lui a refusées, mais M. Botte danse de tout son cœur. Sa grosse gaieté bannit le cérémonial ; les villageois sont à leur aise, et ils trouvent que M. Botte est un très-bon danseur, parce qu'il danse comme eux.

Mademoiselle d'Arancey est reconduite à sa place par son cavalier, marchant sur la pointe du pied, tortillant le derrière, et soutenant la main blanchette sur la basque volumineuse de son antique habit. Charles succéda aussitôt à son oncle, et celui-ci s'approcha du notaire du lieu. L'officier public voulait remettre au lendemain la rédaction de l'acte ; M. Botte assurait qu'il ne faut jamais remettre ce qu'on peut faire à l'instant. Le notaire voulait au moins qu'on se rendit à son étude ; M. Botte soutenait qu'il est inutile de se déranger quand on est bien. Le notaire opposait sa dignité, qu'il compromettrait en opérant en plein vent ; M. Botte protestait qu'un notaire ne se compromet qu'en faisant un faux, et qu'il peut recevoir le double de ses honoraires d'un homme qui veut bien les doubler, pourvu qu'on le serve à la minute et de la manière qu'il veut l'être.

Le garde-note, n'ayant rien à répliquer à ce dernier argument, appela un jeune garçon qui époussetait son habit, lui faisait la queue, écumait son pot, et lui servait de clerc à l'occasion ; il l'envoya chercher son écritoire de poche et la feuille de parchemin.

M. Botte, qui voulait fortement, et que les lenteurs désolaient, tira à part le greffier de la municipalité, et lui persuada, par les mêmes moyens, mais à voix basse, qu'il ne pouvait se dispenser d'afficher à l'instant même le mariage des aimables jeunes gens. On ne refuse rien à

un homme pressant, et qui parle d'une tenture neuve pour la salle du conseil communal ; les deux noms furent joints sous le petit châssis treillagé.

M. Botte eût donné ce qu'on eût voulu pour que le mariage se fit le soir même. Il n'y avait pas d'opposants, il ne pouvait y en avoir ; il n'y avait donc nul inconvénient à antidater l'affiche, et peut-être à force d'arguments, le greffier se fût-il laissé convaincre ; mais M. Botte rejeta sans balancer une idée si opposée à ses principes, et à la conduite de sa vie entière. Il se consola du retard auquel il fallait se soumettre, en pensant que les embellissements du château amuseraient son impatience.

Le *factotum* du notaire est de retour ; l'officier a braqué ses lunettes ; les jeunes gens, l'oncle, le curé, Edmond, sont assis autour de lui. Quelques vieillards s'étaient éloignés par discrétion : M. Botte les rappela, parce qu'il ne faisait rien, disait-il, qu'il ne pût faire à la face de l'univers. Le curé lui observa doucement qu'il y avait péché d'orgueil dans cette assertion. « Allons, allons, pasteur, « on peut en absoudre les honnêtes gens : tant d'autres « ont de l'orgueil que rien ne justifie. Procédons.

« Je donne dès ce moment à mon neveu mes herbages
« de Normandie : ils rapportent trente mille francs. Je
« l'institue mon légataire unique, universel... — Ah ! mon
« oncle, que de bienfaits ! — Rends-la heureuse, Charles,
« et tu ne me devras rien. Je reconnais que mademoiselle
« m'a remis une somme de cent mille écus..... — Je ne
« consentirai pas, monsieur..... — Vous ne consentirez
« pas, mademoiselle !..... Faites l'amour, et ne vous mê-
« lez pas d'affaires, vous n'y entendez rien. — Mais, mon-
« sieur, tout le monde sait que je n'ai que cette petite
« terre.,... — Et comme elle n'est pas suffisante, il me
« plaît d'y ajouter cent mille écus. — Mais... — Vous
« m'excédez. Que vous resterait-il, si vous perdiez votre

« monsieur mon neveu, de rire quand je vous interroge.
 « Où est mademoiselle d'Arancey? — Mais, mon cher on-
 « cle, je n'ai pas le droit encore de lui demander compte
 « de ses actions. — Aussi n'est-ce pas là ce que je de-
 « mande, monsieur; mais on peut, je crois, savoir où elle
 « est. — Vous voulez le savoir, mon cher oncle? — Oui,
 « monsieur, je veux le savoir. — Vous ne vous fâchez
 « pas? — Je ne me fâcherai pas. — Eh bien, je vous le
 « dirai dans une heure. — Voici du nouveau, par exem-
 « ple : des secrets pour moi, pour ton oncle! — N'atta-
 « chez pas trop d'importance à celui-ci, il n'en vaut pas la
 « peine. — Quel est ce garçon qui entre là, chargé d'une
 « hotte? — Oh! le maladroit! Hélas! mon oncle, j'ai bien
 « peur que vous ne sachiez tout avant le temps. — Voyons,
 « voyons ce qu'il porte. Horeau, faisons l'inventaire de
 « la hotte. Des perdrix... un levreau... du pain blanc...
 « — Et du bordeaux, du bordeaux, mon cher Botte! — Voilà
 « le mystère, mon oncle. Vous avez mal dîné; ma Sophie
 « s'en est aperçue, et elle a envoyé au bourg voisin. —
 « Morbleu, il n'y a qu'elle capable de ces attentions-là.
 « Charles m'aime, je le crois; eh bien, il m'eût présenté
 « la moitié d'un pain bis, et il eût avalé l'autre. Où est-
 « elle? finissons. — Puisque vous savez une partie du se-
 « cret, je ne crois pas bien nécessaire de vous faire atten-
 « dre l'autre. Venez par ici, mon cher oncle. »

Charles conduit M. Botte par le jardin. Le neveu mar-
 che sur la pointe du pied, et le cher oncle retient son ha-
 leine. Ils approchent du vitrage d'une cuisine souterraine;
 M. Botte allonge son cou gros et court, et il voit made-
 moiselle d'Arancey donnant ses ordres aux deux servantes
 du père Edmond. Les fourneaux sont allumés; la main
 blanchette assaisonne les petits pois, prépare une crème,
 charge une corbeille des plus beaux fruits. Son motif égaye
 son travail, et sa gaieté rend le travail facile aux autres.

« Charmante, charmante ! » crie M. Botte, ventre à terre, et la tête passée par le soupirail. Mademoiselle d'Arancey lève les yeux, pousse un cri, jette les casseroles à l'autre extrémité de la cuisine, et vide une jatte d'eau sur le charbon enflammé. C'est que M. Botte, en se livrant à son enthousiasme, s'avancait toujours davantage, et fût inévitablement tombé le nez dans les casseroles, si son neveu ne l'eût retenu par les jambes. « Tout cela est fort bien, » dit M. Horeau, « mais il ne fallait pas jeter les légumes et éteindre le feu. — Il fallait que je me brûlasse, n'est-ce pas ? — Il ne fallait pas vous y exposer. — Voilà le souper remis à minuit, et je n'ai pas dîné. — Ne te fâche pas, Horeau, nous allons tous mettre la main à la pâte, et nous ne souperons pas une demi-heure plus tard. Ma nièce, je n'ai pour être en costume que mon habit à ôter : j'ai le bonnet, la veste et la culotte blanche. Allons, Charles, Horeau, qu'on mette habit bas, et qu'on prenne le fin tablier. » Et Sophie caressait son oncle en lui présentant la serviette et le grand couteau, et elle riait de la maladresse de l'ami Horeau, et en allant et venant, elle se laissait dérober un baiser, vous savez par qui, et elle envoyait son petit pourvoyeur chercher Edmond et le curé, et elle courait prendre du linge blanc à la ferme, et elle mettait le couvert avec son Charles, et elle redescendait à la cuisine, et elle grondait le cher oncle, qui laissait brûler sa crème, et elle stimulait le flegmatique Horeau, et il était minuit en effet, que le souper n'était pas prêt, et que personne n'avait pensé qu'il est possible de s'ennuyer quelquefois.

On le mangea ce souper comme on l'avait apprêté : un aimable désordre, la saillie piquante, un grain de folie, l'amitié et l'amour, tout se réunit en faveur de la petite société ; Edmond oublia même un moment l'absence de son fils.

Les plaisirs ou les querelles du jour ne faisaient jamais oublier le lendemain à M. Botte. Avant qu'on se séparât, il décida, dans sa sagesse, que tout le monde se lèverait au point du jour ; que lui, mademoiselle d'Arancey, Charles et Edmond monteraient dans la berline, et Horeau et le curé dans sa chaise de poste.

Le vieillard et le pasteur n'avaient, disaient-ils, nulle envie d'aller à Paris ; l'un ne pouvait quitter ses ouailles, l'autre était plus nécessaire à la ferme que jamais. Cependant tout s'arrangeait avec M. Botte, et il ferma la bouche aux deux opposants par des raisons solides ou du moins spécieuses. « Vous ne négligez pas votre troupeau, mon
« cher curé, en vous occupant de lui ; et prendre vos ar-
« rangements avec mon architecte, c'est travailler à la
« vigne du Seigneur. — Mais, monsieur, il y a ici des ou-
« vriers... — Qui ne connaissent pas Vignole, qui ne
« distinguent pas l'ordre corinthien de l'ordre toscan, et
« qui mettraient deux mois à ne rien faire qui vaille. Il
« faut que votre église soit restaurée et embellie pour le
« jour du mariage. Vous, monsieur Edmond, vous vien-
« drez avec nous, parce que mademoiselle n'est pas en-
« core la femme de mon neveu, et que, jusque-là, elle
« ne doit voyager que sous les yeux de son père adop-
« tif ; vous viendrez à Paris, parce que vous avez besoin
« de vous dissiper ; vous y viendrez, parce que je le veux,
« et si vous refusez de monter en voiture, on vous y
« portera. »

Edmond n'ayant rien à répondre à ce genre d'invitation, prit son chapeau et son bâton ; le cher oncle, l'ami Horeau, Charles et le curé, se couchèrent dans d'excellents lits ; l'aimable fille accompagna le vieillard à la ferme, se retira dans cette modeste chambre qu'elle allait quitter pour toujours, et elle s'endormit doucement, bercée par la main du bonheur.

Avant le jour, le cher oncle était debout. Il s'était habillé, tant bien que mal, aux dépens de la vache de Horeau ; il avait éveillé son neveu, sa nièce, son ami, Edmond, le curé, cochers, laquais, valets de charrue, servantes : au bruit qu'il faisait, il eût réveillé tout le village, si la ferme n'en eût été à cinq cents pas. A quatre heures, il avait tout réglé avec le maître garçon, pour le temps où le bon père serait absent ; il avait fait mettre les chevaux, et il criait contre les jeunes gens, qui ne finissaient pas leur toilette ; contre Horeau, qui ne pouvait ouvrir les yeux ; contre le curé, qui disait son bréviaire ; contre les servantes, qui ne finissaient pas d'apprêter le déjeuner.

Il se tut en déjeunant ; il recommença à crier dès qu'il eut fini de manger ; il cria jusqu'à ce que tout son monde fût monté en voiture, et qu'il fût bien sûr qu'Edmond, entraîné au grand trot de quatre chevaux, ne lui échapperait pas.

On se figurerait aisément la joie douce qui pénétrait le cœur de Sophie. Elle était avec un amant qui allait être le plus tendre comme le plus chéri des époux ; rien ne pouvait traverser ni suspendre leur bonheur ; elle était dans une excellente voiture, qui serait désormais à sa disposition ; elle allait descendre à Paris dans un hôtel superbe qui appartenait au cher oncle, et qui lui appartiendrait un jour. Une chaumière et l'amour, disent les amants qui n'ont pas mieux ; mais l'amour s'accorde aussi fort bien avec l'opulence, et un époux charmant n'en paraît pas moins aimable pour avoir fait la fortune de sa femme.

Ces réflexions n'échappaient pas à la charmante fille. Elle voyait dans Charles son amant et son bienfaiteur, et sa figure était rayonnante. Son grand œil qu'elle croyait bien caché sous son petit chapeau de paille, négligem-

ment noué sous le menton, son grand œil rencontrait de temps en temps celui du fortuné jeune homme, et ils se communiquaient une nouvelle chaleur, une nouvelle âme; elle rougissait alors, et se tournait vers M. Botte pour se remettre un peu. M. Botte paraissait ne rien voir, ne perdait rien, jouissait de tout, et pendant une route de cinq à six heures, il ne gronda personne, pas même son cocher, qui, surpris d'un calme auquel il n'était pas fait, lui demanda plusieurs fois s'il n'était pas incommodé.

Dès qu'on fut descendu à l'hôtel, le cher oncle assigna à chacun son appartement, attacha spécialement à chacun deux domestiques, donna à mademoiselle d'Arancey deux femmes jeunes et jolies, enjoignit à ses gens d'obéir au moindre signal, et à ses hôtes de demander ce qu'ils voudraient, à peine de manquer de tout, parce qu'il n'avait, disait-il, ni le secret de deviner leurs besoins, ni le temps de s'occuper d'eux. Il parla un moment à son homme de confiance, et monta avec mademoiselle d'Arancey dans une voiture coupée.

La jeune personne n'avait vu Paris qu'à un âge où l'on n'observe rien, et tout lui paraissait neuf et étonnant. M. Botte s'amusa de ses surprises continuelles, et à chaque instant il en variait les objets. Il faisait prendre un détour pour passer tantôt devant un monument, tantôt devant un autre; il en indiquait l'auteur et la destination à sa nièce, avec une attention et une exactitude qui prouvaient qu'il n'était pas tout à fait dépourvu de politesse, et surtout qu'il aimait sa Sophie de tout son cœur.

Comme il tenait beaucoup au plaisir de la table, et que le temps de sa course était limité, on passait rapidement devant les édifices qu'on aurait le temps de voir en détail; mais on arrêtait chez une marchande de modes;

on courait de là chez le marchand de dentelles, de toiles de toute espèce, de soieries, de rubans, de parfums. On examinait la boutique du bijoutier ; l'étonnement de mademoiselle d'Arancey allait toujours croissant, et partout au nom de M. Botte, dix garçons s'empressaient d'étaler ce qu'ils avaient de plus élégant et de plus riche. Le cher oncle observait la nièce ; il indiquait de la main ce qui paraissait la frapper davantage, et ne disait qu'un mot au marchand : à l'hôtel ; et sans écouter ni les remerciements ni les observations de l'aimable fille sur la quantité et le prix de ses cadeaux, il la remettait dans sa calèche, et courait avec elle à l'autre extrémité de Paris.

Cette première course fut pour Sophie un rêve, un enchantement continuel. Elle grondait son oncle de sa prodigalité ; mais elle grondait en souriant : elle était femme. Elle n'avait pas l'adresse de cacher le plaisir qu'elle éprouvait : elle était femme, mais elle sortait des mains de la nature.

Ce fut bien autre chose lorsqu'elle rentra à l'hôtel. Elle était dans son appartement comme la colombe en sortant de l'arche : elle ne savait où mettre le pied. Le parquet était couvert de ballots de toile ; les fauteuils, les ottomanes, étaient chargés d'étoffes ; les consoles, de dentelles ; la toilette, de bijoux ; les tiroirs d'un secrétaire sont garnis d'or : la pauvre enfant ne sait où elle en est ; elle ne trouve pas un mot ; Charles embrasse son oncle.

Edmond ne croit pas qu'on ait jamais vu rien de tel, même dans le palais du roi Salomon. Le curé observe avec douceur que le prix de ces brillantes bagatelles assurerait l'existence de dix familles. « Vous ne savez ce que vous
« dites, curé : ne fais-je pas vivre les marchands à qui
« j'achète, et ces marchands ne nourrissent-ils point l'ou-
« vrier laborieux et intelligent ? Apprenez, monsieur le

« prédicateur, que le superflu de l'homme riche doit être
 « jeté dans la société, non au hasard, mais de manière à
 « arriver, par mille canaux divers, jusque dans le galeas
 « de l'indigent. Ce pauvre, impertinent et imbécile, s'é-
 « lève toujours contre le luxe qui l'éblouit, et il ne réflé-
 « chit pas que le luxe seul le nourrit, ne fit-il que des
 « petits couteaux de deux sous..... Oui, curé, des couteaux
 « de deux sous. Les vendrait-il au roulier, si le roulier
 « n'était employé par le fabricant, et le fabricant emploie-
 « rait-il le roulier, le teinturier, le tisserand, la fileuse,
 « si nos grandes villes ne consommaient les produits de
 « nos manufactures? Que ferait mon marchand de petits
 « couteaux, et vous et moi, si nous avions chacun un ar-
 « pent de terre? Il faudrait bien que chacun cultivât le
 « sien, et alors nous aurions, à la vérité, des pommes de
 « terre, des choux et des carottes, mais pas un pot pour
 « les faire cuire; nous irions sans bas, sans souliers, sans
 « culottes, et cela serait beau, n'est-ce pas? Tenez, pas-
 « teur, votre évangile vante singulièrement la pauvreté;
 « mais je soupçonne fort que ceux qui l'ont écrit aimaient
 « beaucoup à recevoir et à ne rien faire; cette méthode
 « est commode, mais ce n'est pas celle qui fait fleurir les
 « empires. — Je ne dis pas, monsieur, qu'il faille étouffer
 « l'industrie, favoriser la paresse. — Que diable dites-vous
 « donc? Il faudra de l'argent aussi pour restaurer votre
 « église; et vous n'en parlez pas, parce que vous aimez
 « que votre église soit parée. Eh bien, j'aime que ma nièce
 « le soit aussi. Je vous passe la chape brodée, passez-moi
 « les girandoles.

« Allons, à table. Monsieur est mon architecte; placez-
 « vous près de lui, et arrangez-vous ensemble. »

M. Botte aurait fait voir le soir même tous les specta-
 cles de Paris à son intéressante Sophie, si le reste de la
 journée n'avait été consacré à quelque chose qui ne pou-

vait se remettre, la tenue d'un grand conseil entre la couturière, le coiffeur, la marchande de modes, et autres personnages essentiels. Sophie était assez indifférente à leurs graves discussions, parce que la femme la plus modeste sait toujours un peu qu'elle est jolie, et qu'elle n'ignore pas que quelque peine qu'on se donne pour défigurer la nature, un visage charmant, des doigts effilés, un bras arrondi, un bas de jambe délié, produisent toujours leur effet. Cependant, semblable à ces rois qui ne président leur conseil que pour la forme, elle causait avec l'ami Charles; mais elle avait la voix prépondérante; elle avait à décider lorsque les avis étaient partagés; il fallait qu'elle prononcât si telle coiffure allait avec telle robe, et tel bonnet avec telle coiffure. Semblable encore aux rois, elle donnait son avis sur des choses auxquelles elle n'entendait rien du tout, et elle opposait à l'ennui que lui donnait son conseil, une patience, une douceur inaltérables. La différence essentielle qu'il y avait d'elle aux rois, c'est qu'elle se permettait quelquefois de sourire à l'importance que le conseil mettait à des fadaises.

Le père Edmond, qui avait bien dîné, digérait dans un grand fauteuil, les mains croisées sur son ventre. Je ne sais à quoi il pensait, je ne sais s'il le savait lui-même.

Horeau buvait des carafes d'eau sucrée, parce qu'il avait le hoquet.

L'architecte traçait quelques dessins, d'après les instructions qu'il avait reçues du curé.

M. Botte, après avoir dit sommairement aux ouvriers et au coiffeur : « Je paye comptant, que tout soit bien ; » M. Botte n'avait plus rien à dire; M. Botte s'ennuyait, et de toutes les maladies qui assiègent l'espèce humaine, il n'en connaissait pas de plus cruelle que l'ennui. Le curé seul était libre, et, sans mauvaise intention, uniquement entraîné par la force de l'habitude, ce fut à

lui que M. Botte chercha querelle d'une manière détournée. « Eh bien, pasteur, vous avez dit votre bréviaire du matin? — Oui, monsieur. — Il n'est pas encore l'heure de dire celui du soir. — Non, monsieur. — Vous avez de l'esprit. — Ah! monsieur! — Du bon sens, qui vaut mieux encore. — Ah! monsieur! — Je vous dis, monsieur, que vous avez de l'un et de l'autre. Votre conversation me plaît. — Vous êtes trop poli. — Je ne le suis point du tout; mais causons, puisque vous n'avez rien à faire.

« Je me propose de faire voir le monde à ma nièce. — Et vous aurez raison. — Je choisirai ses amis. — C'est le point important. — Ses amis deviendront ceux de son mari. — Sans doute. — Comme il aime passionnément sa Sophie, il ne la quittera point, et ainsi il ne verra que d'honnêtes gens. — A merveille. — Quand il cessera d'être l'amant de sa femme, ce qui n'arrivera que trop tôt..... — Vous connaissez le cœur humain. — Il aura contracté l'habitude des bonnes choses, et il ne s'en détachera plus. — Supérieurement pensé. — Que diable, monsieur, croyez-vous que je restaure votre église, et que je remeuble votre sacristie, pour que vous soyez toujours de mon avis? — Que puis-je faire de mieux, quand vous avez évidemment raison? — Mais j'ai peut-être tort, monsieur, et vous me flattez. — Je ne flatte personne. — Moi, monsieur, j'aime la contradiction. — A quoi sert-elle? — C'est du choc des opinions que jaillit la lumière. — Mais quand je suis de votre avis..... — Il faut avoir le vôtre. — Je pense absolument comme vous. — Vous avez tort. — Nous avons tort tous deux. — Oh! que non. — A quoi mène la fréquentation du monde? A la dissipation, à l'oubli de ses devoirs. — A quoi mène la vertu même quand elle est poussée à l'excès? A la misanthropie, à l'orgueil, à un

« endurcissement qu'on a trop souvent admirés. — Mon-
« sieur va attaquer les Pères du désert — A quoi ont-ils
« servi? — Ce sont des saints. — Je n'en sais rien. —
« Que faut-il donc, selon vous, pour l'être? — Être bon
« citoyen, bon époux, bon père, bon ami; aider les hu-
« mains, compatir à leurs faiblesses, les en guérir par la
« force de l'exemple. — L'Église ne reconnaît pas ces saints-
« là. — L'Église a tort. — Voilà un blasphème. — Non,
« c'est une vérité. — Vous n'admettez pas, monsieur, qu'il
« y ait du mérite à jeûner. — Non, surtout quand on a
« bon appétit. — A renoncer aux femmes? — Non, lors-
« qu'on en sent le besoin. — A se dépouiller de ses ri-
« chesses? — Non, lorsqu'on en fait un bon usage. — Et
« le chameau, qui doit passer par le trou de l'aiguille? —
« Expression parabolique. — Oh! parbleu, en forçant le
« texte, vous vous tirerez toujours d'affaire. — Mais c'est
« assez souvent le parti qu'il faut prendre. — C'est-à-dire
« que quand les lumières divines manquent, vous vous
« servez des vôtres? — Aimerez-vous mieux que je me
« serve de celles de mon voisin? — Mais les censures
« de la cour de Rome... — Je les respecte, quand elles
« s'accordent avec la raison, et qu'elles tendent surtout à
« rendre l'homme meilleur. — Voilà monsieur qui s'érige
« en juge du chef suprême de l'Église. — Je ne juge per-
« sonne; mais ma conscience est la seule règle de mes
« actions. Monsieur le curé, vous êtes schismatique.
« — Non, monsieur. — Je vous soutiens que vous l'êtes.
« — Vous vous trompez, monsieur. — Et je vous le prouve.
« — Je vous en défie. — Vous ne croyez pas à l'infailibi-
« lité du pape. — Croyez-vous que le pape lui-même y
« croie beaucoup? — Plaisanter n'est pas répondre, mon-
« sieur. Vous êtes schismatique, et schismatique avéré. —
« Qu'est-ce qu'un schismatique, monsieur? — Ma foi,
« c'est... c'est... c'est un prêtre... — C'est un homme qui

« se sépare de la communion romaine, et je communie
 « tous les jours. — Sans rien croire, peut-être. — Vous
 « ne réfléchissez pas, monsieur, qu'un prêtre qui exerce
 « son ministère sans être persuadé, est un fripon. — Par-
 « don, pardon, curé ; parlons d'autre chose. — Qu'on peut
 « distinguer les intérêts et les passions de la cour de Rome,
 « du dogme, et... — Parlons d'autre chose, vous dis-je.
 « — Et que deux papes, par exemple, qui s'anathématisent
 « mutuellement, loin d'être infaillibles, ne connais-
 « sent pas même les bienséances de leur état. — Hé, brisons
 « là, monsieur. — Que très faillible aussi par votre nature,
 « vous l'êtes plus souvent qu'un autre, parce que vous
 « vous laissez aller à votre pétulance et au plaisir de con-
 « tredire. — Palsambleu, monsieur!..... — Il faut beau-
 « coup, mais beaucoup d'esprit, monsieur, pour contre-
 « dire sans cesse, et ne se donner jamais de ridicule. —
 « Oh ! finissez, finissez donc. Si je vous ai dit une imper-
 « tinence sans y penser, vous venez de me tancer avec
 « réflexion, et vous êtes, je crois, le seul homme au monde
 « à qui je puisse le pardonner. Donnez-moi la main,
 « curé.... Il me la donne, en vérité. Un homme d'Église
 « sans rancune ! c'est beau, mais c'est rare.

« Ah ça ! pasteur, viendrez-vous demain à l'Opéra avec
 « nous ? — Qu'y donne-t-on ? — *OEdipe à Colonne*. —
 « — J'irai, monsieur. — Vous viendrez à l'Opéra ! —
 « J'irai voir *OEdipe à Colonne* : c'est un chef-d'œuvre,
 « et la morale en est sublime. — L'auteur n'est pourtant
 « pas de l'Institut. — Piron n'était pas de l'Académie. —
 « Et d'où connaissez-vous cet opéra ? — Je l'ai vu vingt
 « fois. — En vérité ? — J'ai vu le *Misanthrope*, *Zaïre*,
 « *Lucile*, et tous les ouvrages où la vertu est mise en ac-
 « tion d'une manière aimable. J'ai même recommandé la
 « fréquentation de ce genre de spectacle à ceux qui ne
 « s'accommodent pas d'un sermon sec et diffus. Il faut des

« aliments pour tous les estomacs. — Savez-vous, curé,
« que vous avez une manière à vous d'être chrétien? —
« Je vous avoue, monsieur, que je n'en ai pas encore ren-
« contré deux qui le fussent absolument de la même fa-
« çon. — Cela ne prouve pas en faveur de la religion. —
« Cela ne prouve que contre ceux qui la déshonorent.

« — Tenez, croyez-moi, curé, c'est assez ergoter ; cela
« fatigue ; allons faire une partie de billard. — J'y joue
« fort mal. — Tant mieux : je serai plus heureux au jeu
« qu'en arguments. »

La vérité est que le curé y jouait assez bien. Mais M. Botte aimait à gagner, lors même qu'il ne jouait rien, et le pasteur ne voulut pas le battre de toutes les manières.

Vous prévoyez bien que les ouvrières s'adjoignirent tout ce qu'elles purent trouver de filles adroites et désœuvrées ; qu'elles passèrent gaiement une nuit qui leur fut payée très-cher, et que Sophie eut à son lever un déshabillé du matin de la dernière élégance, et dans lequel M. Botte la trouva charmante. Elle eut à midi l'artiste en cheveux, qui la tint jusqu'à quatre heures. A quatre heures, la marchande de modes entra. A quatre heures et demie, M. Botte se donna le plaisir de passer lui-même les girandoles aux plus jolies petites oreilles, et à cinq, mademoiselle d'Arancey, excédée de tant de soins et de bontés, put enfin se mettre à table. Les girandoles la tiraillaient horriblement. Elle y eût renoncé à l'instant, si le cher oncle n'eût senti sa vanité caressée, et n'eût formellement déclaré qu'il entendait que sa nièce éclipsât le soir toutes les femmes à l'Opéra. Sophie apprit qu'il faut savoir souffrir pour plaire aux autres, lors même qu'on est assez bien pour se passer d'ornements.

On ne doit pas rester longtemps à table, lorsqu'on a encore la grande toilette à faire, et qu'on va paraître en

public pour la première fois. Sophie ne se doutait pas qu'elle dût être remarquée ; elle était loin de penser, surtout, que M. Botte pût se faire un triomphe de l'admiration qu'elle exciterait. Elle dînait aussi tranquillement que le permettaient ses girandoles, lorsque le cher oncle sonna. Deux femmes de chambre entrèrent, et s'emparèrent de Sophie. Tout cela n'était pas de son goût ; mais M. Botte la supplia de permettre que l'art fit valoir la nature, et elle se laissa enlever.

Elle rentra radieuse comme Psyché, parée de la main des grâces. Tout le monde se récria, et de bien bonne foi : il n'y avait pas de femmes. Sophie eût été aussi très-contente d'elle-même, sans la gêne presque insupportable que lui causaient toutes les belles choses dont on l'avait chargée.

On partit pour l'Opéra, et le curé monta en voiture avec les autres. Un murmure général d'approbation s'éleva, quand la charmante fille parut sur le devant de la loge, où M. Botte la plaça tout exprès. Le cher oncle se frottait les mains, frappait du pied, se caressait le menton ; c'était sa manière favorite, quand il éprouvait un plaisir extraordinaire. Charles se disait à lui-même : Tous les hommes l'admirent, tous les hommes voudraient lui plaire, et son cœur est à moi. Sophie regardait Charles, et ses yeux lui disaient : Je ne suis belle que pour toi.

Antigone lui arracha des larmes ; Œdipe en fit verser au curé ; M. Botte et Charles ne voyaient que Sophie ; le bon père Edmond, étonné, étourdi, n'avait pas même soupçonné qu'il existât rien d'aussi magnifique. Il avait entendu parler de l'Opéra, comme les fidèles du paradis : il n'en avait aucune idée. Puissions-nous, quand nous ferons le grand voyage, être aussi agréablement surpris qu'Edmond ! C'est ce dont je doute fort, mais ce que je

me souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, *amen*.

Le curé sortit au moment où le ballet allait commencer. M. Botte, en rentrant à l'hôtel, lui en demanda la raison. « C'est, » répondit le curé, « que les sujets tirés « de la mythologie ne disent rien à l'esprit, ni au cœur ; « que l'ordonnance d'un ballet et l'agilité des danseurs « méritent seuls quelque attention, et qu'enfin je crois ce « genre de spectacle incompatible avec la gravité de mon « état. — Mais, pasteur, on danse à notre village ; vous « le permettez ; quelquefois même vous êtes présent. — « On n'y danse que pour danser ; on n'y connaît pas ces « airs étudiés, ces développements, ces attitudes, ces « grâces, qui ne respirent que la volupté. Quel est le père, « le mari, qui voudraient que sa fille, que sa femme, « dansassent comme à l'Opéra ? C'est là que tout annonce « des passions dans les acteurs ; que tout tend à les allu- « mer dans les autres : voilà ce qui est dangereux, et non « la danse en elle-même, qui n'a rien que d'innocent. — « Sans doute, » reprit le père Edmond, « puisque le saint « roi David dansa devant l'arche ; mais je ne crois pas, « monsieur le curé, qu'il dansât comme à l'Opéra. »

Si le bon prêtre marqua de l'éloignement pour les ballets, il s'étendit avec complaisance sur les beautés d'*OEdipe à Colonne*. Il en parla en homme nourri de la littérature ancienne et moderne ; ses observations judicieuses firent l'agrément essentiel du souper, et M. Botte, qui écoutait assez patiemment, parce que l'orateur l'intéressait, ne pouvait cependant s'empêcher de s'écrier de temps en temps : « Que de connaissances dans un curé de village, « tandis que j'ai connu tant d'évêques, et même de car- « dinaux !... Pasteur, vous élèverez les enfants de mon « neveu : me le promettez-vous ? » C'était bien la plus grande marque d'estime que M. Botte pût donner à quel-

qu'un. Mademoiselle d'Arancey rougissait ; le pasteur promettait, revenait à OEdipe, et M. Botte l'interrompait encore par la même exclamation, et pour s'assurer qu'en effet il élèverait ses petits neveux.

Cinq à six jours s'écoulèrent dans une suite de plaisirs variés et toujours piquants. Le terme marqué à l'impatience de Charles s'approchait de la manière la plus douce. Sophie, sans cesse auprès de son ami, voyait le temps s'écouler dans le calme de la sécurité. M. Botte jouissait de ses bienfaits ; le curé, de l'état brillant où il retrouverait son église ; Horeau, de la satisfaction générale ; Edmond même était heureux, quand le souvenir de son fils ne troublait pas sa joie innocente, et M. Botte remplissait les moments de manière à ce qu'il ne pût guère y penser que la nuit.

Comme on ne peut pas toujours parler amour, église, bijoux, toilette, on s'occupait quelquefois d'une chose à laquelle personne ne comprenait rien : c'était le retard du postillon que Charles avait chargé d'amener Guillaume. Il y avait trois jours au moins qu'il devait être de retour, et il était difficile d'expliquer cette absence à Edmond, qui avait de bonnes raisons de la trouver plus longue et plus extraordinaire qu'un autre.

On en parlait un moment ; et comme les événements qui nous touchent de plus près sont aussi ceux qui attirent notre attention exclusive, on oubliait le postillon, et on pensait exclusivement au grand jour.

C'était la veille, et dès le matin un tumulte épouvantable régnait dans l'hôtel. Le chef d'office et ses officiers, le chef de cuisine et ses aides, le sommelier, chargeaient de volumineux chariots, comme si on eût eu le lendemain une armée à traiter. Les valets de chambre bourraient des malles, de manière à ce que M. Botte pût changer vingt fois, s'il lui arrivait vingt accidents. Les femmes

de chambre farcissaient trente cartons des bonnets, des robes, des dentelles de la séduisante future. Un fourgon particulier devait être chargé de ces jolies choses, et le tout ne pesait pas quarante livres. Les tailleurs essayaient les habits neufs aux laquais ; les marmitons encaissaient une batterie de cuisine ; les musiciens envoyaient leurs instruments ; l'artificier précédait dix crocheteurs chargés de pots-à-feu, de fusées volantes, de chandelles romaines. Le rez-de-chaussée était encombré, la cour pleine de gens qui allaient et venaient. Un badaud s'arrêtait à la porte ; un second se collait au premier ; un troisième, un quatrième, se joignaient aux autres. La rue s'emplit comme la cour et les appartements ; c'était partout un bruit à ne pas s'entendre : M. Botte était enchanté.

Charles l'aidait autant qu'il le pouvait, dans ses dispositions ; mais le cher oncle ne trouvait bien que ce qu'il ordonnait lui-même, et Charles n'était pas fâché d'être un peu grondé : c'était un prétexte pour remonter chez Sophie. Il disait deux mots, baisait une main, ou une joue, redescendait pour se faire malmener de nouveau, et remontait encore. Il courait sans cesse, plein de l'idée du lendemain, et ce genre d'idées est très-propre à donner du jarret.

Il se trouva à la porte de la cour au moment où un monsieur, monté dans un joli cabriolet, prétendait que les curieux de la rue devaient s'ouvrir et lui donner passage. Les badauds, toujours hardis en masse, répondaient tumultuairement qu'ils étaient sur le pavé de la république ; que la faculté d'avoir un cabriolet ne donnait pas le droit de nuire aux plaisirs des citoyens, et que monsieur n'avait qu'à prendre une autre rue, Monsieur, qui ne sait pas se disputer avec la canaille, allonge un coup de fouet au premier, qui tombe sur le second ; celui-ci sur le troisième ; tous culbutent les uns sur les autres,

tous crient : Au meurtre ! à l'assassin ! je suis mort ! et personne n'a une égratignure.

Cependant quelques remplaçants, espèce pacifique, comme on sait, se hâtaient lentement de venir savoir de quoi il était question. Le monsieur, persuadé qu'il faut éviter tant qu'on peut d'avoir affaire aux autorités, lors même qu'on a raison, le monsieur croit reconnaître l'hôtel dont la porte est ouverte. Il tourne court, il entre ; il accroche un fourgon à droite, un fourgon à gauche ; il met sa roue sur un panier de liqueurs des îles ; le panier enfonce ; les bouteilles cassent, le cabriolet renverse. Le sommelier crie, Charles crie, le monsieur crie, le cher oncle crie plus haut que tous les autres ensemble, et les bons remplaçants restent à la porte, la bouche ouverte, parce qu'il leur est défendu de violer l'asile des citoyens, et qu'ils suivent très-exactement les consignes qui leur prescrivent de s'arrêter.

M. Botte fait fermer la porte de la rue. Les remplaçants se retirent, les badauds se relèvent, le chirurgien de l'arrondissement s'éloigne, sans avoir eu le plaisir de faire son petit procès-verbal, et les gens de l'intérieur se mettent en devoir de retirer le monsieur de sa boîte. « C'est ce coquin de Guillaume ! » dit M. Botte ; « c'est Guillaume ! » dit Charles ; « c'est M. Guillaume ! » disent les valets ; « il est fort bien, » disent les femmes de chambre. Pendant qu'on disait tout cela, Guillaume se remettait, demandait pardon du désordre qu'il avait causé, et pendant qu'il s'humiliait, M. Botte, qui avait juré de ne plus le voir, lui tournait les talons ; une femme de chambre rajustait ses cheveux, une autre sa cravate ; les valets relevaient sa voiture ; Charles le prenait par un bras, et l'entraînait dans un coin de l'hôtel, où il pût lui parler, sans que le cher oncle fût blessé de son aspect.

« Depuis quand es-tu à Paris ? — Depuis quatre jours.

« — Tu n'as donc pas vu Henri? — Non, monsieur. —
« Il te cherche partout. — Pourquoi faire? — Pour nous
« rendre un service essentiel. — Ordonnez, je suis à vous.
« — Georges, le fils d'Edmond, tu sais bien... — Oui,
« l'homme incommode par excellence. — Il a quitté son
« père. — Et vous voulez que je vous le trouve? — Pré-
« cisément. — Vous en aurez des nouvelles aujourd'hui.
« — En vérité? — J'ai des amis dans les bas emplois,
« près de certaine administration qui sait tout. A propos,
« et madame? — Aujourd'hui elle n'est pas à moi. —
« Tant mieux, vous désirez encore. — C'est demain,
« Guillaume, c'est demain... — Tant pis; après demain
« vous ne désirerez plus rien. — Monsieur Guillaume! —
« C'est fâcheux, monsieur, je le sais bien; mais c'est
« comme cela. — Tu n'auras donc jamais de mœurs? —
« Vous en aurez donc toujours? — De bonne foi, Guil-
« laume, peut-on s'en passer? — Oh! je m'en passe à
« merveille. Tenez, monsieur, je divise les humains en
« deux classes, les fripons et les dupes, et il est humi-
« liant d'être du nombre des derniers. Mais je ne vous
« convertirai pas, et je cours vous servir.

« — Un moment donc, et ton adresse? — Hôtel des
« Indes, rue de la Loi. — Et que fais-tu dans cette superbe
« maison? — Ma fortune. Vous ferez demander M. Mac-
« Mahon. — Mac-Mahon! — Oui, je me suis fait Irlandais,
« cela déroute; Irlandais réfugié à cause des derniers
« troubles, cela suppose du caractère. M. votre oncle
« m'a envoyé cent louis pour vous avoir empêché de vous
« noyer; j'en ai tiré cent autres de quatre petits bour-
« geois des Andelys, pour services à eux rendus près de
« madame Grandval; avec cela, mon cabriolet et ma jolie
« figure, j'ai tourné la tête de la veuve d'un colon, qui
« lui a laissé une succession riche, mais embrouillée. Or,
« comme les femmes n'aiment à se mêler que de plaisirs,

« la petite veuve me sait un gré infini de vouloir bien, en
 « l'épousant, remettre de l'ordre dans ses affaires. — Et
 « la veuve est-elle jolie? — Effroyable, monsieur; mais
 « elle a une femme de chambre avec qui je suis déjà ar-
 « rangé. — Mais cela est épouvantable, et, bien certaine-
 « ment, ce mariage ne se fera point. — Pourquoi donc,
 « monsieur? — La veuve ouvrira les yeux avant de faire
 « cette folie. — Femme qui aime n'y voit point. — Et
 « puis, il faudra prouver la filiation irlandaise. — Je sais
 « l'anglais. — Mais, tes papiers? — Je les ai et en forme.
 « — Ah! tu as trouvé un fripon.... — Je ne m'adresse
 « jamais aux autres pour ce que je peux faire moi-même.
 « — Monsieur Mac-Mahon? — Monsieur? — Vous fini-
 « rez mal. — Arrangez votre sermon pour mon retour.
 « Moi, je vais chercher votre homme. » La probité de
 Charles était révoltée de l'insouciance et des principes de
 Guillaume. Il avait encouru la disgrâce de son oncle; il
 avait déplu à mademoiselle d'Arancey; il ne méritait
 aucun ménagement. Cependant, si l'équité ordonnait
 impérieusement d'avertir la veuve, la charité chrétienne
 ne permettait pas d'envoyer aux galères un pécheur qui
 pouvait se convertir. Charles rêvait à la manière de con-
 cilier des intérêts si opposés, lorsque sa Sophie l'appela.
 Il perdit de vue ses syllogismes, et, malheureusement
 pour la future, madame Mac-Mahon, il ne s'occupa plus
 que du présent, en attendant le lendemain. Oh! ce lende-
 main, ce lendemain!

Il était huit heures du soir. Un ciel pur, un air frais,
 le plus doux abandon, la gaieté la plus vive, tout portait
 dans les cœurs un baume vivifiant. Un cheval s'arrête,
 Henri descend; il ouvre, il entre. « D'où viens-tu, ma-
 « raud? » C'est M. Botte qui parle. « — Monsieur, je
 « viens de chercher Guillaume. — Pendant sept jours
 « entiers? — Monsieur, il n'était plus aux Andelys. —

« Où l'as-tu donc cherché? — Monsieur, il est accusé
 « d'avoir causé les banqueroutes de quatre petits mar-
 « chands de l'endroit, et j'ai cru ne pouvoir mieux faire
 « que de le chercher avec la gendarmerie, bien plus
 « adroite que moi dans l'art de trouver les vagabonds. —
 « Il est ici, butor. — Monsieur, j'en suis bien aise. —
 « Et, tôt ou tard, il fera un tour en place de Grève. Va te
 « coucher, tu dois avoir besoin de repos. — Je n'ai pas
 « fini, monsieur, de vous rendre compte.... — Je n'ai
 « rien à entendre de plus. Va te coucher, et fais-toi faire
 « une rôtie au vin. — Mais, monsieur.... — Obéiras-tu,
 « coquin? — J'ai rencontré un homme. — Tu vas te faire
 « chasser. — L'homme à la *Curiosité*, la *Pièce curieuse*.
 « — Qu'on lui fasse son compte, et qu'on le renvoie. —
 « Non pas, monsieur, non pas, s'il vous plaît, et je garde
 « la lettre, puisque vous ne voulez pas m'entendre. —
 « Hé, voyons ta lettre, animal; c'est par là qu'il fallait
 « commencer. »

Pendant que M. Botte rompait le cachet et lisait, Henri racontait qu'il avait rencontré, dans un cabaret, l'homme à la *Pièce curieuse*, et qu'il avait lié conversation avec lui, parce qu'il l'aimait beaucoup; qu'il lui avait raconté que son maître faisait des préparatifs, mais des préparatifs pour le mariage de son neveu avec mademoiselle d'Arancey. « A ce nom, » ajouta Henri, « j'ai cru que
 « l'homme devenait fou. Il rit, il pleura; il demanda
 « du papier. Il écrivit, mais il écrivit.... et il fronçait le
 « sourcil, et sa figure était enluminée, et il me présenta
 « six francs. C'est tout ce que je possède, me dit-il, mais
 « jure-moi de remettre cette lettre à mademoiselle d'A-
 « rancey. Je jurai, je pris la lettre, et je lui rendis son
 « écu. Mon maître a le papier, c'est comme si je l'avais
 « donné à mademoiselle, puisque demain elle sera sa
 « nièce. »

M. Botte lisait, il relisait ; l'étonnement, la fureur, se peignaient dans tous ses traits. Bientôt il parut réfléchir profondément. Sophie était près de lui ; il lui prit la main, et la serra avec une expression !... Sophie, alarmée, lui demanda ce que contenait cette malheureuse lettre. « Corbleu, mademoiselle, vous ne le saurez que trop tôt. Cette lettre !... cette lettre renferme votre arrêt, celui de mon neveu, le mien. Je pouvais vous la cacher vingt-quatre heures, tout était consommé, et vous étiez heureux ; mais je cessais d'être un galant homme. Tenez, mademoiselle, prenez, lisez, et cachez-moi votre douleur ; elle ajouterait à ma colère.

« Retire-toi ! » cria-t-il d'une voix terrible à Henri ; « retire-toi ! Tu as fait, sans le savoir, le malheur de tout ce qui m'entoure. »

Sophie s'empresse de chercher la signature. « Dieu !... le marquis d'Arancey ! mon père ! » et elle ne peut pousser plus loin. « Son père ! » s'écrie Charles. « Son père ! » répètent le curé et Edmond. « C'est singulier ! » dit Horeau.

Sophie est incapable de lire, et elle n'en a pas besoin : M. Botte ne lui a-t-il pas tout dit ? Le nom seul du marquis a éclairé Charles sur son sort ; il s'afflige, il se déssole. Ce n'est plus ce jeune homme qui a résisté à un oncle impérieux, longtemps prévenu contre Sophie. Il sent ce qu'il a à redouter d'un père ; il sent les ménagements qu'il lui doit, il implore le secours de M. Botte, il invoque la fermeté de Sophie ; il supplie le curé, Edmond : c'est un faible enfant, dont le courage s'est évanoui avec sa raison, et il n'a pas encore entendu un mot, un seul mot de la lettre.

Le curé la prend cette lettre, que chacun craint de lire. « Mes enfants, » dit-il à Sophie et à Charles, « le désespoir n'est qu'un signe de lâcheté. L'homme vraiment

« digne de ce nom oppose un front d'airain au malheur.
« Celui-là seul qui l'a mérité peut succomber sous le
« poids de ses regrets ou de sa honte. Je vais vous lire la
« lettre de M. d'Arancey. Écoutez-moi avec ce calme qui
« sied à la vertu.

« Proscrit en France, je n'ai pas rougi de prendre un
« vil déguisement pour y rentrer, et je n'y suis rentré
« que pour vous. Cependant, lorsque je m'expose à tout
« pour me rapprocher de ma fille, j'apprends qu'elle se
« dispose à former des nœuds dont l'idée seule devait
« révolter son orgueil.

« Si cette lettre vous parvient assez tôt, je vous ordonne
« de rompre avec des hommes auxquels, je l'avoue, vous
« devez de la reconnaissance, mais non l'oubli de votre
« sang. Je me flatte que ma triste position ne me rend
« pas méprisable à vos yeux, et qu'impuissant à invoquer
« les lois, il me suffit près de vous du titre sacré de
« père.

« Rendez-vous à l'instant à la ferme d'Arancey. J'y
« arriverai aussitôt que l'âge et la distance le permettront
« à un vieux gentilhomme privé des commodités de la
« vie. J'oublierai ce que j'ai souffert, si je vous trouve
« soumise.

« Le marquis d'ARANCEY. »

« Il est privé de tout, mon père manque de tout, » dit
Sophie en sanglotant, « et moi.... et moi.... — Votre
« père, » s'écrie Charles, « votre père est un barbare....
« il nous assassine tous deux. — Calmez-vous, mes chers
« enfants, » dit Edmond, « et espérez. Le patriarche Ja-
« cob n'a-t-il pas travaillé sept ans pour obtenir la fille de
« Laban ? »

M. Botte marchait à grands pas, tous les muscles du
corps tendus, les mains serrées, l'œil étincelant. « Non, »

s'écria-t-il tout à coup, « cet édifice de bonheur, que j'ai
 « élevé avec tant de soins, ne sera pas renversé. Et par
 « qui le serait-il ? par un homme réduit à cacher jus-
 « qu'à son nom, par un homme qui ne dévoile son
 « existence qu'en brisant le cœur de sa fille, comme il a
 « déchiré le sein de sa patrie ! — Arrêtez, arrêtez, » dit
 Sophie, « n'outragez pas mon père. — Il ne l'est point, il
 « est indigne de l'être. — Il est toujours respectable pour
 « moi. » Et la fille accomplie est aux pieds de M. Botte, et
 elle embrasse ses genoux.

M. Botte, frappé de l'action de Sophie suppliante, la
 relève, la remet sur son siège, passe sa main sur ses
 yeux, et paraît sortir d'un songe pénible. « La vertu la
 « plus pure vous anime, mademoiselle, et on en respire
 « l'air autour de vous. Charles, Charles, quel trésor tu
 « perds ! — Non, mon oncle, non, il n'est plus de force
 « humaine qui m'en sépare jamais. — Mon neveu, vous
 « ne vous rendrez pas coupable d'un rapt moral, en abu-
 « sant de votre ascendant sur mademoiselle pour l'é-
 « carter de ses devoirs. Songe, mon ami, que, même en
 « la perdant, tu auras besoin de l'estimer toute ta vie.

« Demain, elle retournera à la ferme avec le curé et
 « Edmond, non pour voir couronner un amour digne
 « d'un meilleur sort, mais pour se montrer l'exemple de
 « son sexe.

« Qu'à l'instant même on aille chercher des chevaux
 « de poste, et qu'on réveille Henri. — Qu'allez-vous faire,
 « mon oncle ? — Il est privé de tout, sa misère pèse sur le
 « cœur de Sophie, et ce cœur pur ne formera pas un vœu,
 « que je ne me hâte de le remplir. Je vais au-devant de
 « lui, je le prends dans ma voiture ; et je le présente à
 « mademoiselle dans un état décent, et elle le rétablira
 « dans son château qu'il aimera mieux tenir de ses mains
 « que des miennes. — Ah ! mon oncle ! — Ah ! monsieur !

« — Mais ne croyez pas que je fasse rien pour lui ; cette
« démarche est un dernier hommage que je veux rendre
« à mademoiselle. — Mais, mon digne oncle, ne cher-
« chez-vous pas à le ramener, ne lui parlerez-vous
« pas?... — Si je lui parlerai ! oui, ventrebleu, je lui
« parlerai, et d'une vigoureuse manière ; et s'il lui reste
« un cœur, il se rendra à des raisons solides. — S'il ré-
« siste, mon cher oncle.... — S'il résiste, quand je l'im-
« plorerai au nom de sa fille !... Hé, malheureux, t'ai-je
« résisté, moi qui ne suis que ton oncle ? »

Dans ce moment de crise, Guillaume, haletant, couvert de sueur, traverse les appartements, sans être même remarqué des valets, qui partageaient la douleur et le désordre de tous : c'est la récompense des bons maîtres. « Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! » crie Guillaume, dès la porte de la chambre. « — Qui ? — Qui ? — Qui ? —
« Georges. — Georges ! » s'écrie le père Edmond. —
« Dieu soit loué, » répondit le curé. M. Botte jette sa bourse aux pieds de Guillaume : « Cet argent t'appar-
« tient légitimement, sers-t'en sans remords, et ne pa-
« rais jamais devant moi. » L'oncle sort, et pousse après lui la porte avec violence.

Sophie, pâle, presque inanimée, se laisse conduire par ses femmes. Pour la dernière fois, elle présente sa main à Charles, et lui dit d'une voix éteinte : « Ah ! mon ami,
« que de peines nous nous sommes préparées ! »

XI

UN OBSTACLE DE PLUS.

Charles s'était laissé aller sur une ottomane. Edmond, le curé, pressaient Guillaume de questions. Ils démêlent à travers quelques mots, qu'ils lui donnent à peine le temps de répondre, que Georges est entré à Paris dans un désordre tel, qu'on l'a remarqué à la barrière, et qu'on lui a demandé ses papiers; que n'en ayant point, il a donné son nom, et a déclaré le dessein de s'enrôler dans un régiment de dragons, caserné à l'hôtel de Soubise; qu'on l'y a accompagné, et qu'on l'a vu signer son engagement.

« Et vous avez parlé à ce cher fils, monsieur Guillaume ?

« — Personne ne lui parle; il est enfermé jusqu'à ce qu'on

« ait constaté que, conformément à sa déclaration, le cha-

« grin seul l'a déterminé à s'engager. — Mon fils enfermé!

« mon fils en prison! Malheureux enfant, tu as oublié ton

« père, et Dieu t'en a déjà puni : puisse-t-il te pardonner

« comme moi ! Monsieur le curé, ces renseignements que

« l'on cherche, c'est de moi seul qu'on peut les obtenir.

« Demain, au point du jour, j'irai... — Nous irons en-

« semble, père Edmond. — Oui, monsieur le curé. Le

« témoignage d'un homme de votre état donne de la force

« même à la vérité. Nous irons pendant que notre pauvre

« demoiselle s'apprêtera à partir.

« — Mais, » reprit Guillaume, « que signifie l'abattement

« que je remarque sur certaines figures, le désespoir qui

« se peint sur les autres? — Hélas! » répondit Edmond, »

« il y a ici bien du changement. — Comment donc? —

« M. d'Arancey est retrouvé. — Eh bien, refuse-t-il

« d'être de la noce? — Il n'y a plus de mariage, mon-

« sieur Guillaume. — Et c'est M. d'Arancey qui le rompt ?

« — Hé, mon Dieu, oui. — Et c'est là tout ce qui vous
 « embarrasse? — Hé, n'est-ce pas assez? — Que vous
 « êtes bons! un émigré! — Eh bien? — Vous ne m'en-
 « tendez pas? — Non, monsieur Guillaume. — Que les
 « honnêtes gens sont bornés! M. Montemar se mariera
 « demain. — Je me marierai, Guillaume, je me marierai
 « demain? — Oui, monsieur, au point du jour, Edmond
 « ira voir son fils, et moi j'irai dénoncer M. d'Arancey.
 « — Scélérat! — Tout individu a le droit de faire ce que
 « la loi ne défend point. — Et tu me crois capable de
 « réparer un malheur par un crime! — Allons donc,
 « monsieur, celui qui a fait les *Droits de l'Homme* en
 « sait plus que vous. — Sors, infâme, et souviens-toi que
 « s'il arrive quelque chose à M. d'Arancey, tu en seras
 « seul responsable. » Et il poussa Guillaume, le chassa
 de l'appartement, et Guillaume répétait en sortant : Je
 ne ferai jamais rien de cet homme-là.

On entend le bruit d'une voiture : c'est M. Botte qui
 part. Charles se jette dans les bras du curé, cache dans
 son sein son visage et sa douleur. Le curé le fait asseoir,
 et lui parle avec cette douceur affectueuse qui va tou-
 jours à l'âme. Tantôt il rappelle sa raison, tantôt il flatte
 son amour, toujours il le console ; Charles n'est pas per-
 suadé, mais il écoute. Pour le distraire, malgré lui, de
 ses idées désespérantes, le curé fait entrer dans la con-
 versation Horeau et Edmond. Horeau, toujours froid, ne
 captive pas l'attention du jeune homme ; mais le cœur du
 vieillard se dilate lorsqu'il parle de son fils, et la chaleur
 d'un cœur sensible se communique aisément. Charles
 s'occupe un moment de Georges pour revenir plus forte-
 ment à Sophie, et le digne curé lui parle de la fille accom-
 plie pour le ramener ensuite à Georges : la nuit s'écoula
 ainsi.

Le jour pointait à peine, que mademoiselle d'Arancey

descendit, dépouillée de ces ornements que lui avait prodigués la générosité de M. Botte : la simple robe de toile qu'elle avait reçue d'Edmond, son petit chapeau de paille noué sous le menton, voilà désormais sa parure. Soutenue par une de ses femmes, elle traversait le vestibule, et elle allait monter dans ce cabriolet modeste dont se servait M. Botte lorsqu'il allait *incognito* à la ferme : c'est la seule voiture qu'elle ait bien voulu accepter.

Charles l'aperçoit et s'élançe. « Épargnez-vous, » lui dit le curé, « la douleur d'un dernier adieu, craignez que mademoiselle d'Arancey ne puisse la supporter... Par grâce, écoutez-moi. » C'est un torrent furieux qui brise, qui écarte tout ce qui s'oppose à sa course. Charles est sous le péristyle ; il est étendu sur le marbre : ses mains pressent les pieds de sa Sophie. Il les baigne de ses larmes ; ses sanglots étouffent sa voix. Mademoiselle d'Arancey ne peut soutenir ce spectacle ; déjà faible de sa propre douleur, ce qui lui reste de forces s'évanouit ; elle se sent défaillir ; elle va tomber auprès de son amant. Edmond pleure ; le curé, attendri, ne sait à quoi se résoudre ; Horeau prend la malheureuse fille dans ses bras, la porte dans le cabriolet, place la femme près d'elle, et ordonne au postillon de partir. Cet ordre est le dernier coup pour Sophie : on lui ôte plus que la vie, en l'arrachant des bras de son amant. Elle fait un effort et retombe sur le siège. « Non, » dit-elle d'une voix éteinte, « non, je ne le quitterai point dans l'état où le voilà... Le malheureux va mourir... nous allons mourir tous deux... ; laissez-moi, que je le voie, que je lui parle encore... — Votre père, » dit Horeau, « votre père a commandé, mademoiselle, et il espère que son malheur ne l'a pas rendu méprisable à vos yeux. — Partons, » répondit l'infortunée.

Quel jour ! et qu'il est différent de celui qu'on avait

droit de se promettre ! Il faut relever Charles ; on l'emporte inanimé, anéanti ; on le met au lit. Horeau s'assied près de ce lit de douleur ; deux domestiques sont placés de manière à n'être pas vus, et à pouvoir prévenir un acte de désespoir.

Il est des affections dont la scène la plus déchirante ne peut distraire entièrement, et l'est l'amour paternel. Edmond regarde le curé, le curé l'entend ; ils sortent, ils s'acheminent silencieusement vers la caserne. Ils arrivent, ils s'annoncent, on leur indique la demeure du chef d'escadron. « Je ne vous prie pas, monsieur, de me rendre
« mon fils, je vous supplie de le traiter en honnête hom-
« me : le pauvre garçon ne mérite pas le soupçon dont il
« est chargé. — Votre fils prétend que le chagrin seul a
« causé le désordre effrayant où nous l'avons vu. — Il
« vous a dit la vérité, monsieur, et si le témoignage d'un
« père vous est suspect, vous ne rejetterez pas celui d'un
« bon prêtre, dont le mensonge n'a jamais souillé les lèvres. — Monsieur, » reprit le curé, « ayez pitié de ses che-
« veux blancs ; son fils est digne de votre estime, accordez-la-lui, et rendez-lui la liberté. »

Bayard était aussi sensible que brave ; notre officier savait honorer également son état et la nature. Il donne un ordre, une porte s'ouvre ; le père et le fils sont dans les bras l'un de l'autre. Point de reproche de la part d'Edmond ; des bénédictions, les plus tendres caresses, voilà ce que son fils en reçoit.

L'officier ouvre un carton, et en tire un papier. « Votre
« pays ne demande et ne reçoit d'un homme de votre âge
« qu'un sacrifice volontaire, et votre raison était aliénée
« quand vous avez signé cet engagement : le voilà. Re-
« tournez soutenir et consoler votre père. Je me flatte
« que le ministre ne désapprouvera pas ma conduite. »

Edmond et le curé expriment leur reconnaissance ;

Georges, sombre, pensif, ne prononce pas un mot. Son père lui prend la main et l'invite à le suivre. « Je ne peux
 « retourner, mon père; il faut que je m'éloigne d'elle, il
 « le faut absolument. Je ne me mettrai point au service
 « d'un autre laboureur; je serai soldat. Monsieur, gar-
 « dez-moi dans votre régiment. Je vous demanderai à al-
 « ler voir mon père, si je peux un jour approcher sans
 « danger des lieux... » Georges ne peut poursuivre, son
 père se tait; le curé réfléchit et approuve le parti que
 prend le jeune homme. L'officier se rend et offre la somme
 accordée à ceux qui servent volontairement. « Je me
 « donne, » dit Georges, « je ne me vends point. — Sou-
 « viens-toi, mon fils, que dans les camps, ainsi que sous
 « le chaume, on peut pratiquer la vertu : saint Martin a
 « sanctifié ses armes. Marche dans le sentier de Dieu et
 « de l'honneur, et quand tu te présenteras devant ton
 « père, qu'il te retrouve digne de lui. » Le vieillard et
 le pasteur embrassent Georges, saluent l'officier, et pren-
 nent tristement le chemin de la ferme.

« Je ne m'étonne pas, » disait M. Botte en courant la
 poste, « je ne m'étonne point de ne l'avoir pas reconnu.
 « Qui diable aurait cherché le marquis d'Arancey sous
 « cet habit de bure, sous ce bonnet de laine et ce cha-
 « peau rabattu qui lui couvre la moitié du visage? » Et
 de temps en temps il demandait à Henri s'il ne voyait pas
 encore l'homme à la *Pièce curieuse*.

Henri l'aperçut, enfin, courbé sous le poids de sa caisse.
 « Dans quel équipage le voilà ! » pensait M. Botte, « et
 « cela se donne des airs ! » Il fit arrêter sa voiture, et,
 pour un homme piqué au vif, il aborda assez poliment
 l'infortuné marquis. Le premier moment fut embarrassant
 pour tous deux; mais cet embarras ne dura point : le
 cher oncle n'oubliait pas la lettre, et le souvenir de
 certaines expressions ajoutait à sa brusquerie ordinaire.

Le marquis oppose à de fortes sorties ces manières nobles et froidement polies, si familières aux gens de qualité, si propres à tenir à une certaine distance ceux qu'ils n'admettaient pas à leur familiarité, si peu faites pour en imposer à un homme du caractère de M. Botte.

« Vous avez une fille... — Une demoiselle, je le sais, monsieur. — Qui unit à une beauté rare toutes les qualités qui rendent une femme respectable : voilà, monsieur, ce que vous ne savez peut-être pas. — Je suis sensible, monsieur, au bien que vous m'en dites. — C'est fort heureux, en vérité. — Eh bien, monsieur, mademoiselle d'Arancey?... — Respecte infiniment un père qui étend fort les droits qu'il a reçus de la nature. — Monsieur voudra bien réfléchir que je ne dois compte de ma conduite à personne. — L'homme qui ne se reproche rien est toujours prêt à rendre ce compte-là. — Je n'imagine pas que monsieur soit venu de si loin pour me faire la leçon? — Pourquoi pas, si vous en avez besoin. — Vous êtes toujours M. Botte. — Et vous, toujours M. d'Arancey. »

On était sur la grand'route ; on était debout, le chapeau à la main, et chaque trait piquant passait à la faveur d'une profonde révérence. « Monsieur Botte, expliquons-nous tranquillement. — Oh ! je suis très-tranquille. — Vous n'aimez pas qu'on vous contrarie. — C'est vrai. — Nos vues ne s'accordent pas... — J'en suis fâché pour vous et pour moi. — Mais ce n'est pas une raison pour que nous soyons ennemis. — Je ne vous aime pas du tout, mais je ne hais personne. — Ainsi, je n'ai pas à craindre que l'admirateur zélé de mademoiselle d'Arancey trahisse le secret de son père? — Si vous me soupçonniez capable d'une telle lâcheté !... — Souvenez-vous bien, monsieur, que je vous estime assez pour avoir adressé ma lettre chez vous, persuadé qu'elle vous serait com-

« muniquée. — Vous me fatiguez, monsieur le marquis.
 « Il est inutile de recommander à un fripon d'avoir de
 « la probité ; il est impertinent de douter d'un homme
 « comme moi. — Ne vous fâchez pas, mon cher Botte.
 « — Je me modère, mon cher d'Arancey. — Ces bour-
 « geois sont bien extraordinaires ! — Hé, pourquoi les
 « marquis seuls auraient-ils le droit de l'être ? Mais vous
 « êtes dans le malheur, je vous dois des égards ; si j'en ai
 « manqué, je vous en demande pardon, sincèrement
 « pardon. Venons à l'objet de mon voyage, car je ne vois
 « pas qu'il soit nécessaire de pointiller ainsi deux heures
 « sur le pavé.

« — Voyons donc, monsieur, quel est l'objet de votre
 « voyage ? — Votre position malheureuse affecte extrê-
 « mement votre fille, et je veux vous présenter à elle dans
 « un état au moins décent. — Permettez-moi, monsieur...
 « — Que voulez-vous que je permette, des remerciements,
 « des protestations ? Je vous répète que je ne vous aime
 « pas, et que je ne fais rien que pour votre fille, que
 « j'aime beaucoup. — Mais observez, monsieur... — Que
 « diable voulez-vous que j'observe ? — Que les gens de
 « mon rang ne reçoivent que ce qu'ils peuvent rendre. —
 « Vous n'avez pas toujours été si difficile. — Quand je
 « vous ai emprunté 40,000 francs, monsieur, je pouvais
 « vous les rembourser. — Je ne m'en suis pas aperçu. —
 « Je ne vous entends pas, monsieur. — Il me semble ce-
 « pendant que je suis clair. — J'ai pris des informations,
 « monsieur, toutes mes dettes ont été payées sur le prix
 « de mes biens. — Je ne l'ai pas été, moi, monsieur. —
 « Et pourquoi cela, monsieur ? — Je ne me suis pas pré-
 « senté. — Il est bien extraordinaire, par exemple..... —
 « Rien d'extraordinaire du tout. Vous m'aviez demandé
 « le secret, je vous l'avais promis, je l'ai gardé. D'ailleurs,
 « je me serais présenté en vain. — Je ne vois pas la

« raison..... — La voici : je ne connais plus de débiteurs
 « dès qu'ils sont dans l'infortune, et je déchire leurs obli-
 « gations. — Ah ! monsieur Botte, monsieur Botte !..... —
 « C'est ma manière, à moi, monsieur, et je trouve les
 « miennes aussi nobles que celles de bien d'autres. Mais en
 « voilà assez ; mettons votre caisse derrière ma voiture,
 « placez-vous dedans avec moi, et parlons de quelque
 « chose de plus intéressant. »

M. d'Arancey était confondu. Déchirer une obligation de 40,000 francs ! disait-il en attachant sa lanterne magique. L'orgueil était à peu près son unique défaut, et l'orgueil n'étouffe pas la reconnaissance dans un cœur bien placé.

Quelque pénétré que fût le marquis, il ne pouvait cependant se résoudre à traiter M. Botte en égal. Il voulait trouver un tempérament qui accordât ses préjugés, et ce qu'il devait au cher oncle. La voiture roulait : M. d'Arancey cherchait les expressions convenables, et ne disait mot. Le cher oncle jouissait intérieurement de l'embarras où il mettait un homme de qualité, et il se proposait bien d'y ajouter encore. Le marquis prit enfin la parole.

« Je dois vous rendre compte, monsieur, des motifs de
 « mon émigration, et de ceux qui ont déterminé ma ren-
 « trée. — Vous oubliez, monsieur, que vous ne devez
 « compte de votre conduite à personne. — La vôtre,
 « monsieur, force mon estime ; je veux obtenir celle de
 « M. Botte, et cette considération l'emporte en ce moment
 « sur les autres. Écoutez-moi, je vous prie, et ne m'in-
 « terrompez pas, si cela vous est possible. — Pas trop, je
 « vous l'avoue ; mais voyons ce que vous avez à me
 « conter.

« — Vous êtes resté en France, parce que vous avez
 « cru voir le bien de l'État dans le gouvernement répu-

« blicain ; j'en suis sorti, parce que j'ai cru que le gou-
 « vernement monarchique était le seul qui convint à la
 « France.— Nos opinions ne dépendent pas de nous, et
 « jusqu'ici vous n'avez pas de tort.— Mes ancêtres ont
 « été comblés des grâces de la cour, et j'ai dû m'attacher
 « de plus près à la cause d'un roi malheureux.— Je crois
 « que vous avez raison.— J'ai pris du service en Alle-
 « magne.— Ah ! vous commencez à avoir tort.— En quoi
 « donc, monsieur ? — Les puissances alliées ne faisaient
 « pas la guerre pour le roi que vous comptiez servir.—
 « Je m'en suis aperçu, et lorsque les Russes sont rentrés
 « chez eux, j'ai demandé et obtenu du service de leur
 « empereur.— Vous recommencez à avoir raison.— Si
 « monsieur pouvait ne pas m'interrompre à chaque mot ?
 « — Maintenant c'est moi qui ai tort, et j'en conviens.

« — Je ne sais pourquoi Sa Majesté Russe me distingua
 « de la foule des Français réfugiés dans ses États ; mais
 « je parvins rapidement à un degré marqué de faveur,
 « et je n'ai pas plus compris les motifs de ma chute que
 « ceux de mon élévation. Je me vis en un jour disgracié,
 « arrêté, jeté avec d'autres malheureux sur un mauvais
 « chariot, et conduit en Sibérie.— Ah ! diable ! en Si-
 « bérie on ne donne pas facilement de ses nouvelles, et
 « on a pu croire ici que vous étiez mort.— Permettez-
 « moi donc, monsieur, de suivre mon récit.— Je me tais,
 « monsieur, je me tais.

« — Sur le chariot près de moi était un jeune homme
 « intéressant par sa figure et sa douceur. Le premier coup
 « d'œil m'avait prévenu pour lui : il me parla français,
 « et je l'aimai. Il était comme moi victime de l'incon-
 « stance des souverains, et le rapport d'infortunes lie
 « étroitement les hommes. Mon jeune ami ne s'occupa
 « plus que de moi. Je ne pouvais payer ses attentions
 « continuelles que par de la reconnaissance : je lui vouai

« la mienne tout entière. — Diable ! diable ! » dit M. Botte entre ses dents.

« — Nous passâmes huit mois dans les déserts glacés, « à cent lieues par delà Tobolsch. Sans les soins vigilants « du chevalier d'Égligny, je serais mort de froid et de « misère. C'est lui qui creusa, dans les flancs durcis de la « terre, un trou, une tanière, où je bravais la rigueur du « climat ; c'est lui qui s'exposa le jour à un froid ex- « cessif, pour fournir à ma nourriture. Il apprêtait, il « me présentait la chair des animaux qu'il avait tués ; il « me couvrait de leurs peaux. — Diable ! diable ! » dit M. Botte.

« — L'excès même du malheur relève un courage « abattu. Nous résolûmes de sortir de ces déserts, dus- « sions-nous payer notre témérité de la vie. Après des « peines, des privations, des efforts incroyables, nous en- « trâmes dans la Tartarie russe. Ses habitants sont féroces, « et notre état les attendrit. Ils nous montrèrent de la « compassion, nous donnèrent des secours, et nous con- « duisirent sur les bords de la mer. Un bâtiment chinois, « qui faisait sur ces côtes le commerce de pelleteries, « nous prit sur son bord, et nous mena à Canton.

« Nous trouvâmes dans ce port un vaisseau hambour- « geois, dont le capitaine, Français d'origine, connaissait « la famille d'Égligny, et je dus à mon jeune camarade « la fin des maux qui, depuis si longtemps, pesaient sur « moi. Logé, nourri, vêtu à Canton, aux frais du capi- « taine, conduit par lui à Hambourg, il ne me restait « qu'un parti à prendre, celui de rentrer en France, où « je pourrais trouver des ressources, et m'acquitter en- « vers mes amis. J'étais confirmé dans ce dessein par un « motif irrésistible, celui de retrouver un enfant chéri, « dont j'ignorais absolument la destinée.

« J'allais partir sans papiers, sans argent ; je savais les

« risques que je courais, et je ne voulais pas que d'Égli-
 « gny s'exposât. Nous sommes inséparables, me dit-il;
 « j'ai partagé votre misère, je partagerai vos dangers. Que
 « pouvais-je faire? l'aimer plus que jamais. — Diable!
 « diable! » dit M. Botte.

« — La jeunesse intéresse. D'Égligny plaisait générale-
 « ment par ses agréments extérieurs; on l'affectionnait par
 « ce qu'il a fait pour moi. Un négociant de Hambourg lui
 « donna de quoi subvenir aux frais de la route, et l'aida
 « à tromper le résident français. Nous parûmes devant ce
 « ministre sous l'extérieur de gens qui vivent de leur fai-
 « ble industrie, et qui ne sont suspects à personne. On
 « nous délivra des passe-ports, nous partîmes, et nous
 « versâmes des larmes de joie en touchant cette terre na-
 « tale que nous ne devions plus revoir.

« La circonspection guidait nécessairement nos démar-
 « ches; nous ne pouvions prendre que des informations
 « indirectes; nous tremblions d'interroger, et nous n'ac-
 « quérions aucune connaissance de ce qu'il m'importait
 « tant de découvrir. Nous résolûmes de nous séparer, et
 « de doubler ainsi des recherches jusqu'alors infructueu-
 « ses. D'Égligny sait tourner, et son travail est un moyen
 « certain d'existence. Je ne sais rien faire, et j'employai
 « ce qui nous restait d'argent à me procurer cette caisse.
 « C'est à cette époque que je passai à votre château, où
 « vous me vîtes sans me reconnaître.

« Après bien des courses inutiles, j'appris seulement que
 « la parente à qui j'avais confié ma fille était morte de-
 « puis longtemps, et qu'on ne croyait pas que l'enfant fût
 « resté à Paris. Je sus que mes biens étaient vendus, et je
 « pensai qu'un de ceux qui les avait achetés à vil prix s'é-
 « tait chargé de la pauvre orpheline. J'entrai chez tous,
 « ma caisse sur le dos, et je ne trouvai pas ma Sophie.

« Les recherches de d'Égligny n'étaient pas plus heu-

« reuses. Je m'affligeais, je me désolais, assis sur le re-
« vers d'un fossé; votre postillon passa, me reconnut,
« me parla. Jugez de ma surprise, de ma joie, quand il
« m'apprit qu'Edmond, envers qui, je l'avoue, j'ai quel-
« quefois été bien dur, qu'Edmond avait recueilli ma
« fille, et qu'il l'avait élevée comme son enfant.

« — Cela vous prouve, monsieur, qu'il n'existe de dif-
« férence réelle entre les hommes que par leurs qualités.
« Ébloui par un éclat passager, vous vous êtes cru fort
« au-dessus d'Edmond : dépouillé de votre entourage, et
« apprécié à votre juste valeur, vous trouvez aujourd'hui
« Edmond fort au-dessus de vous. Il est inutile de faire
« la mine, monsieur; je dis la vérité à tout le monde, et
« vous avez plus besoin que personne qu'on vous la dise.
« Je reviens à votre récit.

« Vos infortunes m'ont touché; votre chevalier est un
« digne garçon, et vous ne vous êtes étendu sur ce qu'il a
« fait pour vous, que pour me préparer à ce que vous ne
« m'avez pas dit encore. C'est la main de votre fille qui
« vous acquittera envers lui. — Aussitôt, » répondit brus-
« quement le marquis, « que les circonstances le permet-
« tront. — Ah! ah! faut-il encore, monsieur, que je vous
« apprenne que l'homme qui ne peut plus prétendre qu'à
« l'estime publique doit commencer par se ployer à la
« pratique des vertus les plus simples? Ignorez-vous ce
« que vous devez à votre fille? — Le bonheur. — Et
« croyez-vous le lui procurer en la privant d'un homme
« qu'elle aime, pour la donner à un inconnu que vous lui
« amenez du fond de la mer Glaciale? — C'est l'époux
« qui lui convient. — Qu'en savez vous? — C'est moi
« qui l'ai choisi. — La belle raison! — Elle suffira à une
« fille bien née. Mais ne parlons plus de cela, je vous
« prie. — Si fait, parbleu, je vous en parlerai. Votre che-
« valier n'a pas d'amour pour Sophie... — Pour Sophie!

« — Et quand il saura qu'elle est prévenue pour un au-
 « tre... — Mademoiselle d'Arancey le lui taira. — Elle
 « en est capable; mais je le lui dirai, moi. — Vous aurez
 « un tort de plus, monsieur; et vous n'empêcherez rien :
 « ma fille fera son devoir. — Et sera malheureuse toute
 « sa vie, parce que monsieur, qui aime tant son roi, est
 « sans pitié pour son enfant. Votre retour pouvait être
 « pour elle un bienfait du ciel, et vous la réduirez à gé-
 « mir intérieurement de vous être rendue. Monsieur d'A-
 « rancey, je vous prie, je vous supplie, pour votre fille,
 « qui m'est bien chère, pour vous, dont les regrets tar-
 « difs... — Hé, monsieur, je vous ai déjà dit, et je vous
 « répète que vous ferez bien de parler d'autre chose; il y
 « a trop longtemps que je supporte votre bizarrerie et une
 « suite d'expressions choquantes... — Elles le sont moins,
 « monsieur, que celles de votre lettre. — Ma lettre con-
 « tient mes sentiments, mes sentiments irrévocables. —
 « Vos sentiments me font pitié. — Oh! de grâce, mon-
 « sieur Botte... — Oh! monsieur, je vous ai écouté tant
 « que vous avez voulu; vous aurez la même complai-
 « sance, s'il vous plaît. Examinons sur quoi sont établis
 « ces sentiments que vous annoncez si emphatiquement
 « dans votre lettre; voyons pourquoi votre fille rougirait
 « de s'allier à nous.

« Votre bisaïeul était maréchal de France, et le mien
 « matelot; jusque-là tout l'avantage est pour vous. Votre
 « aïeul était maréchal des camps, et le mien pilote; ici
 « l'avantage décline un peu. Votre père était colonel, le
 « mien était capitaine-propriétaire de son navire; il y a
 « déjà quelque rapprochement. Vous avez été mousque-
 « taire, et vous avez mangé une partie de votre bien; moi
 « j'ai été l'homme de l'État, à qui j'ai prêté des fonds.
 « En temps de paix, j'ai envoyé des flottes marchandes
 « dans les deux Indes; en temps de guerre, j'ai armé, j'ai

« fait respecter le pavillon du roi, et mes facteurs, dans
 « tous les temps, ont fait respecter ma probité aux peu-
 « ples des deux hémisphères. J'ai acquis des millions, j'ai
 « fait du bien à tout le monde, je vous en ai fait à vous,
 « j'en veux plus faire encore à votre fille, et, tout bien
 « calculé, morbleu, vous devez savoir gré à M. Botte de
 « vouloir bien être l'égal de l'ex-marquis d'Arancey.

« — Voulez-vous bien, monsieur, faire arrêter votre
 « voiture, » dit le marquis, pâlisant de colère. « — Pour-
 « quoi cela? — Je vais descendre. — Pourquoi faire?
 « — Pour continuer ma route à pied. — Quelle lubie
 « vous passe par la tête? — Je n'ai accepté la place que
 « vous m'avez offerte... — Que dans la persuasion que je
 « flatterais votre orgueil, n'est-ce pas? Monsieur le mar-
 « quis, je ne flatte personne. — Voulez-vous bien, mon-
 « sieur, faire arrêter votre voiture? — Non, monsieur,
 « je ne le veux pas. — Ceci est fort, par exemple. — J'ai
 « promis à votre fille de vous ramener en voiture, et vous
 « n'irez pas à pied; je lui ai promis de vous équiper con-
 « venablement, et c'est de quoi je m'occuperai à Saint-
 « Germain où nous allons entrer. Vous êtes rouge de co-
 « lère, votre œil me menace; mais, corbleu, j'ai une tête
 « aussi... Vous brisez mes glaces!... j'en ferai mettre
 « d'autres; mais vous courez la poste, et dans la voiture
 « de M. Botte. »

Le marquis ne se possédait plus. Il protestait que s'il avait des armes, il brûlerait la cervelle au petit bourgeois qui osait l'outrager. M. Botte répondait que tout ce qu'il y gagnerait serait de voyager seul, à moins, pourtant, qu'il ne cassât aussi la tête à son valet de chambre et à Henri, qui avaient des ordres, et il ajouta qu'il n'est pas prudent de casser tant de têtes, quand on n'est pas trop sûr de la sienne. Le marquis, exaspéré, était prêt à lever la main; le cher oncle vit le mouvement, que la bien-

séance réprima. « Frappez, » lui dit-il, « si cela vous
 « amuse. Je ne déshonorerai pas le père de ma nièce en
 « lui rendant un coup infamant. — De votre nièce....
 « de votre nièce ! elle ne le sera jamais. — Elle le sera,
 « morbleu, et en attendant, et quelque chose que vous
 « fassiez, vous courez la poste. »

Pendant cette altercation, la voiture s'arrêta à la barrière de Saint-Germain, et M. d'Arancey cria aux commis de lui ouvrir la portière. Elle s'ouvre à l'instant. Le marquis, malgré son âge, saute légèrement sur le pavé ; le cher oncle saute après lui, et dit aux commis : « Je
 « m'appelle Botte. »

A ce nom on lui prodigue non ces respects qu'arrache l'homme puissant qu'on craint, mais ces marques de considération qu'on accorde si volontiers à l'homme utile, et le marquis ne concevait pas qu'on pût marquer tant d'égards à un bourgeois. Le cher oncle reprit : « Je m'appelle Botte ; monsieur est mon proche parent. Il a
 « perdu la tête : vous en jugez facilement par le costume
 « baroque dont il s'est affublé ; il est quelquefois furieux ;
 « vous n'en doutez pas d'après son air furibond et la ma-
 « nière dont il a arrangé mes glaces. Je le conduis à une
 « maison de santé près de Paris : il veut m'échapper, et
 « je vous demande main-forte pour le conduire à l'au-
 « berge, où je vais le faire habiller décentement. Allons,
 « mon cousin, marchons. »

A ce nom de cousin, la figure de M. d'Arancey se décompose tout à fait, et les spectateurs ne doutent point qu'il ne soit maniaque. Deux soldats de la garde s'avancent, et le cher oncle n'a que le temps de dire à l'oreille de son cousin : « Si vous niez que vous soyez mon parent,
 « il faudra que vous disiez qui vous êtes, et parbleu,
 « ce ne sera pas moi qui vous aurai dénoncé. »

M. Botte prend son cousin sous le bras ; le valet de

chambre et Henri marchant en avant, les deux soldats forment l'arrière-garde, et les badauds de l'endroit suivent, précèdent et garnissent les flancs. Que pouvait faire M. d'Arancey? se laisser conduire et se taire : ce fut ce qu'il fit.

On arrive à l'auberge. M. Botte met son parent dans la plus belle chambre, fait clouer les croisées, place les deux soldats au dehors de la porte, envoie chercher tous les ouvriers du lieu, et fait servir un souper somptueux. Le marquis enrageait... Oh! il enrageait! tantôt il brisait une assiette; l'instant d'après, il cassait une carafe... « Bien, mon cousin, bien. Cassez tout ce que vous voudrez; mais goûtez cette perdrix rouge... un peu de cette crème... un verre de ce vin vieux. » Le marquis dévorait, autant de colère que de besoin, et les gens de l'auberge remarquaient que pour un fou le cousin avait bon appétit.

De peu de chose on fait une nouvelle dans une petite ville. Le bruit de l'arrivée de M. Botte se répandit à l'instant; on ne parla que de ses largesses et de ses trésors. On assurait qu'il avait traité du royaume de Siam, et que la négociation n'avait manqué que parce qu'il craignait singulièrement la circoncision. On disait... on disait... que ne disait-on pas! Le premier magistrat du lieu ne crut pas au-dessous de son rang de prévenir non l'acquéreur prétendu d'un trône, mais un homme qui faisait circuler les richesses par mille canaux, et qui rendait des services signalés à l'État. Il supposait d'ailleurs qu'il ne pouvait quitter son cousin d'un moment. Il vint donc offrir à M. Botte les moyens qui étaient à sa disposition, pour l'aider à conduire le parent avec sûreté.

Comme des gens qui ne se sont jamais vus n'ont rien à se dire, et qu'il faut parler quand on craint de passer

pour un sot, le magistrat commença par faire, sur la maladie du cousin, les questions les plus étendues. M. Botte répondit par une peinture effrayante de quelques accès dont il avait été témoin. Le tableau était si chargé, les coups de pinceau parfois si comiques, que le marquis, malgré sa fureur, partit d'un éclat de rire. Le magistrat observa, avec beaucoup de sagacité, que ce rire n'était que convulsif, et qu'il annonçait un accès prochain. Il proposa à M. Botte la brigade de gendarmerie, et l'engagea à faire mettre aux pieds et aux mains de son parent des fers qu'on aurait soin de garnir, pour ménager les chairs. A cette proposition, le marquis fit une grimace épouvantable, et il allait probablement se nommer, si M. Botte n'eût observé que six hommes sont toujours maîtres d'un fou, que des fers ajouteraient infailliblement à la fureur de son malheureux parent.

A la fin du repas, on apporta tout ce qu'il fallait pour donner au marquis l'air d'un homme opulent. On le livra au valet de chambre et à Henri. Une demi-heure après, il remonta assez tranquillement en voiture, et on sortit de Saint-Germain sous l'escorte de quatre gendarmes armés jusqu'aux dents.

« Je vous demande bien pardon, monsieur le marquis, d'avoir employé des moyens un peu forts ; mais les désirs de votre fille sont des ordres pour moi : j'ai dû remplir ses intentions, et je n'ai rien fait que vous ne m'y ayez forcé. Hem !... Plaît-il ?... Pas le mot. Bonsoir donc, marquis. Aussi bien je sens le besoin de céder à mon habitude de tous les jours, celle de dormir après souper. »

Rassuré par la présence de son escouade de cavalerie, M. Botte s'endormit en effet ; le marquis n'avait refusé de répondre que parce qu'il avait trouvé dans ses poches un nouvel aliment à sa colère. Le cher oncle n'oubliait rien,

et son prisonnier, en caressant les basques rebondies de sa veste, s'était aperçu qu'elles étaient farcies d'or. Il fallait être de bien mauvaise humeur pour prendre ainsi tout de travers, et je connais beaucoup de gens qui, au lieu de s'obstiner en pareil cas à garder le silence, se seraient empressés de s'acquitter au moins par des remerciements.

Cependant un coup de feu et des cris se font entendre de l'intérieur de la forêt. Le marquis, persuadé qu'une diversion le tirera d'esclavage, attend tranquillement les voleurs; M. Botte, qui dort comme il fait tout, continue à ronfler; les gendarmes, convaincus qu'il vaut mieux laisser échapper un fou que de laisser tuer un homme, se disposent à secourir l'opprimé. Ignorant à quel nombre ils vont avoir affaire, ils requièrent le valet de chambre et Henri, tous deux bien armés, de leur prêter main-forte. Ceux-ci n'ont nulle envie de se battre; mais ils ne peuvent se dispenser d'en faire au moins le semblant. Ils se jettent dans le bois, bien décidés à quitter les gendarmes à la première tranchée qui va se présenter. Le conducteur, effrayé, fouette à outrance ses chevaux, et on arrive au galop à la première poste.

Les chevaux sont changés; le postillon se présente à la portière; le marquis baisse la glace, et s'aperçoit qu'il est débarrassé de tous ses surveillants. Ce postillon seul était au courant de son aventure, et pour ne pas perdre de temps, il lui donne un louis, et relève la glace. Le postillon, tremblant qu'on ne lui redemande son reste, se hâte de remonter à cheval, et s'en va; à peine a-t-il le temps de dire à son camarade que la voiture était escortée, et que les gendarmes l'ont quittée pour courir après des voleurs.

M. d'Arancey était très-bien mis, son extérieur était imposant, et son témoignage devait balancer au moins

celui du cher oncle. Le nouveau conducteur n'avait pu être instruit des détails ; il n'était donc pas à craindre, et le marquis s'arrangea là-dessus.

On arrive à la barrière de Paris, et le dormeur continue de digérer en ronflant. Le marquis dit aux commis : « Je m'appelle Botte. J'ai eu la bonté de prendre dans la forêt un homme assez bien couvert, et qui m'a paru très-fatigué. Pendant que je dormais, le drôle m'a escamoté mon portefeuille. »

Le nom de M. Botte fait ici la même impression qu'à Saint-Germain ; on ne pense même pas à douter de la véracité du conteur. Cependant le chef du poste, qui n'a jamais entendu parler de ce nom-là, observe aux commis qu'il est une marche à suivre avec M. Botte comme avec un autre. Il interroge le postillon : le postillon répond que son camarade lui a en effet dit quelques mots de gens qui détroussent les voyageurs dans la forêt, mais qu'il ne sait rien de positif. L'officier remarque qu'il y a là présomption contre l'accusé, et qu'il faut l'entendre lui-même. Le marquis se voit au moment de reprendre sa revanche. Il pousse rudement le cher oncle, le réveille en sursaut, et lui dit à l'oreille : « Si vous niez que je sois M. Botte, il faudra que vous disiez qui je suis, et alors ce sera vous qui m'aurez dénoncé. »

M. Botte ouvre de grands yeux, sent la nécessité de se taire à son tour, descend sur l'interpellation de l'officier, et, surpris au delà de toute expression de ne voir ni sa brigade ni ses gens, il entre au corps de garde, commençant à soupçonner une ruse qu'il lui est impossible de déjouer. Le marquis descend après lui, prétexte un besoin, s'éloigne de quelques pas, de quelques pas encore, enfile une petite rue, et laisse le postillon, les chevaux, la voiture sur le pavé, et M. Botte au corps de garde.

L'officier veut commencer une instruction en règle ;

M. Botte lui rit au nez. L'officier se fâche ; M. Botte jure. L'officier proteste qu'il va l'envoyer en prison ; M. Botte l'en défie. L'officier commande un détachement, M. Botte tire son petit couteau de chasse. L'officier lui rit au nez à son tour, lui ordonne de marcher, et lui tourne le dos.

M. Botte n'était pas spadassin, et il voyait que son petit couteau faisait si peu d'impression, qu'on n'avait pas daigné le lui ôter. Comment faire pour ne pas aller coucher en prison, gîte désagréable à tout le monde, et surtout à un millionnaire ? Il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était de prouver qu'on lui avait joué un tour. Mais pour ne pas exposer le marquis, il fallait savoir s'il avait profité du moment pour échapper à son opiniâtre cousin, et pour ce, M. Botte demande qu'on le confronte au moins à son accusateur. L'officier répond brusquement que la confrontation se fera en prison. Les commis, la garde, les passants, tous opinent pour la prison. « En prison donc, » dit M. Botte, et il rend avec dignité son arme au caporal, qui ne la lui demandait pas.

Henri et le valet de chambre s'étaient couverts de gloire, sans courir de danger. Les voleurs prétendus étaient des braconniers qui venaient de tuer un chevreuil, et les cris qui avaient répandu l'alarme n'étaient que des cris de joie très-indiscrètement hasardés. A l'approche des chevaux, les chasseurs avaient abandonné leur proie, et s'étaient tapis sous des broussailles où, grâce à l'obscurité, il fut impossible de les trouver. Henri avait bravement sauté sur le chevreuil, l'avait mis en travers sur son cheval, et les gendarmes l'avaient laissé faire, persuadé que cet accessoire ne déplairait pas au cher oncle, dont les marques de reconnaissance n'étaient jamais équivoques.

Les deux domestiques, étonnés de trouver la voiture

arrêtée, s'approchent de la portière, et sont plus étonnés encore de ne trouver personne. Leur étonnement redouble en voyant M. Botte au milieu d'un peloton de soldats. Ils mettent pied à terre, ils s'approchent de l'officier; ils nomment leur maître. M. Botte, qui n'est pas certain que le marquis ne soit plus dans la voiture, leur fait des signes qui leur imposent silence; mais ces signes, le chevreuil, l'air effaré de ces deux hommes, tout cela est interprété par l'officier. Il fait entrer le valet de chambre et Henri au centre du détachement, et le chevreuil au corps de garde.

M. Botte parle à l'oreille de ses gens, et les soupçons augmentent. Ses gens lui répondent de même, et la complicité n'est plus douteuse. Rien d'aussi simple cependant que ce qui s'était dit. « Le marquis est-il dans la voiture? » — Monsieur, il s'est enfui. »

Le cher oncle se croit alors tiré d'embarras. Il proteste que c'est lui qui est M. Botte, et on lève les épaules. Il tire son portefeuille, auquel on ne pensait plus, et qu'un greffier n'aurait pas oublié. L'officier le prend, fait l'inventaire des billets de caisse, en dresse un état à la hâte, le remet au caporal, et répète l'ordre de marcher. M. Botte crie à l'injustice, et on crie au voleur. Il s'emporte, il tempête, il blasphème pour la première fois de sa vie, en protestant qu'il ne marchera pas : un coup de bourrade dans le derrière l'avertit que la résistance est inutile.

« — Corbleu ! » disait M. Botte en marchant et en se frottant le postérieur, « le tour est sanglant; mais il est bien joué, très-bien joué, pour un marquis. »

On allait l'incarcérer sur des apparences qui devaient donner matière à un ample procès-verbal. L'officier sentait la nécessité de le rédiger au moins après, puisqu'il n'avait pas songé à le faire avant. Il n'y avait qu'une pe-

tite difficulté, c'est que l'officier qui, pendant sept campagnes, s'était battu en déterminé, n'avait pas trouvé le temps d'apprendre à écrire. Il avoua son embarras aux commis, qui prirent la plume avec cet air de supériorité que s'arroe si aisément la sottise, et ils ne manquèrent pas de faire sentir à l'officier qu'un commis qui sait écrire est plus utile en temps de paix qu'un soldat qui ne sait rien.

Pendant qu'on verbalisait au corps de garde, le postillon s'impatientait sur le pavé. Il entre enfin pour demander à M. le commandant ce qu'il fallait faire de la voiture. « Ce que le propriétaire voudra. — Mais il n'y
« a plus de propriétaire. — Ah ! diable, voilà qui est sin-
« gulier. Ah ! ce monsieur n'aime pas sans doute les scè-
« nes publiques, et il se sera rendu chez lui à pied. — Mais,
« comment trouverai-je son chez lui ? — Hé, parbleu,
« par sa carte de sûreté. Voyons son portefeuille. Qua-
« rante-huit ans... mais celui qui s'est plaint en a au moins
« soixante. Les cheveux noirs... Il les a blancs. Messieurs
« de la barrière, il y a ici quiproquo. — Monsieur l'offi-
« cier, c'est vous qui l'avez fait. — C'est vous qui m'avez
« conseillé. — Vous commandez ici. — Cui, mes soldats;
« mais je dois me rendre à vos réquisitions, et vous m'a-
« vez requis. — Pas du tout. — Je le soutiens. — Cela
« n'est pas difficile. — Et je le prouve. — Comment cela ?
« — Le sabre à la main. En garde, commis, à la relevée
« du poste. »

Les commis sentirent à leur tour que celui qui, sans savoir écrire, a battu les ennemis, peut encore être utile, en temps de paix, en châtiant des faquins. Ils redevinrent les hommes de la circonstance, et ployèrent devant le plus fort : c'est assez l'usage partout.

Cependant les gendarmes, qui ménagent leurs chevaux,

parce qu'ils sont à eux, les gendarmes arrivèrent enfin, et jetèrent un grand jour sur cette affaire, naguère si embrouillée. Examen fait de la carte de sûreté, ils prononcèrent que c'était M. Botte lui-même et deux de ses gens que l'on conduisait en prison. « Mais quel est donc, dit l'officier, cet autre qui était aussi dans la voiture? — C'est un fou que M. Botte conduisait aux Petites-Maisons. »

A ces mots, les commis tremblent, l'officier fronce le sourcil, et le brigadier de gendarmerie proteste que si on n'apaise le cher oncle, il est homme à les faire casser tous. L'alarme augmente, l'officier balbutie. Il a bravé cent fois la mort; mais il craint la misère : il en a perdu l'habitude, et celle-là se reprend si difficilement!

On prie, on supplie M. le brigadier d'arranger cette affaire. On lui remet le portefeuille, on déchire le procès-verbal, et on le presse de courir après les prisonniers.

Ils étaient déjà loin. Le gros ventre de M. Botte et ses jambes courtes ne s'accommodaient pas d'un pavé gras et d'une longue marche. Il avait pris un fiacre, avec la permission de M. le caporal, qui s'y était prêté, parce qu'il ne payait pas; que dedans, derrière et sur le devant, il y avait place pour tout le monde, et qu'un caporal aime à aller en carrosse tout comme un colonel.

Quand les gendarmes partirent de la barrière, il y avait une heure au moins que le cher oncle était établi à la Force, très-étonné de s'y trouver. Sur le rapport du caporal, le concierge avait mis M. Botte et ses gens en très-mauvaise compagnie. Le cher oncle se bouchait le nez et faisait la grimace. Ses domestiques criaient qu'il était affreux de traiter ainsi un homme comme M. Botte, et qu'on devait au moins lui donner une chambre. Le guichetier

répondit que ce n'était pas l'heure d'ouvrir trente portes, et il disparut en faisant résonner les corridors du bruit de ses verrous et de ses clefs.

Le valet de chambre s'approcha respectueusement pour remplir ses fonctions accoutumées. « Hé, parbleu, tu te moques de moi. Faut-il tant d'apprêts pour nous mettre chacun sur une poignée de paille? Va, va, si l'égalité, dont on fait tant de bruit, n'est pas une chimère, elle doit se trouver ici. »

Dans toutes les prisons, les salles habitées par ces messieurs qui vivent d'industrie, ont un chef qui établit ou qui trouble l'ordre à son gré, qui prononce ses arrêts et les exécute lui-même, et qui s'élit quand on ne le nomme point, parce que c'est toujours le plus vigoureux de la bande.

M. *Beau-Soleil*, qui exerçait à la Force ces augustes fonctions, était très-exact à recueillir les impôts qui charmaient les loisirs de ses sujets. Il avait été très-choqué de la grimace de M. Botte, de quelqu'une de ses expressions, et surtout de ce qu'il ne parlait pas de payer sa bienvenue. Il prit la parole, et d'une voix de stentor il expliqua les usages irrévocables du lieu, et il ajouta qu'un insolent ou un sot pouvait seul être humilié de se trouver avec des artistes du premier mérite, et que le ton du mépris n'allait pas à des gens qui ne savaient pas seulement un mot d'*argot*. Henri fit une réponse peu mesurée; *Beau-Soleil* lui ordonna très-impérieusement de se taire. M. Botte jugea que si la garde donnait des bourrades, les gourmades pourraient pleuvoir ici, et il assura M. *Beau-Soleil* que, dès cinq heures du matin, il enivrerait tous les prisonniers, si on voulait lui permettre de reposer. *Beau-Soleil* répondit très-honnêtement que non seulement le camarade pouvait dormir, mais que, pour prix de sa générosité, on lui apprendrait quelques jolis tours,

dont il ferait son profit dans le monde, s'il y rentrait jamais.

« Allons, » dit M. Botte à son valet de chambre, « nous
« trouvons un maître ici comme partout. Puisque déli-
« nitivement il n'y a pas d'égalité possible, ôte-moi mes
« souliers et mon habit; je garderai le reste. — Quelle
« aventure pour vous, monsieur! — Diabolique, mon ami,
« et le marquis me la payera. Cependant, je ne suis pas
« plus mal ici que dans vingt autres circonstances. Je suis
« assailli par des insectes affamés, mais je crois qu'il y
« en avait davantage dans cette chambre d'Edmond, où je
« m'amusais des contorsions de Horeau; je me suis en-
« foncé dans une mare jusque dessous les bras, et je suis
« très-sèchement ici; j'ai été piqué à l'épaule par une
« guêpe, et mordu à la fesse par un chien; le coup de
« bourrade m'a fait beaucoup moins de mal. A la vérité
« je suis avec des fripons; mais le monde en est plein. Je
« me défie de ceux-ci, ils ne m'attraperont pas; les au-
« tres me trompent tous les jours, et, après tout, trois
« ou quatre heures sont bientôt passées. — Allons, mon-
« sieur, il fallait que vous vinssiez à la Force pour trouver
« quelque chose de bien. »

Pendant cette conversation, tenue très-bas, et pour cause, M. Botte arrangeait sur la planche destinée à lui servir d'oreiller, son habit proprement roulé; son mouchoir de poche avait remplacé sa perruque, et il s'était couché, très-peu affecté du présent.

Le plus profond silence régnait dans la salle. Tout le monde dormait, ou en faisait semblant. M. Botte reçoit un petit coup sur la pointe de chaque pied, et crie : *Qui vive?* Personne ne répond, et M. Botte se met sur son séant. Il allonge les bras autour de lui, et ne rencontre rien. Il se croit abusé par une illusion nocturne, et se laisse retomber sur son oreille. Pan! sa tête porte d'a-

plomb sur la planche ; l'habit est enlevé. Il crie, il se lève, et ne trouve plus ses souliers.

« Monsieur le chef de ces honnêtes gens, ceci est trop fort. Voler même en prison ! je tiens peu à mon habit, mais assez à ma bourse, qui est dans une des poches. » Il reçoit un coup léger sur une épaule, il se retourne, et le mouchoir qui lui enveloppe la tête est allé avec l'habit, la bourse et les souliers. « Corbleu ! messieurs, si, au lieu d'un tour de *tabouret*, dont vous vous moquez, on vous pendait une bonne fois, on rendrait un grand service à la société. »

Au mot de pendaison, tous mes coquins se lèvent tumultuairement, et font un carillon infernal. L'un criait que la corde est faite pour les voleurs ; un autre pour les assassins ; un troisième, qu'il était affreux de confondre avec des malfaiteurs, des gens à talent, qui exercent dans les spectacles, dans les cafés, aux fêtes publiques ; un quatrième observait que le vol était en honneur à Sparte, et que les mœurs spartiates étaient les mœurs par excellence : celui-là avait lu les fables de Rollin.

Les autres criaient d'autant plus fort qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient ; les clameurs étaient accompagnées de nombre de coups de poing qui tombaient d'aplomb, non sur M. Botte, mais sur un homme qui le tenait dans ses bras, qui le couvrait de son corps, et qui lui disait : « Ils m'assommeront, mais je vous sauverai.—Que diable ! » pensait le cher oncle, « il me semble connaître cette voix-là. »

Comme on ne frappe pas toujours juste quand on frappe fort, et surtout sans y voir, les poings des assaillants se heurtaient ; ils se meurtrissaient l'occiput ou l'omoplate ; on pochoit des yeux, on cassait des nez, des dents ; on enfonçait des côtes, et cet exercice était accompagné d'un *crescendo* de blasphèmes, qui eût fait abîmer la mai-

son, si l'Éternel, toujours bon, n'eût bouché ses oreilles.

Au milieu de cet épouvantable désordre, l'homme qui tenait M. Botte embrassé avait eu l'adresse de le tirer de la foule, et s'était juché avec lui dans l'enfoncement d'une fenêtre élevée, où personne ne pensait à les aller chercher. Tout à coup, le bruit des verrous se fait entendre, la porte s'ouvre, les flambeaux brillent; le concierge en personne paraît, suivi de ses guichetiers, tous le bonnet à la main, et précédés de trois chiens, qui, mordant à droite et à gauche, obligent en un clin d'œil M. *Beau-Soleil* et sa clique à se tapir sous leurs paillasses,

Le concierge, d'une voix mielleuse, appelle M. Botte, et M. Botte lui crie en sautant dans ses bras : « Sauvez-moi des mains de ces enragés. »

Comme la reconnaissance était une des vertus qu'il estimait le plus, et qu'il pratiquait le plus exactement, il voulut connaître l'homme à qui il avait l'obligation d'être encore tout entier. Ce malheureux se cachait le visage de ses deux mains, et le conducteur, jaloux alors de se rendre aux désirs du cher oncle, prit son protecteur par l'oreille, l'obligea à lever la tête, et M. Botte reconnut Guillaume.

« Il est donc décidé, » dit-il, « que j'aurai toujours des obligations essentielles à ce drôle-là ! quel dommage que ce soit un fripon ! »

« Ah ça ! monsieur le concierge, vous venez sans doute me mettre en liberté ? — Oui, monsieur. — Mais vous observerez qu'on m'a volé mon habit, mes souliers, ma bourse, mon mouchoir, ma perruque, et mes deux domestiques, car je ne les vois plus. Voilà, je crois, la quatrième fois que je suis déshabillé, parce que j'ai un neveu qui s'avise d'être amoureux. »

Le concierge interpelle *Beau-Soleil*; *Beau-Soleil* répond qu'il ne peut rendre ce qu'il n'a pas pris. Le con-

cierge interpelle les artistes les mieux notés sur son registre ; tous font la même réponse. Il lâche un quatrième chien, au nez exercé, qui furète partout, et qui, au lieu de l'habit, de la perruque et des souliers, tire de dessous une mauvaise table qui portait la gamelle commune, le valet de chambre et Henri, à demi morts de peur.

« Tirez-moi d'ici, » disait M. Botte, « j'abandonne tout, « absolument tout. — C'est ce que vous pouvez faire de « mieux, » dit le concierge ; « car ces drôles-là, en cau- « sant un jour avec moi, m'ont volé mes boucles à sou- « liers, et jamais je ne les ai retrouvées. — Il est bien « extraordinaire, » répondait M. Botte, « qu'on ne soit « nulle part en sûreté, pas même en prison. »

Le cher oncle, en entrant à la geôle, trouva la garde qui l'avait amené, et qui s'enivrait avec le guichetier, qui n'avait pas le temps d'ouvrir des portes la nuit ; il trouva son brigadier, qui lui dit que sa voiture était à la porte. « Jamais elle ne vint plus à propos, car mes gens sont dé- « pouillés comme moi. » Le brigadier rejeta sur les braconniers les événements de la soirée. « Hé, monsieur, les « braconniers ne sont pas cause du refus que m'a fait ce « drôle, qui boit là-bas, de me mettre dans une chambre « convenable. — Voulez-vous que je le chasse, monsieur ? » dit le concierge. « — Non, monsieur, vous ne le chasse- « rez pas : il m'a traité d'après le rapport du caporal. — « Monsieur, » dit le caporal, « j'ai suivi les ordres de mon « officier. — Aussi est-ce à lui que j'en veux. Je lui ap- « prendrai que, lorsqu'on ne sait que commander l'exer- « cice, on ne doit pas se mêler de faire le juge criminel. « — Mais, monsieur, » dit le brigadier, « les apparences « étaient contre vous. — Apprenez, monsieur, qu'il n'y « a qu'un sot qui juge sur les apparences. L'officier sera « cassé. — Mais, monsieur, il a une femme et des enfants. « — Ah diable ! et le soldat qui m'a bourré, a-t-il aussi



« une femme et des enfants ? — J'ignorais, monsieur, à
« quel postérieur j'avais affaire. — Ménagez-les tous, cor-
« bleu ! c'est le moyen de ne pas vous tromper. Mais le
« plus court est de pardonner, et je pardonne. Partons.
« Monsieur le brigadier, vous viendrez me voir demain. »

XII

LES OBSTACLES SE MULTIPLIENT.

C'est rue de la Huchette, chez un tourneur, qui occupait le rez-de-chaussée et le septième étage, que se cachait le chevalier d'Égligny. C'est aux moments qu'il pouvait dérober au travail, qu'il cherchait cette Sophie qui ne l'intéressait encore que parce qu'elle était la fille d'un vieillard auquel il s'était dévoué tout entier. C'est sur un méchant grabat qu'il s'affligeait tous les soirs de l'inutilité de ses démarches.

Le marquis, échappé de la voiture de M. Botte, s'était acheminé vers le réduit où il devait trouver le héros de l'amitié. Il marchait, tourmenté du double regret de ne pouvoir se passer de l'or du cher oncle, qui emportait sa lanterne magique, et de l'impossibilité de rendre jamais à un homme dont l'humiliante générosité s'étendait, malgré lui, sur tout ce qui lui était cher. Si du moins il était noble ! s'il l'était à peu près, ne fût-il que secrétaire du roi !

Il arrive à cette rue de la Huchette longtemps avant le jour. La boutique est fermée, et il s'y attendait. Il sait que d'Égligny repose sous les tuiles : comment espérer de s'en faire entendre ? Il faut essayer cependant. Il appelle Dubois, c'est le nom qu'a pris le chevalier. Il appelle à

plusieurs reprises ; Dubois a entendu dès la première fois : la voix de l'amitié s'entend de si loin ! Dubois passe son pantalon de coutil, il se hâte, il saute l'escalier, il ne peut trop tôt embrasser son ami.

Une patrouille de la garde nationale passe, et le chef demande à M. d'Arancey ce qu'il fait là. Il répond qu'il vient commander de l'ouvrage au tourneur. On lui objecte que ce n'est pas l'heure, et on lui demande sa carte : il répond qu'il l'a perdue.

On lui demande s'il a quelque autre papier : il cherche... son passe-port est resté à Saint-Germain, dans une poche de l'habit de bure. On s'enquiert de son domicile : il hésite, il balbutie ; on l'arrête, et le chevalier, en ouvrant sa porte, voit son ami prisonnier.

Une imagination alarmée ne connaît que les extrêmes, et voit le malheur même où il n'est pas. « Arrêtez ! arrêtez ! » crie le chevalier. « Puisque vous l'avez reconnu, il est inutile que je me cache davantage. Je suis le chevalier d'Égligny, et aujourd'hui et toujours je partagerai le sort du marquis d'Arancey. »

La patrouille était commandée par un rémouleur de la rue de la Harpe, qui avait brigué l'honneur d'être sergent. Cet homme n'entendait rien à l'exclamation de d'Égligny ; il ne comprenait pas davantage aux étreintes, aux larmes du chevalier et du marquis ; mais, comme il lui était ordonné d'arrêter ce qui lui paraîtrait suspect, et qu'il suspectait tout ce qu'il ne concevait pas, il remplit sa mission à la lettre, et tout bonnement, tout bêtement, il conduisit les deux amis au corps de garde.

Il n'était pas difficile d'en imposer à un tel homme ; on pouvait même se flatter de tromper aisément le capitaine-commandant, honnête dégraisseur de la rue Poupée. C'est à quoi réfléchissait le chevalier lorsque la rondemajor passa. Le sergent, fier de sa capture, le capitaine,

très-embarrassé, et par son défaut de lumières, et par le rapport inintelligible de son subordonné, s'adressèrent à l'adjutant, qui joignait à beaucoup d'intelligence le ton d'un homme bien élevé. Le rémouleur-sergent avait oublié, dès la rue de la Huchette, les noms des deux détenus ; mais il se rappelait très-bien, disait-il, que, de leur propre aveu, l'un était un prince, et l'autre un duc. Les questions de l'adjutant furent aussi pressantes que polies, et nos deux amis convinrent du fait d'émigration, pour conserver au moins leur réputation d'honnêtes gens.

L'adjutant demanda à ces infortunés s'il n'y avait pas quelque circonstance qui pût colorer leur sortie ; ils répondirent franchement que non. Il en chercha pour eux ; il en rappela qui avaient été favorables à d'autres, et ils ne varièrent point dans cette réponse : Nous avons quitté la France par attachement pour le roi.

« Avant de signer votre déclaration, réfléchissez, mes-
« sieurs, aux conséquences qu'elle entraîne. Peut-être le
« trouble inséparable de ce moment ne vous permet pas
« d'être exacts. — Nous avons dit la vérité, sans trouble
« comme sans crainte. — Signez donc, et suivez-moi.

« Vous êtes de braves gens, » leur dit-il tout bas en leur serrant la main. « Qui embrasse un parti contre son opinion est un sot ; qui le trahit est un lâche. »

Les heures s'étaient écoulées ; il était environ huit heures du matin quand les deux amis sortirent du corps de garde. La foule se pressait autour d'eux ; chacun voulait les approcher. C'est quelque chose de si curieux que des émigrés !

Étrange empressement de voir des misérables !

Ils marchaient résignés, mais sans faiblesse et sans orgueil. Un colporteur passe en criant : « Voilà le grand acte

« d'amnistie en faveur des émigrés. Achetez la loi en faveur des émigrés... la bagatelle d'un sou. »

L'adjudant se précipite, parcourt le papier, saisit d'un coup d'œil les dispositions de l'arrêté, et s'écrie : « Vous êtes sauvés malgré vous. »

Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre ; l'adjudant mêle ses larmes aux leurs, et le peuple, toujours peuple, applaudit à la délivrance de ceux dont il eût vu le supplice avec indifférence. Quelle inexplicable machine que le peuple !

Dès ce moment, le marquis sent qu'il est rentré dans tous ses droits.

M. Botte ne peut plus tirer parti de sa situation. Si les acquéreurs de ses biens ont de la délicatesse, il peut traiter avec eux, et s'acquitter envers le bienfaiteur de sa fille. Si les moyens doux sont insuffisants près d'elle, il peut enfin déployer l'autorité d'un père, et s'unir, par des nœuds plus puissants et plus doux, à celui qui vient de lui donner encore une preuve de son dévouement absolu.

Il avait caché son projet au chevalier. Il voulait qu'il vît sa fille, qu'il l'aimât, qu'elle lui parût une récompense au-dessus des sacrifices qu'il avait faits à l'amitié, et il comptait disposer de la victime, comme on faisait des filles de qualité, qu'on mariait à des gens titrés qu'elles ne connaissaient point, et avec qui l'usage les dispensait de vivre. Il était père, cependant, il était bon père ; mais le fanatisme des préjugés a tant de force !

Il se hâta de remplir les formalités prescrites par l'arrêté, et ces soins indispensables terminés, il s'empressa de faire pour le chevalier ce que M. Botte avait fait pour lui. Il releva les agréments naturels du jeune homme de tout ce que pût y ajouter une toilette soignée, et il se disait en le regardant : Il n'est pas de roturier qui puisse balancer les grâces de cette figure-là.

Il loue une voiture commode, il y monte avec son ami, et ils partent pour cette terre que le marquis croyait encore perdue. M. Botte s'était tu : il faisait le bien pour lui, et rien pour la renommée.

La route ne fut pas longue : ces deux hommes-là avaient tant de choses à se dire. Ils étaient à la porte de la ferme, et ils n'avaient pas tiré leur montre, et ils ne s'étaient pas informés de ce qu'il restait de chemin, et ils n'avaient point bâillé en parlant de la belle nature. Ils n'avaient rien fait de ce que font ceux qui montent dans un fiacre pour aller dîner à Saint-Cloud, à Vincennes, et qui s'amusent !... à faire mourir de rire.

La triste Sophie était prévenue. Cependant le bruit de la voiture lui fit éprouver un serrement de cœur dont elle ne fut pas la maîtresse. Elle aimait beaucoup son père ; elle le croyait du moins, car elle repoussait un sentiment pénible qui lui disait : On n'a rien fait encore pour l'enfant à qui on a donné l'être, et que doit-on au père dont on n'a reçu que la vie ?

Cependant, esclave du devoir, craintive, embarrassée, elle suivait Edmond, qui allait au-devant de son ancien seigneur. M. d'Arancey savait de M. Botte que sa fille était charmante, et il fut étonné en la voyant. Le chevalier fut frappé comme l'avait été Charles, comme devaient l'être tous les jeunes gens à qui la nature n'avait pas refusé un cœur.

Le premier moment fut froid. Un marquis peut aimer sa fille comme un bourgeois ; mais l'étiquette ne permet point de se livrer à ces épanchements abandonnés au vulgaire. Sophie, de son côté, faisait de vains efforts pour exprimer sa tendresse. C'était une tendresse de mots, une tendresse de bienséance : la crainte de l'autorité paternelle ne s'allie pas au sentiment.

M. d'Arancey présenta le chevalier à sa fille comme le

meilleur de ses amis, comme un homme qui lui avait plusieurs fois conservé la vie, et il s'exprima en père qui compte, qui entend qu'on partagera sa reconnaissance. A cet égard, elle remplit parfaitement les désirs de son père : elle ne soupçonnait rien de ce qu'il projetait.

On entra à la ferme, et le marquis daigna faire attention au bon vieillard. Il le remercia en termes généraux de ce qu'il avait fait pour sa fille ; mais il en dit assez pour piquer la curiosité de d'Égligny, et mademoiselle d'Arancey saisit cette occasion de présenter, dans le jour le plus favorable, tous les soins que le bon fermier avait accordés à son enfance. En parlant, elle oubliait ses chagrins, ses traits s'animaient ; ils reprenaient leur éclat ; elle était belle comme la bienfaisance qu'elle savait si bien peindre, et la figure du marquis restait froide ; celle de d'Égligny exprimait la plus douce sensibilité : il en fut payé par un sourire de la beauté.

Ces détails faisaient souffrir le marquis. Il eût voulu devoir moins à un homme si fort au-dessous de lui, et il interrompit sa fille pour lui apprendre que les émigrés avaient encore une patrie. Elle éprouva un sentiment de joie pure, en pensant que son père ne serait plus errant, malheureux, et elle s'empressa de lui offrir un moyen de s'acquitter envers son ami.

« Vous savez, monsieur, qu'Edmond n'est pas mon
« unique bienfaiteur. — Je sais, mademoiselle, qu'on a
« paré des vœux ambitieuses des couleurs de la générosité.
« — S'il m'était permis, mon père, de vous désabuser ?
« — Vous n'y parviendrez pas, mademoiselle. Poursuivez.
« — Vous me défendez, monsieur, de vous parler de
« M. Botte ? — Je vous en prie, mademoiselle. — Je me
« bornerai donc à vous dire que je suis propriétaire du
« château et de la terre. — Vous, mademoiselle ! — Et
« je les dois à quelqu'un que je n'ose plus nommer. » La

tendre Sophie pousse un profond soupir, et poursuit.

« Ce que je possède, monsieur, appartient de droit à
 « mon père. Jouissez de ce domaine, et si monsieur le
 « chevalier est aussi victime des opinions, permettez que
 « je l'invite à partager avec vous l'état modique que je
 « puis vous offrir. — J'étais bien sûr des sentiments de
 « ma fille, et j'aime à retrouver digne de moi celle qu'un
 « délire passager avait égarée. — Passager, mon père! —
 « Mademoiselle, le château est-il habitable? — Il est plus
 « élégant, plus commode que jamais. Tout était préparé
 « pour..... pour..... » La pauvre enfant ne put achever.

M. d'Arancey salua Edmond d'une inclination de tête, prit la main de sa fille, et sortit avec elle et le chevalier. Le vieillard, les bras élevés vers le ciel, les regardait suivre le chemin du château, et lorsqu'il cessa de les voir, il rentra, la tête penchée sur la poitrine, et pria Dieu de changer les cœurs endurcis.

Mademoiselle d'Arancey était affligée de n'avoir pas vu M. Botte descendre de la voiture avec son père. Il lui semblait qu'elle eût été plus forte de sa présence; qu'elle eût profité au moins des vérités que lui eût suggérées sa franchise, et il fallait que quelque chose de bien extraordinaire eût arrêté un homme aussi exact à remplir ses promesses. Le marquis s'était expliqué; elle n'osait l'interroger. Ne plus oser parler de ses amis!

M. d'Arancey parut aussi mécontent que surpris en entrant au château. Il en parcourait toutes les parties, et faisait partout des remarques désobligeantes sur la manie qu'ont certains bourgeois de vouloir égaler les grands en magnificence. Sophie ne répondait rien; elle souffrait, elle suivait son père. Elle croyait, en quittant Paris, avoir épuisé tous les traits du malheur: elle pressentit qu'il n'était pas d'infortune qu'elle ne dût éprouver. Si les pères ne s'abusaient pas sur la conviction mal-

heureuse de leur autorité, sur la facilité de passer les limites que la nature y a mises, ils sentiraient que l'enfant qui ne sait que craindre doit cesser d'être sensible ; mais il existe des êtres pour qui la tyrannie est le premier besoin.

« Pourquoi, » demanda le marquis, « la porte qui com-
 « munique à l'aile gauche est-elle fermée ? — Mon père,
 « le curé du lieu était sans asile, je lui en ai offert un ;
 « confirmez le peu de bien qu'a pu faire votre fille. — Cet
 « homme, mademoiselle, n'a jamais été respectueux ;
 « mais vous le désirez, il restera. »

Tous les domestiques de M. Botte étaient retournés à Paris, et Sophie se disposa à préparer le repas de son père. « Vous n'êtes pas faite pour cela, mademoiselle. —
 « J'ai cru que mon devoir était de vous servir. — Vous
 « pouvez le vouloir, je ne dois pas le souffrir : je vais
 « chercher quelqu'un dans le village. »

Elle resta seule avec le chevalier. Interdit, comme Charles, il voulait parler ; il la regardait, il rougissait, il ne trouvait pas un mot. Elle se rappela cet aimable embarras du bien-aimé, et elle ajouta à celui du chevalier, par l'extrême froideur que lui inspiraient des vues qu'il n'était pas difficile de pénétrer.

Ils furent tirés tous deux de cet état de contrainte, par une scène qui se passait dans la cour. C'était le curé qui avait salué son seigneur, qu'il aimait moins que jamais ; c'était sa gouvernante, qui avait prié M. le marquis de disposer d'elle en attendant mieux, et jusque-là il n'y avait pas eu de bruit ; mais un nègre assez bien mis était survenu ; il était suivi de deux hommes qui portaient un tableau, grand comme son sujet. « Je ne le prendrai pas, » disait le curé. « — Vous le prendrez, » répondait le nègre. « — Il est plaisant que vous vous en soyez flatté. — L'avez-

« vous commandé, ou non? — Monsieur le marquis, je
« vous en fais juge. »

Les puissances sont quelquefois médiatrices, et il est flatteur pour un gentilhomme amnistié du matin de les singer en petit. Le marquis trouva très-naturel d'être choisi pour arbitre entre la Sorbonne et les arts, et l'arbitrage était d'autant plus important, qu'il y a longtemps que cette guerre dure. M. d'Arancey se disposa gravement à prononcer.

« M. Botte, » reprit le curé, « a fait restaurer et embellir mon église. — Oh! M. Botte, et toujours M. Botte!
« Je n'entendrai donc parler que de cet homme-là! —
« J'aime à publier ce que je lui dois. — C'est bien, c'est
« très-bien, curé. — Il a fourni ma sacristie des plus
« beaux ornements. — A la bonne heure, monsieur;
« venez au fait. — J'ai trouvé au-dessus de mon maître-
« autel une grosse liberté, que je ne pouvais faire passer
« pour une vierge. — Je le crois; vous l'avez si souvent
« violée! — On m'a parlé des talents de monsieur, et de
« la modicité de ses prix; je lui demande un Père éternel:
« savez-vous ce qu'il m'apporte? un dieu nègre.

« — Eh! monsieur, » repartit le peintre, « vos livres ne
« disent-ils pas que Dieu fit l'homme à son image? Or,
« j'en suis un, je crois. — Monsieur, Adam était blanc.
« — Il était noir. — Il était blanc. — Quand je le peindrai,
« je le serai noir; car enfin, je veux comme vous être le
« fils de Dieu; et puisqu'il n'a fait qu'un homme, j'ai
« mes raisons de soutenir qu'il l'a fait noir, comme vous
« de prétendre qu'il l'a fait blanc. — Mais, mon cher
« monsieur, ce sont deux races tout à fait différentes. —
« D'où diable l'une des deux est-elle venue? — Êtes-vous
« chrétien, mon cher ami? — Oui, par la grâce de Dieu.
« — Le Christ était-il noir? — Il l'eût été, s'il lui eût
« plu de naître en Afrique. — Mais il ne l'a pas voulu.

« Donc il préfère le blanc, donc son père est blanc. — Ce
« n'est pas cela. Donc voulant partager ses grâces, il a fait
« son fils blanc, pour vous consoler de n'être pas noir. »

Le marquis riait quelquefois comme un homme du peuple, et lorsqu'il put parler, il dit : « Puisqu'il n'est
« pas possible, messieurs, de vous entendre sur la cou-
« leur du premier homme, voici mon avis, qui peut tout
« concilier : c'est de faire à votre Père éternel un côté
« noir et l'autre blanc. — Vous vous moquez, monsieur le
« marquis, et bien certainement je ne prendrai pas le
« tableau. — Je vous ferai assigner. — Nous verrons. —
« Non-seulement pour me payer, mais pour reconnaître
« publiquement qu'Adam était noir. »

Cette scène vint fort à propos, car elle donna matière à la conversation du reste du jour. Sophie seule n'y prenait aucune part. Son cœur, son esprit, toutes ses facultés intellectuelles et sensibles étaient à Paris. Si elle revenait à elle, c'était pour comparer ce repas à celui qu'elle avait apprêté si gaiement le jour que son mariage fut arrêté, à ce repas qu'embellissaient l'amour et l'espérance. Elle sortit un moment : elle n'osait pleurer, devant son père, la perte de son bonheur.

Un nouveau coup devait terminer cette longue et triste journée. Dans la distribution que son père avait faite des appartements du château, il avait désigné pour elle celui même que Charles avait pris tant de plaisir à parer, celui qu'elle devait habiter avec lui, où depuis deux jours ils devaient être ensemble... et elle y était seule, et sans espoir de le partager jamais avec son bien-aimé ! Que faisait-il ce Charles, pour qui il n'était plus permis de vivre ? Opposait-il au moins sa raison à la plus douloureuse des peines, à la plus cruelle des privations ?..... Écrira-t-il ? Peut-on le désirer ? Pourra-t-on lui répondre ? Et chacune de ces idées était suivie de cette exclamation :

« Ah ! mon ami, que de peines nous nous sommes préparées ! »

On avait à peine soupé, que le marquis était passé dans son appartement avec le chevalier. « Ah ! chevalier, que de choses j'ai à vous dire ! — Et moi, mon ami, et moi ! — Parlons d'abord de ma fille. — Oh ! bien volontiers. — Comment la jugez-vous ? — Sa figure est céleste. — Il est vrai qu'elle est bien ; mais ses qualités ? — Je crois qu'elle les a toutes. — Je lui crois au moins de la sensibilité et un grand fonds de raison : ce sont celles qui assurent le bonheur d'un époux. — Heureux celui qui obtiendra ce titre ! — Chevalier, je vous dois beaucoup. — Bien peu, mon ami, pas assez. — Ne prévoyez-vous pas ce que je pourrais faire pour vous ? — Bien plus que je ne mérite, que je n'ose demander. — Osez, vous méritez tout. — Quoi, mon ami !..... quoi, votre Sophie !..... — Elle acquittera son père.

« Possédez-vous, chevalier, et raisonnons. Vous savez comment ma fille a été élevée dans cette ferme ; mais vous ignorez jusqu'à l'existence d'un marchand original, fier de ses richesses, généreux par ostentation, et cachant, sous une apparente philanthropie, la ridicule ambition de s'allier aux familles les plus distinguées. — Son nom ? — Botte. — J'en ai entendu parler avec éloge. — Par des gens à ses gages. — Par des gens désintéressés, mon ami. On s'amuse quelquefois de ses bizarreries ; mais elles tournent toujours à l'avantage de quelqu'un, et je vous avoue que je ne vois pas de mal à être singulier ainsi. — Cet homme n'est pas du tout ce que vous croyez. Sa vanité en a fait un protecteur de ma fille. Il a racheté cette terre du fermier, et lui en a fait don ; il a fait arranger et meubler ce château ; il a fait faire enfin à mademoiselle d'Arancey un trousseau digne d'une princesse, et tout cela, pour éblouir une

« jeune personne qui ne tenait à rien dans le monde, et
« la déterminer à accepter la main de je ne sais quel
« neveu, sans état, sans caractère, que personne ne con-
« naît.— Voilà un genre de séduction..... — Qui, pour
« être rare, n'en est pas moins condamnable. — Et ma-
« demoiselle d'Arancey entrerait dans ces arrangements ?
« — Elle s'y prêtait, entraînée seulement par les circon-
« stances ; car, à la réception d'un simple billet de moi,
« elle a renoncé à ces brillantes bagatelles, et est venue
« m'attendre dans cette ferme, où je lui mandais que
« j'arriverais incessamment.— Cette conduite prouve en
« effet son indifférence ; car vous ne pouviez alors em-
« ployer l'autorité, et les remontrances d'un père sont
« bien faibles contre l'amour : je respire.

« — Vous sentez, chevalier, combien il est dur, pour
« un homme de ma qualité, de devoir quelque chose à
« M. Botte, et je ne vous ai pas tout dit.— J'écoute et
« j'attends.— Cet homme se prévalait et de son opulence,
« et de l'embarras où se trouvait quelquefois un gentil-
« homme qui vivait conformément à son rang, pour
« traiter avec lui en égal. Dans un de ces moments de
« gêne, il m'offrit 40,000 francs, dont je le croyais payé
« comme mes autres créanciers. Savez-vous ce qu'il m'a
« dit, il y a quelques jours ? Je ne me suis pas présenté
« au bureau de liquidation, parce que vous m'aviez de-
« mandé le secret, et j'ai déchiré mon titre, parce que je
« ne connais plus de débiteurs quand ils sont dans l'in-
« fortune.— Mais, mon ami, je ne vois là ni ostentation
« ni fausse générosité.— Vous n'y voyez pas l'intention
« d'ajouter sans cesse à ce que je lui dois, de m'éblouir
« moi-même, de me forcer par tous les moyens à con-
« descendre à ses vues ? Mais l'honneur de mon sang est
« préférable à la fortune, et jamais mademoiselle d'Arancey

« ne portera le nom de Botte, ou tel autre qui ne vaut
« pas mieux. »

Le chevalier était amoureux, et un amoureux est toujours porté à penser mal de ses rivaux. La conduite de M. Botte, dépouillée de la délicatesse qu'il y avait mise, lui inspira un éloignement égal à celui qu'affectait M. d'Arancey, qui, intérieurement, rendait justice au cher oncle, et l'eût prôné comme le premier des humains, s'il eût pu seulement montrer un bout de parchemin du temps des croisades.

Le marquis continue. « Cependant, tant d'obligations
« me pèsent; je ne veux pas devoir plus longtemps à
« quelqu'un qui peut se prévaloir de ce qu'il a fait pour
« moi, et continuer à prendre des airs qui me déplaisent
« singulièrement. Voici, mon cher chevalier, ce que j'ai
« projeté.

« Je vendrai cette terre et ses dépendances, qui, dans
« l'état où elles sont, peuvent valoir 200,000 francs.
« Avec une moitié, je payerai M. Botte; l'autre suffira
« pour traiter avec l'acquéreur de ma terre du Berri, qui
« rapporte 80,000 livres de rente, et qui a été payée en
« papier. L'acquéreur est bon gentilhomme; il est même
« royaliste, quoiqu'il n'ait pas émigré, et il s'est, dit-on,
« expliqué de ses vues relativement au propriétaire légi-
« time. C'est vous, mon ami, qui suivrez cette dernière
« négociation. Votre activité, vos manières insinuates,
« votre amitié pour moi, me répondent du succès, et
« votre mariage en dépend, car je n'entends pas que
« mon gendre vive dans la médiocrité. Je veux qu'il sou-
« tienne son nom, et qu'il soit heureux par la fortune,
« ainsi que par l'amour. Préparez-vous à partir, et laissez-
« moi le soin de disposer ma fille en votre faveur. »

Cette opération de finance était assez bien conçue pour

obtenir l'approbation du chevalier, lors même qu'il eût été indifférent. Dans l'état où était son cœur, elle lui parut sublime. Il se coucha la tête pleine des plus douces illusions ; il était bien loin d'être fat ; mais il se rendait un peu justice, et il pensait qu'aidé du suffrage du père, il n'avait pas de rivaux à redouter. Il s'endormit en cherchant les moyens les plus propres à persuader le gentilhomme du Berri.

L'empressement avec lequel mademoiselle d'Arancey avait offert sa propriété à son père ne laissait pas de doutes à celui-ci sur sa facilité à consentir qu'il en disposât. Il n'était pas aussi tranquille sur la manière dont elle recevrait ses propositions en faveur du chevalier, et il se décida à prendre avec elle ce ton tranchant qui ne laisse de ressources qu'un refus absolu, qu'il n'attendait pas d'une fille timide, et jusqu'alors soumise.

Sophie s'était levée avant l'aurore : on ne dort pas quand le cœur souffre. Elle était allée voir Edmond. Elle n'avait plus que lui à qui elle pût parler de Charles, et le vieillard l'écoutait, lui répondait avec une complaisance, une bonhomie qui le rendaient plus cher à l'infortunée. Un service ordinaire acquiert la plus haute importance dans certaines circonstances. La pauvre enfant brûlait d'avoir des nouvelles du bien-aimé, et elle n'osait proposer à Edmond un voyage fatigant et assez long. Le vieillard la devina, et lui offrit d'aller à la ville. Oh ! se disait-elle, celui-là est mon véritable père !

A l'heure où elle jugea qu'il pouvait être jour chez M. d'Arancey, elle embrassa son cher Edmond, et reprit tristement le chemin du château. Elle s'arrêta devant l'orme creux, qui jadis recevait ses lettres. Elle portait toutes celles de Charles dans son sein, et le volume du paquet pouvait la trahir : elle le tira en soupirant ; elle baisa ces lettres précieuses, elle les mouilla de ses larmes

en les déposant au fond de l'arbre. « Ah ! disait-elle à
« l'orme, comme s'il eût pu l'entendre, on m'en deman-
« derait sans doute le sacrifice, et toi, toujours discret,
« toujours fidèle à l'amour, tu me conserveras ce tré-
« sor. »

Elle rentrait. Son père, plein de ses projets, passait chez elle. Il la vit traverser la cour, et il ne douta point qu'elle ne vînt de la ferme. Il savait que parler de son amour, c'est lui fournir de l'aliment, et il fallait qu'elle oubliât Charles. Il l'interrogea sur sa promenade du matin, d'un air qui annonçait que cette dernière ressource allait lui être interdite, et, incapable d'un mensonge, elle répondit selon la vérité.

L'événement justifia ses craintes. Le marquis lui représenta qu'il est des liaisons sans conséquence pour une enfant ; mais qu'une demoiselle de dix-sept ans est comptable à ses égaux de ses habitudes, et même des goûts les plus simples. Sophie, les yeux baissés, demanda bien bas si ceux qu'elle allait avoir pour égaux condamnaient la reconnaissance ? Son père coupa la discussion, que cette question amenait, en priant sa fille de cesser d'aller à la ferme ; et cette prière fut faite d'un ton qui équivalait à un ordre.

Elle suivit le marquis, qui démêla facilement l'impression pénible que faisait sa défense. Mais il pensa qu'une inclination nourrie dans la solitude céderait aux dissolutions du grand monde, aux douceurs d'un mariage assorti, aux soins d'un époux aimable. Ce système est assez vrai en général ; mais M. d'Arancey ne connaissait pas encore sa fille. Il la conduisit chez elle, la fit asseoir, et lui parla ainsi :

« Je me suis expliqué hier assez légèrement, mademoi-
« selle, sur les services essentiels que m'a rendus le che-
« valier ; mais je vous l'ai présenté comme le plus cher

« de mes amis. Ce titre suppose de ma part une confiance
« sans bornes, et j'ai consulté avec lui sur les moyens de
« rétablir notre fortune.

« Nous avons jugé utile à vos intérêts comme aux miens
« de rentrer dans ma terre du Berry, et pour cela il faut
« vendre celle-ci. — Elle est à vous, disposez-en, mon
« père. — Cette réponse ne m'étonne pas, je l'attendais,
« ma fille. Mais il est un arrangement auquel j'ai attaché
« le bonheur de ma vie, et sur lequel je vous crois moins
« disposée à me satisfaire. — Mon père m'aime... — Beau-
« coup, mademoiselle. — Il ne m'apprête donc pas de
« nouveaux chagrins ? — Je ne crois pas, mademoiselle,
« que vous deviez en avoir. — Vous ne le croyez pas,
« mon père ! — La satisfaction de me revoir pourrait au
« moins leur imposer silence. — Mon père, je me tais. »

Le sentiment de son autorité, trop de penchant à l'employer, et la crainte de cette même autorité, amenèrent insensiblement la rigueur d'un côté et la résistance de l'autre. Nous n'allons voir désormais entre le père et la fille qu'un commerce de bienséance, et la faiblesse en garde contre la force.

« Je sais, mademoiselle, reprit le marquis, avec quelle
« facilité vous vous êtes prêtée aux vues de M. Botte, et
« je ne vous en fais pas de reproches. — Je n'en mérite
« pas, mon père. — Je veux bien vous en faire grâce ;
« mais j'ai lieu d'attendre de vous une soumission que
« commande mon expérience, et qui peut seule me faire
« oublier vos torts. Vous êtes en âge d'être pourvue... —
« Vous me faites trembler, mon père !... » Et elle se jette
à ses pieds.

Le marquis la relève et poursuit. « Le chevalier a tout
« ce qui peut plaire ; il a les qualités qui forcent l'estime ;
« sa famille est distinguée ; il vous aime, il vous convient
« sous tous les rapports, et c'est celui que je vous destine.

« — Ah!... mon père... mon père... ayez pitié de votre
 « fille. — Je sais, mademoiselle, tout ce que vous m'allez
 « dire, et voici ma réponse : Avec votre sagesse, on maî-
 « trise son cœur ; avec votre raison, on renonce à des
 « chimères. Je vous offre le bonheur réel, celui qu'on ne
 « trouve jamais dans des alliances disproportionnées, et
 « je vous aime assez pour n'avoir nul égard à une répu-
 « gnance qui me blesse, parce qu'elle est sans fondement.

« Je vous prie très-expressément de ne rien dire au
 « chevalier de l'intérêt que vous inspire ce M. Montemar.
 « Vous avez fait sur mon ami une impression profonde,
 « et en général les cœurs froids sont seuls généreux. D'ail-
 « leurs, en éloignant de vous le chevalier, vous ne vous
 « rapprochez point des Botte. Perdez tout espoir à cet
 « égard.

« Réfléchissez à ce que vous venez d'entendre. Pensez
 « à ce que j'ai souffert, à ce qu'a fait pour moi d'Égligny,
 « et demain je viendrai prendre votre réponse. »

Si une attaque aussi vive, aussi inattendue, était faite pour étonner, pour atterrir Sophie, elle était aussi d'un genre à légitimer le désir de se défendre. Malheur aux pères qui ne savent que commander, et qui dédaignent de se faire des amis de leurs enfants ! Sophie ne pensa plus aux sentiments qu'elle devait au marquis ; elle ne calcula que les égards que lui prescrivait les bienséances.
 « Je ne disposerai pas de moi, » dit-elle, « contre son
 « gré, et voilà la dernière borne que la nature ait mise à
 « ma soumission. Mais lui faire le sacrifice de ma vie !
 « mourir tous les jours de l'horreur et du dégoût d'un
 « autre engagement ! c'est ce qu'un père ne peut exiger.
 « Elle est prête, ma réponse : Vous le voulez, mon père,
 « je renonce au bonheur ; mais un autre... un autre...
 « jamais. »

On n'a pas toujours le courage de dire ce qu'on a la

force de penser. Sophie craignait que l'air froid et sévère du marquis, que son ton dur ne l'intimidassent au point de ne pas lui permettre de parler, et elle se mit à son secrétaire.

Elle écrivit respectueusement, mais avec l'énergie que venait de déployer son père. Elle ne laissait aucun doute sur sa façon de penser, et elle protestait qu'elle était irrévocablement décidée.

Comment rendre cette lettre? S'exposera-t-elle aux premiers traits que sa résistance va provoquer? Elle passe chez le curé : celui-là encore doit compatir à ses peines.

Il avait toujours été sage, et il était né avec des passions vives; il les avait combattues, et il savait ce qu'il en coûte pour être rigoureusement vertueux. Ses sacrifices le disposaient à l'indulgence; mais il sentit que le trouble, l'inimitié allaient s'établir entre deux êtres destinés à s'aimer.

Il n'attendait rien de l'inflexibilité du marquis; il espérait tout de la sensibilité de Sophie, et il attaqua son cœur... Charles le remplissait tout entier. Il voulut persuader sa raison : elle lui répondit qu'il y a perfidie et bassesse à jurer amour à son époux, quand on brûle pour un autre. « Vous l'exigez, mademoiselle, je remettrai votre lettre : mais que de chagrins vous vous préparez ! — Je le sais, monsieur, mais mon père le veut : le sort en est jeté. »

Le curé se rend chez M. d'Arancey. Vrai avec Sophie, il ne dissimula rien à son père. Il lui représenta le danger d'ordonner sans ménagement, sans délai, le plus dur des sacrifices; d'irriter un cœur naturellement bon et sensible, un esprit fait pour distinguer les véritables droits d'un père, de l'abus de son autorité. « Je vois, monsieur, ce que ma fille se propose. Elle veut désobéir, et elle cherche un appui contre moi. — Elle m'a confié

« ses peines ; j'ai dû y compatir ; je viens, conduit par
 « l'espoir de les calmer. — Je connais vos qualités, mon-
 « sieur, je les estime ; mais je n'aime point qu'on s'éta-
 « blisse arbitre entre ma fille et moi. — Vous me fermez
 « la bouche, monsieur ; prenez cette lettre : ma mission
 « est remplie ; je me retire. — Un moment, monsieur. »

Le marquis lut, et ne donna aucune marque de colère. Le curé crut que la situation de sa fille le touchait, et que le moment était venu de mettre enfin la nature au-dessus des préjugés. Il parla de nouveau, il parla bien. Sans lui répondre, sans même l'écouter, le marquis écrivit à son tour, et lui remit ce billet ouvert :

« Dans les dispositions où nous sommes tous deux,
 « mademoiselle, nous ne nous verrions qu'avec embarras,
 « qu'avec désagrément. Je me ferai servir chez moi, à
 « moins que vous ne préféreriez manger chez vous. Je re-
 « verrai ma fille quand elle le méritera. »

« Me voilà donc prisonnière ! » s'écrie Sophie en lisant le billet. « Ah ! du moins, je pourrai penser à lui, tous les jours à lui, rien qu'à lui. »

Edmond était parti : elle l'avait vu de sa croisée monter dans sa carriole d'osier. Il reviendra le lendemain ; mais comment saura-t-elle... Le curé voudra-t-il ? Oh ! non, non, on ne propose pas ces choses-là à un homme respectable... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, qui donc lui apportera des nouvelles du bien-aimé?... Ah ! la grosse Fanchon, la gouvernante du curé... oui. Elle a été jolie, elle a plu, elle a aimé sans doute ; elle sera compatissante. C'est elle qui ira à la ferme, et que de prétextes elle trouvera ! tout abonde, il n'y a rien au château, et il faut déjeuner, dîner, souper. Oui, Fanchon peut aller trois fois le jour à la ferme.

XIII

TENTATIVES. ÉVÉNEMENTS.

Sophie, malgré le trouble de ses sens, était capable de réflexion. Un événement imprévu pouvait changer la façon de penser de son père, et, à travers ses larmes, elle entrevoyait le bonheur dans l'avenir. Charles, ardent, impétueux, ne voyait que les obstacles ; son imagination exaltée les lui peignait insurmontables, et M. Botte, en rentrant chez lui, trouva le tableau le plus déchirant : son neveu gardé à vue, délirant, méconnaissant tout ce qui l'environne, tout, jusqu'à cet oncle, dont la voix seule faisait trembler autrefois, et qui lui est si cher aujourd'hui. « Possédez-vous, monsieur, » lui criait M. Botte : « on « peut être amoureux, mais on ne fait pas de semblables « extravagances. J'ai aimé ta femme, Horeau, je le lui « ai dit, parbleu. Elle m'a répondu que je lui déplaisais, « et je ne me suis pas pour cela cassé la tête contre les « murs. Que serait-ce donc s'il savait que ce marquis a « amené du Kamtschatka un joli monsieur, dont il compte « faire son gendre ? » Charles, que le cher oncle croyait dans un délire absolu, n'entendit que trop ces derniers mots. Il fit des efforts surnaturels, et se dégagea des bras de ceux qui le retenaient dans son lit.

C'est un furieux qui ne se possède plus. Il veut tuer le chevalier, et le cher oncle court enfermer ses armes. Il veut sortir, le cher oncle ferme toutes les portes. Il veut sauter par la croisée, M. Botte le retient par le pan de sa chemise ; mais le neveu entraîne l'oncle, ils vont sauter tous les deux. Horeau s'accroche à l'habit de M. Botte ; un laquais saisit Horeau par les épaules ; un second laquais

arrête son camarade par la ceinture de la culotte ; un mouvement rétrograde s'opère.

Charles demeure fixé, un pied sur le châssis et l'autre sur le parquet ; son oncle le prend dans ses bras. « Mal-
 « heureux ! tu veux donc que je reste seul sur la terre,
 « sans support, sans personne qui me ferme les yeux ; et
 « qu'ai-je fait, ingrat, pour que tu m'abandonnes ? Je t'ai
 « traité comme mon fils, j'ai renoncé pour toi au bonheur
 « d'en avoir. Oui, je le dissimulais l'autre jour, et je l'a-
 « voue aujourd'hui, vaincu par la force du moment, oui,
 « c'est pour toi seul que j'ai renoncé au mariage, et tu
 « veux que je m'en repente !... Allons, monsieur, recou-
 « chez-vous et écoutez-moi.

« Vous souffrez ; hé ! ventrebleu, n'ai-je pas souffert
 « aussi, moi, qui ne suis pas amoureux ? J'ai été arrêté,
 « j'ai reçu un coup de bourrade ; j'ai été emprisonné,
 « dépouillé ; je suis rentré ici dans l'équipage où vous
 « voilà, et j'ai pris mon parti. Mais vous, monsieur, vous
 « êtes sans caractère ; vous vous livrez au désespoir. Cor-
 « bleu, pensez-vous être né pour que tout aille au gré de
 « vos souhaits ? Est-il digne du bonheur, celui qui ne sait
 « pas souffrir ! — Plus de bonheur, mon oncle... plus de
 « bonheur pour moi... — Qui vous l'a dit, monsieur ? Ne
 « suis-je pas là pour amener, pour saisir les circonstances
 « favorables ? Je persiste dans mon projet ; je suis plus
 « opiniâtre que tous les marquis ensemble, et, de par tous
 « les diables, je n'en aurai pas le démenti !... Allons,
 « Charles, mon ami, mon neveu, modère-toi. Fais quel-
 « que chose pour ton vieux oncle, pour ta Sophie, qui
 « meurt, si elle te perd. »

Le nom de Sophie est le plus efficace de tous les talis-
 mans. C'est à ce nom que Charles écoute, qu'il se pos-
 sède, qu'il devient capable de raisonnement. Sa mémoire,
 trop fidèle, lui rappelle les obstacles sans nombre qui le

séparent de mademoiselle d'Arancey, et M. Botte, enchanté, promet de les lever tous les uns après les autres. Il ne sait pas trop comment il s'y prendra ; mais, semblable au médecin qui traite un malade désespéré, il commence par tout promettre, sauf à tenir ce qu'il pourra.

Et d'abord, pour réaliser ses promesses, il se dispose à partir pour la ferme, à voir le marquis, le chevalier, Sophie, Edmond, et à faire et à dire ce que les circonstances lui suggéreront de mieux. Mais avant de se mettre en route, il veut que Charles s'engage solennellement à ne plus tenter le saut de la fenêtre, à boire, à manger, et surtout à ne tuer personne ; car, disait très-bien M. Botte, tirer promptement la quarte ou la tierce, est en petit l'art du gladiateur : ce métier-là doit être abandonné au mépris ; et on ne prouve pas qu'on ait raison en perforant son homme.

Charles, ravi des espérances que lui donnait son oncle, contracta hautement et devant témoins l'engagement exigé. Pour preuve évidente du retour de sa raison, il écrivit à Sophie une longue lettre qui n'avait pas le sens commun, mais qu'elle devait trouver admirable, parce qu'elle prouvait un amour excessif : les grandes passions extravagent.

Le bon et digne oncle se chargea de l'épître, s'obligea à la remettre et à rapporter une réponse, monta en voiture, et partit pour aller chercher de nouvelles aventures. A moitié chemin, il rencontra le vieux Edmond, qui lui dit qu'il allait savoir des nouvelles de Charles. « Moi, » j'en apporte, » répondit M. Botte. Il plaça le vieillard à côté de lui, et apprit ce qu'Edmond savait ; c'est-à-dire tout ce qui s'était passé jusqu'au moment de la proposition du père, et de la mise aux arrêts de la fille.

Il y avait longtemps que le cher oncle n'avait crié : les harangues sentimentales n'étaient pas dans son genre ; et

il se promit bien de se dédommager en querellant le marquis, le chevalier, Sophie même, dès qu'il aurait l'honneur de se trouver en leur présence.

Il y avait de bonnes raisons pour que cet honneur ne s'obtint pas aussi aisément qu'il l'imaginait. Le laquais député par lui, de la ferme au château, revint lui dire que le marquis ne pouvait voir personne : en voilà un de moins à gronder. Il était bien sûr du plaisir qu'aurait Sophie à le voir, et son laquais revint lui dire, de la part du marquis, qu'elle était incommodée. « Pauvre petite!... je le
« crois bien. Elle aime tant mon Charles! Oh! il y a des
« pères qui ont le diable au corps. Va dire à ce chevalier
« d'Égligny que j'ai à lui parler de quelque chose qui le
« regarde personnellement. » Le chevalier était en affaires et pria M. Botte de l'excuser. « Corbleu! ces gens-là se
« donneraient-ils le mot pour se moquer de moi? Quand
« on ne veut pas me recevoir, j'entre. » Et il entra en effet.

Le marquis et le chevalier étaient passés dans l'appartement de Sophie. M. d'Arancey n'avait pu refuser à son gendre futur une entrevue avant son départ pour la terre du Berry ; mais, comme il craignait que sa fille ne se permit, malgré *sa prière*, de parler de M. Montemar avec un peu trop d'intérêt, il avait jugé convenable d'accompagner d'Égligny, sûr que sa présence imposerait silence à la jeune personne.

M. d'Arancey voulait cacher au chevalier la rigueur, peu flatteuse pour un amant, dont il usait envers Sophie ; Sophie blâmait trop la conduite de son père pour le mettre à découvert devant un étranger. Le père et la fille se dirent des choses affectueuses, tendres même, que démentaient leur ton et l'air de leur visage ; le chevalier n'en fut pas moins dupe de cette comédie, parce que les amants sont dupes de tout. Il ne douta point que la proposition

du marquis n'eût été agréée, parce qu'il le désirait ainsi. Il parla de son mariage à mademoiselle d'Arancey comme d'une affaire conclue. Il en parla avec une satisfaction, une reconnaissance, une délicatesse, un charme qui l'eussent fait aimer, si la triste Sophie n'eût été prévenue pour un autre. Elle ne répondait pas un mot, et son silence était pris par d'Égligny pour un effet naturel de la pudeur. Comme on se trompe avec de l'esprit, quand on aime à se flatter !

Le marquis, qui ne perdait pas de temps, avait convoqué le matin l'assemblée d'usage pour se faire nommer tuteur de sa fille, et pouvoir vendre sa terre, à la charge de *remploi*. Comme une affaire de finance et une affaire de cœur sont deux choses tout à fait différentes, Sophie parla ; elle marqua à son père le plaisir qu'elle éprouvait à seconder ses vues, et comme ce sujet était le seul sur lequel elle pût s'exprimer librement, elle s'étendit avec complaisance, et de manière à donner de son esprit une certaine idée au chevalier. Femme qui ne veut pas nous aimer, est toujours bien aise de nous prouver qu'elle est digne de nous plaire.

Voilà où l'on en était, lorsque M. Botte ouvrit brusquement la porte. En le voyant, Sophie respira. Le marquis sentit les dangers d'une telle entrevue : il se troubla ; mais, persuadé que les grands airs d'un homme qualifié produisent toujours quelque effet, il se remit, déploya toute la noblesse dont son individu était susceptible, et dit très-haut, en toisant notre cher oncle : « Je n'aurais pas cru, « monsieur, qu'on poussât le défaut d'égards..... — Jus- « qu'à parler malgré eux à ceux qui ne veulent pas nous « entendre ? Chacun a sa manière, monsieur le marquis. « Moi, je n'aime pas à faire dix lieues pour rien. Au reste, « je suis fort aise de vous trouver réunis : je vous dirai « votre fait à tous en peu de mots, et je me retirerai en-

« suite. — Il est inutile, monsieur, de faire une scène
 « ici, et vous aurez beaucoup plus de mérite à vous reti-
 « rer avant. — Je ne me retirerai pourtant qu'après. Ma-
 « demoiselle me présente un siège, je l'accepte, je n'ai
 « pas l'habitude de parler debout. Faites comme moi, mar-
 « quis, mettez-vous à votre aise. — Mais il est incroyable,
 « monsieur... — Ah! vous ne voulez pas vous asseoir ;
 « tout comme il vous plaira. Je commence. »

Le chevalier ne savait trop que penser de la conduite de M. Botte ; il était incertain du parti qu'il devait prendre à son égard. L'air affectueux de Sophie lui faisait craindre de déplaire complètement en brusquant le cher oncle, et comme il ne voulait pas se mettre mal dans l'esprit du marquis en approuvant des originalités, il se renferma dans les bornes d'une exacte neutralité.

M. d'Arancey était sur les épines. Il estimait M. Botte malgré lui ; il lui devait de l'argent, et ce n'est guère qu'au théâtre où on voit des créanciers mis à la porte par les épaules. D'un autre côté, il était essentiel de détourner une conversation dont Sophie invoquait clairement la suite par les regards qu'elle adressait au cher oncle. Le marquis tenta une diversion en parlant de ses ventes, de ses acquisitions ; il entra dans les plus grands détails, et il s'applaudissait de sa petite ruse, parce que M. Botte écoutait, et que sa chaleur devait tomber en écoutant. Notre cher oncle, en effet, ne perdait pas un mot, et prenait déjà ses arrangements sur ce que lui disait le marquis.

« Tout cela est à merveille, monsieur, » lui dit-il, quand il eut cessé de parler. « Venons maintenant à l'objet de mon voyage. — Hé! par grâce, monsieur... —
 « Non, monsieur, je suis venu pour parler, et je parlerai.
 « Monsieur le chevalier, vous êtes un joli homme, made-
 « moiselle est charmante, on vous la destine, vous en êtes
 « fort aise ; tout cela est très-simple, et jusqu'ici je n'ai pas

« de reproches à vous faire. Mais j'ai un neveu, moi, mon-
 « sieur... — Je vous supplie, monsieur Botte... — Sup-
 « plication inutile, monsieur le marquis. Je dirai tout,
 « puisque vous n'avez pas eu la générosité de le dire vous-
 « même. Oui, monsieur le chevalier, j'ai un neveu plus
 « joli garçon que vous encore. Il idolâtre mademoiselle, et
 « il en est tendrement aimé. On prétend qu'on risque
 « beaucoup en épousant une femme malgré elle : vous
 « pouvez être tranquille à cet égard ; mademoiselle est
 « aussi sage qu'elle est belle. Mais la condamnez-vous à
 « gémir dans les liens que son cœur repousse ? cherchez-
 « vous la jouissance dans les bras d'une femme inanimée ?
 « êtes-vous fait pour goûter le plaisir barbare de la voir
 « s'éteindre dans les larmes ? Réfléchissez-y bien, mon-
 « sieur : elle est capable d'obéir à son père, et quelle
 « source inépuisable de regrets vous ouvrez devant vous ! »

L'approbation de Sophie n'était pas équivoque. Elle baisait les mains de M. Botte, elle regardait son père et le chevalier d'un air si suppliant ! Le marquis, rouge de colère, rongea ses ongles, et d'Égligny, déconcerté, sentait qu'il jouait un assez sot personnage.

« Et vous, » poursuit M. Botte, « vous, père injuste,
 « qu'on ne connaît que depuis un jour, et qui marquez
 « ce jour par des actes de tyrannie, ne redoutez-vous pas
 « les suites de votre violence ? Vous ne devez compte, di-
 « tes-vous, de votre conduite à personne ? Échapperez-
 « vous au cri de votre conscience, qui vous répétera sans
 « cesse : Tu as été le bourreau de ta fille ? »

« — Finissez, finissez ! » s'écrie d'une voix terrible le marquis d'Arancey. « — Je vous ai dit à tous deux ce que
 « je pensais, ce que je devais vous dire : je dois aussi la
 « vérité à mademoiselle, et elle n'échappera point à son
 « austérité. Mademoiselle, un père injuste n'en est pas
 « moins respectable. Vous avez pu disposer de vous en

« son absence ; son retour le rétablit dans ses droits. Quel
 « droit plus sacré pour un père, que celui de disposer de
 « sa fille, et c'est celui-là même que vous osez lui contes-
 « ter ! Que deviendront le repos, l'harmonie des familles,
 « si l'enfance s'établit juge dans sa propre cause, si elle
 « dédaigne l'expérience de ses parents, si elle donne un
 « nom odieux à une fermeté légitime, si elle oppose un
 « amour frivole à ce que la nature a de plus saint ? Votre
 « père vous déclare que votre hymen avec le chevalier
 « assure le bonheur du reste de sa vie, et vous pouvez ba-
 « lancer ! voulez-vous perdre en un instant mon estime et
 « celle des honnêtes gens, que vous possédez tout entière...
 « Vous pleurez. Ce ne sont pas des larmes que je vous
 « demande, c'est votre consentement : il est pénible à
 « donner, je le sens. Mais où serait le mérite de la vertu,
 « s'il n'en coûtait rien pour l'exercer ?

« Allons, mademoiselle, du courage. Ayez le noble or-
 «ueil d'être parfaite en tout. Remplissez ce terrible
 « devoir, et malheur à votre père s'il ne fait pas le sien ! »

Mademoiselle d'Arancey est atterrée par un langage pressant, par des conseils opposés à ce qu'annonçaient les premiers discours de M. Botte. Accoutumée à lui céder depuis longtemps, habituée dès l'enfance à être vertueuse sans efforts, elle croit pouvoir se dispenser d'obéir dans cette importante circonstance. M. Botte reprend la parole, il insiste, il tonne, il caresse : sa raison éloquente impose silence pour un moment à l'amour qu'inspire l'un, à l'aversion qu'on a pour l'autre ; il persuade, il subjugue, il entraîne. Un *oui*, à peine articulé, s'échappe, mais il a été entendu, recueilli avec transport par M. d'Arancey, avec ivresse par d'Égligny.

Ces deux messieurs n'entendent pas plus que Sophie la conduite de M. Botte ; elle leur est favorable, et cela leur suffit. Ils oublient les réflexions désobligeantes

qui ont précédé son exhortation à la charmante fille, et ils prodiguent les attentions et même les égards à ce bourgeois qu'ils ne daignaient pas admettre. Quelle abondance de paroles affectueuses, que de protestations de reconnaissance ! « Hé ! messieurs, vous ne me devez
« rien. Vous vous trompez lourdement si vous croyez
« que j'ai fait quelque chose pour vous. — Je ne vous
« entends pas, monsieur Botte. — Je vais m'expliquer
« clairement, monsieur le marquis. Il m'est nécessaire, à
« moi, que mademoiselle soit la plus parfaite des fem-
« mes. Elle devait s'immoler, elle y a consenti, et l'effort
« cruel qu'elle s'est imposé ne restera pas sans récom-
« pense. — Mais, mon cher Botte, ceci n'est pas clair du
« tout. — Non ? Eh bien, monsieur le marquis, ce ma-
« riage auquel elle a consenti ne se fera point : voilà, je
« crois, du positif. — Qui l'empêchera de se faire, mon-
« sieur ? — Moi, de par tous les diables. Je vous ai porté
« tous à faire votre devoir, et je ferai le mien. — En en-
« gageant ma fille à retirer sa parole ? — Elle en est in-
« capable ; mais vous l'en relèverez. — Jamais. — Nous
« verrons. Mon neveu a des droits, et je les soutiendrai.
« — Contre qui, s'il vous plaît ? — Contre vous, parbleu.
« — Le projet est original. — Je n'en forme pas d'au-
« tres. — Quand je vous disais, chevalier, que cet homme
« est d'une bizarrerie... — Trop heureux, monsieur, que
« vous n'ayez que ce reproche à me faire ! Je vous fais
« grâce, moi, de ceux que vous méritez ; mais tenez-vous
« sur vos gardes ; défendez-vous bien, car j'attaque vi-
« goureusement. J'ai fait tout à l'heure le papa avec ma-
« demoiselle, et maintenant je suis le confident, l'agent,
« l'appui de Charles, et, afin que vous n'en doutiez pas,
« je rémets à mademoiselle, mais devant vous, une lettre
« dont je suis chargé. — Mais vous extravaguez, monsieur.
« — En quoi donc, monsieur ? Me voyez-vous méconnaî-

« tre la voix du sang, sacrifier un enfant soumis à des
 « chimères? — Sortez, monsieur, sortez, il en est temps.
 « — Je sortirai quand mademoiselle m'aura remis la ré-
 « ponse que je me suis engagé à rapporter. Permettez
 « que je me rassoie, afin d'attendre à mon aise. — Mais
 « cela ne s'est jamais vu; si je vous devais moins.... —
 « Oh! faites comme si vous ne me deviez rien. »

Pendant cette conversation, Sophie écrivait en effet, et elle présenta sa lettre ouverte à M. Botte. « Je suis sûr
 « qu'elle est bien, ma nièce; mais je ne la recevrai pas
 « que votre père ne l'ait lue: je ne viole jamais les conve-
 « nances. — N'ajoutez pas l'ironie, monsieur... — Lisez,
 « monsieur le marquis, que diable, lisez donc; vous
 « faites l'enfant. — Il faut le satisfaire pour s'en débar-
 « rasser. C'est le moyen le plus sûr. »

Le marquis lit, mais de très-mauvaise grâce.

« Je suis pénétrée de votre situation, et la mienne est
 « plus dure encore. Votre oncle, si indulgent pour vous,
 « est sans pitié pour moi: il m'oblige à promettre ma
 « main au chevalier. Si ce mariage se conclut, je ne vous
 « demande qu'une grâce: oubliez la triste Sophie: soyez
 « heureux, et je serai moins infortunée. »

« Vous conviendrez, monsieur le marquis, qu'on ne
 « peut s'exprimer avec plus de décence... Oh! rendez-
 « moi la lettre, s'il vous plaît, où je prierai mademoiselle
 « de m'en faire un *duplicata*. Adieu, ma nièce. Respectez
 « l'engagement que vous avez contracté. Monsieur le mar-
 « quis, de vous à moi, c'est guerre ouverte. Nous verrons
 « qui sera le plus adroit. — Sortirez-vous enfin, mon-
 « sieur? — Je sors, monsieur, parce que je n'ai plus
 « rien à dire. »

M. Botte court chez le notaire, fait passer une procura-
 tion au nom de son valet de chambre, à qui il fait
 prendre la poste à l'instant. Le marquis sent que la

publicité est un lien de plus pour une fille modeste, et il court à la municipalité faire afficher le mariage de Sophie et la vente de la terre d'Arancey. Le chevalier se prépare à se rendre à Paris, où il compte prendre la diligence de Bourges. En faisant sa petite valise, il repassait dans sa tête ce qu'il avait entendu. Il aimait mademoiselle d'Arancey ; mais ce qu'avait dit M. Botte faisait sur lui une sorte d'impression. On ne se sacrifie pas pendant des années à l'amitié, sans avoir des qualités estimables, et d'Égligny pensait combien il est dur, peu délicat, de posséder une femme qui ne se donne point. Au reste, il avait servi le marquis longtemps avant de prétendre à sa fille, et il se promet de le servir toujours, sauf à se déterminer, relativement à son mariage, d'après les réflexions qu'on a le temps de faire pendant un voyage de quinze jours.

Mademoiselle d'Arancey, étourdie de ce qui venait de se passer, restait accablée sous une foule d'idées plus pénibles les unes que les autres. D'Égligny persistera-t-il à épouser une femme qu'il sait unie à un autre par l'amour le plus tendre ? Les démarches du marquis semblent l'annoncer, et ces démarches, dont l'effet doit être si prompt, la glacent d'effroi. Peut-elle compter sur les promesses indirectes de M. Botte ? le résultat en est éloigné, et par conséquent incertain. D'ailleurs, il lui recommande l'obéissance ; c'est de son père seul qu'il veut qu'elle tienne le bonheur : et le moyen de vaincre ses préventions ! Elle s'entretenait de tout cela avec Fanchon, ou plutôt elle s'entretenait avec elle-même, car Fanchon, fille très-sensible d'ailleurs, n'était qu'une machine à *oui* et à *non*. Ce qui modère par intervalles les peines de l'aimable enfant, ce qui empêche sa tête de se perdre tout à fait, c'est que ce chevalier si redoutable va partir, que pendant quelque temps au moins il ne l'obsédera pas ; et qui sait, après

tout, ce que le temps peut amener? Voilà pourtant les angoisses où nous jette cet amour, qui se présente d'abord sous des formes si séduisantes, et qui se plaît ensuite à déchirer les cœurs qu'il a soumis.

Charles était, au contraire, plein de confiance dans les promesses de son oncle. Il était convaincu que personne ne pouvait lui résister, et les raisonnements du flegmatique Horeau venant à l'appui de cette heureuse conviction, il ne fut pas difficile de faire prendre au jeune homme ce qui était propre au rétablissement de ses forces physiques et morales. Le départ précipité de son oncle, sa belle chaleur, ses dernières expressions, que Charles répétait sans cesse, la lettre qu'il devait rapporter, et qui protestait d'une éternelle fidélité, tout concourait à rendre à l'amant malheureux la tranquillité de l'espérance. Horeau, qui se fait des systèmes comme un autre, est persuadé du bon effet du grand air sur une tête détraquée, et il propose à M. Montemar un tour de promenade après dîner.

Charles accepte, et le nouveau mentor préfère les Tuileries, parce qu'on y trouve assez communément une réunion de jolies femmes, et que, de toutes les distractions, il n'en est pas d'aussi puissante. Horeau portait même ses vues plus loin : il ne lui semblait pas impossible qu'une passion nouvelle effaçât un jour l'ancienne, et on n'a pas toujours affaire à un marquis d'Arancey.

D'après ce plan, si sagement conçu, Horeau se proposait de chercher des yeux la beauté qui devait dédommager son jeune ami. D'abord, pensait-il, on s'assied près d'elle. Le jeune homme est beau ; on le voit avec plaisir. La conversation s'engage, il a de l'esprit, et il plaît. J'annonce qu'il reviendra demain, et la dame ne manquera pas d'accourir. Le jeune homme, réservé la veille, se livre davantage. La dame est aimable aussi, et cependant il ne l'aime pas, oh ! pas du tout. Mais il revient de lui-même

le troisième, le quatrième jour. Sophie perd insensiblement dans son cœur. Au bout de la quinzaine, on se la rappelle comme on se souvient d'un songe pénible; au bout du mois, on ne s'inquiète plus de ce qu'elle deviendra; et, après tout, pourquoi a-t-elle un père qui n'a pas l'esprit fait comme un autre?

Ce moyen-là a réussi plus d'une fois dans le monde; mais dans un roman! un amant infidèle! fi! l'horreur! c'est ce qui ne se voit jamais, à moins pourtant que le perfide auteur ne veuille torturer l'héroïne de toutes les manières, et je ne veux pas affliger la petite fille qui me cachera sous son traversin, qui lira quelques pages à la dérobée avant de mettre l'éteignoir sur sa bougie: je respecte le sommeil de la beauté.

Toutes les femmes qui faisaient *espalier* aux Tuileries déplurent donc complètement à Charles. Celle-ci est une mère sur le retour, dont la mise annonce la coquetterie. Tout en elle est recherché et de la plus agaçante propreté; sa coiffure est parfaitement entendue, des crochets, artistement disposés, cachent des rides naissantes; un voile transparent adoucit l'éclat du rouge, sans rien ôter à la vivacité qu'il communique à des yeux exercés, et sa grande fille, droite comme un cierge, pâle comme un spectre, est habillée comme un fagot.

Un peu hors la ligne, est une dame mise avec une extrême simplicité. Son fichu est attaché sous le menton; mais il dessine parfaitement des formes séduisantes. La manche de sa robe descend jusqu'à la naissance de la main; mais cette main est potelée et d'une blancheur éblouissante. Elle joue voluptueusement avec une grande croix brune, suspendue à un petit ruban noir... Ah! madame est peut-être dévote?

Précisément. A deux pas d'elle est un monsieur dont les cheveux forment une couronne artistement arrangée.

Il porte un frac gris, un dessous noir, des bas violets... e'est un prêtre. Il parle avec une onction qui se peint sur sa figure pateline ; il parle d'un peu loin pour dérouter la médisance ; il ne fixe jamais la dame ; mais on remarque qu'il ne perd pas de vue la main potelée, ou l'impénétrable fichu. La dame lui répond sans le regarder en face ; ses yeux se portent beaucoup plus bas, ce qui n'est pas plus modeste... ces gens-là *sont arrangés*.

Voilà une jeune veuve assez jolie qui brûle de se remariier. Elle regarde tous les hommes d'une manière qui veut dire : Approchez-vous, et tous passent.

Celles-là ont le maintien le plus décent. Mais on dîne chez elles pour un louis, et on y trouve un lit lorsqu'on est trop loin de chez soi.

J'en vois une qui me paraît de bonne foi. Elle n'a ni blanc ni rouge, elle ne cache point ses rides, et elle joue avec un enfant qui, sans doute, est son petit-fils : j'en juge à la tendresse qui ranime des yeux éteints ; mais tout en elle annonce la décrépitude, une fin prochaine, et ce spectacle n'est pas agréable.

Plus loin, sont des femmes entretenues, près desquelles une mère ne rougit pas de faire asseoir sa fille : elle veut pourtant la marier.

Dans les contre-allées circulent quelques malheureuses qui offrent leurs charmes en dépit de la vigilance des sergents chargés de la police.

A travers tout cela, passent et repassent des jeunes gens, qui se tiennent sous le bras, qui barrent l'allée, qui obligent l'homme raisonnable à se déranger, qui parlent très-haut, qui rient plus haut encore, sans trop savoir de quoi, et pour se faire remarquer, qui regardent sous le nez les femmes qui leur paraissent dignes de quelque attention, qui en médisent ouvertement, et qui ne font que médire : ils ne savent point qu'une femme n'a pas d'in-

térêt à paraître estimable aux yeux d'un homme qui ne l'est pas.

Charles aurait poussé plus loin son examen et ses observations, si, au milieu d'un groupe, il n'eût reconnu Guillaume, fort bien mis, faisant l'agréable, et paraissant donner le ton à ceux qui l'entouraient. Charles ne concevait pas qu'on pût avoir cet air libre et gai en sortant de prison. Il y a bien d'autres choses que Charles ne concevrait pas.

Notre jeune homme avait grande envie de savoir la cause de la détention de Guillaume : on peut être amoureux, malheureux et curieux. Il n'y a pas d'homme qui ne soit un peu femme de ce côté-là.

Il balançait à aborder Guillaume dans un lieu public : l'ex-piqueur le vit, et termina ses irrésolutions en accourant à lui. « Eh bien, monsieur, où en sont vos affaires ?
« — Et les tiennes, Guillaume ? — Mac-Mahon, s'il vous
« plaît, monsieur. — Ce nom ne t'a pas porté bonheur.
« — J'en conviens, mais il faut que je le garde. J'ai si
« bien prouvé l'identité, qu'il m'est aussi impossible de
« cesser d'être Irlandais, qu'à vous de le devenir. — Et,
« malgré ton adresse, tu n'as pu éviter l'indigne maison...
« — Ne faites pas fi de la Force, monsieur ; les plus hon-
« nêtes gens y vont, témoin M. votre oncle. — Par
« l'effet d'une méprise ; mais toi ? — On s'est aussi mé-
« pris à mon égard, monsieur ; on a cru que j'avais tué
« ma femme..... — Oh ! tu es marié ? — Et je compte
« être libre incessamment. — Je n'entends pas trop ce
« que tu veux dire, monsieur Mac-Mahon. — Asseyons-
« nous, monsieur, je vais vous mettre au courant.

« Vous vous rappelez où j'en étais avec ma veuve de
« Saint-Domingue. — Oh ! à merveille. — Elle m'ado-
« rait, monsieur ; le moment où je devais être dans ses
« bras ne pouvait venir assez tôt, et moi, je lui parlais le

« même langage, et avec une vérité qui ne me coûtait
« rien, parce que je me faisais illusion, et que je m'ima-
« ginais adresser la parole à son coffre-fort. Quand j'avais
« joué la passion jusqu'à m'enrouer, j'allais réaliser avec
« Henriette, c'est la petite femme de chambre, les ta-
« bleaux voluptueux dont je charmais l'imagination de
« ma veuve.

« Il n'est pas décent de compter avec une femme à qui
« on persuade qu'on la prendrait sans chemise. Le soin
« du contentieux regarde les papas ; je n'en avais pas qui
« pût crier à la rédaction du contrat, et je jouai le dés-
« intéressément, bien sûr de faire un excellent marché,
« en supposant que madame de Gonave n'eût que la
« moitié de ce que lui accordait la renommée. Je pressai
« vivement le moment décisif, dans la crainte qu'il ne
« lui prît fantaisie de s'informer de l'état de mes affaires.
« Nous passons le contrat : tout au dernier vivant ; ma-
« dame de Gonave le veut ainsi, et je ne m'y oppose pas.

« Le grand jour vient enfin. Je présente la main à
« mon épouse, qui me paraît plus laide que jamais,
« parce qu'elle est plus parée que de coutume, ou peut-
« être parce que je pensais aux efforts surnaturels que le
« soir... Enfin, monsieur, nous voilà mariés, et je re-
« conduis madame Mac-Mahon à l'hôtel.

« Elle avait commandé un magnifique dîner, où figu-
« rèrent les colons nos témoins, et quelques bons sujets
« que j'avais engagés à sabler le vin de ma veuve. Pro-
« pos badins, gaieté fine, équivoque agaçante, j'avais
« monté la conservation sur le meilleur ton. Madame
« Mac-Mahon était à tout, répondait à tout. Son esprit
« m'eût fait pardonner sa laideur, si un pareil défaut
« pouvait se pardonner : jusque-là tout allait bien.

« Je sors, car il n'est pas plus aisé de garder le bon vin
« qu'on a bu, que d'en conserver le goût, et c'est dom-

« mage. Je rencontre le maître de la maison, il m'aborde
« d'un air assez singulier, et me présente un papier. Je
« l'ouvre, je lis..... c'est un mémoire de 6,000 francs
« pour loyer et bonne chère fournie à madame de Gonave,
« aujourd'hui madame Mac-Mahon. Je ne m'étonne
« point que ma laide femme doive quelque chose : ses
« affaires sont embrouillées, la guerre a empêché les
« rentrées de fonds, et je dis assez brusquement à notre
« hôte qu'il prend on ne peut plus mal son temps, et que
« ce n'est pas au milieu d'un repas de noces qu'on pré-
« sente un mémoire. Il me répond qu'un homme inquiet
« n'est pas maître d'être poli ; que madame Mac-Mahon
« n'a rien ; qu'elle lui doit ; qu'elle l'a prié de ne pas lui
« faire manquer un excellent mariage ; qu'il s'est gêné
« pour lui complaire, et qu'il est bien aise de savoir au
« moins quand je payerai les dettes de ma femme. Jamais,
« lui criai je d'une voix de tonnerre, et je rentre furieux
« dans le salon.

« Je jette les yeux sur madame Mac-Mahon ; elle me
« paraît effroyable, et ma colère s'accroît d'autant. « Qu'a-
« vez-vous donc, mon cher petit ? — Ce que j'ai, mal-
« heureuse ! Au lieu des possessions que vous me pro-
« mettez à Saint-Domingue, je n'ai, dit-on, épousé que
« des dettes. — Mon tendre ami, j'avoue que je vous ai
« trompé ; mais que l'amour soit mon excuse. — Que la
« foudre t'écrase ! C'est-à-dire que me voilà chargé d'un
« monstre dont rien ne tempère la laideur ! » Madame
« Mac-Mahon est d'un caractère irascible, et il est des
« vérités qu'une femme ne pardonne point. Une suite
« d'exclamations sur le physique de la mienne fit partir
« de sa main décharnée un flacon qui me siffla aux oreil-
« les, et fut se briser dans une glace qu'il mit en mor-
« ceaux. Je fus enchanté de l'attaque : outré, désespéré,
« j'avais au moins un prétexte pour saisir ma femme par

« le chignon, et user amplement de mes droits de mari.

« MM. les colons veulent la tirer de mes mains ; mes
« bons amis leur tombent sur le corps ; un combat gé-
« ral s'engage ; les verres, les bouteilles, les porcelaines,
« les meubles, tout se change en un instant en armes
« offensives. On se cogne, on s'échine, et au milieu des
« cris, des jurements, d'un désordre infernal, je ne lâche
« pas mon adroite moitié. Je l'allais mettre dans un état
« à ne pouvoir plus duper personne.

« La petite Henriette accourt, se jette au-devant de
« mes coups, et s'écrie : « Malheureux Mac-Mahon, tu vas
« tuer ma mère ! »

« Je suis aguerri, monsieur, vous le savez ; cependant
« l'exclamation de Henriette me pétrifia, et il est constant
« que si je n'eusse rossé sa mère, la petite coquine me
« laissait consommer l'inceste. A la vérité, je n'aurais
« pas été plus coupable que Loth, qui coucha avec ses
« deux filles ; que Jacob, qui coucha avec les deux sœurs ;
« que Juda, qui coucha avec sa belle-fille ; mais les pa-
« triarches se permettaient des licences qui sont deve-
« nues des infamies, tant les usages varient !

« Je me hâtai de sortir de ce repaire, où le dégât que
« nous avions fait m'exposait à quelques désagréments ;
« mais, par un malheur facile à concevoir, je trouvai à
« la porte de l'hôtel la garde et un commissaire. On me
« fit rentrer ; on dressa inventaire des meubles cassés, et
« procès-verbal. On m'intima l'ordre de marcher, et, pour
« la première fois de ma vie, je fus embarrassé. J'offris ce
« qui me restait d'argent, et la somme était modique, parce
« que j'avais tranché du généreux en faisant ma cour à ma-
« dame Mac-Mahon. Ma bourse ne suffisait pas à beaucoup
« près : on la prit à compte. J'objectai au commissaire
« qu'en Irlande on est maître de battre sa femme ; il me
« répondit que cet usage est assez en vogue en France,

« mais qu'il n'est pas permis d'assommer. Enfin, mon-
 « sieur, je fus conduit à la Force ; et comme dans les
 « événements les plus désastreux il y a toujours un bon
 « côté, je me consolai en pensant que je n'étais pas obligé
 « de coucher avec ma femme. Lorsqu'elle fut hors de
 « danger, et qu'il fut prouvé que je ne possédais rien,
 « mes détenteurs me relâchèrent ; le commissaire, parce
 « que je n'avais plus rien à démêler avec la justice ; mon
 « hôte, parce qu'il ne se souciait pas de me nourrir.

« J'avais pourtant une centaine de louis que m'avait
 « fait passer M. Botte, en reconnaissance des taloches que
 « je lui ai épargnées. J'en avais donné dix à Beau-Soleil,
 « pour qu'il me conservât le reste, qui, sans cette pré-
 « caution, eût infailliblement passé avec l'habit et la
 « bourse de votre oncle.

« Esclave de sa parole, Beau-Soleil a compté fidele-
 « ment avec moi, hier, jour de ma sortie, et je vais, avec
 « cet argent, attaquer la dame Mac-Mahon en divorce,
 « pour cause d'incompatibilité d'humeurs ; ce qui, je crois,
 « est suffisamment constaté.

« — Ah ! Guillaume ! si tu avais de la délicatesse... —
 « Je n'en aurai jamais. — Que j'envierais ton sort ! — Et
 « en quoi donc, monsieur ? — Ta gaieté, ton insouciance
 « imperturbables... — Il faut bien que la nature fasse
 « quelque chose en faveur de ceux pour qui la fortune ne
 « fait rien. Vous êtes donc toujours triste, sentimental ?
 « — Oh, ce marquis d'Arancey ! — Il est toujours entiché
 « de sa noblesse ? — Plus que jamais, Guillaume. —
 « Payez-le avec sa monnaie favorite, tranchez dans le vif ;
 « faites-vous noble aussi. — Comment cela ? — Comme
 « ceux qui, pour leur argent, deviennent secrétaires du
 « roi, ou telle autre chose, à la différence près, que votre
 « noblesse ne vous coûtera rien, et vaudra la leur. — Je
 « t'entends : tu m'anobliras. — Oui, monsieur. —

« Comme tu t'es fait Irlandais. — Précisément. — Tou-
« jours des propositions impertinentes. — Toujours prêt
« à vous fâcher. Raisonçons d'abord. Je me suis fait des
« titres pour duper une friponne, et en cela j'ai bien
« moins tort que les moines, qui se faisaient de fausses
« chartes pour s'emparer du bien qu'on ne leur donnait
« pas ; mais ici, monsieur, il ne s'agit que d'une ruse
« innocente. Vous faites le bonheur et la fortune d'une
« personne qui vous adore, vous ramenez à ses vrais in-
« térêts un vieillard ridicule qui vous tourmente tous les
« deux. Et, enfin, que vos parchemins soient signés par
« moi ou par Pepin le Bref, vous n'en vaudrez ni plus ni
« moins : c'est l'homme qui est tout. — Mais comment le
« marquis croira-t-il qu'on lui ait caché jusqu'à pré-
« sent... — Comme les fidèles ont cru à la quittance de
« Jeanne de Naples, qui parut cent ans après sa mort.
« Vous savez qu'elle vendit à Clément VI le comtat d'Avi-
« gnon, pour trois cent mille florins qu'elle ne reçut ja-
« mais. — Pas de plaisanteries, monsieur Guillaume ; il n'est
« pas ici question de fidèles... — A qui on persuade tout,
« même que trois ne font qu'un, ce qui n'est pas une dé-
« monstration bien géométrique. Il faut au moins, au
« marquis, des probabilités, n'est-ce pas ? Eh bien, mon-
« sieur, on lui dira que pendant la *terreur* vous avez en-
« terré vos titres ; que depuis, l'*égalité* vous a empêché
« de vous en prévaloir ; qu'enfin M. Botte, qui ne veut
« pas qu'on l'honore pour les vertus de ses aïeux, vous a
« défendu d'en parler. — Mais mon oncle ne se prêtera
« jamais... — Il n'y a qu'à le tromper lui-même. — En-
« treprendre de lui persuader qu'il est noble ? — Le lui
« prouver, morbleu. — Monsieur Horeau, que dites-vous de
« cela ? — Mais, mon jeune ami, je ne sais trop qu'en
« dire. Il me semble qu'on peut aujourd'hui fabriquer des
« lettres de noblesse, comme on fabriquerait des *assi-*

« gnats : l'un n'est pas plus dangereux que l'autre, puis-
 « qu'il est reconnu que le tout est de la fausse monnaie.

« Mais, Guillaume, c'est que... — Qu'est-ce encore,
 « monsieur? — Le nom de mon oncle... — M. Botte ! Ce
 « nom-là n'est pas noble, j'en conviens. Diable ! si je pou-
 « vais... si je trouvais... oui... non, non... ; si fait, m'y
 « voilà. Une révolution en rappelle une autre. — Oh ! ne
 « parlons pas de cela. — Pourquoi donc, monsieur ? Le
 « mal passé n'est que souge. Nous affligeons-nous au-
 « jourd'hui de la Ligue, de la Fronde ? Et penserons-nous
 « à ce que nous avons vu quand nous aurons la poule au
 « pot ? — Quand cela, Guillaume ? — Je ne sais pas, mon-
 « sieur. Or donc, j'allais vous dire, quand vous m'avez
 « interrompu, que les Génois déplurent autrefois à cer-
 « taine impératrice... — Qu'ont de commun cette impé-
 « ratrice et le nom de mon oncle ? — Un moment, mou-
 « sieur ; l'histoire ne s'écrit pas comme une comédie, et
 « l'historien a le privilège de bavarder seul. Sa Majesté
 « Impériale, très-chatouilleuse, c'est un droit, ou une ma-
 « ladie attachée au diadème ; Sa Majesté Impériale envoya
 « vite une armée qui s'empara de Gênes sans éprouver
 « de résistance, ce qui n'empêche pas que les Génois ne
 « soient très-braves, comme vous le verrez par la suite ;
 « mais on n'est pas disposé tous les jours à se faire casser
 « la tête. Le général de Sa Majesté, enchanté de sa victoire,
 « lève des contributions, c'est tout simple. Il pousse les
 « choses un peu trop loin, et alors les Génois se fâchent.
 « Pour leur apprendre à avoir de l'humeur, Son Excellence
 « le général leur fait traîner leurs propres canons au camp
 « de Sa Majesté l'impératrice et du roi de Sardaigne.
 « Comme cet exercice n'avait rien de fort amusant pour
 « eux, ils y mettaient de la nonchalance. On imagina de
 « leur donner du nerf à coups de bâton, et on eut tort ;
 « ils étaient disposés à bien faire ce jour-là.

« Ils s'attroupent, ils s'arment de ce qui leur tombe
 « sous la main ; ils attaquent leurs vainqueurs dans les
 « rues, dans les places publiques. Ils marchent à l'arsenal,
 « s'arment régulièrement, et s'emparent de tous les pos-
 « tes. Les paysans, dont on buvait le vin qu'ils avaient
 « récolté pour eux, à qui on faisait des enfants, qu'ils
 « aimeraient mieux faire eux-mêmes, les paysans se ras-
 « semblent au nombre de quinze à seize mille. On tombe
 « de tous côtés sur Son Excellence le général, qui se trouve
 « trop heureux de s'en aller comme il est venu ; ce qui
 « ne fait point tache à son nom ; car, en guerre comme en
 « mariage, on n'est pas toujours heureux, et nos rois,
 « pour avoir perdu comme des imbéciles les batailles de
 « Crécy, d'Azincourt, de Poitiers, n'ont rien perdu de leur
 « illustration, et jamais on ne leur a contesté leur no-
 « blesse.

« Or, monsieur, l'Excellence qui allait tantôt battant,
 « tantôt battu, se nommait le marquis de Botta, et vous
 « savez que nous substituons l'*e* muet à l'*a* final des noms
 « propres italiens : ainsi de Botta, je fais Botte. Le mar-
 « quis était Milanais, et vous êtes Provençal : les Alpes
 « sont votre mère commune. Il ne me reste que la filia-
 « tion à établir. — C'est là que je t'attends. Le bisai-eul
 « de mon oncle était matelot. — Pas du tout, monsieur ;
 « il était garde-marine, ce qui, au fond, est bien la même
 « chose ; mais ici la forme fait tout. — Son aïeul était pi-
 « loté. — Officier expérimenté, qui savait parfaitement
 « le pilotage, et que le roi envoya faire des découvertes
 « aux terres australes. — Son père était capitaine de ca-
 « botage. — Je le fais capitaine de haut bord, et je pro-
 « duirai son brevet. — Mais mon oncle, enfin, qu'en
 « feras-tu ? — Il ne m'embarrasse pas plus que les autres.
 « Il a fait le commerce, je ne puis nier cela ; mais il l'a
 « fait en gros, très en gros, et depuis je ne sais quelle or-

« *donnance* qu'il faudra que je trouve et que je trouverai,
« le commerce en gros ne déroge plus.

« — C'est trop plaisant, en vérité. — Je suis fort aise,
« monsieur, de pouvoir vous distraire un moment. —
« Voilà mon oncle très-noble en effet; mais moi, Guil-
« laume, je suis toujours roturier. — Il fallait bien com-
« mencer par M. Botte, afin d'anoblir votre mère. Dans
« cette affaire-ci, un anachronisme gâterait tout. Voyons
« maintenant d'où je vous ferai venir, Montemar, Mon-
« temar!... m'y voilà. — Encore une révolution? — Non,
« monsieur. Mais il y a un demi-siècle, peut-être un siècle
« entier, qu'un duc de Montemar remporta la victoire si-
« gnalée de Bitonto, et c'est de lui que vous descendrez.

« — Il y a encore quelques difficultés. — Je les lèverai.
« — Peut-être. — Expliquez-vous? — Comment persua-
« der à M. d'Arancey que ces titres sont vrais? — Com-
« ment prouvera-t-il qu'ils sont faux? N'a-t-on pas
« brûlé les enregistrements, entérinements des parle-
« ments, des sénéchaussées, et même des bailliages? N'a-
« t-on pas brûlé les archives des ordres de Saint-Lazare,
« du Saint-Esprit, de Saint-Louis, et même de Saint-Mi-
« chel, dont personne ne voulait plus? »

Ce projet était digne de Guillaume, extravagant et in-
vraisemblable; mais un malheureux qui se noie s'attache
au plus faible roseau, et les amants ne ressemblent pas
mal aux noyés, avec cette différence pourtant, que les uns
meurent communément, et que les autres guérissent tou-
jours, en attendant une nouvelle chute, de nouveaux accès
de désespoir et de nouvelles consolations.

Charles goûtait donc assez le plan de son piqueur, qui,
après tout, ne pouvait produire de mal, s'il ne faisait pas
de bien. On ne se dissimule pas intérieurement qu'on va
tenter une folie; mais il semble qu'elle se présente sous
un autre aspect, appuyée par un homme dont l'approba-

tion peut nous mettre à l'abri des reproches ; et Charles se promettait bien de tout jeter sur Horeau, en cas que son oncle découvrit la supercherie. Il n'y avait plus qu'une chose qui l'embarrassait : il allait être noble ; mais d'Égligny ne l'était pas moins, et il avait de plus l'amitié, le suffrage et l'autorité du père. Il avait solennellement promis de ne point attenter aux jours de son rival. « Moi, je n'ai rien promis, » dit Guillaume ; « mais si on va à la Force pour avoir rossé sa femme, on va plus loin quand on a tué un homme : ne tuons donc personne ; mais réduisons le chevalier à l'impossibilité d'épouser. — Tu as un moyen pour cela, Guillaume ? — Et dont probablement le chevalier ne parlera pas : on ne publie point ces accidents-là. — Ah ! voyons ton moyen ? — J'assemble quelques amis, je les place avantageusement ; j'épie où j'attire le chevalier. — Après ? — Et je lui fais l'opération que subit l'amant d'Héloïse. Ce n'est là qu'une espièglerie... — C'est un guet-apens abominable. — Ah ! vous vous piquez de générosité envers vos rivaux. — Envers tous les hommes. — Je vous l'ai dit cent fois, et je vous le répète, je ne ferai jamais rien de vous. »

Charles sentait que l'unique moyen de se défaire honnêtement du chevalier, était de se battre avec lui. S'il le tuait, il n'avait plus de rival ; s'il était tué, il n'aurait plus de chagrin, et dans l'un ou l'autre cas, il trouvait un avantage réel ; mais il s'était engagé sur sa parole d'honneur à ne point attaquer, et il se repentait amèrement de l'avoir donnée. L'instant d'après, il comptait sur la résistance de mademoiselle d'Arancey, sur cette fidélité inviolable, dont le serment répété était scellé toujours d'un doux baiser. Doux baisers ! que vous êtes cuisants, quand il ne reste de vous que la mémoire et le désir !

Dans un autre moment, il était certain que l'amour-propre du chevalier s'irriterait par des refus constants, et

surmonterait une passion qui n'avait pas jeté encore de racines bien profondes, et il ne pensait pas que sa fierté s'abaissait jusqu'à produire de faux titres. C'est la poutre dans notre œil et la paille dans celui du voisin. Il y a du bon dans l'Évangile : si on en ôtait les miracles, ce serait un livre instructif.

Lorsque Charles rentra, M. Botte venait de descendre de voiture. C'est maintenant que les incertitudes vont se dissiper, les chimères s'évanouir. Il fait à son oncle mille questions à la fois sur son entrevue avec le marquis, sur ses dispositions, sur l'état de Sophie, sur ce qu'elle fait, sur ce qu'elle dit, sur ce qu'elle pense, sur ce qu'il doit craindre du chevalier. M. Botte, qui ne peut répondre à rien, parce que Charles interroge toujours, lui remet simplement la réponse qu'il a promis de rapporter.

Le malheureux jeune homme s'attendait à trouver des expressions brûlantes, des protestations contre la tyrannie paternelle, le serment de mourir ou de vivre pour lui et toutes ces belles choses qui ravissent les amants, et qui nous paraissent si fastidieuses à nous, parce que nous avons cinquante ans. Au lieu de ce qu'il attendait, Charles ne trouve dans cette lettre que la certitude de son malheur. Jugez de ses transports ! Horeau, son oncle, dix domestiques suffirent à peine pour le retenir. Il échappe à l'un, il renverse l'autre, il tombe lui-même, il se relève, il se débat, il retombe ; on le saisit on l'arrête ; et qu'allait-il faire ? mettre le feu au château d'Arancey, brûler le marquis et le chevalier ; enlever sa Sophie, la mener au bout du monde, dans un désert, où il ne craindrait ni père ni rivaux, où il vivrait d'eau et de racines, et que l'amour transformerait en un séjour céleste. « Ciel !... ô « ciel ! un lion furieux s'approche... il va déchirer ma « Sophie... sa gueule rugissante menace son sein d'albâtre. Monstre ! je te préviens ; tu périras... Grand Dieu !

« mes flèches se brisent sur sa peau impénétrable ! Je te combattrai corps à corps... » Il s'élançe sur son oncle. « Je suis vainqueur ; je te renverse... » C'est son oncle qu'il tient sous lui. « Je l'arrache la crinière... » C'est la perruque de son oncle qui lui reste à la main.

On veut débarrasser M. Botte ; l'intrépide chasseur met ses habits en lambeaux : pour la cinquième fois, le cher oncle est déshabillé, parce que Charles est amoureux. A cet accès succède un accablement profond, vient ensuite la fièvre chaude : c'est la règle.

« Eh! monsieur, » dit Horeau à son ami, « vous aviez bien affaire d'apporter cette lettre! — Et qui diable, monsieur, pouvait prévoir ce qui vient de se passer?—Vous connaissez sa violence. — J'allais convaincre sa raison. — Parler raison à un amant! — Oui, monsieur. Faut-il extravaguer, parce qu'on est amoureux? — Le pauvre enfant est bien excusable. — Il ne l'est pas, monsieur. Qu'auriez-vous dit, si, lorsque j'étais amoureux de votre femme, je vous avais étranglé? — J'aurais dit... J'aurais dit... — Rien du tout, imbécile. Mais j'aurais eu tort, et ce joli petit monsieur a tort aussi. C'est qu'il me serrait! Eh bien, que faites-vous là, vous autres? Le guérez-vous, en fixant vos yeux larmoyants sur lui? Qu'on aille chercher un médecin, deux médecins, toute la Faculté. — Ah! mon ami, le malheureux mourra. — Allez au diable, pronostiqueur maudit. »

Il s'approche du lit de son neveu ; il lui prend les mains, il lui parle ; et Horeau, qui s'est échauffé un peu plus que de coutume, parcourt les *Petites Affiches*, ouvrage très-propre à le rétablir dans son calme habituel « Ce que je lis là est singulier, » dit-il tranquillement. « — Quoi donc? » reprend M. Botte. « — La terre d'Arancey est à vendre. — Vite, qu'on m'habille, qu'on me donne une perruque, qu'on mette les chevaux ; vite, vite donc. »

« — Et où allez-vous, mon ami? — Chez mon notaire. —
« Pourquoi faire? — Que vous importe! — Vous êtes dur.
« — Et vous cruel. Il mourra, il mourra! — Non, mon-
« sieur, il ne mourra point, et il épousera Sophie. »

M. Botte n'était pas sûr du tout de ce qu'il avançait; mais accoutumé à tout emporter avec de l'argent, au défaut de bonnes raisons, l'opiniâtreté du marquis le stimulait, l'humiliait, et il pouvait, sans trop se flatter, considérer certaines démarches secrètes comme de fortes probabilités. Nous verrons ce qui en arrivera.

XIV

ON ESPÈRE ET ON SE TROMPE.

Les médecins avaient décidé que mal d'amour n'est pas mortel; que la fièvre se calmerait indubitablement, et le digne oncle commençait à respirer librement. Mais les docteurs ajoutèrent que si le malade n'obtenait l'objet de ses désirs, ou qu'il ne fût pas assez raisonnable pour se vaincre lui-même, il éprouverait infailliblement le sort d'Antiochus. M. Botte demanda ce qui était arrivé à cet Antiochus. On lui répondit que c'était un prince amoureux de sa belle-mère, et qu'il mourait respectueusement de langueur, quand le roi son père jugea à propos de lui céder la reine. M. Botte approuva fort la conduite du roi, et jura qu'il en ferait de bon cœur tout autant pour son neveu; mais que malheureusement il n'avait pas de St antoine à céder, et que d'ailleurs c'était de Sophie, et non d'une reine, que Charles était amoureux; qu'au surplus, les caractères ardents se calmaient comme ils s'emportaient, et que puisque Antiochus n'avait pas commencé par

la fièvre chaude, il était à croire que son neveu ne finirait pas comme lui.

Comme il est inutile de s'occuper des morts aux dépens des vivants, M. Botte oublia bien vite le jeune prince et sa belle-maman, pour se faire dresser un lit auprès de celui de son neveu, et lui administrer lui-même la potion curative. Ce n'est pas qu'il eût une foi robuste à la médecine ; c'est qu'il est des moments critiques où l'esprit le plus fort se livre à la médecine, comme il est une époque où la femme galante revient à son confesseur.

Trois jours s'étaient écoulés. Le malade allait bien, très-bien ; mais M. Botte était exténué, parce qu'il n'avait pas voulu s'éloigner un instant de son neveu : il avait même failli battre Horeau, qui, sans égards pour ses jurons, avait entrepris de le faire coucher malgré lui. L'oncle et le neveu causaient assez tranquillement ensemble ; Charles conjurait M. Botte de lui ménager le seul appui qui lui restât au monde ; il le pressait d'aller prendre du repos, quand on annonça M. d'Arancey. Le jeune homme marqua la plus grande surprise ; l'oncle dit simplement : Je l'attendais.

« Monsieur, » lui dit le marquis, « je n'aime pas à vous
« voir chez moi, et vous en savez la raison ; mais je viens
« chez vous sans répugnance, parce que je vous estime, que
« je suis votre obligé de plus d'une manière, et qu'enfin c'est
« au débiteur à aller trouver son créancier. — Tout cela
« est fort poli, monsieur ; mais la politesse est un vice
« quand elle sert de masque à l'inhumanité. — Ah ! monsieur
« Botte, il n'est pas généreux de me dire des injures chez
« vous. — Voyez, monsieur, voyez l'état où vous réduisez ce
« jeune homme, qui, entre nous, est beaucoup mieux
« que votre chevalier, et qui a sur lui l'avantage de
« plaire. — Ne parlons pas de cela, s'il vous plaît. —
« Suivez l'exemple que vous a tracé votre fille. Elle vous

« sacrifie le penchant le plus doux : hé! morbleu, appréciez vos chimères, abjurez-les, et soyons tous heureux. — Des chimères, monsieur, des chimères! ignorez-vous que la noblesse a été, pendant des siècles, le soutien et l'éclat du trône? — Je sais tout cela, monsieur; mais il n'y a plus de trône, il n'y a plus de noblesse, et quand tous les hommes changent de système, il est absurde de n'en pas changer comme eux. — Commencez donc, monsieur, par renoncer à cette grosse franchise que vous ne voyez à personne, cessez de vous irriter de la contradiction que vous faites sans cesse supporter aux autres; sachez enfin qu'un homme comme moi ne prend un parti qu'après de mûres réflexions, et qu'il ne s'en écarte jamais. — C'est-à-dire que mon neveu ne sera pas votre gendre? — Non, monsieur. — C'est votre dernier mot? — Absolument, et je souhaite que monsieur, qu'on a peut-être flatté de quelque espoir, se guérisse d'une passion aussi inutile qu'elle paraît violente. — Corbleu, monsieur, vous pourriez ménager vos expressions, et ne pas irriter ainsi sa sensibilité. — Soyez vous-même, monsieur, assez discret pour ne pas me presser de questions. — Voyez, monsieur, l'effet que produisent déjà vos paroles saugrenues... Charles, mon ami, modère-toi, ne me fais plus de chagrin, donne ta confiance à ton pauvre oncle, crois à ses promesses; tu vas commencer à en voir l'effet. Parlons d'autre chose, monsieur le marquis. — Vous m'obligerez sensiblement, monsieur.

« Je vous apprendis que j'ai vendu la terre d'Arancey. — J'en suis fort aise. — Un prix très-raisonnable. — Tant mieux pour vous. — J'ai remboursé Edmond. — Vous avez fort bien fait. — Et je viens m'acquitter envers vous. — A la bonne heure. — Je crois vous devoir soixante mille francs. — A peu près. — Prenez ces billets de banque, et donnez-moi quittance. — Volontiers.

« Savez-vous, monsieur le marquis, quand cette petite
« terre d'Arancey a été érigée en marquisat? — En 1514.
« — En faveur de qui? — De mon quinquaièul. — Qui en
« a pris le nom? — Qui a donné le sien à la terre. — Vous
« vous trompez sur ce dernier article. — Vous verrez
« que monsieur me fera connaître mes aïeux. — Je vous
« les rappellerai, du moins. » Et se levant et continuant
avec force : « C'est moi, monsieur, qui ai acheté votre
« terre; en voilà les titres. Comme il n'y a jamais eu de
« marquis sans marquisat, vous voudrez bien renoncer à
« cette qualité. Comme on n'a jamais eu le droit de por-
« ter le nom d'un bien dont on n'est pas propriétaire, et
« que nos lois défendent d'en prendre d'autre que son
« nom de famille, vous voudrez bien reprendre celui de
« votre quinquaièul, et il s'appelait Thomasseau. Si vous
« résistez, je vous attaque juridiquement; vous serez con-
« damné, et le public se moquera de vous.

« Ah! monsieur Thomasseau, on veut vous faire du
« bien, et vous êtes fier; on veut vous en faire malgré
« vous, et vous envoyez les gens à la Force; mon neveu
« meurt d'amour pour mademoiselle Thomasseau, et vous
« la lui refusez! Nous verrons, nous verrons... »

Il eût parlé une heure encore, que l'ex-marquis n'eût pas eu la force de l'interrompre. Accablé, humilié, désespéré, le malheureux gentilhomme se cachait le visage de ses mains, ou menaçait le plafond de l'œil, ou frappait le parquet de la canne, ou du pied. La colère l'emportant enfin, il s'écria : « Croyez-vous que ce tour abominable
« tende à nous rapprocher? — Je le crois, monsieur Tho-
« masseau. — Vous abusez, monsieur, de ma patience et
« des droits que la ruse vous a fait obtenir, mais sachez
« qu'il me reste des ressources. — Je vous en fais mon
« compliment. — Des ressources suffisantes pour donner
« encore un état brillant à ma fille. Elle sera madame

« d'Égligny, et s'il faut que je renonce à m'appeler d'Arancey, je sortirai pour jamais d'un pays où on ôte tout aux gens de qualité, tout, jusqu'à leur nom. Adieu, monsieur Botte. — Adieu, monsieur Thomasseau.

« — Ah! mon cher oncle, que je suis heureux, que je suis content! — Ne te le disais-je pas? — Les dernières phrases du marquis lui ont été arrachées par la colère. — Cela est évident. — Il rompra plutôt avec tous les chevaliers de la terre que de s'appeler Thomasseau. — Cela n'est pas douteux. — Votre stratagème me rapproche réellement de mademoiselle d'Arancey. — De mademoiselle Thomasseau. — Ah! mon oncle, ce nom-là sonne si désagréablement... — Vas-tu trancher aussi du gentilhomme? Quelque nom qu'elle porte, ne sera-t-il point embelli par ses charmes, ennobli par ses vertus? Monsieur son père seul est à plaindre : il est assez petit pour tenir à ces fadaises. »

« Oui, » répétait le marquis, en roulant vers le château d'Arancey, « oui, je sortirai d'un pays où on m'avilit, où l'homme le plus abject aura, comme ce M. Botte, l'orgueil de vouloir marcher mon égal. Eh ! qu'a-t-il donc ce pays ingrat, qui me l'ait tant fait regretter? Qu'ont-ils fait ces Français, qui les rende si fiers? Ils ont vaincu, je l'avoue; mais les Tartares, les Arabes ont aussi subjugué des empires, ils n'en sont pas moins rangés parmi les peuples obscurs : ils ne connaissent pas de noblesse. Quels titres ont plus qu'eux ces Français, à la gloire universelle à laquelle ils aspirent?

« Vaincus par Jules César, ils ont vu mettre à mort leur parlement de Vannes, vendre les malheureux habitants, et mutiler ceux du Quercy. Esclaves des Romains pendant cinq cents ans, ils baisaient et bénissaient leurs chaînes, en se rappelant l'esclavage plus affreux encore auquel les avaient soumis leurs druides, celui

« de la superstition. C'est à la voix de leurs prêtres, c'est
« au dieu qu'ils leur avaient donné, qu'ils sacrifiaient leurs
« femmes, leurs enfants, qu'ils les brûlaient, qu'ils se
« brûlaient eux-mêmes.

« Au cinquième siècle, des Vandales les asservissent en-
« core, du Dauphiné aux rives de la Seine : une partie des
« autres provinces est envahie par les Visigoths et le bar-
« bare Clovis, qui noie l'eau de son baptême dans des fleuves
« de sang, et subjuge le reste des Gaules.

« Des brigands du Nord font des courses continuelles
« sur le territoire français : ils pillent, égorgent, lèvent
« des contributions, et la misère et la discorde divisent
« l'empire en plusieurs États.

« Les Anglais s'emparent de la Normandie, de la Bre-
« tagne, de l'Anjou, du Maine, du Poitou, de la Saintonge,
« de la Guienne, de la Gascogne, et le parlement de Paris
« a la lâcheté de proclamer leur roi Henri, roi de France.

« Pendant six cents ans, l'ignorance de ce peuple fut
« égale à ses fureurs et à sa misère. Soumis à un clergé
« despotique, il souffrit que neuf de ses rois fussent ex-
« communiés, persécutés, détrônés par un prêtre.

« Où donc chercherai-je la source de cette grandeur
« dont ce peuple se vante aujourd'hui ? Dans l'étendue de
« son territoire ? Il ne possède pas le quart de la plus pe-
« tite partie des quatre parties du monde. Dans la fertilité
« de son sol ? Il laisse quarante lieues carrées de terres
« incultes vers Bordeaux, et la moitié de la Champagne
« produit des chardons où on a semé du blé. Des provinces
« entières ne se nourrissent que de châtaignes ; d'autres
« ne connaissent de pain que celui d'avoine. Trois millions
« d'habitants portent des sabots l'hiver, et marchent nu-
« pieds l'été.

« Sera-ce au moins dans les sciences, dans les arts que
« ce peuple se montrera le premier ? Qu'a-t-il inventé ?

« Est-ce à lui qu'on doit la boussole, la découverte de l'A-
 « mérique, la poudre à canon, l'imprimerie, les lunettes,
 « les télescopes, les baromètres, les thermomètres, la ma-
 « chine pneumatique? A t-il trouvé le vrai système du
 « monde, les satellites de Jupiter, les taches du soleil, sa
 « rotation sur son axe, la gravitation, l'art de faire des
 « pendules, de graver des estampes, de couler des glaces,
 « d'analyser la lumière? A-t-il trouvé l'inoculation, qu'il
 « a longtemps combattue, la vaccine, qu'il combat encore?
 « Toutes ces découvertes sont dues à des étrangers.

« A quelle espèce de gloire prétend donc ce peuple in-
 « sensé? A celle des belles-lettres? Qu'il se souviene
 « qu'il doit celle dont il jouit à une vingtaine d'hommes,
 « qui ne sont pas la nation, et que la nation a négligés, ou
 « haïs, ou persécutés.

« Qu'a été de tout temps en France l'éloquence de la
 « chaire et du barreau? Quelques écrivains en ce genre
 « ont excité l'admiration, parce qu'il faut un aliment,
 « quel qu'il soit, à la vanité d'un peuple. Mais compa-
 « rera-t-on Bossuet et Patru à Cicéron et à Démosthènes?

« Calypso, abandonnée par Télémaque, est-elle com-
 « parable à Didon? Les Français, il est vrai, ont un poème
 « épique aussi bon que le comportait le sujet; mais des
 « cuistres insultent tous les jours à la mémoire de l'au-
 « teur, et ce peuple si fier ne la venge pas.

« Du sein de l'insouciance, il se proclame savant, et il
 « n'a aucun art, aucune science dont il ne doive les élé-
 « ments aux Grecs. Sa dernière nomenclature de chimie
 « est un hommage rendu à ses maîtres.

« Qu'a fait ce peuple enfin? Il a pris l'opéra-comique
 « aux Italiens; il a imaginé quelques modes; il a gonflé
 « des ballons; il a renversé une couronne trop pesante
 « pour le front qui la portait, il s'est livré à l'anarchie, à
 « l'irréligion, et, par une versatilité dont il ne peut se

« guérir, il se prosterne aujourd'hui devant ces mêmes autels qu'il a profanés. »

A qui M. d'Arancey adressait-il cette diatribe, à laquelle il était si facile de répondre ? A son postillon, qui n'y comprenait rien, mais qui savait à merveille panser ses chevaux et demander le *pourboire*. Heureux l'homme qui sait bien ce qu'il doit faire, et qui ne sait rien au delà !

En descendant de voiture, le marquis se composa un visage : il avait un autre rôle à jouer auprès de sa fille. Il avait à l'entretenir dans ses idées de soumission, à l'empêcher de révoquer un consentement où sa volonté n'avait presque point eu de part, et cela par une bienveillance soutenue. A la vérité, l'effort n'était pas pénible pour un père vraiment attaché à sa fille, et disposé à tout faire pour elle, pourvu qu'elle ne lui résistât point.

Il n'avait pas été question, à Paris, de la prise de possession de M. Botte, ni par conséquent de l'évacuation du château : les accessoires disparaissent devant un intérêt majeur. Mais le marquis savait que, lorsqu'on achète un bien c'est pour en jouir. Il n'eût pas voulu, pour la valeur de la terre, devoir une heure de délai à un homme qu'il détestait alors, et en embrassant sa fille, à peu près aussi changée que Charles, il lui apprit que M. Botte était l'acquéreur de la terre.

Ce moment en fut un de plaisir pour Sophie, qui croyait n'en pouvoir plus goûter. Elle sentit une espèce de joie en pensant que Charles habiterait cet appartement qu'ils avaient arrangé ensemble ; que son imagination lui peindrait son amant retrouvant, caressant la frange qu'elle a cousue, la draperie qu'elle a ondulée, le marbre dont elle s'est servie, la place qu'elle a occupée. Cette chambre si jolie, cette alcôve mystérieuse, ne seront point profanées par l'indifférence ; elles seront habitées par

l'amour malheureux ; mais l'amour, quel qu'il soit, n'est-il pas le bien suprême pour le cœur qu'il occupe ?

Il en est aussi le bourreau. Cette triste lueur de plaisir devait s'évanouir, comme tous les songes qui l'avaient précédée. Sophie comptait sur un domicile voisin ; la proximité, les hasards pouvaient permettre de se voir encore, et son père lui annonce la nécessité d'aller à Paris attendre le chevalier. Il justifie ce départ précipité par des motifs qui doivent être puissants sur la raison de sa fille ; mais des raisons peuvent-elles quelque chose contre l'excès de la sensibilité ? Sophie, en partant pour Paris avec le bien-aimé, n'avait éprouvé que des sensations délicieuses : cette fois elle pense qu'elle va quitter pour jamais cette ferme, berceau de son enfance ; ce vieillard, dont la main tutélaire la soutint si longtemps ; cet orme discret, qui renferme, qui cache à tous les yeux son trésor, qu'il faudra qu'elle abandonne peut-être. Elle regrette les bons habitants du village, son digne curé, la grosse Fanchon : que ne regrette-t-elle point ? Un arbuste, une fleur, un brin de paille, tout pour elle est un souvenir.

Rassurée par la sérénité que sa soumission absolue imprime sur le visage de son père, elle ose lui parler de ce qui l'intéresse le plus ; elle l'interroge d'une voix mal assurée ; elle lui demande s'il a vu M. Montemar. « Je l'ai vu, mademoiselle. — Sa santé, mon père ? — Chan-
celante. — Je le crois. » Et elle fond en larmes, et elle tombe encore aux genoux du marquis. Elle n'ajoute pas un mot ; mais que de choses expriment ses yeux !

M. d'Arancey craint de perdre le fruit de ses efforts ; il redouble d'attentions et de caresses. Il trace avec attendrissement le tableau de la vieillesse fortunée qu'il devra à sa fille. Il lui peint les égards, la reconnaissance d'un époux envers qui elle l'aura plus qu'acquitté ; il lui parle de l'adoucissement que le temps apporte toujours aux

peines du cœur, du contentement qu'éprouve la femme respectable qui remplit ses devoirs d'épouse et de mère...

« Ah ! mon père ! que ces devoirs sont doux quelquefois, « et qu'ils sont quelquefois amers ! »

Le marquis lui rappela avec ménagement qu'elle était liée par une promesse solennelle. « Hé, craignez-vous « que je l'oublie cette promesse fatale ? Depuis que je l'ai « prononcée, elle m'a toujours été présente, elle m'a sans « cesse effrayée. Mais j'ai promis à M. Botte, il sait que « ma parole est sacrée : j'obéirai, mon père. »

M. d'Arancey sentit la nécessité de la distraire des idées qui l'obsédaient, et il fixa le départ au lendemain. A peine avait-elle le temps de tout disposer ; mais l'embarras même où il la jetait devait, pour quelques heures au moins, assoupir cette flamme dévorante : c'est un peu d'eau qu'il croyait jeter sur un grand feu.

Il se trompait. Chaque pièce que touchait Sophie lui rappelait une jouissance, et lui arrachait un souvenir. Elle ployait une robe, et la laissait, pour aller parler du bien-aimé à Fanchon. Elle prenait un fichu, et le jetait, pour aller parler encore. Le jour s'écoula ainsi, et le soir, lorsque personne ne pouvait suivre les traces de la complaisante Fanchon, elle quitta tout encore pour lui parler de l'orme, le désigner, marquer sa place, indiquer la route. Elle brûlait de tenir les lettres de son amant, de les relire, de les presser sur son cœur, et elle se soumettait à former d'autres nœuds ! Il est donc des devoirs qu'on ne peut rigoureusement remplir ! Il est donc des parents qui, de sang-froid, condamnent leurs enfants à se combattre sans cesse, ou à devenir parjures !

Elle les avait ces lettres, elle les avait replacées sur son cœur brûlant ; elles seules adoucirent l'amertume du départ. La nouvelle s'en était répandue dans le village, et les bons habitants s'étaient rassemblés à la porte de la

cour. Ils voulaient voir encore leur demoiselle, qui était si digne d'être heureuse, et qui était si à plaindre ! Dame, c'est qu'Edmond avait tout dit.

La chaise où elle était à côté de son père sort de la porte cochère ; on l'entoure, elle ne peut avancer ; pas un mot au marquis : tous les regrets, tous les vœux s'adressent à Sophie, et son père ne put se dissimuler combien est stérile le plaisir d'être craint, combien il est doux d'être aimé !

Sophie ne trouva point à Paris cette abondance, ce luxe, cette réunion de jouissances qui, à son premier voyage, avaient concouru à embellir son existence, et ce n'est pas ce qu'elle regrettait. Il restait à son père cent mille francs, avec lesquels il devait payer sa terre du Berry ; et en conséquence un logement modeste, un ordinaire frugal, voilà ce qu'il pouvait offrir à sa fille. Charles avec elle, et tout lui eût paru délicieux.

Mais, pour la dédommager de ce qu'elle avait perdu, pour lui donner enfin la haute opinion qu'elle devait avoir d'elle-même, et l'éloignement que doit inspirer la bourgeoisie à une fille de qualité, sa chambre était, du matin au soir, décorée de ce qu'il y avait de plus noble en France. C'étaient M. le comte un tel, M. le duc celui-ci, M. le prince celui-là, qui, en entrant, tiraient de leur poche leur cordon bleu, leur cordon rouge, se le passaient au cou, et déboutonnaient le surtout, pour laisser paraître le crachat caché sous le gilet ; c'étaient de belles dames qui malheureusement n'avaient point de décorations, mais qui prouvaient ce qu'elles étaient, en ne parlant que d'excellence et d'altesse, et ce, sur le ton le plus familier ; qui connaissaient parfaitement toutes les cours, et rien de leur ménage ; c'est dans cette chambre qu'on discutait sur la préséance qui n'existait plus, sur les armoiries qui sont supprimées, sur les intérêts des poten-

tats qui n'avaient pas là de plénipotentiaires ; c'est là que Sophie faisait en bâillant, et bien malgré elle, son cours de blason, son cours de politique, sciences sublimes pour quelques individus, mais aussi ridicules qu'inutiles pour elle.

Elle regrettait les amis de M. Botte, qui, pour les choisir, avait un tact sûr. Elle se rappelait la gaieté des uns, l'aimable raison des autres, madame Duport surtout, cette dame chez qui le bien-aimé faisait croire à son oncle qu'il dînait, lorsqu'il allait passer des journées à la ferme. Madame Duport lui avait singulièrement plu. Belle encore, et sans prétentions ; instruite, sans chercher à le paraître ; vertueuse, sans ostentation ; indulgente pour la jeunesse ; se prêtant à ses goûts, pour lui en inspirer de solides, madame Duport convenait parfaitement à Sophie, et Sophie à madame Duport : elles étaient inséparables, quand M. d'Arancey vint les désunir. Sophie ne pouvait s'empêcher de comparer ses nouvelles connaissances aux amis qu'on lui avait ôtés ; et en dépit de son respect, ses réflexions n'étaient pas toujours favorables à son père.

Un jour, il y avait *gala* chez le marquis, c'est-à-dire en langue vulgaire, qu'il avait donné un dîner passable ; il y avait *cercle* ensuite, c'est-à-dire, qu'ainsi que tous les jours, on parlait beaucoup sans rien dire, lorsque le chevalier d'Égligny entra. Sophie frémit, et le marquis trembla par un autre motif, c'est que la figure du chevalier était loin d'annoncer la satisfaction qui suit ordinairement le succès. « Mon cher ami, je crains de vous inter-
« roger. — Et moi de vous répondre. — Je vous entends.
« L'acquéreur de ma terre de Berry refuse de traiter. —
« Il n'est plus en son pouvoir de le faire. — Il a vendu ?
« — Deux jours avant mon arrivée, et à un tiers au-des-
« sus de la valeur. — Un gentilhomme ! qui ne se consi-
« dérait que comme dépositaire ! — Mon ami, il avait

« acheté deux millions en papier, on lui en a offert trois
« en écus : peu de gentilhommes eussent résisté à ce genre
« de séduction, et celui-ci a succombé. — Cet homme est
« sans doute de la noblesse de robe ou de finance. Et à
« qui a-t-il vendu ? — Il l'ignore ; l'affaire s'est faite par
« des prête-noms. — Cette nouvelle est accablante. — Je
« ne juge pas ainsi de l'événement, mon ami. Vous avez
« peu, mais assez pour un homme modéré dans ses désirs.
« — J'avais, chevalier, la noble ambition de faire un sort
« brillant à mon gendre. — L'époux de mademoiselle
« n'aura pas de vœux à former, et elle sera convaincue
« que l'intérêt est étranger aux sentiments qu'elle inspire.
« — Mon ami, je ne désespère pas encore de ma fortune.
« J'avais trois métairies, rapportant environ vingt mille
« francs. Je vais à l'instant trouver les acquéreurs : ce
« sont des roturiers ; mais si je leur connaissais la géné-
« rosité de ce M. Botte, que je hais, et que je suis forcé
« d'estimer, je renâtrais à l'espérance et au bonheur. »

Le marquis se dispose à sortir ; les cordons bleus, les cordons rouges rentrent dans les poches ; les habits se boutonnent, on suit le maître de la maison, et, pour la première fois, d'Égligny se trouve seul avec Sophie. Quel moment pour elle !

Elle se croyait exposée aux persécutions d'un jeune homme dont elle avait accepté la main, qui allait se prévaloir du suffrage de son père, et la presser de fixer le jour fatal ; elle se trompait. Trois semaines d'absence avaient calmé cette première impression, qui tenait autant de l'admiration que de la tendresse. D'Égligny éprouvait toujours ce sentiment de préférence, qui lui eût fait choisir Sophie, si elle eût pu encore disposer de son cœur ; mais il avait réfléchi, pesé les raisons que lui avait opposées M. Botte, et si Sophie était la plus jolie femme qu'il eût vue, il se trouvait humilié, lui, dans l'âge de

plaire, et sentant ce qu'il valait, de ne devoir le titre d'époux qu'à la contrainte. Sophie, embarrassée, interdite, craintive, ne lui laissait pas de doute sur l'éloignement qu'il inspirait, et il se décida. « Vous paraissez me craindre, « mademoiselle? — Je l'avoue, monsieur. — C'est-à-dire « que vingt jours n'ont rien changé à vos résolutions? — « Elles ne changeront pas, monsieur. — Que pensez-vous, « mademoiselle, que doive faire un homme délicat, « dans la position où je suis? — Un homme délicat n'a « pas besoin de conseil. — Je vais donc agir d'après « moi.

« Mademoiselle, si vous aviez pu répondre aux senti-
 « ments que vous m'avez d'abord fait éprouver, je vous
 « aurais dû le bonheur de ma vie, et je me serais efforcé
 « de vous rendre une partie de cette félicité que vous
 « auriez répandue sur moi. Si même l'amour qui vous
 « unit à M. Montemar n'était qu'un de ces goûts qui
 « laissent à la raison et la liberté d'agir et la puissance
 « de le surmonter, je ne balancerais pas encore, et, plein
 « de confiance en votre vertu, je vous conduirais à l'au-
 « tel. Mais cet amour, que vous avez nourri dans la re-
 « traite et le silence, est devenu une passion insurmon-
 « table, il fait maintenant partie de vous-même, vous ne
 « pouvez plus vous en détacher. — Non, monsieur, non,
 « je ne le puis. — Quel serait donc mon sort, quel serait
 « le vôtre? vous seriez malheureuse.... — Ah! au delà
 « de toute expression. — Je le serais aussi de votre froi-
 « deur, de vos peines, et j'aurais mérité de l'être, car je
 « l'aurais voulu. C'est donc à moi à sacrifier un penchant
 « qui ne me maîtrise point encore.

« — Que dites-vous, monsieur? Dieu!... Qu'avez-vous
 « dit? — Que je renonce à vous, mademoiselle. Il m'en
 « coûte : sachez-moi gré de l'effort.... — Ah! monsieur
 « le chevalier, mon admiration, mon estime, ma recon-

« naissance.... — Votre amitié, mademoiselle, c'est tout
« ce que je demande, et vous me la devez. — Vous l'avez
« tout entière... Ah ! Charles, ah ! mon ami, si tu savais
« ce que fait pour nous cet homme généreux ! — Il le
« saura, mademoiselle. — Vous aurez la bonté de le voir !
« — Je le verrai. — Ah ! si vous daigniez encore.... —
« Parlez, mademoiselle. — Vous charger seul auprès de
« mon père.... — De la rupture, mademoiselle, je m'en
« chargerai ; vous jouirez d'un bonheur que ne précédera
« aucun nuage ; je les écarterai de vous : ces beaux
« yeux ne sont pas faits pour les larmes. »

L'homme est le jouet des autres hommes, de leurs passions, des siennes, des circonstances et du hasard. Le moment où il s'afflige touche à celui qui vient le consoler, et trop souvent sa joie n'est pas plus durable que sa douleur. C'est ainsi que mademoiselle d'Arancey s'abandonne subitement à son ivresse, à son délire ; c'est ainsi qu'elle ne voit plus dans ce chevalier, qu'elle redoutait tant, que le premier des hommes après Charles. Elle continuait à exprimer, par des mots sans suite, un ravissement que d'Égligny partageait : il était son ouvrage.

Comment différer d'apprendre au bien-aimé le changement qui vient de se faire dans leur situation ? Mais comment proposer au chevalier de sortir à l'heure qu'il est ? Cependant une heureuse nouvelle fait passer une si bonne nuit ! et un malade a besoin de repos. On ne dit pas précisément cela ; mais il est si facile de se faire deviner par celui qui veut bien entendre ! D'Égligny avait pris son chapeau, et s'était arrêté devant une écriture. « Non, » dit-elle, « je n'écrirai pas, je l'ai promis. « Mais je ne me suis pas engagée à celer ce qu'il n'était « pas possible de prévoir. Dites-lui tout, monsieur le « chevalier, tout absolument. Ajoutez, si vous voulez....

« non, non, pas un mot de ma part, sans l'aveu de mon père. — Mais de la mienne, mademoiselle ? — Je n'ai pas le droit de vous imposer silence, monsieur le chevalier. »

On annonce une visite à M. Botte. « Une visite à onze heures du soir, c'est bien prendre son temps ! Le nom du visiteur ? — Le chevalier d'Égligny. — Qu'il s'aïlle coucher, et qu'il nous laisse tranquille. »

Le chevalier n'a pas perdu un mot, et il entre en souriant. L'œil de Charles s'enflamme, et d'Égligny s'approche de son lit. M. Botte craint une scène ; il passe entre son neveu et le chevalier. D'Égligny l'écarte doucement, et prend la main de Charles. « Réconcilions-nous, mon heureux rival. J'ai renoncé à mademoiselle d'Arancey : elle m'a accordé son amitié, et je viens vous demander la vôtre. »

Il est toujours l'heure d'apporter une bonne nouvelle. La figure de M. Botte, celle de Charles, s'épanouissent ; leur surprise, leur joie, sont égales à celle de Sophie. Charles déraisonne comme elle ; le cher oncle jette d'Égligny dans un grand fauteuil, le baise sur les deux joues, et s'assied à côté de lui. Il demande des détails, on lui en donne ; il en demande encore, on répète ce qu'il a entendu. Charles, émerveillé, a retrouvé des forces. Assis sur son lit, sa jolie bouche ouverte, les yeux fixés sur le chevalier, il saisit avidement tout, tout, jusqu'à l'expression la plus indifférente, et il sent un baume consolateur circuler dans ses veines.

M. Botte se frappait les genoux, se frottait les mains, se caressait le menton : c'était sa grande manière d'exprimer un sentiment inattendu et agréable. Il était flatté, très-flatté que la remontrance qu'il avait faite au chevalier eût produit plus d'effet qu'il n'avait osé s'en promettre, et il disait : « Je le savais bien, moi, qu'avec une fi-

« gure comme celle-là on doit être sensible, généreux,
 « et que le langage de la raison est toujours entendu par
 « un homme que l'âge et les préjugés n'ont point encore
 « endurci. — N'allez pas plus loin, monsieur Botte. Quand
 « vous avez dit à M. d'Arancey des vérités désagréables,
 « vous étiez en présence, et il pouvait se défendre. —
 « Après? — Vous connaissez l'amitié, et vous savez
 « qu'un homme d'honneur ne souffre pas qu'on outrage
 « son ami absent. — C'est très-bien dit, jeune homme,
 « vous me faites la leçon à votre tour, et comme vous
 « j'en profite. Mais, corbleu, je le reverrai, ce père-là...
 « A propos, n'oubliez rien de ce que cette chère enfant
 « vous a recommandé. Refusez-la bien positivement. —
 « C'est mon intention. — Qu'elle paraisse toujours dispo-
 « sée à obéir. — C'est convenu. — Piquée même de votre
 « refus. — Oh! ce serait trop fort. — C'est qu'elle m'est
 « bien chère, et je ne veux pas qu'on la brusque, qu'on
 « la mette aux arrêts; oh! je sais tout, moi. — J'attirerai
 « l'orage sur moi seul. — Brave garçon, digne garçon!
 « je vous pardonne d'être noble. — Vous êtes bien
 « bon.

« Ah ça, monsieur Botte, il faudra me seconder un peu.
 « — De tout mon pouvoir. — Ménager davantage mon ami.
 « — Je ne vous promets pas cela. — Il aime les déféren-
 « ces, les égards. — Il faudrait lui marquer du respect,
 « peut-être : vous vous moquez de moi. — Mais vous
 « connaissez son faible. — Qu'il s'en corrige, morbleu;
 « et quand je lui dis tout simplement : Je vous demande
 « votre fille pour mon neveu, qu'il me frappe dans la
 « main, et qu'il me réponde de même : C'est une affaire
 « faite. — Celle-là ne se fera pas ainsi. — Eh bien, nous
 « bataillerons. — Quand les choses peuvent s'arranger
 « doucement.... — J'aime le bruit. — Et surtout que
 « tout le monde vous cède. — C'est vrai. — Et vous ne

« pardonnez pas au marquis d'oser vous résister ; vous
 « saisissez les occasions d'humilier son amour-propre, et
 « vous savez, vous l'observiez tout à l'heure, qu'à son
 « âge on ne change point. Monsieur Botte, vivre avec les
 « hommes, tels qu'ils sont, est d'un sage : vouloir qu'ils
 « voient, qu'ils pensent, qu'ils agissent comme nous, est
 « d'un...—Ah! finissez, je vous prie, monsieur le chevalier.
 « Il faut que vous me plaisiez fort, pour que j'aie écouté
 « tranquillement votre première mercuriale ; mais.... —
 « Il est vrai, mon cher oncle, que vous avez été cruel dans
 « votre dernière entrevue avec le marquis. — A l'autre,
 « à présent. — C'est que tout cela tend, mon oncle, à
 « aigrir davantage.... — Paix, paix, morbleu. Pensez à
 « vous guérir, et laissez-moi mener vos affaires. — Mais,
 « monsieur Botte... — Mais, monsieur le chevalier, il est
 « minuit, et les confidents, comme les amoureux, ont
 « besoin de repos. »

Je présume que M. d'Arancey faisait lever les uns après les autres les acquéreurs de ses métairies, car il n'était pas rentré lorsque d'Égligny revint à son hôtel garni. Je crois bien, avec M. Botte, que les amoureux ont besoin de repos ; mais ils ne le cherchent pas toujours, car la charmante fille pensait à tout, excepté au sommeil. Elle avait employé le temps à s'asseoir, à se lever, à relire les lettres de Charles, à lui adresser les plus jolies pensées, les expressions les plus tendres, et l'haleine de Zéphire ne les portait point au delà des murs épais de sa chambre. Que d'esprit, que de sentiments perdus !

Il fallut que d'Égligny, déjà très-las de parler, parlât encore une heure et demie. Elle le retenait sous le prétexte très-poli d'attendre son père, dont l'absence ne lui déplaisait pas du tout. A deux heures cependant le chevalier lui demanda grâce ; et comme on pense à son amant avec plus de charme encore dans le recueillement de la nuit, So-

phie, qui ne voulait rien perdre de ses faibles avantages, se hâta de se mettre au lit, et d'éteindre sa bougie.

Il était presque jour lorsque M. d'Arancey rentra, fatigué, excédé, et surtout d'une humeur ! ah !... ah ! ses trois métairies venaient d'être revendues, et achetées encore par des prête-noms d'une discrétion désespérante. Il ne lui restait plus qu'une ressource : c'était de se faire de ses cent mille francs quatre ou cinq mille livres de rente, et de vivre noblement avec cela, lui, sa fille et son gendre. Il se consola, et s'endormit en pensant qu'il n'avait jamais été roi, et qu'un roi s'était trouvé trop heureux d'être maître d'école à Corinthe.

Il aimait d'Égligny de tout son cœur, et il avait dans les idées une ténacité égale à celle de M. Botte. Le chevalier, ami ardent et sincère, ne se dissimulait pas combien était délicate la conférence qu'il allait avoir avec le marquis. Aussi décidé à ne pas se brouiller avec son ami qu'à ne point se marier, il avait arrangé dans sa tête un discours qu'il croyait à la fois persuasif et propre à adoucir ce qu'un refus prononcé en face a de désagréable pour celui qui le reçoit. Au moment de commencer, il éprouva un embarras qui lui fit perdre tous ses moyens. Sophie, de son côté, était dans une inquiétude, une agitation inexprimable. Ce moment allait tout décider, et elle attendait avec une extrême impatience le résultat de l'entretien.

Pendant que d'Égligny cherchait à se remettre, M. d'Arancey lui parlait de ses courses nocturnes, de leur inutilité, et il entreprenait de prouver avec éloquence combien la médiocrité est préférable à l'opulence. Pas de luxe ; mais plus de besoins factices. Des amis sincères, et plus de flatteurs. Point de plaisirs bruyants ; mais un retour sur soi-même, qui rend à ceux du cœur toute la vivacité. Plus d'équipages ; mais un exercice soutenu qui entre-

tient la santé. Le calme de la retraite, si favorable à l'étude des sciences consolatrices ; une teinte de philosophie qui élève l'homme au-dessus de sa fortune : telles étaient les bases du très-long discours que prononça M. d'Arancey.

Ce n'est rien que d'avoir bien parlé. On veut pour récompense de son talent persuader son auditoire ; l'amour-propre sollicite ses applaudissements, et d'Égligny, très-préoccupé, n'avait rien entendu. « Qu'avez-vous donc, « mon ami ? » lui dit le marquis ; « vous ne paraissez « pas frappé de la clarté, de la solidité de mes raisonne- « ments. — Mon cher d'Arancey, je conviens qu'avec un « air très-attentif, je n'étais pas du tout à ce que vous « me disiez. — Ah ! ah ! — J'ai saisi en gros votre ta- « bleau de la médiocrité, très-bien tracé sans doute. — « N'est-ce pas ? — Et j'y reviendrai tout à l'heure ; mais « auparavant, j'ai à vous parler d'autre chose. — Eh bien « j'écoute, mon ami. — Le difficile est de commencer. — « Craignez-vous de vous ouvrir à votre meilleur ami, à « votre père ? — L'ami peut n'être pas indulgent, le père « s'armer de sévérité. — Ceci est donc sérieux ? Ah ! che- « valier, à qui vous confierez-vous, si ce n'est à celui dont « vous avez partagé, adouci les peines ? Du courage, mon « jeune ami. — J'en aurais avec tout autre. — Crain- « driez-vous mes reproches ? — Je crains de vous dé- « plaire. — Cela ne se peut pas. Parlez, je vous en con- « jure ; vous m'inquiétez, chevalier.

« — Monsieur le marquis.... monsieur le marquis....
 « — Mon cher d'Égligny ? — Mademoiselle votre fille...
 « elle ne saurait... je ne peux.... — Ma fille, qu'a-t-elle
 « de commun avec le trouble où je vous vois ? refuserait-
 « elle de remplir sa promesse ? — Pas du tout, mon
 « ami. Mais, moi.... — Mais vous ? — J'ai réfléchi à ce
 « que M. Botte... — Ce n'est point de ces gens-là dont

« il s'agit, c'est de vous. — Je pense que ce qu'il nous a
« dit l'autre jour au château était, à son ton près, très-
« raisonnable, très-bien senti. — Très-impertinent, très-
« absurde. — Vous savez combien je vous aime. — Vous
« me l'avez prouvé. — Croyez-vous que le titre de votre
« gendre ajoute quelque chose à mes sentiments pour
« vous? — Je vous entends, monsieur. — Ne vous fâchez
« pas, mon ami. Croyez-vous, que dans la vie très-privée
« qui devient notre partage, l'union la plus intime ne
« soit pas indispensable? Resserrés dans cette humble
« demeure que vous pariez à l'instant des charmes de
« l'imagination, ne pouvant nous éviter ni nous distraire,
« votre malheureuse fille serait réduite à renfermer ses
« larmes, à étouffer des soupirs qui s'échapperaient enfin
« jusque dans les bras de son époux, votre gendre, aussi
« à plaindre qu'elle, et par la froideur dont on payerait
« ses tendres soins, et par des regrets trop tardifs; un
« père affligé d'un spectacle continuel de douleurs, que
« le temps ne ferait qu'accroître; les plaintes, l'aigreur,
« les reproches et peut-être les haines; enfin une rupture,
« dernière ressource des époux mal assortis, voilà, mon
« ami, voilà le sort qui nous attend, et que nous pouvons
« éviter.

« — Monsieur le chevalier, je n'examinerai pas à quel
« point il faut s'aimer pour être heureux en mariage. Des
« nœuds formés sous les auspices de l'amour le plus
« tendre sont devenus insupportables; des unions pré-
« parées par la seule estime ont offert l'exemple touchant
« de la concorde et de la félicité durable, étrangère aux
« convulsions du délire, qui ne dure jamais. Je ne m'é-
« tendrai pas sur ces distinctions: il est inutile de rai-
« sonner avec un homme déterminé. — Vous me le par-
« donnerez, je l'espère, oui, j'ai pris mon parti. — Je
« vous observerai seulement que c'est lorsque j'avais

« l'espoir de rentrer dans mes biens, lorsque la main de
« ma fille assurait votre fortune, que vous pouviez la
« refuser avec décence, et c'est alors que vous avez reçu
« avec transport la proposition de vous unir à elle.

« — Monsieur le marquis, l'observation est aussi forte
« qu'outrageante. Je vais y répondre avec le ménagement
« que je dois à votre âge et à l'amitié. — L'amitié, dites-
« vous, vous pouvez l'invoquer encore ! — Je n'en ai pas
« perdu le droit. Écoutez-moi, de grâce.

« La beauté de mademoiselle d'Arancey m'a séduit au
« premier coup d'œil ; ses qualités, sa position intéres-
« sante, tout m'attirait vers elle, et sans m'occuper de
« l'avenir, je me livrais au sentiment qu'inspirait sa pré-
« sence. M. Botte, que vous n'aimez pas, et qui s'est
« montré votre ami ; M. Botte m'a éclairé. Il a dissipé
« une illusion qui commençait à m'être bien chère ; j'ai
« reconnu le danger auquel j'étais exposé ; sans lui, j'au-
« rais aimé jusqu'à l'idolâtrie, et au lieu de me combattre
« et de me vaincre lorsqu'il en était temps encore, je
« serais aujourd'hui le plus infortuné des hommes, et je
« ne serais pas moins ferme dans mon refus ; parce que, où
« la probité commande, tout autre sentiment doit se taire.
« Voilà, monsieur le marquis, le récit succinct de ce qui
« s'est passé dans mon cœur. Moins prévenu, vous le trou-
« veriez aussi naturel que je vous le garantis véridique.

« Passons maintenant à ce qui m'a le plus affecté dans
« ce que vous venez de me dire, à ce que vous ne vous
« pardonneriez jamais, au reproche de me laisser con-
« duire par de petites vues d'intérêt. Quand je vous ai
« trouvé presque nu sur ce chariot, que je me suis dé-
« pouillé pour vous couvrir, vous connaissais-je, mon-
« sieur ? J'étais jeune, vigoureux, et, dans le fond même
« de la Sibérie, mon travail pouvait suffire à mes besoins :
« j'ai souffert, parce que j'ai tout partagé avec vous ; j'ai

« altéré ma santé, parce que je travaillais les nuits, lors-
« que les jours ne suffisaient pas à la subsistance de tous
« deux, et lorsque je rentrais, accablé de fatigue, je dé-
« robais encore une heure à mon repos, pour vous donner
« les consolations dont j'avais tant de besoin moi-même.
« C'est moi qui, dans votre fuite, vous ai guidé à travers
« des déserts immenses, qui pansais les blessures de vos
« pieds, quand le sang ruisselait des miens ; c'est moi
« qui vous portais à travers les torrents, les neiges et les
« rocs ; qui, le soir, ranimais vos sens engourdis, en vous
« pressant des heures entières contre mon sein ; et que
« m'importait alors votre fille, que je n'avais pas vue,
« votre fortune, à laquelle vous-même ne pensiez plus ?
« La mort, une mort lente, cruelle, se présentant à
« chaque pas devant nous, éloignait toute autre idée que
« celle d'un prochain anéantissement, et mes soins et
« mes efforts vous en ont garanti. Monsieur le marquis,
« qui s'oublie ainsi pour secourir l'humanité souffrante
« n'est pas un homme intéressé.

« — Ce que vous me rappelez, monsieur, je l'ai dit à
« quiconque a pu m'entendre, je n'ai cessé de me le
« répéter, tant que je vous ai cru sincère. Voulez-vous
« vous rétablir dans mon estime et dans mon amitié,
« voulez-vous que je croie que vous n'avez pas en effet
« aperçu dans l'éloignement ce que je pourrais donner à
« la reconnaissance, soyez mon gendre, et ce nuage, le
« premier qui s'est élevé entre nous, se dissipera à l'in-
« stant. — Non, monsieur, je ne commettrai point une
« faute capitale, parce que vous me la prescrivez ; vos
« derniers jours ne s'écouleront pas dans l'amertume,
« parce que vous mettez de l'opiniâtreté où il ne faut
« que de la raison. Mais je ne perdrai pas mon ami pour
« avoir eu le courage de lui résister. Nous retrouverons
« cette douce confiance, ces tendres épanchements qui

« nous ont si longtemps soutenus dans nos souffrances.
« D'Arancey, mon cher d'Arancey, cessez d'être injuste,
« et embrassez votre ami..... Dieu ! grand Dieu ! d'A-
« rancey me repousse. — Je ne vous connais plus. —
« Vous m'y forcez, cruel, le sort en est jeté. Je serai
« votre gendre, et nous en gémirons tous trois. »

Le marquis n'avait pas feint le soupçon qu'il avait exprimé. L'apparence était contre d'Égligny ; le vieillard se voyait contraint à mépriser son ami, à rompre un attachement qui faisait partie de son être, et son cœur était brisé. Il avait mis dans son ton, dans ses gestes, cette vérité, cette énergie qui avaient subjugué le chevalier, et qui le laissaient sans défense. Fidèle à l'amitié et à la confiance de la beauté malheureuse, il entra chez Sophie, égaré, hors de lui, pour lui rendre la scène qui venait de se passer, et transiger avec elle par la plus singulière des propositions.

Sophie était destinée à passer sans cesse, et sans interruption, par toutes les alternatives qui peuvent charmer et froisser une âme sensible. Elle commençait à contracter cette habitude du malheur qui produit la fermeté, et d'Égligny, la trouvant plus calme qu'il n'avait osé l'espérer, se remit par degrés, et finit en lui déclarant qu'il lui était impossible de vivre sans son père ; que, pour conserver son amitié, il avait consenti à devenir son gendre ; qu'il en était fâché, très-fâché ; mais qu'enfin ce malheur-là étant inévitable, ce que Sophie et lui pouvaient faire de mieux était de le rendre à peu près idéal : qu'en conséquence ils seraient, si ce parti convenait à la future, mari et femme aux yeux du monde ; mais qu'ils vivraient comme un frère et une sœur qui s'aident mutuellement à supporter le fardeau de la vie. Il prononça le serment authentique de ne jamais user de ses droits ; il protesta que jamais il n'en aurait même la pensée.

Il faut être bien jeune et bien pur pour faire de bonne foi, à vingt-cinq ans, une semblable promesse à une fille charmante. Sophie ne doutait pas que l'exécution n'en fût très-facile ; mais elle sentait que ce mariage, quelles qu'en fussent les suites, était une barrière insurmontable, éternelle, qui s'élevait entre elle et son amant. Elle trouvait cependant une sorte de plaisir à penser qu'elle lui demeurerait fidèle ; l'instant d'après, elle sentait tous les désagréments de ce genre de fidélité, et pourtant elle marquait de la reconnaissance à celui qui, par pitié pour elle, voulait bien ne pas l'épouser tout à fait.

S'il était possible de trouver un côté gai à quelque chose d'aussi grave que les traverses qu'éprouvent les amants, rien ne paraîtrait aussi plaisant que les entretiens de Sophie et du chevalier. Tous deux jeunes, tous deux tendres, ils convenaient très-sérieusement des moyens qu'ils emploieraient pour tromper la nature, qu'on ne trompe jamais, pour abuser le public, qui ne pénètre pas le mystère des nuits. Le jour, on se ferait des amitiés, rien que des amitiés, mais on s'en ferait beaucoup, pour abuser M. d'Arancey, et la nuit, deux lits, aussi éloignés que le permettraient les murs de la chambre, recevraient deux époux qui resteraient aussi calmes que s'ils étaient l'un à Paris, et l'autre à Pékin. Quel joli plan ! des caresses innocentes le jour, pour préparer le repos imperturbable des nuits, à quatre pas de distance, quand l'époux peut tout oser, quand l'épouse est sans défense, qu'elle peut d'ailleurs s'oublier un moment ; car enfin ces caresses de jour doivent insensiblement devenir plus vives, et puis les petites distractions des toilettes, un rideau entr'ouvert, un œil indiscret, l'imagination qui s'allume... que sais-je, moi ? Il faut avoir soixante ans pour faire et tenir un semblable marché, et encore je ne sais

pas..... Quoi qu'il en soit, cette chimère avait son utilité : la bonne Sophie se livrait au petit orgueil de penser que jamais elle ne ferait d'infidélité à Charles, pas même en faveur de son mari, et les jouissances de l'orgueil, comme toute autre, reposent un peu un cœur tourmenté.

Le marquis voulait sincèrement le bien de sa fille, et, pour le trouver dans un mariage forcé, il fallait qu'il eût de l'amour des idées toutes particulières. Étranger toute sa vie à ces passions qui font extravaguer, il ne croyait qu'à ces goûts frivoles, aimables, inconstants, qui sont si fort à la mode. Il ne doutait pas que sa fille n'oubliât promptement Charles, qu'elle ne s'attachât enfin au chevalier ; et cette union lui convenant parfaitement à lui, il ne s'occupa plus que d'en accélérer le moment.

Cependant Charles se rétablissait, et attendait, le plus promptement qu'il lui était possible, l'effet des promesses de son oncle et du chevalier. D'Egligny s'était trop avancé envers son heureux rival, pour n'être pas embarrassé de la manière dont il se tirerait de là. Sophie, qui comptait bien aimer toujours Charles, et qui le disait cent fois par jour à son futur époux ; Sophie voulait que son amant fût au moins instruit du traité conclu entre elle et le chevalier ; elle devait y gagner des deux façons : d'abord, Charles lui saurait un gré infini de sa fidélité, et ensuite elle le liait, par ces fréquentes entrevues avec son mari : elle pourrait donc le recevoir tous les jours, et elle protestait à d'Egligny qu'elle le recevrait sans danger pour sa vertu. D'ailleurs, qu'importent à un frère les actions particulières de sa sœur ? Le chevalier n'était pas précisément de cet avis : ses longues et fréquentes conversations avec Sophie le ramenaient insensiblement à un sentiment mal éteint. Il ne s'en alarmait pas, parce qu'il est naturel d'aimer sa sœur ; mais il sentait qu'il n'était

pas nécessaire qu'un second frère vînt se mettre en tiers dans sa maison. Bon gré mal gré, il fallut pourtant qu'il allât chez M. Botte.

Charles jeta les hauts cris, quand le chevalier lui communiqua ces conventions d'un genre si nouveau, et qu'il entreprit de lui persuader qu'il devait les approuver, et en être reconnaissant. Il ne voulait pas que sa Sophie se mariât, de quelque manière que ce fût ; et puis la petite Grandval l'avait convaincu qu'on recherche quelquefois une femme qu'on n'aime point ; or, d'Égligny avait aimé mademoiselle d'Arancey, il était difficile qu'il ne l'aimât pas encore, et comment se bornerait-il à jouer toujours le mari ? A quels dangers serait donc exposée la fidélité de son amie, si, en dernier résultat, elle ne se lassait point d'être fidèle, ce qui ne lui paraissait pas mathématiquement impossible.

M. Botte ne s'attendait pas à ce prochain mariage ; il en fut étourdi au point de ne pas s'arrêter un moment à l'extravagance des futurs époux. Depuis vingt ans il connaissait M. d'Arancey ; il l'avait vu constamment aussi glorieux de son faste que de sa naissance : il croyait l'avoir forcé à recourir à lui pour continuer un genre de vie qui lui était si cher, et il était loin de prévoir que l'amitié eût assez d'empire sur lui pour le faire descendre à un état au-dessous de la médiocrité. « Il est bien singulier, » disait-il à son neveu, « que cet homme, qui ne
« parlait que de ses équipages, de ses chevaux, de ses an-
« cêtres, de sa livrée, qui était jaloux de son eau bénite,
« de son pain bénit, de son encensoir, et qui faisait gar-
« der ses chasses comme madame Cretté du Bourget.....
« — Eh ! mon oncle, il s'agit bien de madame Cretté. —
« C'est une excellente femme, pleine de qualité, qui aime
« beaucoup ses parents, et qui ne leur sacrifierait pas un
« lièvre. Mais revenons : il est bien singulier que M. d'A-

« rancey ait oublié tout cela pour se borner à son pot-au-
 « feu, tristement partagé avec sa fille et son gendre. Quel
 « talisman ont donc ces jeunes gens qui arrivent du
 « Kamtschatka ! — Mais vous plaisantez, je crois, mon
 « oncle ? — Vous savez, mon neveu, que je ne plaisante
 « jamais. — Vous oubliez au moins vos promesses. —
 « Pour qui me prenez-vous, monsieur ? — Et vous lais-
 « sez faire cet odieux mariage ? — Je compte bien encore
 « l'empêcher. Tu me crois donc sans sensibilité, sans
 « entrailles ? Je suis donc ton ennemi ? — Eh ! non, mon
 « oncle ; mais ce ne sont pas des mots qu'il faut ici. —
 « Aussi, monsieur, vais-je agir, et efficacement, je l'es-
 « père. Je cours chez le marquis. — Oh ! oui, je vous en
 « prie, mon oncle. — Et je lui parlerai vertement. — Et
 « que lui direz-vous, que vous ne lui ayiez déjà dit ? —
 « Voilà un enfant bien opiniâtre. Croyez-vous, monsieur,
 « que j'aie le talent de persuader les gens sans leur par-
 « ler ? Me prenez-vous pour un mime ? — Si vous parliez
 « plutôt à mademoiselle d'Arancey ? — Pourquoi faire,
 « monsieur, pour la détourner de ses devoirs, auxquels
 « je l'ai ramenée moi-même ? — Vous me faites mourir,
 « mon oncle, avec vos idées exagérées de vertu. — Mon-
 « sieur, qui ne fait pas trop en ce genre pour les autres,
 « ne fait jamais assez pour soi. — Et je serai victime de
 « votre système. Oh ! je mourrai, décidément je mourrai.
 « — Le malheureux en est capable. Je vous répète, mon-
 « sieur, que je vais parler à ce père-là : je connais son
 « faible, je suis en mesure, et j'ai à lui faire des obser-
 « vations d'une force majeure. — Eh ! mon Dieu ! mon
 « oncle, que ne les lui faisiez-vous plus tôt ! — Ne m'ar-
 « rêtez donc pas davantage, si tu ne veux pas que je les
 « lui fasse plus tard. »

M. Botte arrive chez le marquis. Il entre dans une pe-
 tite pièce éclairée par un *quinquet*, qu'on honorait du

nom d'antichambre, et que le cher oncle reconnut servir à la fois de cuisine, de bûcher et de cabinet de toilette ; car vous savez que le marquis avait repris le toupet en fer à cheval, les boucles détachées et la bourse. Deux laquais de louage avaient endossé, en entrant, la livrée, qu'ils devaient renfermer, en sortant, dans un garde-manger qui ne servait plus qu'à cet usage. Comme la valetaille a joué de tout temps dans les antichambres des gens de qualité, ceux-ci, fidèles aux grands usages, et ne pouvant faire un brelan à deux, jouaient au noble jeu de l'oie, dans les intervalles où ils n'avaient personne à annoncer.

Un de ces drôles, qui avait des souliers percés, des bas crottés, des manchettes sales, et des cheveux poudrés à blanc, demanda gravement à M. Botte sous quel nom il fallait l'annoncer ? « Eh ! parbleu, sous le mien : Jacques-Nicolas Botte. — Jacques-Nicolas... Vos qualités ? — Honnête homme. Tu ris, maraud ! — On n'entre point ici qu'on ne soit titré. Êtes-vous prince, duc, comte, marquis ? — Je suis un être fatigué de tes questions, et je vais m'annoncer moi-même. — Mais, monsieur.... — Range-toi, faquin ! » Et M. Botte lui applique un vigoureux coup d'épaule ; il passe, le laquais le poursuit ; il pousse vivement la porte, et renverse une bergère passablement garnie en vieille moquette. Dans la bergère était une antique duchesse qui roula sur un tapis de lisière, et qui présenta, à la clarté d'une bougie unique, des appas auxquels, depuis trente ans, personne n'avait été tenté de faire voir le jour.

M. d'Arancey reconnaît M. Botte, et rougit jusqu'au blanc des yeux. Un bourgeois, et un bourgeois assez impertinent parfois, pénétrer dans une assemblée aussi respectable ! Le marquis sentait bien que l'étiquette voulait qu'il le fit mettre à la porte ; mais il savait bien que

le cher oncle n'endurerait point paisiblement tel affront, et que la scène deviendrait plus scandaleuse encore. Comme de deux inconvénients il faut choisir le moindre quand on peut choisir, le marquis jugea que, pour être plus promptement débarrassé, il fallait laisser dire le bourgeois, qui se retirerait probablement lorsqu'il aurait exhalé sa bile.

Pendant que M. d'Arancey se consultait, un cordon bleu relevait madame la duchesse, qui faisait des efforts incroyables pour rougir, en minaudant à travers les bâtons de son éventail, un cordon rouge relevait son chignon, un cavalier de Saint-Louis son râtelier, et le cher oncle son œil d'émail, qu'il voulait à toute force faire rentrer dans son orbite. Cette haute noblesse qui se croyait en sûreté dans cette chambre, comme Dieu dans son sanctuaire, indignée de la familiarité de ces manières, exprima son humeur par certaines expressions très-claires, que le cher oncle ne jugea pas à propos de relever, de peur de s'écarter de son but. Il fut s'asseoir sans façon près du marquis, et lui frappant sur la cuisse : « Vous êtes entêté, et moi aussi; vous avez juré de « faire une sottise, j'ai fait serment de l'empêcher, et « je m'explique. C'est moi qui ai acheté votre terre du « Berry, et vos trois métairies. C'est moi qui vous ai ré- « duit à recevoir ces messieurs et ces dames dans ce tau- « dis, et à les régaler avec de la piquette et le plat de « bœuf à la mode : j'en ai vu les débris en entrant. C'est « moi qui vous croyais assez de bon sens pour ne pas « préférer la morgue à l'aisance, et votre satisfaction « personnelle au bonheur de votre fille. C'est moi enfin « qui reviens à vous puisque vous continuez de vous « éloigner de moi.

« Voici mes dernières propositions : Je vous rends votre « terre du Berry, vos trois fermes et votre château d'A-

« rancey. Ceci vaut la peine d'y réfléchir; c'est cent
« mille livres de rente que je vous offre.

« Vous en jouirez en toute propriété : sous la seule
« condition de ne pouvoir ni vendre ni aliéner. Après
« vous, ces biens passeront à votre fille, et retourneront
« à mes héritiers, si elle meurt sans enfants. Il me res-
« tera encore de quoi la doter très-passablement, sans
« que vous preniez une obole sur votre revenu. D'après
« cet arrangement, vous recevrez vos amis dans un châ-
« teau meublé comme celui d'un souverain; vous les
« traiterez splendidement; vous leur prêterez de l'ar-
« gent, considération qui peut déterminer ces messieurs
« et ces dames à appuyer ma demande; et enfin, ce qui
« vous flattera autant que le reste, vous conserverez
« votre nom d'Arancey, auquel vous tenez tant. Je m'o-
« blige, devant témoins, à ne jamais vous appeler Tho-
« masseau, à descendre avec vous jusqu'à la déférence,
« et à paraître reconnaissant, lorsque c'est vous qui me
« devrez tout. Prononcez maintenant : mon neveu est-il
« votre gendre ?

« — Mais vraiment, » reprit la duchesse, « l'argent
« rapproche les distances, et il est très-agréable d'en pou-
« voir prêter à ses amis. Rappelez-vous, mon cher mar-
« quis, que nos jeunes seigneurs ne dédaignaient pas de
« s'allier à la finance. — Madame, ils élevaient leurs
« femmes jusqu'à eux; ici, mademoiselle d'Arancey des-
« cendrait jusqu'à M. Montemar. — Mais, mon cher mar-
« quis, de l'argent à la disposition de ses amis ! — L'ar-
« gent n'est rien, madame, l'honneur est tout. — Et en
« quoi, » poursuivit M. Botte, « faites-vous consister cet
« honneur ? dans ces brinborions qui vous pendent au cou ?
« Savez-vous ce qui vous arrivera, monsieur Thomasseau ?
« Je vais vous le dire. Vous achèterez une misérable bi-
« coque et quelques arpents de terre, dont vous mangerez

« bien vite la moitié, et vous labourerez le reste en sar-
 « reau de toile, en sabots, et l'épée au côté. Vous mour-
 « rez orgueilleusement de faim, vous et les vôtres, et ce
 « bon d'Égligny, qui est en âge de faire son chemin, et
 « que je pousserais dans le commerce, sera tout en gros
 « votre premier garçon de charrue. La jolie perspective
 « pour l'arrière-petit-fils d'un maréchal de France !

« — Avez-vous fini, monsieur Botte ? — Absolument,
 « monsieur Thomasseau. — Voici ma réponse, et je vous
 « prie de vous en souvenir : Je suis le maître de ma con-
 « duite et du sort de ma fille. — C'est malheureusement
 « trop vrai. — Je persiste dans mes résolutions..... —
 « Je devais m'y attendre. — Et si l'indigence que vous
 « m'annoncez devient en effet mon partage, je ne m'en
 « plaindrai pas à vous. — Et vous ferez bien. — Dispen-
 « sez-moi à l'avenir de vos visites. — Il est inutile de me
 « le recommander. — Et surtout de vos incartades, que
 « je ne supporterai pas toujours aussi tranquillement.
 « — Eh bien, adieu, adieu donc, jusqu'à l'éternité, mon-
 « sieur Thomasseau. Je pars à l'instant avec mon neveu.
 « Je le tire d'un pays où le chagrin lui ôterait infaillible-
 « ment la vie, je fais avec lui le tour de l'Europe, pour
 « le distraire et le guérir de son amour, et si je rencontre
 « une seconde Sophie, ce qui n'est pas très-probable, mais
 « ce qui n'est pas absolument impossible, je la lui fais
 « épouser, et je reviens m'établir à côté de vous, pour vous
 « rendre témoin de son bonheur, et vous faire enrager.

« A moi, à moi, tous mes gens ! » crie M. Botte en ren-
 trant à l'hôtel. « Qu'on prépare une berline de poste ;
 « qu'on emplisse la vache, les coffres, la cave et mes
 « malles de tout ce qui peut être utile ou agréable pour
 « un voyage de trois ans ; qu'on m'aille chercher des
 « passe-ports ; que mes deux valets de chambre passent
 « la culotte de peau, et vous, monsieur mon homme

« d'affaires, garnissez-moi mon portefeuille. Ah !... qu'on
« dise à Horeau d'être prêt dans une heure ; je le prends
« avec moi, parce que ce pauvre Charles n'est pas dans
« un état à pouvoir être grondé. — Hé, mon oncle, où
« allez-vous donc ? — Ce marquis de Thomasseau a le
« diable au corps, et je t'emmène à Pétersbourg, à Lon-
« dres, à Madrid. Qu'est-ce que cet homme révérencieux
« qui me regarde d'un air hébété ? — Mon oncle, c'est un
« marin qui arrive de la Guadeloupe. — De la Guade-
« loupe ! C'est là que mon pauvre père est mort. Que
« voulez-vous, monsieur le marin ?... Pas tant de révé-
« rences, je ne les aime pas.

« — Monsieur, je suis Anglais. — J'en suis bien aise. —
« J'étais sur la flotte qui s'empara de cette colonie en mil
« sept cent quatre-vingt... — C'est bon, c'est bon. Si
« vous nous avez pris cela, nous vous avons rossé à Dun-
« kerque dans cette guerre-ci, à Fontenoy dans une
« autre, et sur toutes les côtes de France sous Philippe-
« Auguste et ses successeurs, malgré vos intrigues et vos
« alliances avec des ducs de Bourgogne et de Bretagne,
« qui vous faisaient beau jeu. Après, monsieur le marin ?
« — J'ai été chargé par notre amiral de l'examen des pa-
« piers français... — Dépêchez-vous donc, je pars pour
« Pétersbourg. — Et dans un arrière-cabinet du gouver-
« neur, j'ai trouvé ce brevet. — Qu'est-ce que c'est que
« ce chiffon ?

« Louis, par la grâce de Dieu, etc. En récompense des
« services rendus à la navigation et au commerce par An-
« toine-Xavier Botte, écuyer... — Mon père écuyer ! il
« ne m'a jamais dit qu'il fût écuyer. C'est apparemment
« un titre que le roi a bien voulu lui conférer : poursui-
« vons... — Par Antoine-Xavier Botte, écuyer, il nous a
« plu de l'élever, et l'élevons par ces présentes au grade
« de capitaine de frégate de notre marine royale... Je n'ai

« jamais entendu parler de cette promotion. Voyons la
« date... du mois qui a précédé celui de son décès. Ce
« brevet lui aura été adressé à la Guadeloupe, et il n'a
« pas eu le temps de me faire part de cette faveur de la
« cour... Signé Louis, et plus bas, Saint-Priest : c'est très-
« en règle, parbleu.

« — Votre nom, monsieur, est très-connu dans tout
« l'univers commerçant. — Je le crois bien, monsieur.
« — J'ai cru vous faire plaisir en vous conservant cette
« pièce. — Vous m'en faites, et beaucoup. J'ai toujours
« honoré mon père, et cette distinction ajoute à mon res-
« pect pour lui. — Mes affaires m'ayant amené en France,
« je me suis fait un devoir de vous présenter moi-même
« ce brevet. — C'est très-honnête, en vérité... Diable !
« diable ! si j'avais eu cette pièce-là ce matin... Eh
« bien, Henri, qu'est-ce encore ? — Un monsieur qui ar-
« rive de Marseille. — Je suis originaire de cette ville,
« et j'ai toujours aimé les Provençaux, j'en ai conservé
« la franchise. Faites entrer.

« Celui ci me serre la main : bon cela. Voilà les ma-
« nières qui me plaisent. Ah ! ne secouez pas ce bras si
« fort ; c'est celui de mon rhumatisme.

« Monsieur, j'étais membre du comité révolutionnaire
« d'Aix. — Tant pis pour vous, monsieur. — Mais je n'y
« étais entré que pour être utile aux honnêtes gens. —
« L'intention est louable. — Nommé pour compulser les
« archives du parlement, de différents tribunaux de la
« province, et les registres des églises, j'ai conservé les
« titres de quelques familles illustres, et notamment de
« la vôtre. — Ma famille illustre ! vous vous moquez de
« moi, mon cher ami. — Je vous respecte, je le dois, et je
« vous prie d'examiner ces liasses. — Voyons, monsieur,
« voyons. Il serait plaisant que je fusse noble sans m'en
« être jamais douté.

« Oh ! comme ces parchemins sont vieux et enfumés !
 « quels caractères gothiques ! Henri, ma loupe... m'y
 « voilà. Contrat de mariage de haut et puissant seigneur
 « Ferdinand, comte de Botta, fils unique du marquis de
 « Botta, feld-maréchal au service de Sa Majesté l'impéra-
 « trice, et d'Irène de Boralette... Attendez donc, j'ai
 « entendu parler de ce marquis de Botta. Charles, remet-
 « tez-moi sur la voie. — Je crois, mon oncle, que c'est
 « celui qui a pris Gênes... — Précisément. Diable !

« Extrait des registres de baptêmes de la paroisse de
 « Notre-Dame de Marseille. A été baptisé, le quinze fé-
 « vrier seize cent quatre-vingt-dix, Auguste, fils de Fer-
 « dinand, comte de Botta... Et voilà un brevet qui
 « nomme Auguste de Botta garde de la marine à Toulon.
 « Pourquoi donc cet Auguste ne s'appelle-t-il pas comme
 « son père ? — Vous savez, mon oncle, que nous avons
 « l'habitude, en France, de changer en *e* muet l'*a* final
 « des noms propres italiens. — C'est vrai. Mais cet Au-
 « guste de Botta est mon bisaïeul, et comment mon père
 « a-t-il cru qu'il était matelot... garde-marine, marin ?...
 « Le cher homme aura confondu... Il est bien extraordi-
 « naire pourtant que des pères laissent ainsi tomber leur
 « filiation dans l'oubli. Vous verrez qu'il se sera trompé
 « encore au sujet de mon grand-père, dont il faisait tout
 « simplement un pilote.

« Contrat de mariage d'Auguste de Botta, écuyer...
 « Ah ! la famille perd ici son illustration... d'Auguste de
 « Botta, écuyer, et de demoiselle Gertrude de Miolan.

« Extrait des registres de baptêmes de la paroisse de
 « Notre-Dame de Marseille :

« A été baptisé, le sept mai mil sept cent trois, Jérôme,
 « fils de... Ce Jérôme est mon aïeul... Corbleu, je
 « le savais bien, que mon père faisait encore ici une bé-
 « vue. Voici un ordre authentique du roi, qui donne com-

« mission à Jérôme de Botte, officier de la marine royale,
« très-instruit dans le pilotage... Et mon père en faisait
« un pilote!... Qui donne commission à Jérôme de Botte
« de monter la flûte *la Danaé*, d'aller sonder les rades
« nouvellement découvertes dans les mers du Sud... Par-
« bleu, la négligence de mon père est bien impardon-
« nable! laisser perdre des titres aussi importants! Ce
« n'est pas que je tienne infiniment à ma noblesse; mais
« enfin on est bien aise de savoir de qui on sort, et puis
« il faut avouer que la noblesse a son utilité. Elle récom-
« pense les belles actions, et elle impose aux héritiers du
« nom l'obligation de marcher sur les traces de leurs
« pères. Que diable, si j'avais su cela avant la révolution,
« j'aurais repris mon nom de Botta, et, avec ma fortune,
« je me serais fait marquis comme un autre. A quoi tout
« cela me servira-t-il maintenant? — A faire mon ma-
« riage, mon oncle.—Tu as parlé raison... Ah! qu'est-
« ce que c'est que cette pièce-ci? c'est du latin, ou le diable
« m'emporte. Vois donc cela, Charles, moi je ne sais pas
« le latin.

« — Mon oncle, ce sont des lettres de noblesse accor-
« dées en 774 par Didier, dernier roi des Lombards, à
« Adrien Botta, son valet de chambre, pour lui avoir con-
« seillé de déclarer la guerre à Charlemagne, son gendre,
« qui venait de répudier sa fille.— Un valet de chambre!
« c'est bien peu de chose que cela. Mais les familles les
« plus illustres ont eu leur commencement, et ma foi,
« quand on date de l'an 774, et d'un roi des Lombards,
« on peut aller de pair avec ce qu'il y a de plus distingué.

« Or ça, Charles, me voilà noble, et très-noble comme
« tu vois. Tu me disais tout à l'heure que ma noblesse me
« servirait au moins à faire ton mariage; mais, mon ami,
« mon père qui ne savait rien de tout ceci, ou qui n'en
« voulait rien dire, peut-être parce qu'il n'était pas riche,

« mon père a marié ma sœur à ce pauvre Montemar, qui
« était à la vérité procureur du roi au bailliage de Ta-
« rascon, mais roturier dans toute l'étendue du mot. Je
« ne t'en aime et ne t'en prise pas moins ; mais comment
« faire entendre raison à mon confrère le marquis d'A-
« rancey, qui ne veut rien entendre ?

« — Monsieur, » reprit le Marseillais, « j'ai trouvé une
« Rosalie Botte dans cette liasse, ce qui m'a déterminé
« à la joindre à l'autre. — Rosalie Botte ? c'est ma sœur.
« — Ah ! que je me sais bon gré de n'avoir pas fait brûler
« cela.

« Allons donc, Charles, moins de nonchalance ; ex-
« mine tout ceci ; que diable, tu y es plus intéressé que
« personne. — Voici, mon oncle, un arbre généalogi-
« que... — Cela ne prouve rien. — Cela prouve beaucoup.
« La tige commence par Adrien de Montemar, anobli
« après la première croisade, par le pape Urbain II. Voilà
« les enfants, les petits-enfants, les arrière - petits-en-
« fants... — Du pape Urbain II ? — Eh ! non, mon oncle,
« vous savez bien que les papes n'ont pas d'enfants. —
« Tu plaisantes, mon neveu ; et Alexandre VI, qui en fai-
« sait publiquement à sa fille Lucrèce, qu'il maria trois
« fois pour la forme, et qu'il enleva à trois maris, dont
« il fit assassiner le dernier, Alphonse d'Aragon, pour la
« donner enfin à l'héritier de la maison d'Este ? Je t'en
« citerais bien d'autres, qui de leurs bâtards se sont fait
« des neveux. — Cela n'est pas croyable, mon oncle. —
« A la bonne heure, mais cela est. Au reste, il s'agit ici
« des descendants d'Adrien de Montemar. Les voilà tous ;
« tu as raison.... Ah ! le tronc se divise en deux bran-
« ches ; ici, en l'an 778, voilà un Raoul de Montemar qui
« recueille l'armure de Roland, tué à la bataille de Ron-
« cevaux... Mais j'ai vu cette armure au château de Sedan,
« et que le diable m'emporte, si je conçois comment elle

« y est venue. — J'ai vu moi, mon oncle, l'armure de
 « Godefroi de Bouillon : elle était toute neuve. — Mon
 « cher ami, en armures comme en reliques, la foi fait
 « tout. Dieu te dispense pourtant de prouver l'origine
 « des premières, et de croire aux secondes. Mais revenons
 « aux Montemar... Voilà, après quelques générations un duc
 « du nom... ventrebleu ! un duc de Montemar... Il gagne
 « en Italie la bataille de Bitonto... L'arrière-petit-fils de ce
 « duc est premier président au parlement d'Aix... Le fils
 « du président est conseiller au même parlement... Voilà
 « encore une grande maison qui déchoit. Mais la noblesse
 « de robe n'est pas à dédaigner ; et le chancelier de l'Hô-
 « pital valait bien le cardinal de Lorraine.... Les petits-
 « fils du conseiller sont, l'un procureur du roi au bail-
 « liage de Tarascon, et marié à Rosalie Botte ; l'autre est
 « lieutenant des maréchaux de France à Marseille : ce qui
 « prouve que la noblesse est restée pure. — C'est ce der-
 « nier, » reprit le Marseillais, « qui a continué l'arbre gé-
 « néalogique ; et sans moi, l'aîné des Montemar passait
 « fort mal son temps : le tribunal révolutionnaire tran-
 « chait impitoyablement cette branche.

« — Je ne reviens pas de ma surprise ! » s'écriait Char-
 les. « — Ni moi, » répondait son oncle. « Mais comme
 « je ne crois pas légèrement, voyons les pièces à l'appui...
 « C'est très-bien.... c'est au mieux.... c'est à merveille.
 « Je suis flatté, enchanté, ravi que tu sois noble aussi.
 « D'abord, cela doit lever toutes les difficultés. Ensuite,
 « il est désagréable que la naissance établisse entre pro-
 « ches parents une différence sensible.... Qu'as-tu donc,
 « qu'as-tu donc, monsieur de Montemar ? — Une colique
 « épouvantable, mon oncle. » Charles mordait son oreil-
 ler, et se tenait les côtés, pour ne pas éclater de rire.

Horeau entra, vêtu à peu près comme s'il allait à la
 noce. « On ne vous a donc rien dit de ma part, mon-

« sieur? — Pardonnez-moi : on m'a dit que vous comp-
« tiez me mener à Pétersbourg. — Je ne pars plus, mon-
« sieur ; mais pourquoi n'êtes-vous pas en habit de
« voyage? — C'est que, dans aucun cas, je ne voulais
« partir. — Voilà qui est singulier. — Moins singulier
« sans doute, que vos manières impératives. — Savez-
« vous, monsieur Horeau, qu'indépendamment des droits
« de l'amitié, je viens d'en acquérir à votre considération ?
« Je ne la réclamerai jamais, parce que vous êtes trop
« raisonnable pour ne pas me l'accorder. Apprenez que
« mon neveu et moi nous sommes nobles, monsieur.
« — Bah ! — Et annoncez-le partout, je vous en prie,
« parce que je n'aime pas à me vanter. — Voici du plai-
« sant, par exemple. — C'est on ne peut plus sérieux ;
« prenez, lisez et jugez. — Ma foi, monsieur le gentil-
« homme, je ne lirai pas ces vieux parchemins. — Vous
« les lirez, monsieur. — J'aime mieux vous en croire sur
« parole. — A la bonne heure ; je monte en voiture. —
« Pour aller montrer cela? — Pourquoi sont faits des
« titres de noblesse? — Vous allez vous donner un ridi-
« cule. — Aux yeux de quelques bourgeois. — Qui valent
« bien un noble vendant de la cannelle, du cacao, de l'in-
« digo, des clous de girofle et du gingembre. — Le
« commerce en gros ne déroge point, entendez-vous,
« monsieur, et Samuel Bernard valait tous les barons
« allemands. — Mon cher ami, rendez aux rats ces roga-
« tons qu'on n'aurait pas dû leur ôter. — Voilà les idées
« rétrécies de mon père et du procureur du roi de Ta-
« rascon. Je ne m'étonne plus de leur modeste silence ;
« M. Horeau en eût fait tout autant. — Et vous feriez bien
« de les imiter. — Vous feriez bien mieux de vous taire,
« monsieur. Il ne convient pas à tout le monde d'avoir
« cette grosse franchise avec un descendant du vainqueur
« de Gênes. Je vais courir tout Paris, mes titres dans ma

« poche, je forcerai le marquis d'Arancey à me reconnaître pour son égal, et à conclure enfin le mariage de sa demoiselle avec M. de Montemar, mon neveu. »

Horeau, vous vous en souvenez, était dans la confiance. Il avait craint que M. Botte, qui n'avait laissé échapper jusqu'alors aucune occasion de médire de la noblesse, ne jetât ses titres au feu, et il avait voulu le forcer à s'en servir par le moyen ordinaire, la contradiction. Le pauvre Horeau connaissait bien peu le cœur humain. Qui de nous n'a pu s'appliquer, cent fois dans sa vie, la fable du renard et des raisins ?

Le cher oncle aimait beaucoup son neveu, et il nous l'a prouvé sans cesse dans le cours de cette histoire ; mais son petit orgueil était agréablement chatouillé, et c'est encore une de nos faiblesses, de préférer notre satisfaction personnelle à l'intérêt d'autrui. M. de Botte, certain d'être reçu avec distinction par son confrère le marquis, commença par visiter certaines personnes à qui il était bien aise de jeter de la poudre aux yeux. Il voulait ajouter à l'estime que lui accordaient les uns, et rendre les autres malades de dépit.

Madame Duport était la femme qu'il respectait le plus, et ce fut chez elle qu'il courut d'abord. Elle eut la complaisance d'écouter tout ce qu'il voulut lui dire, et d'avoir l'air de lire avec lui des paperasses dont elle ne déchiffrait pas quatre mots de suite ; mais elle savait que chaque homme a sa chimère, qu'il y tient, qu'on l'indispose en voulant le désabuser, et le descendant du vainqueur de Gênes la quitta, enchanté de ses manières, pour courir chez quelques particuliers qui estimaient plus l'arithmétique que le blason, qui le disaient, au moins.

L'un affecta de traiter notre gentilhomme plus familièrement que jamais ; l'autre lui demanda ce qu'il avait fait pour profiter des distinctions accordées à ses aïeux ;

celui-ci affecta de rappeler tous les abus de la féodalité ; celui-là cita malignement la date du décret qui supprime la noblesse, et M. de Botte, plein d'humeur et de dédain, prononça qu'il n'y avait, parmi ses connaissances, que madame Duport et le marquis d'Arancey qui eussent le sens commun. Il se promit de ne conserver aucune relation avec cette bourgeoisie et de ne voir que le seul Horeau dans la roture. « La solidité de son amitié, » disait le cher oncle, « justifiera cette distinction aux yeux de mes « confrères, et puis il faut que j'aie quelqu'un à gronder, « et je ne peux pas me passer de cet homme-là. » Ce plan arrêté, il se fit conduire chez M. d'Arancey. C'est là qu'il devait jouir de la plénitude de sa gloire ; c'est là que, pour la première fois, des cordons bleus le traiteraient en égal : il le croyait ainsi.

Il arrive, il descend de voiture, il monte, ses parchemins sous le bras. Les deux laquais de louage n'ont pas besoin de l'interroger cette fois. M. de Botte, déjà convaincu du respect dû à l'étiquette, leur ordonne gravement d'annoncer un descendant du conquérant de Gênes. La vénérable assemblée ne doute point qu'il ne soit question du duc de Fronsac. Cordons bleus, cordons rouges, tous se lèvent et vont jusqu'à la porte de la salle unique au-devant de M. le duc. Ils restent stupéfaits à l'aspect du cher oncle qui leur dit d'un ton cavalier : « Ma foi, messieurs « mes confrères, vivent les gens comme nous pour la poli- « tesse. Je sors de chez trois ou quatre bourgeois qui ne « m'ont pas seulement reconduit. » On se regarde, on croit que le cher oncle a perdu la tête ; on reprend ses places. Le marquis s'arme d'un front sévère, et il allait rappeler à M. Botte la prière qu'il lui avait faite de cesser ses visites, lorsque celui-ci, tout à son objet, prit un comte par un bras, un duc par le jabot, les amena devant une table, y traîna un fauteuil, se jeta dedans, et parla ainsi à ces

deux messieurs, fort étonnés d'être debout devant un marchand assis.

« Mes bons amis, voici mes titres. Ce ne sont pas des
 « effets verveux comme ceux qu'achetaient certains bour-
 « geois jaloux de se décrasser : mes lettres de noblesse
 « datent de l'an 774 ; celles de mon neveu, de la première
 « croisade. Voilà, messieurs, voilà le grand sceau du
 « fameux Didier, dernier roi des Lombards ; voilà ce-
 « lui du pape Urbain II ; voilà une médaille frappée en
 « l'honneur du marquis de Botta, vainqueur de Gênes ;
 « voilà un brevet de Pierre l'Ermitte, généralissime des
 « croisés, qui nomme contrôleur général et conservateur
 « des reliques qu'on prendra à Jérusalem, Adrien de
 « Montemar, tige de la famille de mon neveu. Voici les
 « brevets de Louis XIV et de Louis XV, que n'ont point
 « arrachés l'importunité, l'adulation, ou de basses com-
 « plaisances envers le souverain : ils sont le prix de ser-
 « vices éclatants rendus à la patrie. Voyez, messieurs,
 « examinez, et convenez que je ne suis pas indigne de
 « l'honneur que vous m'avez fait de venir au-devant de
 « moi. »

Tout cela était dit avec tant de vérité, les pièces présentées avec tant de confiance, qu'il n'était pas possible de se refuser à les lire. La noblesse n'admet un nouveau membre que sur des preuves résultantes du plus sévère examen ; et les six plus anciens gentilhommes se rangèrent autour de la table, disposés à chicaner sur la moindre vétille, la moindre lacune, la moindre mésalliance.

M. de Botte, qui ne craignait rien, les laissa faire, s'empara de la personne de son confrère le marquis, et le tira à l'écart. Il lui parla avec le feu que lui inspirait son amitié pour Charles et la confiance que lui donnait sa naissance. Il se résuma en disant que le confrère n'avait plus de prétexte pour s'opposer au bonheur de son neveu ;

que ce mariage, très-convenable par le rang des deux familles, et par la fortune qu'apportait M. de Montemar, ne devait plus être retardé ; qu'il se flattait que mademoiselle d'Arancey allait être relevée par son père de la promesse qu'elle avait faite d'épouser d'Égligny ; que le chevalier rendrait volontiers la parole qu'il avait reçue du marquis ; qu'à la vérité cet aimable garçon demeurerait sans ressource, mais que lui, M. de Botte, en prendrait soin, foi de gentilhomme.

Le marquis poussait l'amour du rang jusqu'à la puérité ; mais il avait des qualités et surtout une grande force de caractère. La noblesse de M. Botte, à laquelle il croyait, son immense fortune, qui en eût séduit tant d'autres, ne l'éblouirent pas un moment. « Je vous remercie, « monsieur, de l'honneur que vous persistez à vouloir « faire à ma fille ; mais nous sommes liés, d'Égligny et « moi, par le lien le plus sacré pour des gens de notre « sorte, notre parole d'honneur. — Bah, bah, mon cher « confrère, je vous dis qu'il vous rendra la vôtre. — Je « ne le crois pas capable d'oublier ce qu'il se doit. — « Mais si cela était ? — Je me respecte trop pour suivre « un pareil exemple, et ma fille, n'étant point à lui, ne « serait à personne. — Vous êtes le gentilhomme de l'Eu- « rope le plus entêté, le plus déraisonnable, le plus... — « Vous m'avez entendu, monsieur, permettez-moi de re- « joindre le cercle. — Corbléu, monsieur le marquis, il « vous sied bien de me refuser ! Savez-vous que mes an- « cêtres étaient titrés, quand les vôtres languissaient en- « core au dernier rang des derniers citoyens ? Savez-vous « que je possède en richesses ce qu'avaient à peine quatre « pairs de France ? Et vous ne voulez pas m'accorder votre « fille ! eh bien, j'emmène mon neveu, je le marie à une « petite souveraine d'Allemagne, que j'achète, elle et ses « États, et quand vous aurez mangé vos cent mille francs,

« vous serez trop heureux de venir à sa cour, et d'obtenir
« de l'emploi dans son régiment des gardes. »

Ce n'étaient là que des mots qu'arrachait le dépit. M. Botte avait encore des ressources. « Allons, » dit-il, « messieurs les experts en titres de noblesse, finissons, s'il
« vous plaît, et rendez-moi les miens. — Volontiers, mon-
« sieur, » dit un petit duc d'une voix aigre-douce, qu'il assaisonnait d'un rire sardonique ; « mais je vous observe
« que celui qui vous a vendu ces pièces ne connaissait pas
« la chronologie. — Corbleu, monsieur, me croyez-vous
« fait pour acheter ces choses-là ? — Mais je doute fort,
« monsieur, qu'on vous les ait faites pour rien. — Ne me
« poussez pas davantage ; je sais à quoi l'honneur oblige
« un gentilhomme. — Un gentilhomme ! oh ! oh ! oh ! —
« Oui, ventrebleu ! je le suis, et il serait plaisant que l'on
« me contestât ma noblesse ! — Je ne vous la conteste pas,
« monsieur. . . . — A la bonne heure. — Je suis convaincu
« qu'elle n'a jamais existé. . . Oh ! je vous prie, monsieur,
« pas d'emportement. — Je veux m'emporter, moi, et
« vous voir sur le pré, le couteau de chasse à la main, pen-
« dant que je suis en colère. — Je ne veux pas me me-
« surer avec vous, monsieur. — Et la raison, monsieur ?
« — Vous n'êtes qu'un roturier. »

Ici, M. Botte, exaspéré, furieux, saute sur les pincettes ; trois ou quatre comtes ou marquis sautent sur M. Botte, et le remettent dans son fauteuil, où ils le tiennent fixé par les quatre membres. Le cher oncle écumait, égratignait ; un malveillant prétendit même qu'il cherchait à mordre. L'un proposait de lui arracher les ongles, un autre les dents ; un troisième voulait le faire passer par la fenêtre, avec ses titres. Le marquis n'avait pas oublié certains services que lui avait autrefois rendus le bourgeois gentilhomme ; il craignait les suites de cette scène, parce qu'il connaissait le cher oncle opiniâtre, au point de se

faire assommer plutôt que de céder, si on ne lui alléguait pas de raisons valables ; et il savait qu'un noble qui tue un vilain ne se tire pas de là aujourd'hui comme dans le bon temps, avec une légère amende. Il déclara au duc, d'un ton poli, mais ferme, qu'il se flattait qu'au lieu de pointiller, il voudrait bien prouver à M. Botte ce qu'il venait d'avancer.

« Rien de plus facile, marquis : voilà de prétendues
« lettres de noblesse expédiées en l'an 774 ; et c'est seu-
« lement à la troisième race, c'est-à-dire à l'an 1000 au
« plus tôt que remontent les premières lettres de noblesse,
« en admettant encore que Hugues-Capet en ait donné,
« ce que je ne crois pas. Voilà un marquis de Botte qui
« a pris Gênes en effet ; mais cet événement eut lieu en
« 1746, et de cette époque à nos jours, c'est-à-dire en cin-
« quante-sept ans, on donne à ce marquis un fils, un pe-
« tit-fils, un arrière-petit-fils, plus, le père de monsieur,
« et enfin, monsieur lui-même. Cinq générations en cin-
« quante-sept ans ! c'est trop fort, marquis, c'est trop
« fort.

« Les titres du neveu ne valent pas mieux que ceux de
« l'oncle. Adrien de Montemar est anobli après la pre-
« mière croisade qui finit par la prise de Jérusalem, en
« l'an 1099, et l'arrière-petit-fils de cet Adrien sauve l'ar-
« mure de Roland à la bataille de Roncevaux, qui se
« donna en 778, c'est-à-dire trois cent vingt et un ans
« avant la naissance de l'arrière-grand-père. Vous con-
« viendrez, marquis, qu'il est permis de tourner en ridi-
« cule de semblables inepties. »

M. le duc eût pu parler deux heures encore sans craindre d'être interrompu. Le pauvre M. Botte était atterré, anéanti. Le marquis, en faisant d'incroyables efforts pour ne pas lui rire au nez, lui remit ses parchemins sous le bras, prit la lumière et marcha devant lui. Le cher oncle

se rongeaient les poings, en entendant de l'escalier des éclats aussi bruyants et prolongés. Il savait cependant bon gré au marquis de l'avoir ôté de cette chambre, et de prendre la peine de le reconduire. Cette politesse avait un but : c'était de faire connaître M. Botte au portier, et de le consigner à la porte.

Ce dernier affront ralluma son sang ; ses humeurs fermentèrent, et il était parvenu au dernier degré de fureur, lorsqu'il rentra chez lui ; il criait à tue-tête qu'on lui cherchât Guillaume, et il répondait à toutes les questions de Charles et de Horeau, que son état inquiétait : Qu'on me cherche Guillaume !

Guillaume n'était pas difficile à trouver. Pendant qu'on fabriquait les titres, il avait eu de fréquentes conférences avec Horeau et Charles. Ils avaient compulsé cent volumes, et Charles seul avait causé ces erreurs de date, parce qu'il parlait de mademoiselle d'Arancey, lorsqu'il était question de Roland ; il en parlait, lorsqu'il s'agissait du pape Urbain ; il en parlait sans cesse, et Horeau, qui n'avait pas la tête forte, confondait les époques et fournissait de fausses notes.

Guillaume parut. « Maraud, qui trouves tout ce que tu
« cherches, trouve-moi un marin anglais et un Provençal
« qui sont venus me berner ce matin. — Comment cela,
« monsieur ? — Pas de question, faquin ; de l'intelligence
« et de l'activité. Voilà de l'or, trouve-moi ces deux hom-
« mes. — Je les trouverai, monsieur. — Qu'ils meurent
« sous le bâton. — Mais, monsieur... — Qu'ils meurent ;
« je paye, et je ne veux pas d'observation. — Ils mourront,
« monsieur ; » et Guillaume sort.

« Des malheureux qui viennent flatter ma faiblesse, qui
« se jouent de ma crédulité, qui me livrent aux brocards,
« aux mépris !..... Ils mourront... Oui, ils... » M. Botte se frappe le visage de ses deux mains ; il ouvre précipi-

tamment la porte : il court, il laisse Horeau et Charles convaincus que leur stratagème n'a servi qu'à le couvrir de ridicule. Horeau se repent, parce qu'il est bon ami ; Charles se désespère, parce qu'il respecte son oncle, et que sa bien-aimée lui échappe encore ; tous deux tremblent que M. Botte ne découvre leur connivence avec Guillaume, et M. Botte court toujours.

Guillaume était déjà dans la rue. Le cher oncle l'arrête par une oreille, et s'écrie : « Où vas-tu, malheureux ? » Guillaume répond qu'il va lui obéir. « Tu ne vois pas que je demande un crime, dont je gémirais le reste de ma vie. Et tu as consenti à en être l'instrument, toi qu'ils n'ont point offensé, qui n'a pas du moins ta colère pour excuse !... Ne me réponds pas, garde cet or, tu l'as corrompu en le touchant. » La vérité est que Guillaume comptait bien n'assommer personne, et qu'il allait gaiement manger l'argent du cher oncle, avec ses camarades, dont il avait fait des Anglais, des Provençaux, dont il eût fait des Turcs au besoin.

Quand on écoute le cri de l'humanité, on n'est pas loin d'entendre la voix de la raison. Horeau observa qu'au lieu de s'emporter et de faire assommer les gens, il fallait au contraire empêcher l'aventure de se répandre, et prendre pour cela les mesures les plus promptes. M. Botte se rendit à ce conseil. Il écrivit au marquis qu'il attendait de sa délicatesse le secret le plus profond sur ce qui venait de se passer, et qu'il espérait qu'à sa recommandation ses amis garderaient le même silence. Il retourna chez ses bourgeois du matin, et leur dit qu'après de mûres réflexions, il avait trouvé absurde de profiter d'une découverte due au hasard, et injuste de s'en prévaloir avec ses égaux ; qu'il faisait à la concorde le sacrifice de ses titres, et il brûla le roi Didier chez l'un, le pape Urbain chez l'autre, Pierre l'Ermite chez celui-ci, Roland chez celui-

là. Madame Duport fut la seule à qui il ne cacha rien. On n'a pas de secrets pour ceux qu'on estime et qu'on aime. D'ailleurs l'amitié de Horeau était solide, mais sèche. Celle d'une belle femme au contraire a quelque chose de si insinuant, de si doux !

Rassuré par toutes ces démarches, il oublia qu'il s'était cru noble deux heures. Mais en dépit de ses soins, l'histoire de sa *mystification* avait couru le monde. Le *Publiciste*, qui veut avoir un feuilleton, qui ne sait comment le remplir, et qui court après les anecdotes, s'empara de celle-ci, et M. Botte, en prenant son thé, la lut dans tous ses détails. Il commença par gronder, et très-fort, ce ne pouvait pas être autrement. Mais Horeau lui représenta qu'un journal passe aussi vite que sa date, qu'au surplus, pour n'avoir pas les rieurs contre lui, il fallait rire le premier. Le cher oncle prit la plume et écrivit :

« Monsieur le publiciste ,

« Il est vrai, et très-vrai que j'ai eu un moment la manie d'être noble. Mais qui me la reprochera ? La noblesse ? Elle est flattée qu'on l'estime assez pour chercher à s'assimiler à elle. La roture ? Tout roturier qui avait de l'argent achetait une charge de secrétaire au grand collège, ou de maître d'hôtel, ou de contrôleur de la bouche, ou d'officier du gobelet, et mon perruquier était conseiller du roi. Je vous pardonne, monsieur le publiciste, les bévues assez fréquentes qui vous échappent, et sur lesquelles vous revenez le lendemain ; pardonnez-moi aussi, en faveur de mon retour sur moi-même, ou plutôt rions ensemble de nos sottises, car enfin qui n'en fait pas ? »

Charles était retombé dans un état alarmant. Ce n'étaient plus ces transports, ce délire, cette violence qui

naissent de l'excès des forces physiques; c'était un abattement absolu, une morne tristesse, qui tenaient de la stupidité, et qui annonçaient l'affaissement des organes. S'il sortait un moment de cette espèce de léthargie, c'était pour appeler sa Sophie, pour reprocher à son oncle de n'avoir pas rempli ses promesses, et le bon M. Botte l'assurait qu'au moins elle n'épouserait pas d'Égligny. Cette assurance était loin de suffire à Charles, et son digne parent, contristé, désolé, cherchait en vain des moyens de le ramener à lui-même. Il consultait Horeau, qui répondait : Mais oui, il faut penser à cela. Dépité d'entendre toujours la même réponse, mais trop affligé pour se mettre en colère, le digne oncle fut trouver madame Duport. Elle s'affligea avec lui; de toutes les manières de consoler, celle-là est la meilleure. Pleine de sensibilité, il ne lui coûtait pas de déplorer le sort de Charles et de Sophie. On ne pouvait rien pour la demoiselle, rentrée sous la dépendance de son père; mais on pouvait guérir Charles, on devait au moins l'essayer; et de tous les partis qui se présentèrent, madame Duport jugea que celui qu'avait pris M. Botte dans un moment de dépit était le seul dont on pût attendre quelque succès, et qu'il fallait faire voyager le jeune homme.

M. Botte avait, pour ne point partir encore, des raisons qu'il ne communiquait à personne, et de sang-froid, il sentait bien que les apprêts d'un voyage de deux ou trois ans ne se font pas en un jour. Aussi il donnait ses ordres, il en attendait le résultat avec une patience qu'on eût trouvée naturelle de la part de Horeau, mais qui étonnait ceux qui ne savent pas que les gens les plus vifs sont les plus nuls quand ils tombent dans le découragement.

Les grands yeux de Charles se portaient alternativement sur ceux qui allaient et venaient, qui cherchaient, qui choisissaient, qui mettaient à part les objets nécessaires

pour la route. Il écoutait tout et n'entendait rien. Pauvre enfant !

XV

DÉNOUEMENT.

IL approchait, hélas ! le jour fixé par le plus absolu des pères. Sophie, rassurée quelque temps par l'idée d'un mariage chimérique, se représentait le bien-aimé et ses agréments séducteurs. Elle sentait renaître sa répugnance et ses craintes. Du moment où elle redouta véritablement d'Égligny, il lui devint insupportable. Cependant elle était retenue par une promesse qu'elle croyait sacrée, bien qu'elle n'eût pas été faite librement. L'espèce de vénération qu'elle avait pour M. Botte, son estime, qu'elle tremblait de perdre, tout la forçait au sacrifice : elle allait le consommer.

D'Égligny s'était persuadé qu'il la regarderait toujours comme une sœur chérie. Tout entier à l'amitié, il se nourrissait de la douce chimère de partager enfin la sienne entre le père et la fille, et d'étendre ainsi la plus innocente des jouissances. Plein d'honneur, incapable de manquer volontairement à sa parole, mais plein de confiance en lui-même, défaut trop commun aux jeunes gens, il cherchait, il multipliait ces entretiens particuliers, ces épanchements qui lui paraissaient sans conséquence, et qui déjà alarmaient Sophie. Jamais il ne l'appelait que sa sœur ; jamais il ne donnait au sentiment qu'il éprouvait le seul nom qui lui fût propre ; et si quelquefois Sophie trouvait son amitié trop vive, si elle en faisait l'observation, il répondait de bien bonne foi qu'il fallait qu'il

contractât de bonne heure l'habitude de faire le mari de jour, pour qu'il pût exécuter le traité de nuit. L'habitude, ajouta-t-il, est un calmant. Il ne voulait pas s'apercevoir encore que celle-ci irrite, lorsqu'elle est suivie de la privation. Mais voit-on clair, cherche-t-on à voir clair dans son cœur à vingt-cinq ans?

Le marquis n'avait pas l'air de s'apercevoir de ces longs tête-à-tête; mais il les voyait avec une secrète satisfaction, et il les favorisait par des prétextes toujours nouveaux. Il se flattait que d'Égligny faisait tous les jours des progrès sensibles, que bientôt il effacerait jusqu'au souvenir de son rival, et le visage décoloré de sa fille, sa langueur, sa mélancolie, ne le désabusaient pas.

C'était encore la veille du mariage. Pour la seconde fois, Sophie voyait le flambeau de l'hymen prêt à s'allumer pour elle; mais quelle différence de cette fois à la première! Elle était seule avec d'Égligny; elle ne lui avait rien caché encore, et elle lui développait les plus secrètes pensées de l'âme la plus pure. D'Égligny l'encourageait, la rassurait, s'enflammait, et la trompait et se trompait lui-même. Il lui serrait les mains, et les pressait dans les siennes, et l'attirait sur ses genoux. Son œil était humide, son haleine brûlante... Sophie le regarda. « Non, vous « n'êtes pas mon frère. — Je le suis, je veux toujours « l'être. » Et ses lèvres se collent à celles de Sophie, s'y impriment; elles ne peuvent s'en détacher. Sophie fait un effort, elle se dégage, elle fuit en s'écriant : Le traître deviendrait vraiment mon époux.

Elle court se renfermer dans sa chambre. C'est là que le sort qui l'attend se présente à son imagination sous des couleurs effrayantes; c'est là que le cruel, que l'impitoyable amour l'arme contre le devoir, lui souffle le mépris des bienséances. « Non, » dit-elle, « non, ce sacrifice horrible ne s'achèvera pas. La mort... plutôt la mort! » Et

sans réfléchir aux suites de sa démarche, sans rien voir dans l'avenir, que l'affranchissement d'un lien odieux, elle sort de la maison de son père, seule, à pied, à dix heures du soir, sans savoir où elle trouvera un asile, sans avoir pensé à en choisir un.

Elle marchait au hasard, d'un pas mal assuré. Elle était dans une de ces rues étroites, malsaines, où se retiennent l'indigence et le vice crapuleux. L'ouvrier se reposait du travail de la journée; tout était clos; pas d'autre lumière que la sombre clarté des réverbères. Quelques allées étaient ouvertes pour ces femmes qui accueillent la brutalité dont elles sont les victimes. Trois dragons ivres cherchaient un repentir. La démarche incertaine de mademoiselle d'Arancey les abuse. Ils l'abordent; elle entend des expressions qu'elle ne connaissait pas; le geste audacieux lui en explique le sens. Elle s'écrie, on la raille; elle se défend, on l'insulte; et de l'insulte à l'outrage il n'y a pas d'intervalle pour les hommes grossiers.

Un officier du même corps passe; l'infortunée implore son secours. Il s'approche, il regarde... « Dieu! notre demoiselle! — C'est Georges!... c'est le ciel qui l'envoie. »

M. Botte faisait le bien pour le seul plaisir de le faire, et Georges lui-même ignorait ce qu'il lui devait. Notre digne oncle avait employé en sa faveur le crédit toujours puissant d'une probité généralement reconnue, et une action d'éclat avait décidé le ministre. Des brigands s'étaient retirés dans la forêt de Sénart, et un détachement de dragons fut commandé pour se réunir à la gendarmerie et forcer ce repaire. La haine de la vie produit aussi son héroïsme. Georges se battit en homme qui voulait se faire tuer, et il trouva la gloire où il cherchait la mort: Une sous-lieutenance fut accordée à M. Botte.

Toujours exact à ses devoirs, toujours prêt à obliger,

prompt à pardonner une faute, incapable d'en commettre, Georges avait mérité et obtenu la considération de ses égaux et de ses supérieurs. Il parla aux trois dragons sans hauteur, mais sans faiblesse ; il leur fit sentir leur faute avec la dignité qui convient à un officier, et le ton affectueux qu'on aime dans un camarade. Ces hommes, prêts à se porter aux derniers excès, l'écoutent ; il semble qu'à sa voix leur ivresse se dissipe. « Quelle punition nous imposez-vous ? » dit l'un d'eux. « — Repentez-vous, soyez plus sages, et rentrez à la caserne. »

C'est alors que mademoiselle d'Arancey sentit les conséquences qu'entraîne une démarche hasardée. Elle jugeait l'opinion que Georges pouvait avoir d'elle, en la trouvant dans une semblable position. Elle entreprit de le détromper, et ses sanglots et ses larmes ne lui permettaient pas de s'expliquer. A travers quelques mots sans suite, Georges saisit son intention, et se hâta de rétablir le calme dans son âme bourelée. « Notre demoiselle, vous n'avez pas besoin d'excuses, je le crois, j'ai besoin de le croire. Si vous cessiez d'être la plus vertueuse des femmes, je serais l'homme le plus malheureux. Où voulez-vous que je vous conduise ? » Sophie, reconnaissante de tant d'amour, de tant d'estime, Sophie lui serra la main, prit son bras, et en marchant elle lui racontait sa déplorable aventure. Elle se soulageait en prouvant à Georges qu'elle n'était coupable que d'une imprudence ; Georges respirait en trouvant sa divinité toujours digne de ses hommages. Elle frappa à une porte ; on ouvrit. Georges poussa un profond soupir et s'éloigna.

D'Égligny, confus du transport qu'il n'avait pu maîtriser, affligé de l'effet que ce malheureux baiser avait produit sur mademoiselle d'Arancey, s'était renfermé, de son côté, dans le cabinet où il couchait, et n'avait pas entendu sortir la belle fugitive. Le marquis terminait au

dehors quelques arrangements relatifs à la cérémonie du lendemain, et son premier soin, en rentrant, fut de rassembler sa famille, et de ne pas faire attendre à deux ou trois amis qu'il avait amenés, un souper qui ne valait pas trop la peine d'être attendu.

Le chevalier paraît. Sophie ne se trouve point. Le marquis, malgré l'espoir qu'il avait fondé sur les fréquents tête-à-tête des jeunes gens, le marquis soupçonna aussitôt la triste vérité. Il interrogea le portier, qui répondit que mademoiselle était sortie il y avait environ une heure. Quel affront pour un homme comme lui, et comment le cacher à ses convives ! Pas de moyens d'excuser l'absence de sa fille, à cette heure, la veille d'un mariage, lorsqu'il venait d'annoncer qu'elle était dans sa chambre, et que, par conséquent, elle était sortie à l'insu de son père. Le marquis, ne pouvant rien gagner à dissimuler sa douleur, la laissa librement éclater. Ses amis s'empressèrent de lui prodiguer ces consolations d'usage, qui ne consolent jamais ; ils lui promirent un secret inviolable, qu'ils se proposaient de garder comme celui de la noblesse de M. Botte ; et d'Égligny, l'honnête d'Égligny se reprochait ce baiser si doux, dont les suites étaient si cruelles.

Lorsque les amis eurent débité tous les lieux communs que put leur fournir une mémoire exercée, ils épuisèrent les conjectures sur la retraite qu'avait choisie la charmante fille : c'était en effet ce qu'il fallait d'abord savoir. Le marquis ne réfléchit pas longtemps, et d'un ton d'assurance il nomma M. Botte.

Le chevalier prit hautement la défense de Sophie. Il affirma qu'elle était incapable de s'être jetée dans les bras de son amant, et que M. Botte pensait trop bien pour le souffrir. Le marquis persista dans une opinion qui eût été vraisemblable à l'égard de beaucoup d'autres femmes, et il envoya chercher un carrosse de place.

Le cher oncle était loin de penser que M. d'Arancey dût jamais paraître à l'hôtel ; il devint furieux en le voyant, et lui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut : « Il est fort extraor-
« dinaire, monsieur, qu'après m'avoir interdit votre
« porte, vous vous avisiez de vous présenter chez moi...
« — Monsieur Botte... — Vous qui avez ajouté à cette
« marque de mépris, secrète au moins, l'indiscrétion ré-
« voltante de publier l'histoire de mes lettres de noblesse...
« — Vous croiriez, monsieur... — Vous, qui m'avez li-
« vré à la malignité générale, et même aux brocards d'un
« journaliste ! Sortez, monsieur, sortez à l'instant. — D'un
« ton plus bas, s'il vous plaît, monsieur Botte. — Ce ton-
« là est le mien, monsieur Thomasseau. — Il ne convient
« pas à un homme qui a favorisé un rapt. — On vous a
« enlevé votre fille ! J'en suis, parbleu, bien aise. — Il est
« inutile de jouer l'étonnement ; il est affreux d'y ajouter
« l'insulte. Finissons, monsieur. Qu'avez-vous fait de ma-
« demoiselle d'Arancey ? — Monsieur le marquis, votre
« reproche est fondé, et quelque tort que vous ayez envers
« moi, je devais respecter la douleur paternelle : asseyez-
« vous, je vais vous répondre.

« Je me rappelle difficilement le bien que je fais ; mais
« vous n'avez pas oublié, monsieur, que je vous ai rendu
« quelques services, que je me proposais d'en rendre de
« plus essentiels à votre fille ; et vous ne croyez pas qu'on
« pense à déshonorer ceux à qui on s'est attaché par ses
« bienfaits. — Mais votre vivacité... — J'ai été vif toute
« ma vie ; citez-moi, dans le cours de cinquante ans, un
« trait dont j'aie à rougir ; et, puisqu'il faut que je me
« vante, monsieur, vous devez savoir que le sacrifice le
« plus pénible ne coûte rien à ma probité. Souvenez-
« vous, monsieur, que ce jeune homme était mourant
« lorsque j'ai forcé mademoiselle d'Arancey à ployer sous
« l'autorité paternelle. — Monsieur Botte, un mot, un

« seul mot : ne savez-vous rien de ma fille ? — Rien,
 « monsieur. — Je vous crois sur votre parole. — Et vous
 « me rendez justice ; je vous la rendrai également quand
 « vous serez moins malheureux, et je vous prouverai que
 « les fautes des enfants sont souvent celles des pères. En
 « attendant, monsieur, puis-je vous être de quelque uti-
 « lité ? Me voilà à vos ordres. »

Le marquis embrassa cordialement M. Botte. « Ah ! »
 lui dit-il en lui serrant la main, « vous méritiez d'être
 « noble. »

Dès les premiers mots de M. d'Arancey, Charles était
 sorti de son accablement. Il avait écouté avec avidité
 tout ce qui avait quelque rapport à sa Sophie ; il trouvait
 du soulagement à penser qu'elle n'était plus au pouvoir
 de son père ; il tirait un favorable augure des marques
 d'affection que son oncle venait de recevoir du marquis.
 Il faut si peu à l'infortuné pour lui rendre le courage ! Si
 la prévoyance est un présent cruel, bénissons au moins
 l'espérance.

Charles se mit en tiers dans la conversation, et le mar-
 quis lui fit l'honneur de l'écouter et de lui répondre. On
 raisonnait, on discutait, on n'était d'accord que sur un
 point : c'est que mademoiselle d'Arancey ne pouvait avoir
 choisi qu'une retraite qu'il lui fût permis d'avouer pu-
 bliquement ; mais cette opinion, consolante pour un père,
 ne l'instruisait de rien. Il appelait sa fille, il lui donnait
 les noms les plus doux ; il s'affligeait, il s'attendrissait, il
 allait se repentir peut-être. Charles suivait les mouvements
 de son âme ; il s'applaudissait du changement qu'il croyait
 remarquer, et il ne songeait pas que le père qui cesse de
 contraindre est encore loin d'être indulgent.

Cependant il fallait prendre un parti. M. Botte voulait
 aller au milieu de la nuit chez toutes les personnes que
 connaissait Sophie. Charles se défiait toujours des pro-

messes de son oncle, et ne croyait pas tout à fait encore aux dispositions nouvelles du marquis. Il ne désirait pas que la charmante fille se retrouvât si promptement. Il représenta à son oncle qu'il serait impossible de cacher aux personnes qu'on ferait lever à cette heure, un secret qu'on avait le plus vif intérêt de renfermer ; que, sous le prétexte naturel de visites, ces recherches pouvaient se faire de jour, et qu'enfin il n'était pas à présumer que la personne qui avait donné asile à mademoiselle d'Arancey osât en faire un mystère au marquis ; il espérait bien cependant, qu'attendrie par la position malheureuse de Sophie, que vaincue par ses prières, cette personne se tairait.

Ces messieurs furent interrompus par un laquais qui apportait une lettre. Il l'avait reçue d'un homme qui exigeait qu'on la remit aussitôt à M. Botte, dût-on le réveiller, et qui attendait à la porte. Le cher oncle brise le cachet, parcourt rapidement le papier, et s'écrie : « Votre « fille est trouvée. Écoutez, écoutez ce que m'écrit ma-
« dame Duport. — Quelle est cette madame Duport ? » demanda vivement le marquis. « — C'est la femme la
« plus respectable que je connaisse, celle chez qui j'au-
« rais conseillé à votre fille de se retirer, si celui qui ra-
« mène les enfants au devoir pouvait jamais les en écar-
« ter. — Voyons donc, monsieur, ce qu'on vous écrit.

« Mademoiselle d'Arancey est chez moi, et dans un état
« impossible à rendre. Elle ne peut supporter l'idée de
« son prochain mariage ni celle d'avoir manqué à son
« père ; elle sent qu'elle est déplacée ici, et elle ne peut
« se décider à retourner chez le marquis. Cette enfant
« me désole, sa position est déchirante : la mienne est
« délicate. Venez à l'instant, mon cher ami ; Sophie vous
« aime, elle vous respecte, et j'ai moi-même besoin de
« vos conseils. »

« Qu'on mette les chevaux, » dit M. Botte. « — Je vous
« suis, » dit M. d'Arancey. « — Arrêtez, monsieur; vous
« êtes tranquille maintenant sur le sort de votre fille, et
« je puis m'expliquer librement avec vous. Si la démar-
« che à laquelle votre dureté l'a réduite ne vous a pas ou-
« vert les yeux; si la crainte de l'avoir perdue n'a point
« amolli votre cœur; si, enfin, vous ne la cherchez que
« pour la sacrifier à votre satisfaction personnelle, la mai-
« son de madame Duport vous est fermée. — On pré-
« tendrait disposer de ma fille! — Non, monsieur. Je
« vais chez madame Duport; je parle à mademoiselle
« d'Arancey le langage qui convient à la circonstance, je
« la ramène à des principes dont elle n'eût pas dû s'é-
« carter, et je la rétablis cette nuit même dans la maison
« de son père. Vous la trouverez soumise et disposée à
« vous suivre demain à l'autel. C'est là, lorsqu'elle aura
« rempli ses devoirs dans toute leur étendue, c'est là
« qu'on vous reprochera publiquement d'avoir violé tous
« les vôtres. L'officier civil est instruit, il l'est par moi, et
« au lieu de serrer les nœuds contre lesquels votre fille
« se révolte, il la mettra sous la sauvegarde de la loi, que
« vous outragez dans ce qu'elle a de plus sacré, le libre
« consentement des parties. Voyez maintenant dans
« quelles dispositions vous êtes : père sensible et humain,
« venez embrasser votre fille; homme inflexible et cruel,
« allez l'attendre chez vous. — Je vais embrasser ma
« Sophie.

« — Ne croyez pas, monsieur, que l'intérêt de mon
« neveu ait déterminé ma conduite : l'homme courageux
« doit son appui au faible, et ce que j'ai fait pour made-
« moiselle d'Arancey, je l'eusse également fait pour tout
« autre. — Mon cher oncle? — Mon ami? — M'est-il
« permis de vous accompagner? — Non, monsieur.
« Qu'iriez-vous faire chez madame Duport? blâmer la con-

« duite de mademoiselle d'Arancey? — Je n'en ai pas le
« droit, mon oncle. — Je n'exige pas même que vous en
« ayez la force. Qu'y feriez-vous donc? vous applaudiriez
« à sa démarche, car il faut opter? — Je me tairais, mon
« oncle. — Impossible, monsieur. — Mais je la verrais
« un moment, je ne demande qu'un moment. — Vous ne
« pouvez l'obtenir que de l'aveu de son père, et vous
« voyez que monsieur garde le silence. — Que je suis
« malheureux! — Je le sais bien; mais vous devez res-
« ter ici, et vous y resterez. Partons, monsieur le mar-
« quis. »

Madame Duport attendait M. Botte; mais elle était loin de prévoir que M. d'Arancey dût l'accompagner. Elle avait retenu Sophie auprès d'elle, et elle cherchait à lui prouver, par mille exemples, que les mariages de pure inclination sont rarement heureux. Elle désirait que la jeune personne la crût pour son repos; mais croyons-nous jamais ce qui contrarie nos penchants, ce qui blesse même nos simples goûts? Ces dames avaient commencé une thèse dans les règles sur la métaphysique de l'amour, lorsque ces messieurs entrèrent. La malheureuse fille frémit en apercevant un père dont elle redoutait le juste ressentiment, et elle cacha sa rougeur, sa honte et ses regrets dans le sein de son amie. « Mademoiselle, » lui dit le marquis, « vous m'avez mal jugé. Si j'avais cru
« votre répugnance invincible, je n'aurais pas exigé un
« effort qui devait me coûter votre affection. — Hé! n'ai-
« je pas tout employé, mon père, les représentations, les
« prières, les larmes? — Ne rappelons pas le passé, ma-
« demoiselle, je pourrais blâmer votre conduite, mais
« j'aime mieux n'imputer votre faute qu'à moi : pardon-
« nons-nous mutuellement... Levez-vous, Sophie, ce
« n'est point à mes pieds que la nature a marqué votre
« place. — Bravo! bravo! » dit le cher oncle, « ils s'em-

« brassent, et cordialement. Ma foi, marquis, je vous fais
« compliment. Je n'aurais pas cru que vous pussiez vous
« exécuter d'aussi bonne grâce. »

La conversation devint générale. M. d'Arancey avait soixante ans; mais il joignait à une figure distinguée une taille noble et bien prise, cette politesse de cour qui n'a rien d'affecté, et qui sait unir à des manières aimables une teinte de respect qui plaît toujours aux femmes. Plus on vieillit, et plus on cherche à faire valoir ce qu'on conserve d'avantages : le marquis n'avait pas de système ; mais il se conduisit comme s'il eût adopté celui-là, et madame Duport sentit les ressources qu'a une femme d'esprit avec un homme de ce caractère. Elle entreprit la justification de Sophie, avec les ménagements que la circonstance exigeait, et la délicate finesse particulière à son sexe. Elle se garda bien de parler de Charles. Elle savait que la persuasion s'insinue et ne violence jamais ; mais à l'air d'intérêt avec lequel le marquis l'écoutait, à la grâce qu'il mettait dans ses réponses, elle osa se promettre quelque succès de ses soins à venir, pourvu toutefois que M. Botte ne brouillât pas tout par quelque nouvelle incartade.

Il était tard. M. d'Arancey observa que sa visite était déjà trop prolongée. Il remercia madame Duport, dans les termes les plus vifs, de ses sentiments pour Sophie, et il présenta la main à la jeune personne. Madame Duport observa à son tour que mademoiselle d'Arancey avait trop souffert au moral pour que le physique ne fût pas affecté, et qu'il ne serait pas prudent de lui faire traverser une moitié de Paris à l'heure qu'il était. Elle ajouta d'un ton caressant qu'elle se flattait que le marquis ne refuserait pas de lui confier sa fille jusqu'au lendemain. Le marquis répondit par une profonde révérence ; il suivit M. Botte, qui le remit à son hôtel garni, et revint rendre

scrupuleusement compte à Charles de ce qui s'était passé.

Madame Duport avait plus gagné en une heure que le cher oncle en trois mois. M. d'Arancey ne se dissimulait plus ce que sa conduite avait de répréhensible ; mais une chose à laquelle il n'avait pas encore pensé l'embarrassait furieusement. Il ne savait comment rendre à d'Égligny une parole qu'il lui avait arrachée par toutes sortes de moyens. Il s'était aperçu du goût, chaque jour plus vif, que prenait le chevalier pour sa fille, et il sentait qu'un jeune homme qui aime entend difficilement raison. Demain, pensait-il, je retournerai chez madame Duport, et je la prierai franchement de me conseiller. Une femme aimable trouve toujours des moyens de conciliation, auxquels nous ne pensons jamais, nous autres hommes.

Il trouva sur sa cheminée une lettre qui le dispensait de consulter personne ; elle était du chevalier. Il écrivait qu'on peut déterminer une jeune personne par la douceur à un mariage de convenance, mais qu'il est affreux de la tyranniser, et que la fuite de mademoiselle d'Arancey devait les éclairer l'un et l'autre. Il s'empressait de rendre à son ami la liberté de sa fille, et l'entière jouissance d'une fortune qui suffirait à peine à lui seul. Il finissait en disant qu'il estimait trop le marquis, pour n'être pas persuadé de prévenir le seul vœu que pût former un père en ce moment.

« Parbleu, mon cher d'Égligny, » dit le marquis en entrant dans le cabinet du jeune homme, « il nous eût été impossible de persister dans notre projet. Ce diable d'oncle a persuadé au magistrat... Eh bien, où est-il donc ? »

Le chevalier avait plus que du goût pour Sophie. Le baiser de la veille l'en avait convaincu, et lui avait fait sentir l'impossibilité de se borner près d'elle à un rôle

purement passif. Il ne se dissimulait pas que, moins épris que Charles, indifférent, désagréable peut-être à mademoiselle d'Arancey, c'était à lui qu'il convenait de renoncer à sa main. Il redoutait l'inflexibilité du marquis, et il avait pris le moyen le plus sûr de se soustraire à ses persécutions, celui de s'éloigner.

M. d'Arancey aimait trop d'Égligny pour n'être pas vivement affligé d'une séparation qui paraissait devoir être durable. Le dénûment absolu où se trouvait cet honnête jeune homme ajoutait encore à sa peine. Son ami le plus vrai, obligé de travailler pour vivre ! quel sort ! et comment faire pour l'adoucir !

Il lui restait une fille ; mais pourrait-elle aimer un père qui l'avait séparé de ce qu'elle avait de plus cher ? La société de madame Duport lui paraissait extrêmement agréable ; mais remplirait-elle jamais le vide cruel qu'il éprouvait ? C'était pourtant auprès de ces deux femmes qu'il devait trouver les ressources dont il avait tant de besoin. Sophie plaignit sincèrement le chevalier, dès qu'elle cessa de le craindre, et elle sentit qu'elle aimait un père qui n'abusait plus de son autorité. Les grâces savent quelquefois s'affliger, sans rien perdre de leurs charmes : madame Duport possédait cet avantage précieux. Ils causaient tous trois avec effusion, avec épanchement. Le marquis se fût trouvé heureux, parfaitement heureux, si d'Égligny eût été près de lui.

Madame Duport entrevoyait dans l'éloignement le jour où elle pourrait parler de Charles au marquis, sans blesser son orgueil. Cependant elle ne se dissimulait pas combien il était difficile d'arriver au but où tendaient tous les vœux de Sophie. Elle sentait que ses efforts seraient sans fruit, tant que M. d'Arancey passerait les journées entières avec des gens titrés, qui caressaient sa chimère favorite ; et dans un de ces moments où une femme

aimable obtient à peu près tout d'un homme qui paraît l'apprécier ; dans un de ces moments qu'une femme sait toujours si bien saisir, elle lui dit : « Monsieur le marquis, « j'ai deux propositions à vous faire, et j'espère qu'elles « ne vous déplairont pas. Vous regrettez votre ami, vous « êtes triste ; votre hôtel garni ne vous convient plus. Je « suis veuve, je n'ai pas d'enfants, ma réputation est « pure, et je peux sans inconvénient vous abandonner la « moitié d'une maison beaucoup trop grande pour moi. « L'usage veut que j'aie deux femmes, une seule me suffit ; l'autre sera à mademoiselle d'Arancey. Vous vous « servez quelquefois d'un carrosse de place ; une de mes « voitures sera à vos ordres. Un père d'un certain âge, et « une fille très-jeune ont peu de choses à se dire ; vos repas seraient sombres, et je ne veux pas que vous vous « ennuyiez ; j'ai du monde tous les jours, et vous ajouterez aux agréments d'une société choisie... Vous paraîsez étonné, et vous avez tort. Votre séjour ici n'ajoutera rien à ma dépense habituelle : voilà pour votre « délicatesse. J'aime trop ma charmante Sophie, pour ne « pas aimer aussi un peu son père, et vous êtes trop galant pour ne pas vous rendre aux avances d'une dame « qui vous aime, et qui veut bien vous le dire. »

Le marquis souriait et ne répondait pas ; mais madame Duport savait que dans certaines circonstances, sourire c'est répondre, et elle poursuivit : « Ma seconde proposition est une suite naturelle de la première. Le chevalier « est un homme estimable, vous lui devez beaucoup, et « jusqu'au moment où on pourra faire pour lui quelque « chose d'essentiel, vous lui consacrerez la plus grande « partie d'un revenu qui sera à peu près inutile ici. — « Madame, je suis confus, pénétré de tant de bontés, mais « comment voulez-vous, lorsque j'ignore la retraite du « malheureux d'Égligny... — C'est où j'en veux venir.

« Vos amis ne peuvent rien ; M. Botte peut beaucoup. Il
« vous a quelquefois déplu, mais il n'a pas mérité que
« vous dédaigniez ses services. D'ailleurs je ne vous pro-
« pose pas de vous adresser à lui. Autorisez-moi seule-
« ment à le prier de chercher M. d'Égligny, et à le faire
« placer d'une manière convenable. — Acceptez, mon
« père, acceptez. Ne me séparez pas d'une amie qui vous
« propose aussi noblement de devenir la vôtre. — Ma-
« dame, s'occuper du chevalier, c'est mériter déjà ma re-
« connaissance. Jugez de quels sentiments vous me péné-
« trez, et par l'intérêt qu'il vous inspire, et par ce qui me
« regarde personnellement dans ce que vous proposez.
« Mais puis-je sans indiscretion... — Faites quelque
« chose pour Sophie, peut-être lui devez-vous un dédom-
« magement. » Sophie embrassa son père, son père se
rendit, et deux heures après il était établi chez madame
Duport.

Les grands seigneurs qui venaient le voir trouvaient
d'abord extraordinaire qu'il eût accepté les offres d'une
femme qui ne tenait pas à la noblesse. « Venez, venez, »
disait le marquis, « et vous verrez si on peut rougir de
« lui devoir quelque chose. » Il les présentait. Les grands
seigneurs oubliaient leurs cordons et tous les souverains
du monde, pour ne s'occuper que d'elle, et chercher les
moyens de lui plaire.

M. d'Arancey s'aperçut bientôt lui-même que ses an-
ciennes conversations avaient quelque chose de sec et de
monotone. Il trouva la figure de madame Duport préfé-
rable au blason, et son esprit à la chronologie. Il eut le
courage de dire tout haut sa façon de penser à ses illus-
tres confrères, et ces messieurs s'accoutumèrent volon-
tiers à être reçus dans le salon de madame Duport, que le
marquis ne quitta plus. Le petit duc, celui qui avait si
bien épluché les titres de M. Botte, cessa seul de le voir.

« Cette femme, » disait-il, » me réconcilierait avec la « roture. »

Madame Duport s'apercevait des progrès rapides qu'elle faisait chaque jour sur l'esprit de M. d'Arancey. Sophie s'en applaudissait; Charles et M. Botte, que l'amie commune instruisait de tout, ne se possédaient plus, et voulaient absolument qu'elle risquât la grande proposition. Madame Duport sentait que tout était perdu si le marquis refusait. Il pénétrerait le plan de séduction, si sagement conduit jusqu'alors, et ne manquerait pas de s'y soustraire par une prompte retraite. Elle résistait aux sollicitations pressantes des deux amants et du plus impatient des oncles, lorsqu'une circonstance heureuse la déterminait à tout hasarder.

Vous vous doutez bien qu'on avait envoyé l'intrigant Guillaume à la recherche du chevalier. L'aimable jeune homme ne savait rien faire que tourner, et sans avoir l'adresse d'un Guillaume, ce n'est que chez un tourneur qu'on l'eût été chercher, et c'est aussi là qu'on le trouva. M. Botte et lui s'entendaient toujours assez, quand le cher oncle ne médisait pas de M. d'Arancey, et il ne lui fut pas difficile de persuader à d'Égligny qu'il n'était pas fait pour passer sa vie une *gouge* à la main.

On allait se mettre à table chez madame Duport. Complaisante autant que sensible, elle retenait toujours quelque un des amis de M. d'Arancey, et ce jour-là elle les avait tous laissés sortir. Ils n'étaient que trois; on avait mis un quatrième couvert, et un paquet cacheté était sur la serviette. Le marquis regarde la suscription : Au citoyen d'Égligny. « Lisez, lisez, monsieur, » dit madame Duport; « votre ami ne peut rien avoir de secret pour « vous. »

M. d'Arancey lit :

« Le gouvernement aimera toujours à donner des

« marques de sa bienveillance à ceux qui ont des droits
« aussi légitimes que le citoyen Botte. Il vous prévient
« en conséquence, citoyen, qu'il vous a nommé secrétaire
« d'ambassade près la cour de Berlin. Vous vous rendrez
« chez le ministre des relations extérieures, où vous re-
« cevrez vos instructions. »

« C'est vraiment un digne homme que ce M. Botte, »
s'écria le marquis, « et je vous assure que j'irai le remer-
« cier. Mais où trouver mon pauvre d'Égligny? » Une
porte s'ouvre, le chevalier paraît, les deux amis sont dans
les bras l'un de l'autre.

« C'en est trop, madame, c'en est trop. Vous donnez
« au bienfait un charme dont aucune autre main ne saũ-
« rait l'embellir. Il est impossible de résister à la réu-
« nion de tant de grâces. » Et le marquis, emporté par
un mouvement qu'il ne peut maîtriser, embrasse madame
Duport, non pas précisément à la manière du chevalier,
mais avec une expression qui fit rougir l'aimable veuve.

Le dîner fut d'une gaieté folle. Mademoiselle d'Arancey
ne craignait plus d'Égligny, et elle était à son aise. Son
père trouvait la saillie piquante dans les yeux de madame
Duport, et madame Duport répondait à chaque trait par
de ces choses qui tiennent à la fois du sentiment et de la
plaisanterie ; il n'y a que les femmes qui connaissent ce
genre-là. D'Égligny, instruit de la rupture de son mariage
par M. Botte, se livrait à l'amitié, sans en redouter les re-
proches. Il éprouvait bien quelque embarras, en regardant
Sophie : le souvenir de ce baiser... « Allons, allons, » lui
dit madame Duport, « quel homme n'a pas été la dupe
« d'une illusion? La vôtre honorait votre cœur ; elle est
« de celle qu'on se pardonne. Souvenez-vous seulement
« de ne plus croire à l'amitié qu'inspirent les femmes de
« dix-huit ans, surtout lorsqu'elles sont charmantes. —
« Madame, » reprit M. d'Arancey, « celle qu'inspirent

« des femmes d'un âge fait est tout aussi dangereuse. » Cette sortie inattendue embarrassa à son tour madame Duport, disposée à parler de Charles, et malgré les coups de genoux répétés de Sophie, elle pensa qu'il faut se taire quand on n'a pas assez de liberté d'esprit pour bien dire. On allait la dispenser d'entamer l'affaire, et lui laisser l'avantage toujours précieux de voir venir.

Le dîner était à peine fini. M. d'Arancey, qui aimait, qui cherchait même à prolonger l'entretien toujours animé qui suit le café, M. d'Arancey était devenu rêveur. Il se leva brusquement, et sortit sans rien dire. « Eh! où allez-vous donc? » lui cria madame Duport. « — Remercier M. Botte. — Je le remercierai pour vous. » Elle craignait que le cher oncle ne gâtât encore les affaires de son neveu; le marquis était déjà loin.

« Monsieur Botte, réconcilions-nous sincèrement. — Je le veux bien, monsieur d'Arancey. — Des hommes comme nous ne sont pas faits pour se tracasser éternellement. — C'est ce que j'ai souvent pensé. — Vous m'avez rendu un service essentiel en faisant employer d'Égligny... — Bah, bah, c'est une misère. — Et j'en attends un de vous plus important encore. — Tant mieux, j'aime à obliger. — Je vous avoue que..... que je ne sais... — Pas de phrases. Que voulez-vous? — Que je ne sais comment m'y prendre... — Que voulez-vous, vous dis-je? — Pour m'expliquer sur l'article délicat... — Monsieur le marquis, nous allons nous brouiller encore. Que voulez-vous? Corbleu! parlez sans préambule. — Vous ne vous moquez pas de moi? — Je ne me moque de personne. — Madame Duport est charmante. — Je le sais bien. — Je l'aime de tout mon cœur. — Et moi aussi, parbleu. — Mais... je ne l'aime pas... comme vous. — Ah! je commence à vous entendre. — Et vous ne trouvez pas ridicule à mon âge... —

« Votre âge, votre âge ! on n'est jamais vieux quand on
 « se porte bien, et qu'on sent battre son cœur. Et puis,
 « madame Duport n'est plus un enfant. — Ce qui m'em-
 « barrasse le plus... — C'est qu'elle n'est pas noble. — Oh!
 « je l'anoblirais. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est sa
 « grande fortune. — Ce n'est pas un malheur que d'être
 « riche. — Mais ne soupçonnera-t-elle point que des vues
 « d'intérêt... — Votre conduite avec d'Égligny vous met
 « à l'abri du soupçon. — Mais... croyez-vous que son état
 « actuel lui pèse ? — Ma foi, je n'en sais rien. — Vous ne
 « savez pas si un nouvel engagement pourrait lui plaire ?
 « — Non, le diable m'emporte. — Mais... vous pourriez
 « la pressentir. — Mais, mais, mais.... je ne me mêle
 « plus de mariages : je n'ai pas la main heureuse. — Ma-
 « dame Duport a de la confiance en vous ; elle vous écoute.
 « — Tout cela est fort bien, mais... — Parlez-lui, je vous
 « en prie, mon cher ami. — Mon cher ami, mon cher ami !
 « c'est bien flatteur sans doute... — Parlez-lui, je vous
 « en conjure. — Eh bien, nous verrons. — A mon âge on
 « compte les moments. — Ah ! vous êtes pressé. — Mais...
 « oui, un peu. — Eh bien, j'y vais tout de suite. — Vous
 « êtes charmant. — N'est-ce pas, comme le besoin vous
 « rapproche les hommes ! »

M. Botte avait senti, dès les premiers mots, les avantages que pouvait tirer son neveu de la confiance du marquis. Il commençait à perdre l'habitude de tout voir ployer devant lui ; il apprenait à se posséder. Il avait pris sur lui, avec bien de la peine à la vérité, de ne pas prononcer le nom de Charles ; il s'était montré un peu difficile, pour exalter davantage le marquis, et, enchanté d'une mission dont le succès pourtant n'était rien moins que sûr, il court chez madame Duport. Il la tire d'un cercle de trente personnes ; il prend mademoiselle d'Arancey de l'autre main, et va s'enfermer avec elle dans

un arrière-cabinet. « Enfin, madame, il ne tient plus qu'à
« vous que ces chers enfants se marient. — Et que faut-il
« faire pour cela? — Il faut vous marier aussi. » Sophie
ouvrait des yeux, mais des yeux !...

Pourquoi ne peut-on parler de mariage à une femme, sans la faire rire, quelque âge qu'elle ait, quelque raisonnable qu'elle soit? Madame Duport rit, en disant que la proposition était extravagante; elle rit en demandant quel était celui qu'on lui destinait, ce qui n'était pas du tout difficile à deviner; elle rit en répondant qu'elle ne pouvait se prêter à cela. « Vous voulez donc, madame, « que j'enterre mon neveu? — J'en serais bien fâchée; « mais pour vous le conserver, faut-il que je me sacrifie? « — Qu'appellez-vous vous sacrifier? le marquis est-il « rebutant? — Pas du tout. — Est-ce un imbécile? — Au « contraire. — Est-il d'un commerce difficile? — J'en fais « ce que je veux. — Eh! que diable voulez-vous de mieux « que cet homme-la? — Mais je ne veux rien, moi. Je « me trouve à merveille comme je suis. — Tenez, madame, « je ne crois point les veuves qui font l'éloge du veuvage. « Elles ressemblent un peu à ceux qui n'ont rien, et qui « vantent sans cesse la médiocrité. — Monsieur est péné- « trant. — Ah! vous en convenez. — Je me moque de « vous, mon cher Botte. — Moquez-vous-en tant que vous « voudrez, il n'en sera pas moins vrai qu'une veuve se « marie quand elle trouve un parti convenable, et celui- « ci vous convient de toutes les manières. Un homme « dont vous faites ce que vous voulez! quel trésor! Et la « satisfaction de s'allier à une famille respectable, de la « relever, d'assurer le bonheur de ces pauvres enfants, « le mien, madame; car vous mettez une condition à « votre consentement..... Je vous le répète, le parti vous « convient, donc vous vous marierez. — Mais, monsieur « Botte, pensez... réfléchissez... — J'ai pensé, j'ai ré-

« fléchi, et depuis que je vous parle, vous avez eu du
 « temps de reste pour en faire autant.— Ma bonne amie,
 « il me serait si doux de vous appeler ma mère! — Et
 « crois-tu que je sois insensible au plaisir de te nommer
 « ma fille? — Corbleu, l'affaire est arrangée. Monsieur le
 « marquis, monsieur le marquis! — Finissez donc, mon-
 « sieur Botte; vous allez me compromettre cruellement.
 « On n'a jamais vu se conduire de la sorte.— Oui, oui,
 « grondez aujourd'hui, vous me remercierez demain.
 « Monsieur le marquis, arrivez donc... Eh bien, allez-
 « vous faire l'enfant? levez les yeux, regardez madame,
 « parlez-lui donc..... Que diable, vous ne l'épouserez pas
 « sans lui parler, peut-être? »

Madame Duport était aussi embarrassée au moins que le marquis. « Vous ne sauriez croire, » lui dit-elle enfin, « monsieur, les folies que M. Botte me débite depuis un quart d'heure.— J'ignore, madame, quelle forme il a donnée à l'hommage de ma main; mais rien n'est aussi sérieux et aussi vif que mes sentiments pour vous.— Il n'est pas croyable, monsieur, que celui qui ne compatit pas aux peines de l'amour place vraiment sa félicité dans les jouissances du cœur. Vous n'avez qu'un moyen de me convaincre de votre sincérité. — Et osez-rais-je vous demander, madame, quel sera le prix de votre conviction? — Ah! que de phrases, que de phrases! une femme qui vous prie de la convaincre n'a-t-elle pas tout dit? — Je me rends, madame, et j'aime à penser que ma fille vous devra son bonheur. Mademoiselle, embrassez votre oncle. »

Ce fut une ivresse, un délire, un transport, que cette chère petite Sophie s'efforçait en vain de cacher. Elle serrait à la fois dans ses bras M. Botte et son père. Oh! que dans ce moment elle l'aimait, son père! « Ma bonne amie, n'embrasserai-je pas aussi ma mère? — Oui, So-

« phie, oui, je suis ta mère, et une mère bien tendre.
 « Monsieur le marquis, je suis franche ; il y a quelques
 « jours que je soupçonne vos projets ; mais, en vérité, je
 « ne croyais pas à leur exécution. »

M. Botte, presque aussi satisfait que mademoiselle d'Arancey, se remit en course. Les pas ne lui coûtaient rien quand il s'agissait d'exhaler sa joie, ou d'en donner à quelqu'un. Il retourna chez lui aussi vite que ses chevaux purent l'y traîner. Il embrasse son neveu de tout son cœur, et, sans lui dire un mot, il le traîne vers sa voiture.
 « Mais, mon oncle, je suis en robe de chambre. — C'est
 « égal. — En bonnet de nuit. — C'est égal. — En pan-
 « touffles. — C'est égal, c'est égal. — Mais où me conduisez-
 « vous ? — Dans les bras de ta femme. — Dieu !... grand
 « Dieu !... Quoi !... ma Sophie... son père !... — Oui, trop
 « heureux fripon, le père est rendu, et Sophie est à toi.
 « Je le savais bien, moi, que ce mariage se ferait... Eh
 « bien ! eh bien !... il a voulu se noyer, parce que je lui
 « refusais sa maîtresse ; il a voulu se laisser mourir,
 « parce que le marquis n'entendait pas raison, et il va
 « perdre la tête, parce que tout va mieux qu'il n'osait
 « l'espérer. — Il y a de quoi la perdre, mon oncle, il y a
 « de quoi en perdre cent... Mais donnez-moi le temps de
 « m'habiller. — Ta femme ne te verra jamais en désha-
 « billé, et moins habillé encore, n'est-ce pas ? — Mais la
 « décence... — Veut que tu prouves ton empressement,
 « et en te présentant comme te voilà, il ne sera pas équi-
 « voque. — C'est de la démence. — Cela se peut ; mais je
 « veux ainsi. » Et le cher oncle le pousse dans sa voiture, le pousse dans le salon de madame Duport, le pousse au milieu du cercle nombreux qui déjà, sincèrement ou non, félicitait le marquis.

Bien qu'on connût la vivacité de M. Botte, on ne laissa pas de trouver l'accoutrement de Charles fort étrange.

Une visite de cérémonie en robe de chambre ! « Cela ne s'était jamais vu, » disait-on. — « Eh bien, messieurs, » vous le voyez, » disait notre oncle. « Fallait-il pour un habit plus long ou plus court, retarder d'une heure le plaisir qu'éprouvent ces aimables enfants ? » En effet, Charles, tout honteux d'abord, venait de s'échapper du grand fauteuil où on l'avait confiné, un coussin sous les pieds, et un autre sous la tête. Il ne voyait plus que sa Sophie, et il l'avait conduite au bout, tout à fait au bout, dans le coin le plus reculé de l'appartement, et ils parlaient, ils parlaient... ils extravaguaient, ils riaient, ils pleuraient... ils faisaient ce que vous avez fait peut-être, ou ce que vous ferez peut-être bientôt, ce qui vaut mieux ; c'est si peu de chose que le passé ! la plus faible jouissance efface le plus brillant souvenir.

On les regardait avec un plaisir ! en les regardant, on était tenté d'amour. Le marquis était animé... Ah ! madame Duport n'avait pas l'air de s'en apercevoir ; mais elle en augurait bien : on n'est pas veuve sans avoir quelque expérience.

M. Botte voulait absolument faire à M. d'Arancey les avantages qu'il lui avait déjà proposés. Madame Duport prétendit que personne n'avait le droit de lui ôter la satisfaction d'enrichir son époux. Elle consentit seulement qu'il acceptât cette terre à laquelle il tenait tant à cause de son nom. Sophie qui, dans certaines circonstances, n'avait pas le droit de répliquer à son oncle, fut obligée de prendre les trois fermes et la terre du Berry ; Charles eut les herbages de Normandie, et il restait encore à M. Botte soixante mille livres de rente. Ces gens-là n'étaient pas à plaindre du tout.

Une chose sur laquelle on ne put faire entendre raison à notre oncle, c'est la magnificence qu'il voulut déployer aux deux noces. Madame Duport prétendait qu'une

femme raisonnable doit se marier sans éclat ; et, en effet, ce n'est point à la pompe que tient essentiellement une veuve qui se remarie. M. Botte soutenait qu'on ne peut rendre un pareil jour trop remarquable, et qu'un serment prononcé de bon cœur se ferait à la face de l'univers. On tira donc encore une fois des remises, des armoires, des magasins, les carrosses, les livrées, les ameublements. Sophie reprit de fort bonne grâce son brillant trousseau, elle permit au cher oncle de rattacher encore les girandoles aux jolies petites oreilles condamnées sans appel à être tiraillées, et on partit pour le château, fort contents des autres et de soi. Horeau même fut gai, et pour la première fois il eut des saillies.

Edmond ni le curé ne savaient à qui appartiendrait enfin ce château qu'on achetait, qu'on donnait, qu'on revendait, et tous deux, fermes dans la foi, laissaient agir la Providence. En attendant ses adorables décrets, ils jouaient au piquet pour charmer leurs loisirs, et mademoiselle Fanchon, établie dans la même chambre, repassait à côté d'eux les aubes et les surplis : de temps en temps elle suspendait son travail pour juger d'un coup, donner des conseils, verser le petit verre de vin blanc, et ranimer la conversation languissante. Le bon pasteur recevait ces soins avec beaucoup de complaisance, parce que le curé le plus sage est toujours plein d'égards pour sa gouvernante.

Et comme les gouvernantes de curé ont, ainsi que les autres humains, un penchant décidé à se faire valoir, c'était Fanchon qui, en l'absence du pasteur, recevait les ouailles, qui conseillait aux femmes de ne jamais céder à leurs maris, qui faisait dire le catéchisme aux petits enfants, et qui leur expliquait le mystère de la sainte Trinité ; c'était à elle qu'appartenait exclusivement l'honneur de changer et de blanchir les chiffons de sainte

Anne, et de balayer les araignées qui s'attachaient scandaleusement aux visages sacrés de la bonne Vierge et de son divin poupon ; c'est elle qui répondait d'un ton d'importance : « Nous ne disons pas de messes à douze sous ; » c'était elle enfin, qui, de temps en temps, chapitrait le bedeau, grave personnage, chantant fort, labourant bien, mais accrochant toujours à sa charrue une vieille canardière avec laquelle il assassinait, dans les sillons, quelques perdrix, dont il garnissait son pot, sans même en offrir la dime au curé, ce qui déplaisait fort à mademoiselle Fanchon, qui s'était fait une réputation extraordinaire par sa manière d'apprêter les perdrix aux choux.

Fanchon repassait donc, ainsi que je vous le disais, et tout à coup elle poussa un grand cri, et laissa tomber le fer sur son pied. Les carrosses entraient dans la cour, et elle avait reconnu et Sophie, et son père, et le cher oncle, et le neveu. Comme un fer tombé sur le pied d'une gouvernante est un événement pour tous les curés possibles, celui-ci jette les cartes, court à Fanchon, et s'écrie à son tour en voyant les voyageurs. Edmond s'approche pesamment de la croisée, ouvre de grands yeux, et s'étonne comme les autres. L'étonnement devint stupéfaction, quand ils surent qu'il y avait deux mariages à faire, et le plus tôt possible.

M. Botte avait fait afficher dès longtemps celui de son neveu, et toujours impatient de jouir du bonheur d'autrui, il voulut profiter du bénéfice de l'affiche, et prononça que le mariage se ferait le soir même. Charles avait d'excellentes raisons pour être de l'avis de son oncle ; Sophie rougissait, ne disait mot, et se résignait. M. d'Arancey était bien aise de prouver à madame Duport qu'il saisisait avec empressement toutes les occasions de lui plaire ; la belle veuve disait qu'il est inutile de remettre au lendemain une bonne œuvre qu'on peut faire à l'in-

stant même, et tout le monde étant parfaitement d'accord, Horeau fut député vers le maire du lieu, et le curé se fit mettre des papillotes par Fanchon.

Dans un instant, tout le village est en l'air. Les enfants de chœur quittent leurs sabots, se débarbouillent, et l'un d'eux, le fameux Coco, brailleur infatigable, et raboteur consommé, fait résonner la grosse cloche, que M. Botte a fait jucher au plus haut de la charpente. L'église est parée ; le pasteur est en grand costume, et il attend les futurs sous le portail, le goupillon à la main.

Le marquis aurait donné vingt arpents pour avoir l'habit brodé, les talons rouges, et le chapeau à plumet. A défaut de ces marques distinctives, il se redressait, il regardait tout le monde du haut de sa grandeur, tout le monde le saluait, et il disait à sa fille, qu'il conduisait à l'autel : « Ces gens-là reconnaissent toujours leur maître. » De temps en temps, il oubliait sa noblesse, et se tournait vers madame Duport, qui avait pris le bras de M. Montemar. Il lui adressait des choses très-fines, très-piquantes sur les suites de la cérémonie, et comme une femme aimable saisit toujours une agréable allusion, la belle veuve lui souriait, et on m'assura qu'elle disait bien bas : Dieu le veuille.

Edmond fermait la marche, appuyé sur la grosse Fanchon. M. d'Arancey n'était pas trop d'avis que son fermier fût de la noce ; mais madame Duport lui avait dit : Je vous en prie, et il avait invité le vieillard d'assez bonne grâce.

Le curé plaça le marquis dans la stalle la plus voisine de l'autel, et l'encensa avec de mauvaise résine, dont l'odeur lui parut délicieuse, et il disait à madame Duport : « Je vous assure que je ne suis sensible à ces justes honneurs que parce qu'ils rejaillissent sur vous. »

Le curé, qui savait se prêter aux faiblesses humaines,

quand il pouvait le faire sans inconvénient, n'oubliait jamais ce qu'il devait à son ministère : il adressa aux fortunés époux, sur les obligations qu'ils contractaient, un discours qui, bien qu'impromptu, développait, sans pédantisme, cette saine morale que les hommes de tous les climats reconnaissent sans contradiction. Charles, très-disposé à rendre sa Sophie la plus heureuse des femmes, trouvait l'orateur un peu long. Mais le bruit de trente musiciens et de cinq cents fusées volantes avertit l'estimable curé qu'il était temps de finir, et il termina par le protocole ordinaire : « Un mariage bien assorti est le commencement de cette éternelle félicité, que je vous soubaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen. »

« Qu'ils vous entendent tous trois, ou qu'ils vous entendent tout seul, » dit ce coquin de Guillaume, qui se fourrait partout, et qui avait pris la poste avec l'argent du cher oncle, pour voir la cérémonie.

Nos aimables jeunes gens furent unis enfin, et le furent en présence d'un Père éternel blanc. Ce n'est pas que le peintre noir n'eût attaqué le curé, comme il l'en avait menacé ; mais il plaida devant des juges blancs, et il fut condamné : n'ayons jamais de rapports d'intérêt avec nos juges. Cependant, comme un artiste ne se décide pas aisément à perdre un chef-d'œuvre, le peintre envoya son tableau au roi de Congo, à qui je ne vous conseille point d'aller dire que le Père éternel n'est pas noir.

Mademoiselle Fanchon voulut bassiner le lit des mariés, et elle disait à la jeune épouse : « Le moment est pénible, madame ; mais cela n'est pas long : j'en sais quelque chose. »

Vous allez me demander ce qu'est devenu d'Égligny, car vous voulez tout savoir. Il avait senti qu'il ne jouerait pas un rôle agréable au château, et il s'était jeté de

suite dans la diplomatie, pour tâcher d'oublier sa petite sœur.

Quinze jours après, madame Duport rougit à son tour. Les femmes rougissent de colère, de plaisir, de pudeur ; elles rougissent de tout ; elles rougissent comme elles veulent, et il faut être bien fin pour dire précisément ce qui les fait rougir. Au reste, je suis très-sûr que la colère n'entraîne pour rien dans la rougeur de madame Duport.

Le monde approuva beaucoup le mariage des deux jeunes gens, et il s'égayait un peu sur celui du marquis : il était vieux, et madame Duport était encore belle. Elle imposa silence aux plaisants par des soins si tendres, des attentions si soutenues, qu'il fallut croire enfin qu'elle aimait vraiment son mari. On ne se permit pas même de douter qu'il ne fût vraiment le père d'un très-joli petit enfant que lui donna son épouse.

Jamais elle n'usa de son ascendant sur l'esprit de son mari que pour le rendre plus heureux et meilleur. Ses paysans l'avaient toujours craint : il devint affable et bon ; ils l'aimèrent, et il sentit combien il est plus doux d'inspirer un sentiment que l'autre. Il disait encore de temps en temps : Un homme comme moi ; un homme de mon rang ; il appelait constamment sa femme madame la marquise. Il est des habitudes qui ne se perdent jamais totalement, et puis on lui pardonnait sans peine le petit reste de celle-ci : elle ne faisait de mal à personne.

Sophie fut mère avant la marquise, et cela devait être. Un mari de vingt ans a tant d'avantages, qu'on a perdus à soixante ! Elle le fut une seconde, une troisième fois, et, à chaque fois, Charles lui jurait qu'il l'aimait toujours davantage. C'est difficile à croire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'estime, une bonne et franche amitié, remplacèrent avec le temps un sentiment qui, malheureusement, ne dure pas toujours.

M. Botte criait sans cesse, mais on était convenu de le laisser faire, et on le livrait, quand il criait trop fort, à l'ami Horeau, homme toujours bon et toujours nul, qui raffolait, disait-il, de sa femme, et qui ne passait pas un mois de l'année avec elle.

D'Égligny devint ambassadeur, et il se chargea des ruines d'une princesse russe, en faveur de vingt à trente villages et de leurs habitants qu'il épousa avec elle.

L'amour malheureux est plus opiniâtre que l'amour fortuné. Cependant Georges revint à cet état de calme où tout le monde désirait si sincèrement de le voir. Parvenu à la tête de son corps, il venait religieusement tous les ans passer quelques semaines auprès de son vieux père, aveugle et sourd. Il lui lisait un chapitre de la Bible, et criait à tue-tête pour se faire entendre. « Ah ! » disait le bon homme, « si tu avais le secret du jeune Tobie ! mais « il est perdu, on ne le retrouvera pas. »

Le vieillard mourut enfin, il faut bien finir par là. On le pleura, on lui fit un fort joli convoi : c'est tout ce qu'on peut pour un mort.

Guillaume devint à peu près honnête homme, parce qu'en récompense de ses bons et de ses mauvais services, Charles lui donna de quoi le guérir de la tentation de faire des dupes.

Le bon curé resta commensal du château. Il enseignait un peu de latin aux petits-neveux de M. Botte, il y faisait sa cour aux deux mamans, et il continua à dire des messes, à faire des prênes, et à laisser danser les petites filles.

POST-FACE.

« Eh bien, lecteur malévole, que dites-vous de M. Botte?
« C'est le bourru bienfaisant. — Je le sais bien. — Pour-
« quoi voler Goldoni? — Je n'ai volé personne. On ne
« crée pas des caractères. Il faut les prendre dans la na-
« ture , parce que hors la nature il n'y a rien. C'est là
« qu'a puisé Goldoni, et moi aussi. Il a fait son Bourru,
« et moi le mien. Il l'a habillé à sa manière ; j'ai costumé
« celui-ci le moins mal qu'il m'a été possible, et je ne
« suis pas plus copiste qu'un sculpteur qui fait un
« homme lorsque cent autres en ont fait. Au reste, si
« M. Botte vous déplaît, supposez que vous venez de voir
« tomber une pièce, de faire une partie de bouillotte,
« d'entendre remettre des causes, ou de lire un journal. »

FIN.



TABLE.

CHAP. I. Demi-exposition.	4
II. Suite de l'exposition.. . . .	10
III. Autre suite de l'exposition.. . . .	34
IV. Fin de l'exposition.	64
V. La curiosité. La pièce curieuse.	84
VI. Départ pour la ferme. Ce qui s'y passe. . . .	101
VII. Fuite. Voyage.	130
VIII. Aventures.	153
IX. Départ des Andelys. Projets de mariage. . . .	180
X. Événements. Obstacles imprévus.. . . .	194
XI. Un obstacle de plus.	246
XII. Les obstacles se multiplient.	274
XIII. Tentatives. Événements.. . . .	293
XIV. On espère et on se trompe.	319
XV. Dénouement.	368
Post-face.	397

FIN DE LA TABLE.

67684614

